

The background image is a dark, atmospheric scene of a city in ruins. Several tall buildings are visible, some with significant structural damage and exposed scaffolding. The sky is filled with heavy, dark clouds, suggesting an approaching storm or a gloomy, overcast day. The overall color palette is dominated by dark greys, blacks, and muted blues, creating a somber and dystopian mood.

PATRICK
SCHNECKENBURGER

DANS LA
LUEUR DES
TÉNÉBRES

Patrick Schneckenburger

Dans la lueur des
ténèbres

© Patrick Schneckenburger, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5212-2

Librinova”

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Joseph Stauffer, l'histoire retrouvée d'un missionnaire alsacien, (1876-1952), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2015, 560 p.

Marie-Joseph Bonnat, l'Aventurier, (1844-1881), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2017, 480 p.

Voyage à Kumasi, Roman, L'Harmattan, 2018, 266 p.

Les larmes du Golgotha, Roman, Librinova, 2019, 498 p.

*Ils abattaient les forêts,
faisaient tarir les sources et déborder les fleuves,
détérioraient les climats (...)
puis, ils se laissaient de plus en plus abrutir
par le despotisme des prêtres et des rois.*

Elisée RECLUS
*Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes,
la revue des Deux Mondes,
1866.*

Chapitre I

Mercredi 10 aout 2095 ; 16 h 35 ; 18a rue des Foulons, Strasbourg

Depuis une heure, il était atteint d'une indicible angoisse. Sur son *substrim*, le thermomètre affichait cinquante-quatre degrés Celsius et la température ne cessait d'augmenter. D'après ses estimations, elle allait encore grimper pendant deux heures. Il craignait que cela ne s'arrête jamais. Et chaque fois que cet air brulant et nauséabond pénétrait dans ses poumons, il éprouvait la désagréable sensation de suffoquer. Il avait l'impression d'être enfermé dans une étuve montant lentement en température. Ce sentiment d'oppression ne le quittait pas. La couverture isotherme qui le protégeait de la chaleur était trempée. La sueur perlait le long de son *groskyer*. Il la sentait inonder sa chevelure. Le moindre mouvement était une souffrance. Comment ces gens pouvaient-ils vivre dans une telle fournaise ? Et pourquoi les stations météo ne publiaient-elles plus de prévisions ? Depuis les années qu'il n'était plus sorti de l'*Extat*, les choses avaient considérablement empiré. Aussi regardait-il le plafond sans bouger. Il écoutait passer les drones au-dessus du cabanon. Certains produisaient un son assourdissant, d'autres émettaient un léger vrombissement, tels des bourdons, presque inaudible. Il se focalisait sur ceux-là et s'efforçait de suivre leur course pour calmer son anxiété. Dans le lointain, les pales d'une éolienne s'étaient remises à tourner et leurs grincements résonnaient comme les gémissements d'une créature à l'agonie. Dans les taudis voisins, grouillants de monde, on entendait des quintes de toux que recouvraient les râles sibilants d'un nouveau-né. Les alentours étaient figés dans une torpeur résignée ; ils paraissaient suspendus à ces bruits qui présageaient une fin imminente.

Il avait soif, excessivement soif. Mais il devait se rationner. Un demi-litre d'eau, voilà tout ce qu'il restait dans la bouteille de la vieille femme. Elle lui avait cédé son lit et sa moustiquaire, il ne

pouvait encore lui soutirer toute son eau ! D'autant qu'il lui en avait déjà bu plusieurs litres. En boire davantage, c'était la condamner. Elle serait morte de déshydratation avant qu'il ne parvienne à en rapporter de la fraîche. Il s'étonnait d'ailleurs qu'elle soit toujours vivante à son âge. Survivre aussi longtemps dans cette atmosphère étouffante relevait de l'exploit. Pourtant, elle ne semblait pas en souffrir. Elle s'était habituée à ces conditions extrêmes. Enveloppée dans sa couverture, elle se reposait paisiblement à quelques mètres de lui sur une natte étendue à même la terre battue. Comme lui, elle attendait sans bouger, économisant ses forces, que la nuit vienne chasser cette chaleur accablante qui épuisait les organismes. Il songeait toujours à cette bouteille qui trônait sur la table. Cette obsession avait progressivement éclipsé l'attention qu'il portait aux drones. Il avait un cruel besoin de s'hydrater. L'air surchauffé le torturait. « Que j'ai soif ! » finit-il par lâcher. Il y avait eu un frémissement du côté de la vieille femme, puis elle avait dit d'une voix douce : « Il reste encore un peu d'eau, non ?

— Et vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi, buvez !...

— Moitié-moitié, alors ?

— Si vous voulez...

— Je vous ai déjà volé votre lit et votre moustiquaire...

— Vous êtes jeune ! coupa-t-elle. Vous en avez plus besoin que moi. »

Après cela, sachant qu'il pourrait enfin étancher sa soif, il prit tout son temps pour s'extraire de sa couverture et de sa moustiquaire. Dans son dos, il sentit une légère fraîcheur. Il réalisa combien ses vêtements étaient mouillés. Il s'approcha de la table, saisit la bouteille, et la tendit à la vieille femme qui se leva doucement sur sa couche pour avaler quelques gorgées du précieux liquide. « C'est tout ? » s'étonna-t-il, tandis qu'elle lui rendit la bouteille. « Je n'ai pas très soif, répondit-elle.

— Il faut boire !

— Oui, oui... »

La soif le harcelait tant et si bien qu'il ne s'était pas fait prier : d'une traite, il avait vidé la bouteille. Il ne pouvait imaginer de plaisir plus jouissif que cette eau qui coulait dans sa gorge desséchée. À présent, c'est sa peau qui le tourmentait. Elle le démangeait affreusement. Elle était attaquée par les punaises qui pullulaient sur le matelas et dans sa couverture. La vieille femme s'était rallongée et fixait des panneaux dépareillés posés au plafond entre de frêles cloisons en parpaing. La lumière qui entrait dans la pièce par une ouverture translucide donnait à son visage parcheminé un air impénétrable de sphinx. Il avait jeté un œil sur son *subtrim*. Il faisait maintenant cinquante-cinq degrés. Toujours aucun message pour signaler l'endroit où se terrait William Klein. On lui avait dit de ne pas trop compter là-dessus. Il s'était recouché et songeait à la vieille femme.

Elle l'avait accueilli le matin même, au soleil levant, alors que les *aedes* reprenaient leur chasse. C'est Michel qui lui avait donné son adresse. « C'est un peu loin, lui avait-il dit, mais si tu ne trouves pas de toit, alors, frappe à cette porte, peut-être t'ouvrira-t-on. » Or l'adresse qu'il lui avait communiquée était située à presque deux heures du puits d'Achenheim. Comme il y était sorti vers les quatre heures du matin, il ne lui restait guère plus d'une heure et demie pour dénicher un endroit protégé des rayons du soleil et des attaques d'*aedes*. Aussi, après son renvoi, il avait d'abord tenté sa chance au hasard des ruelles encombrées du ghetto. Il avait abordé les gens pour leur réclamer l'hospitalité. Mais ceux-là, en découvrant son *groskyer*, l'avaient traité avec mépris, quand ils ne l'avaient pas insulté. Il avait alors décidé de dissimuler son *groskyer* sous sa capuche. Mais cela n'avait rien changé : nul ne voulait l'héberger malgré les menaces qui pesaient sur lui. C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de se rendre à l'adresse que Michel lui avait communiquée. Au milieu d'une foule souvent dense, il avait parcouru en deux heures les neuf kilomètres qui le séparaient du cabanon de la vieille femme. « Je viens de la part de Michel », lui avait-il dit. Mais elle ne connaissait pas de Michel. Elle lui avait quand même

ouvert. Et c'est heureux, sinon il serait sans doute mort de soif, grillé par les rayons du soleil, ou bien aurait été atteint de la fièvre des lueurs.

Il pensait à tout cela, quand une sirène hurla au loin. Puis le vrombissement assourdissant de plusieurs drones résonna dans l'air étouffant. Les panneaux du plafond vibrèrent. Une légère agitation se manifesta dans les baraquements alentour. Les quintes de toux reprirent. Le nouveau-né se remit à gémir. L'homme et la vieille femme écoutèrent passer les engins. Le bruit des hélices s'estompa, les tousseurs s'arrêtèrent et le silence revint. « Sans doute un nouvel incendie... » dit alors la vieille femme. « Sans ces drones-pompiers, le ghetto s'embraserait comme une allumette tellement tout est sec !... C'est ce qui est arrivé au ghetto de Barr l'année dernière... Ces incendies sont une plaie !... » Elle attendit quelques secondes, puis ajouta : « Tout cela doit vous changer de l'*Extat* ?... » Comme la réaction tarda toujours à venir, elle continua : « Pourquoi vous ont-ils chassé de l'*Extat* ? » Il ne répondit pas immédiatement. L'idée de parler le fatiguait. Il se décida quand même à prononcer quelques mots : « Ils m'accusent d'avoir aidé un ami à détourner des cargos de nourriture, dit-il.

— Détourner des cargos de nourriture !... C'est fort !

— Oui.

— Et c'est cet ami que vous voulez retrouver ?

— Oui... William Klein. »

Il y eut un silence, puis elle se mit à parler : « C'est toujours dans notre ghetto qu'on envoie les proscrits. Mon fils et ma belle-fille, eux aussi, ont été envoyés ici après avoir été expulsés de l'*Extat*. Ils portaient le même type de *groskyer* que vous. Mon fils, Henry, avait fait beaucoup de sacrifices pour avoir le privilège d'en porter un. Wisav, ma belle-fille, ne s'était pas donné tant de mal. Sa famille était originaire de l'*Extat*. Vous savez ?... Et vous ? » Il suffoquait. Était-ce pour cette raison qu'il commençait à ressentir de fortes douleurs dans la tête ? Ou bien était-ce dû à son *groskyer* qui n'avait plus été branché au *Grosky* depuis dix jours ? Toujours est-il que

parler l'ennuyait, comme les bavardages de la vieille femme d'ailleurs. Il se disait aussi que ça ne la regardait pas de savoir s'il était issu d'une famille de l'*Extat* ou des ghettos. Le destin de ce fils et de son épouse l'intriguait néanmoins. Alors, il hasarda tout de même une question : « Vous parlez d'eux au passé... Ils sont morts ?

— Oui. Ils ont été tués lors d'une attaque du ghetto évangéliste d'Oberhausbergen.

— Je croyais que les proscrits étaient en sécurité ici !

— Plus que dans les autres ghettos, mais en fait, ils ne sont pas très en sécurité ici non plus. Ils sont souvent la cible des envieux. Puis beaucoup de gens pensent que vous êtes des espions à la solde des autorités... »

Par ces mots, la vieille femme confirmait ses craintes. La nuit précédente, en trouvant toutes les portes closes, il avait bien compris qu'il n'était pas le bienvenu. Jamais il n'aurait imaginé connaître une telle hostilité dans le ghetto Ouest, là où les proscrits étaient systématiquement envoyés, où les autorités effectuaient une surveillance accrue, où les drones intervenaient plus qu'ailleurs. Il devait sa situation à ce *groskyer* qui se présentait sur sa tempe gauche comme un nez au milieu de la figure. Alors qu'il lui avait procuré tant de satisfaction, qu'il s'était battu pour l'obtenir, maintenant, parce qu'il trahissait son ex-condition d'élite, il aurait voulu s'en séparer. Dans cet indescriptible chaos, les proscrits étaient les boucs émissaires d'une misère et d'un désespoir structurels. Ils cristallisaient toutes les rancœurs que les assistés nourrissaient contre les élites. Pourquoi le chef de la sécurité ne l'avait-il pas prévenu ? Pour ne pas l'effrayer, sans doute. Il coupa la parole à la vieille femme :

« Je veux parler de cette attaque.

— C'est souvent que le ghetto d'Oberhausbergen nous attaque ! Ils ne supportent pas de nous savoir mieux traités qu'eux...

— À cause des proscrits ?

— Oui, bien sûr... Vous savez comment les autres ghettos nous appellent ?

— Le ghetto des incroyants ?

— C'est cela...

— Et comment cette expédition punitive est-elle parvenue à traverser le tube ? Ils sont infranchissables !

— Il y aurait des galeries clandestines qui passent dessous... »

La vieille femme ajouta à voix basse : « On dit qu'il y en aurait une du côté de la place de Haguenau...

— Et les drones ne sont pas intervenus ?

— Si, mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Les guerriers d'Oberhausbergen se sont mêlés à la population et, à une heure qu'ils s'étaient fixée à l'avance, ils se sont mis à massacrer à coups de batte tous les gens qu'ils rencontraient ! Avec les mouvements de foule, ils sont parvenus à tuer deux-cent-quarante personnes avant qu'ils se fassent eux-mêmes abattre par les drones ! Ça s'est passé en moins de vingt minutes ! Une vraie boucherie ! »

Il fallait absolument qu'il chasse de son esprit ces histoires. Retrouver William Klein devait rester son unique préoccupation. Peut-être recevrait-il bientôt un message des autorités pour lui signaler le lieu où il se cachait. Encore quelques jours, et il serait de retour auprès de sa femme et de son fils. À nouveau, cette question le taraudait : pourquoi William Klein était-il venu dans le ghetto Ouest ? Il aurait dû sortir dans le ghetto de Bischwiller, son ghetto d'origine ! Il y aurait été beaucoup plus en sécurité ! Il y aurait été reçu en sauveur ! C'était incompréhensible ! Qu'avait-il en tête ? Tout cela avait sans doute un lien avec cette phrase subliminale qui parlait du 15 aout. Mais lequel ? Son *subtrim* affichait maintenant cinquante-six degrés. Il se disait aussi que William Klein chercherait tôt ou tard à rejoindre son ghetto. Pour cela, il devait éviter celui d'Oberhausbergen, trop dangereux. Sur son *subtrim*, le proscrit s'était mis alors à balayer la carte de la région afin d'imaginer la

route qu'il emprunterait. La mégalo­pole de Strasbourg s'affichait dans son ensemble.

Des ghettos de Wissembourg jusqu'à ceux de Mulhouse, la plaine alsacienne était recouverte d'une succession ininterrompue de taudis au milieu desquels émergeaient des ilots de tours, d'immeubles et de lotissements délabrés. Au centre de la mégalo­pole, ce n'était plus que des monceaux de gravats et de bâtiments éventrés. Vers l'ouest, les logements vétustes recouvraient les collines sous-vosgiennes et, vers l'est, ils se déversaient dans le lit du Rhin où un mince filet d'eau insalubre ruisselait encore. Cinquante millions de miséreux survivaient dans ce cloaque de huit-mille kilomètres carrés. Cet enchevêtrement anarchique de constructions disparates et précaires, sorte de lèpre hideuse qui rongait la plaine, s'étendait dans des espaces clos de dix kilomètres de côté, les ghettos. À chaque angle se trouvaient les puits, des friches inhabitées qu'on appelait ainsi, car ils donnaient accès à l'*Extat*, situé dans les profondeurs de la terre. Étroitement surveillés par les drones et les escadrons Durfier, ces puits étaient entourés de grands murs fortifiés. En leur centre se dressaient des tours de contrôle et de hautes cheminées d'aération. C'est de là aussi que partaient les drones et que s'organisait l'aiguillage des navettes. Les puits étaient reliés les uns aux autres par des tubes d'une dizaine de mètres de diamètre sur dix kilomètres de long. Ces tubes, qui quadrillaient la plaine, servaient également de réseau de transport par lequel transitaient les déchets, l'énergie, l'eau, les marchandises, les passagers, les cadavres, la terre excavée et tout ce qui demeure nécessaire à la vie et à l'épanouissement de l'*Extat*, et dans une moindre mesure à ceux des ghettos. À la fois intestin et système sanguin d'une société souterraine de nantis, ces tubes formaient aussi des frontières inviolables entre les ghettos.

Au nord du ghetto Ouest, appelé ghetto des proscrits par certains et ghetto des incroyants par d'autres, s'étendait celui d'Oberhausbergen, et encore après, celui de Bernolsheim. À l'est de ce dernier se trouvait le ghetto de Bischwiller. Puis en redescendant vers le sud, s'alignaient successivement les ghettos de la Wantzenau et le ghetto Est, lequel jouxtait le ghetto des proscrits. Enfin, à

l'ouest de ce ghetto, s'étendait le ghetto d'Hangenbieten où de terribles combats avaient lieu. Par le jeu de son regard et le battement de ses paupières, il étudiait les caractéristiques politiques, culturelles, religieuses et économiques de chacun de ces multiples ghettos. Il en conclut que le chemin le plus sûr pour rejoindre le ghetto de Bischwiller, c'était celui qui passait par le ghetto Est et le ghetto de la Wantzenau. William Klein aurait sans doute la même idée. « Vous connaissez un moyen d'atteindre le ghetto Est ? demanda-t-il alors.

— Pour passer d'un ghetto à l'autre, répondit la vieille femme, l'unique moyen légal que je connaisse consiste à emprunter les points de contrôles situés au niveau des puits. Mais pour cela, il faut avoir un saufconduit... très compliqué à obtenir !

— Je sais cela... Mais de façon illégale ?

— Je crois qu'il y a un passage du côté du port du Rhin, mais où exactement... »

La vieille femme venait de se redresser péniblement. Elle s'était assise en tailleur sur sa natte. Sa tunique entièrement mouillée lui collait à la peau. On distinguait parfaitement sa grosse poitrine flasque qui tombait sur son ventre bedonnant. Durant un moment, elle observa le jeune homme. Elle fixa d'abord sa pommette gauche. Elle était tuméfiée et faisait peine à voir. Puis son regard s'attacha au *groskyer* appliqué sur sa tempe gauche. C'était une épaisse plaque de métal argenté en forme de goutte d'eau recourbée en virgule. De fines et nombreuses striures dorées partaient des bords biseautés pour converger vers le centre de la partie la plus évasée. Là, il se formait une dépression ovale qui correspondait à l'endroit précis où la tige de Salmian s'enfonçait dans le crâne. La vieille connaissait bien ce modèle. C'était l'exacte réplique de celui que son fils et sa belle-sœur arboraient à l'époque. Son frère Auguste en portait un plus ancien.

Se sentant observé, il détacha son regard du *substrim* et tourna sa tête vers la vieille femme : « Que regardez-vous ? lui demanda-t-il.

— Votre *groskyer*. Il est comme celui d'Henry et de Wisav. Ils m'ont souvent raconté ce qu'il permet de faire, de voir, d'entendre... Ils disaient qu'ils pourraient me parler de ses effets pendant des jours, que jamais je ne serais capable d'imaginer les sensations qu'il procure ! C'est vrai, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, oui, répondit-il, en quittant la vieille femme du regard pour retourner à son *subtrim*.

— Dans leur sommeil, il leur arrivait de parler à haute voix. C'était la rémanence des moments qu'ils avaient passés dans le *Grosky*, disaient-ils. C'est curieux. De ne plus pouvoir aller dans le *Grosky* leur manquait. Ils en étaient devenus malades. Pour eux, le ghetto était un enfer. Cette aversion est habituelle chez les proscrits, paraît-il. Vous venez de sortir... Vous ne savez pas encore... Mais je dois vous mettre en garde... Certains ont abrégé leur vie parce que cet état leur était insupportable. »

Il connaissait bien ce syndrome. C'était une forme de dépression causée par l'utilisation d'une prégnance trop élevée. Lui en souffrait peu, car, hormis la dernière fois, il réglait toujours son *groskyer* sur des prégnances moyennes. Cela engendrait d'autres troubles : la schizophrénie, par exemple. Il aurait pu prendre de la *doliène* pour s'en prémunir, mais il refusait de tomber dans ce travers. Il craignait d'en devenir dépendant. Puis, pour l'instant, il n'en ressentait pas le besoin. Cela faisait dix jours qu'il était sorti du *Grosky*. Il s'en était passé jusque-là. Il avait quitté l'*Etxat* seulement depuis quelques heures. Tout était nouveau. Suffisamment pour échapper aux tourments de l'ennui, du marasme et du découragement pendant quelque temps encore. Il savait que tôt ou tard, il tomberait dans la dépression. Pour y remédier, il comptait sur sa détermination à retrouver William Klein. Il pensait qu'en se consacrant entièrement à cette tâche, il parviendrait à se soustraire aux névroses qui le guettaient, à éviter les abysses de la schizophrénie et de la dépression. Il ne devait jamais perdre de vue cet objectif. Il était convaincu que son esprit ne pourrait se laisser distraire par des idées destructrices tant qu'il serait préoccupé par cette quête. « Ils ne prenaient pas de *doliène* ? demanda-t-il.

— Cette saloperie ? Non, ils avaient peur d'en être esclaves. »

Son *substrim* affichait toujours cinquante-six degrés. La température ne progressait plus. Encore une heure et elle allait redescendre. Il se sentait soudain revivre. Son mal de tête avait disparu. Puis un frémissement, suivi d'un grondement lointain, envahit l'air environnant. Il n'en saisissait pas l'origine. C'était un brouhaha diffus qui provenait de toutes les directions à la fois. « Quel est ce bruit ? demanda-t-il, inquiet.

— Les gens sont soulagés... » dit-elle.

Une multitude de miséreux entassés dans les mesures aux alentours venaient de constater, comme lui, que la température avait cessé de grimper. Libérés de l'angoisse qui les avait opprimés durant des heures, chacun d'eux s'était mis à bouger davantage, pas beaucoup plus, mais suffisamment pour qu'un simple mouvement multiplié par des dizaines de milliers d'autres provoque une sourde clameur dans tout le voisinage. La vieille femme s'était recouchée. Elle regardait à nouveau le plafond, quand elle recommença à parler : « Il y a deux ans, nous avons connu une terrible canicule. Le thermomètre est monté jusqu'à cinquante-quatre degrés et cela a duré deux semaines ! Vous imaginez ?

— Je sais, dit-il sur un ton désabusé, ma femme est météorologue !

— Je n'avais jamais connu ça auparavant ! continua la vieille femme qui n'écoutait pas son interlocuteur. Ce fut une hécatombe. Beaucoup d'enfants et de malades ont été emportés par cette vague de chaleur. Leurs cadavres jonchaient les rues. Une odeur pestilentielle. Les fossoyeurs étaient incapables de suivre...

— Des fossoyeurs ? interrompit le proscrit, qui se remettait à vivre depuis que la température s'était stabilisée.

— Des assistés payés par les autorités pour enlever les cadavres. Ils sont équipés de combinaisons climatisées et d'engins motorisés qui leur permettent de travailler le jour quand les rues sont désertes. Les autorités ont instauré ça il y a quelques étés, pour faire face à la

recrudescence des morts en cette saison. Pour vous dire, lors de cette canicule, ils avaient tellement à faire qu'ils sortaient la nuit. Parce qu'en plus, une épidémie de choléra avait fait son apparition, et plus moyen de l'endiguer depuis que les antibiotiques n'ont plus d'effets... Durant des mois, nous avons subi les retombées de ces deux semaines de canicule. À la fin, trente pour cent de la population avait succombé à cette vague de chaleur... »

La vieille femme s'interrompt, puis reprend à voix basse : « C'est malheureux à dire, mais après, la vie dans le ghetto est redevenue plus agréable. On avait plus d'espace. Mais ce n'est pas resté longtemps. Les autorités ont vite rapatrié des populations venues du sud. » La vieille femme s'arrêta à nouveau de parler, avant de continuer plus fort : « Depuis, les gens ont peur. Ils guettent les moindres soubresauts du thermomètre.

— Cinquante-quatre degrés ! Moins que la température d'aujourd'hui !

— Mais ça a duré deux semaines ! Je vous assure qu'on panique quand cela dure deux semaines !

— Je ne m'en étais pas rendu compte à l'époque.

— Vous, les élites... Être aussi indifférent...

— Il est à craindre que ces températures apparaissent de plus en plus fréquemment à l'avenir. Les gens d'ici ne pourront y survivre bien longtemps...

— S'ils étaient plus humains, ils nous laisseraient entrer dans leur *Extat* le temps que les grosses chaleurs se dissipent ! Ou bien ils nous laisseraient remonter vers le nord comme ils l'ont fait il y a quinze ans avec les habitants du midi de la France.

— On dit que dans le Nord il y a encore plus de monde qu'ici ! La démographie grimpe à des niveaux jamais atteints. Les terres inondées par la mer ont refoulé les gens sur des confettis. Ce n'est pas un hasard si on ne possède pas d'informations précises sur ce qui se passe dans les régions littorales ! Les autorités ne communiquent plus là-dessus. »

Il continuait à balayer du regard la carte de son *subtrim*. Les drones venaient d'intervenir dans le ghetto d'Hangenbieten. Vingt-huit véhicules blindés, quarante-cinq drones de combat et une trentaine de *flyboarders*, des agents de sécurité juchés sur des engins volants, avaient été déployés sur toute la zone. On dénombrait déjà 724 morts et 1254 blessés du côté des assistés.

La soif le dévorait à nouveau. Il ne comprenait toujours pas comment cette vieille femme n'était pas incommodée par le manque d'eau alors qu'elle n'avait presque rien bu. L'habitude sans doute. « Cette nuit, j'irais vous chercher de l'eau, dit-il. Vous faut-il aussi des *pens de river* ?

— Je veux bien, répondit-elle. Je n'en ai presque plus. Mais il faudra me les payer... Pour l'eau, la meilleure est au *sgreeg* d'Eckbolsheim ! C'est à cinq ou six kilomètres d'ici. Elle est plus loin, mais elle ne sent pas affreusement mauvais comme les autres, autour ! Mais vous devrez faire attention à vous... Vous cacherez bien votre *groskyer*. »

Cherchant à savoir ce qu'elle voulait dire par là, il consulta son *subtrim*. Le *sgreeg* d'Eckbolsheim présentait effectivement des dangers pour un proscrit. Il était noté : « À éviter ». Il pouvait craindre le pire après le chemin qu'il avait parcouru sans mise en garde particulière. « Vous m'envoyez dans un endroit à éviter ! lança-t-il.

— Ah bon ! À ce point ? s'étonna-t-elle.

— Oui... Même que ça serait bien de me confier votre identifiant, que je puis vous prévenir en cas de problème...

— Désolée, dit-elle, mais il ne vous servira pas à grand-chose... J'ai jeté mon *subtrim*. Et même que ça fait des années que ma capsule n'est pas passée sous leur détecteur.

— Quel était votre identifiant ? insista-t-il, afin d'en avoir le cœur net.

— Le R... 295GR... 52U. C'est cela, le R295GR52U. »

À ce numéro, le *subtrim* indiquait « Perdu ». Cela signifiait en effet qu'elle n'avait plus d'activité dans le *Grosky* : elle n'existait plus. Cette vieille femme étendue à côté de lui, qui regardait calmement le plafond, était un fantôme. Elle n'avait plus aucune interaction avec le *Grosky* et donc avec le monde des hommes. Elle n'avait plus de réalité ; elle était morte pour ses semblables. Médusé, il demanda : « Mais comment faites-vous pour vous procurer votre eau et vos *pens de river*, pour percevoir votre rente, pour savoir ce qu'il se passe autour de vous, pour avoir des relations avec les autres ?

— J'ai Auguste, répondit-elle.

— Auguste ?...

— C'est un proscrit, comme vous. Il me procure le peu dont j'ai besoin, cette mesure, l'eau, la nourriture, un peu de chauffage en hiver... Je n'ai pas besoin de plus, vous savez...

— Vous vivez par procuration, le savez-vous ? Ce n'est pas vivre, ça... On ne peut pas se passer du *Grosky* !

— J'ai toujours été réfractaire à ces artifices. Je suis une anticonformiste ! Le *Grosky*, pensez-vous vraiment que vous êtes plus heureux parce que vous avez un double actif dans le *Grosky* ? Moi, je ne le crois pas. Je suis mieux comme ça. Je n'ai pas besoin de ces choses-là. Comme ça, je ne suis pas harcelée par les autorités. »

Il était en train de passer en revue tout ce dont elle se privait, tout ce qu'elle ignorait. C'était vertigineux. On avait tant à gagner à rester dans le *Grosky* qu'il n'avait jamais imaginé que l'on choisisse de s'en exclure ! « Qui est cet Auguste ? Vous n'avez rien dit sur lui tout à l'heure quand vous me parliez de votre fils et des proscrits !

— Parce que c'est un escroc doublé d'une brute ! »

Chapitre II

Neuf jours plus tôt ; 17 h 28 ; secteur 78B de l'Extat

Nous, les Atrébates, avons été les derniers avertis. Les hommes récoltaient encore la moisson, quand la cavalerie arverne était venue trouver Commios, notre roi, pour l'informer que Vercingétorix s'était réfugié à Alésia avec 80 000 guerriers, tandis que l'armée de César se préparait à l'encercler. Nous devons nous porter à son secours. Vercingétorix comptait sur la coalition des peuples gaulois pour lancer une vaste offensive sur les positions romaines. Sans attendre, Commios avait procédé au recensement de ses forces. Nous étions quatre-mille guerriers à prendre la route du levant ce jour-là. J'avais incorporé la cavalerie atrébate deux mois plus tôt. Notre commandant était le prince Tincomarus, le fils aîné de Commios. C'était un jeune et valeureux guerrier assoiffé de pouvoir. Il n'avait d'autre ambition que de placer sous sa coupe tous les peuples au nord de la Gaule. Je lui vouais une admiration sans faille. J'aurais donné ma vie pour satisfaire ses vellités expansionnistes. Je convoitais sa confiance et son amitié. Des circonstances malheureuses allaient bientôt m'y aider.

Notre armée devait rejoindre Bibracte, où nous attendaient nos alliés, les Éduens de Viridomar et d'Eporédorix. Une fois, au cours de cette longue marche, notre prince fut envoyé en éclaireur avec une petite troupe de guerriers, dont je faisais partie. Cette équipée dura plusieurs jours. L'intendance était assurée par des esclaves qui nous suivaient avec des charriots légers. Chaque soir, nous montions un camp pour la nuit. Un matin, alors que nous étions partis à la recherche de notre prince, le camp fut assailli par un manipule romain. De retour au plus fort des combats, nous assistâmes, impuissants, au massacre des nôtres. Nous allions ensuite être pris en chasse par ce détachement ennemi. De la poignée de guerriers que nous formions, seuls, Tincomarus, Celtillos et moi parvînmes à rejoindre Commios et ses braves. Et tandis que ceux-là nous

abandonnèrent pour poursuivre les Romains scélérats, nous fûmes capturés par des Éduens qui nous traitèrent comme des chiens, bien que nous fussions leurs alliés. Ces événements nous rapprochèrent de notre prince, qui fit de nous ses aides de camp. Cette fonction nous gratifia de privilèges qui rendirent plus douce notre rude existence occupée à assouvir nos appétits de conquête. À chacun de nous deux, notre prince céda quatre esclaves dans la fleur de l'âge. Nous les culbutions à longueur de soirées après qu'elles nous aient lavés et donnés à manger. La journée, elles nous suivaient à pied, chargées de victuailles, pendant que nous avançons, fièrement portés par nos chevaux. Le mien était un brave et magnifique alezan qui me conduisit jusqu'à Alésia sans jamais manifester le moindre signe de fatigue.

C'est après trois semaines de périple que nous avons atteint Bibracte où nous retrouvâmes le gros des troupes éduennes. C'étaient des gens frustes avec lesquels nous n'avions pas grand-chose à partager. Il faut dire à leur décharge que notre jugement était altéré par la cruelle humiliation que certains d'entre eux nous avaient infligée dans les jours précédents. Nous formions alors une armée de 240 000 hommes. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait foulé les Gaules. Nous étions fébriles à l'idée d'anéantir une bonne fois pour toutes les légions de César. Je me rappelle ce jour d'aout où j'ai découvert pour la première fois les fortifications romaines qui ceinturaient Alésia. C'était l'expression même du génie militaire romain. Malgré notre aversion des Romains, nous éprouvions de l'admiration pour ce savoir-faire en matière de construction.

Nous avons installé notre camp sur une colline située à un kilomètre des positions ennemies. De là, nous pouvions contempler tout à notre aise la double ligne de remparts qui serpentait autour de l'oppidum d'Alésia sur une quarantaine de kilomètres. César avait érigé une contrevallation pour prévenir la sortie des assiégés et une circonvallation pour se protéger d'une attaque extérieure. Chacune de ces lignes de défense était composée d'un fossé rempli d'eau de quatre mètres de large sur quatre mètres de profondeur. La terre de

ce fossé avait servi à monter un remblai de quatre mètres de haut. Les Romains l'avaient surmonté d'une palissade, et tous les vingt-quatre mètres environ, une tour surplombait un champ de pieux acérés. Un dernier fossé, comblé par des troncs et des branches taillées en pointes, délimitait l'ouvrage. Tout ceci formait un ensemble véritablement impressionnant. Pour autant, nous devions attaquer la position dès le lendemain.

Nous avons passé la nuit à boire, à ripailler et à caresser nos esclaves. Les dieux s'étaient joints à nous. Plus tôt dans la soirée, les augures avaient été consultés. Après cela, des offrandes de vins, de pièces de gibier, de vierges et de garçons pubères furent placées dans un arbre creux que les ovates enflammèrent en invoquant Esus, Taranis et Teutates. Le hurlement des victimes immolées se mêlait dans une débauche de sensations aux cris de volupté de nos esclaves, à l'odeur des chairs brûlées, au fumé des viandes, au flamboiement du tronc en feu, à la lueur des torches. La liesse des guerriers était à la mesure des enjeux de la bataille que nous allions livrer le lendemain. Comme nous tous, Tincomarus était pressé d'en découdre. Il ne cessait d'invoquer Teutates : « Porte-moi devant César ! vociférait-il. Ô Teutates, mon dieu, fais que je puisse tuer de mes propres mains cet ennemi des Atrébates ! » Toute la nuit, il avait demandé à un barde de chanter ses louanges, de rappeler à ses hommes tous les combats dont il était sorti vainqueur. En même temps, il dévorait de grands quartiers de viande, s'enfilait de généreuses rasades d'hydromel à la mémoire des ancêtres, pendant que des femmes et de jeunes éphèbes le gratifiaient à tour de rôle de langoureuses fellations.

C'est au matin, avec 8 000 cavaliers dispersés sur un front de trois kilomètres, que nous attaquâmes la ligne de circonvallation où l'infanterie romaine avait pris position. Je chevauchais aux côtés de Tincomarus et de Celtillos. Mais avant même d'atteindre le premier fossé, la cavalerie de César, renforcée par les archers et l'infanterie légère, s'interposa. Nous chargeâmes aux cris de « Mort aux Romains ! » Nous entrâmes dans la mêlée à pleine vitesse. Le choc fut violent – si violent que je faillis être désarçonné. Presque

immédiatement, un javelot transperça mon mollet et vint finir sa course dans le ventre de ma monture. Je ressentis une douleur intense. Quant à l'animal, il continua de tourner malgré une blessure béante d'où s'échappaient ses entrailles. Et pendant qu'il s'emballait, effrayé par le tumulte de la bataille, j'esquivai un coup de glaive et tranchai la gorge d'un légionnaire qui agrippait un cavalier atrébate pour le pousser à terre. Je me souviens aussi d'avoir porté un violent coup d'épée dans la cotte de mailles d'un assaillant. Il esqua un rictus de douleur, puis tomba de son cheval. Emporté dans le feu de l'action, j'avais perdu de vue Tincomarus. Je le cherchai, quand le jet d'une flèche tirée à bout portant pénétra dans le cou de ma monture. Touchée mortellement en deux endroits, elle continua à tourner. Enfin, un Romain trancha ses jarrets. L'effet fut immédiat : l'alezan s'affaissa sur ces pattes arrière et s'écroula sur le côté en poussant un hennissement terrible. J'eus tout juste le temps de me dégager avant qu'il ne roule sur moi. Mais le mollet meurtri, je ne pus me relever. Et alors que j'aperçus un Romain brandir son glaive au-dessus de ma tête, j'entendis à nouveau la voix de Tincomarus. Elle était menaçante. Il haranguait son père. Il lui cria : « Juste avant l'aube du 15 aout, tu ouvriras les portes et tu... » Enfin, plus rien : le vide.

Il reprit connaissance dans son fauteuil. Sa femme, qui consultait les dernières nouvelles sur son *substrim*, venait de lui lancer : « Où étais-tu ?

— Bluffant ! dit-il, l'air hagard. Je viens de participer au siège d'Alésia ! Il faudrait que tu essayes ! Les habits, les décors, les combats, la vie gauloise... Sensationnel !

— Ce n'est pas un truc pour moi... Tu le sais bien !

— Tu préfères faire les magasins ? Habiller ton double ? Hein ?

— Oui, flâner dans les couloirs à la recherche d'une robe ou d'une paire de chaussures, c'est plus agréable que de revivre des batailles ! Tu étais avec William Klein à Alésia ?

— Oui. C'était Tincomarus. Tu connais Tincomarus ?

— Ce doit être un Gaulois, j'imagine...

— Un prince gaulois, oui... Le fils du roi des Atrébates... Je suis mort à ses côtés... D'ailleurs, il a dit un truc bizarre à ce moment-là ! Il parlait du 15 aout...

— Du 15 aout ! » répéta sa femme avec une pointe d'embarras.

Sur les murs, le soleil avait disparu derrière les montagnes. Des traînées rougeoyantes lacéraient le ciel. Dans la cuisine, le compresseur du réfrigérateur s'était remis en marche. Outre ce bruit et la soufflerie de la climatisation, l'appartement baignait dans une ambiance feutrée. Il avait débranché son *groskyer* et déboutonné sa combinaison. Ce silence tranchait avec la clameur des combats qu'il venait d'affronter. Il cherchait maintenant à quitter son fauteuil. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises, car ses muscles semblaient éteints après cette longue inactivité. Il consulta son *substrim* : il était resté une quinzaine de minutes dans le *Grosky* ! Quand enfin il parvint à se dresser sur ses jambes, il ressentit une légère douleur dans le mollet gauche. Il pensait au javelot et aussi à la grossesse qu'il avait programmée. Il se dit que la prochaine fois, il devra se montrer plus raisonnable. Et tandis qu'il se dirigeait vers la cuisine en boitillant, il demanda : « Tu veux quelque chose, chérie ?

— Ah oui ! Rapporte-moi un verre de sirop si tu veux bien !

— Ça ne vaudra pas le p'tit vin finlandais de la *Winstub* ! »

Il prit deux verres dans un buffet, y versa du sirop de pamplemousse et les remplit d'eau du robinet. Il faisait souvent référence à la *Winstub*. C'est là qu'il l'avait connue. De retour dans le séjour, il lui tendit un verre et se rassit dans son fauteuil. À partir de son *substrim*, il lança le concerto pour piano en ré mineur de Mozart ; c'est celui qu'il préférait. Les premières notes de l'allégro produisaient toujours sur lui ce même indicible effet. À l'aide de son *substrim*, il changea ensuite le paysage projeté sur les murs. Un ciel d'orage sur une mer démontée vint remplacer le lac endormi au pied d'une chaîne de montagnes. Le soleil qui réapparut sur l'horizon

éclaira subitement la pièce, atténuant immédiatement l'intensité des sources lumineuses disposées tout autour. Enfin, il demanda au *subtrim* un *pens de river*. Un petit sachet de plastique transparent et flasque sortit alors d'une fente percée dans la desserte placée entre lui et sa femme. Il saisit le *pens de river*, en arracha un coin et se mit à sucer une pâte aux teintes orangées.

« Vivement jeudi, qu'on puisse avoir de la viande et des légumes !... » dit-il, avant d'ajouter « Qu'as-tu fait pendant que j'étais à Alésia ?

— J'ai couché Jimmy, puis je suis allé voir Henriette...

— Comment va-t-elle ?

— Bien... Elle te donne le bonjour... Tu ne devineras jamais où nous sommes allées toutes les deux !

— Où ?

— Dans la baie d'Along... Nous avons fait une croisière de deux jours à bord d'un grand sampan. Il ne faisait pas beau. Pour autant, c'était magnifique. Avec cette brume sur les pains de sucre. Le matin, nous avons débarqué sur une petite île pour visiter une grotte. Là aussi... Superbe ! Tu aurais aimé venir avec nous ?

— Bof !

— Crois-moi, c'est magnifique !

— T'y es restée combien de temps ?

— Une ou deux minutes !

— Et quelle prégnance ?

— Quatre. La moitié, c'est suffisant... Et toi, à Alésia ?

— Sept ! »

C'est la première fois qu'il réglait sa prégnance sur sept. Il n'en revenait pas de l'effet que cela produisait.

« T'es fou, mon chéri ! s'exclama sa femme. Tu ne devrais pas monter à des niveaux pareils ! J'espère que tu n'as pas été blessé...

— Ben si !

— Et alors ?

— Et alors, j'ai mal... Je le sens au mollet...

— Et tu as eu des relations sexuelles ?

— Non !

— Mon œil !

— Je t'assure ! Pourquoi me poses-tu cette question à chaque fois que je reviens du *Grosky* ? »

Il ne pouvait décemment lui avouer que tous les soirs il avait fait l'amour avec quatre jeunes esclaves ! Elle l'aurait mal pris. D'autant qu'avec une prégnance de sept, l'esprit réagissait presque comme s'il avait été confronté à la réalité elle-même ! C'est pourquoi, outre la jalousie de sa femme et sa douleur au mollet, ce qui l'inquiétait, c'était le stress posttraumatique auquel il venait de s'exposer en participant à ces orgies et ces violents combats. Mais c'était la première fois, et cela ne pouvait avoir de conséquences durables sur son psychisme. Il se disait qu'en dernier recours, il pourrait toujours prendre de la *doliène* pour en soulager les effets.

Il avait fini son *pens de river*. Il songeait au vrai repas qu'il allait déguster trois jours plus tard. C'est alors que sur le mur un voyant rouge se mit à clignoter. Un drone avait déposé un paquet. Un bruit suspect avait retenti derrière la porte d'entrée. « C'est pour toi ? dit-il.

— Non ! s'exclama-t-elle. Je n'ai rien commandé ! »

Il consulta son *subtrim* pour en savoir davantage : il affichait une erreur 45 A. « 45A ? s'étonna-t-il. Tu as déjà eu une erreur 45A ?

— 45A, 45A... Ce n'est pas en lien avec les escadrons Durfier ?

— Hum... Ne me fais pas peur !

— Ben va voir ! Tu seras fixé ! »

Il se leva et se dirigea vers l'entrée en boitant. Son cerveau lui signalait une forte douleur à la jambe, alors que celle-ci était bien

portante. Il regarda par l'œilleton. Il ne vit rien. « Ouvre ! » lança-t-il à sa femme. Elle amorça un léger mouvement de paupière en direction de son *subtrim* et la porte se déverrouilla. Il allait passer la tête à l'extérieur pour jeter un œil dans le couloir, mais il n'en eut pas le temps. Cinq hommes vêtus de tenues bleues en forme de carapace, l'uniforme des escadrons Durfier, surgirent de part et d'autre de l'huissierie, où ils s'étaient dissimulés afin d'échapper au champ de l'œilleton, et sautèrent sur lui. Avant d'avoir pu tenter le moindre geste, il fut plaqué au sol, et un des hommes en bleu, sans doute le chef, brandit sa matraque : « Bouge plus où je t'assomme ! » menaça-t-il. Comme le jeune homme essayait toujours de se débattre, le chef lui asséna un coup sur le crâne.

Il se réveilla dans une cellule sans fenêtres et aux murs couverts de graffitis. Une applique au-dessus de la porte dégageait un faible halo rougeâtre. Des cris, des voix, des bruits de bottes, de clés, de portes résonnaient à l'extérieur. Sa couchette se résumait à une simple planche fixée au mur et repliable contre celui-ci. Hormis cette couchette, la pièce renfermait des toilettes, un distributeur de *pens de river* et de *doliène*, ainsi qu'un petit lavabo surplombé d'une étagère sur laquelle trainaient quelques produits d'hygiène. Il crut un instant qu'il était de retour dans son fauteuil après un long voyage dans le *Grosky*. Mais il lui suffit de sentir la bosse douloureuse qu'il avait sur le front pour se convaincre que ce n'était pas le cas. Des images d'hommes en bleu et de légionnaires romains se ruant sur lui se bouscuaient dans sa tête. Tout se confondait. Il ne parvenait plus à différencier le vrai du faux. Combien de temps était-il resté inconscient ? Que lui voulait-on ? Il inspecta ses poches : il n'avait plus son *subtrim*. Alors il se leva, arpenta sa cellule quelques minutes, jeta un œil sur quelques graffitis, des obscénités pour la plupart, puis retourna s'asseoir. Il demeura une demi-heure, comme ça, la tête plongée dans ses mains. Il s'interrogea, songea à sa femme, Lucie, et à son fils, Jimmy. Il se demanda ce qu'ils étaient devenus. Le bruit avait cessé à l'extérieur. Soudain, pris de panique, il se dressa d'un bond et alla marteler à la porte : « Oh ! Dehors ! Venez m'ouvrir ! » cria-t-il.

— Farid ! Qu'est-ce qui tape comme ça ? se plaignit un homme.

— C'est au 2570, je crois », répondit l'autre.

D'après la réverbération du son, les deux hommes devaient se situer à chaque extrémité d'un long couloir. Il cria une nouvelle fois en tambourinant sur la porte : « Venez m'ouvrir ! C'est une erreur ! Je n'ai rien à faire ici ! Vous m'entendez ?

— Ferme là, au 2570 ! » s'emporta un gardien.

Réalisant qu'il n'obtiendrait rien, il retourna s'étendre sur sa couchette. Il dut rester une ou deux heures, ainsi, à attendre. Il songeait aux derniers échanges qu'il avait eus avec sa femme, à ce drone qui s'était présenté inopinément chez lui. Il entendit alors dans le couloir le tintement d'un trousseau de clés, et des portes s'ouvrirent, suivies de claquements de bottes. « Je viens chercher le 2570 ! » fit un homme d'une voix autoritaire. « Je vous ouvre », répondit l'autre. Il y eut encore des bruits de pas, puis une clé s'introduisit dans la serrure. Il se redressa sur sa couchette. Un petit moustachu vêtu d'un uniforme vert orné de bandes rouges ouvrit la porte. Derrière lui se tenait un individu à la carrure imposante. « Allez lui mettre les menottes ! », grogna-t-il. À ce moment-là, deux hommes s'avancèrent dans la cellule. « Tends tes mains ! » ordonna l'un d'eux. Sans se faire prier, il tendit ses mains, après quoi il les suivit dans un dédale de couloirs et d'ascenseurs.

Il marcha sous bonne escorte jusqu'à une vaste salle circulaire, humide et obscure au centre de laquelle un trou béant, protégé par un garde-corps, plongeait dans les profondeurs de l'*Extat*. Il régnait là une odeur d'œuf pourri. Le sol était recouvert d'un carrelage bleu-gris défraîchi, tandis qu'à dix mètres de hauteur environ, un aigle stylisé, dont il manquait les pattes, déployait ses ailes sur toute la surface du plafond. Son œil rouge cerclé de noir embrassait la pièce d'un regard inquisiteur. Le rapace était entouré d'un liseré circulaire dans lequel était inscrit en lettres d'or : « Son métier de cul-de-jatte, condamné à rester assis, lui donna l'amour extatique du vol et de la lumière. » Le mur autour de la salle était percé de portes numérotées disposées à égale distance les unes des autres. Derrière

certaines d'entre elles, des hurlements sourds, effrayants, retentissaient par intermittence. En entendant ces cris résonner dans cette salle circulaire lugubre et sombre, son sang se glaça. Il fut pris d'un malaise. Ses jambes se mirent à flageoler. Deux hommes durent le porter pendant que le troisième ouvrit une des portes. Elle donnait sur une pièce sordide où s'entassait un arsenal d'instruments de torture : des carcans, des pinces, des tenailles, des mâchoires, de grosses ceintures à boucle. Il y avait également une baignoire avec un système de plateau pivotant, de même qu'une table et une chaise dans laquelle avaient été serties des lanières. Au plafond, une lampe crachait une lumière blafarde. En découvrant l'endroit, il eut un mouvement de recul. On dut le trainer à l'intérieur. Il y faisait froid et humide. Une odeur de cadavre y flottait. Il entendit la porte se refermer derrière lui. Les hommes en bleu échangeaient de courtes phrases, un simple mot parfois. Deux d'entre eux l'attachèrent sur la chaise. Il était pris de nausées. Il aurait aimé se débattre, mais ses forces l'abandonnaient. Il était blême. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il les sentait ruisseler sur son *groskyer* et sur sa joue. « Que me voulez-vous ? finit-il par murmurer, le visage défait par la peur et l'angoisse.

— Que tu nous racontes pourquoi William Klein s'est enfui, dit l'individu à la carrure imposante. Tu vois de qui je veux parler ?

— Oui.... bredouilla le prisonnier. William Klein... Il s'est enfui ?... »

Il reçut à ce moment-là une gifle en plein visage. Elle avait été décochée par un sbire en bleu qui se tenait à côté de la chaise, prêt à répondre à la moindre volonté de son chef. Après cela, le tortionnaire gonfla sa poitrine, exprimant ainsi sa fierté d'obéir sans sourciller aux ordres de son supérieur. « Ne joue pas à la forte tête, gamin ! reprit celui-ci. Tu vas tout perdre... Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Y'a quelques heures, dans le *Grosky* ! balbutia-t-il.

— Tu veux vraiment jouer au con avec moi, toi ! menaça l'homme à la forte carrure, avant de faire au sbire un léger signe des paupières.

— Non, non !... supplia le prisonnier. Vous voulez dire pour de vrai ?... La dernière fois que j'ai été en contact avec William Klein, c'était y a trois jours ! Il m'a appelé pour me demander si je voulais participer à la bataille d'Alésia. Je n'ai plus eu de nouvelles depuis...

— À la bataille d'Alésia ?...

— Oui...

— Et y'avait qui à la bataille d'Alésia ?

— Euh... Lui et moi !...

— Y'avait pas un certain Commios, aussi ?

— Oui...

— Et qui c'était, Commios ?

— C'était le roi !... William Klein, je veux dire Tincomarus, était son fils... Ils ne s'aimaient pas...

— Tu continues à faire le con avec moi !... Je veux parler de l'original de Commios !

— Euh... Je ne sais pas qui c'est !

— Tu ne sais pas qui est l'original de Commios ?... William Klein ne t'a rien dit ? »

L'homme cligna des yeux à destination du sbire qui, aussitôt, flanqua un puissant coup de poing dans le ventre du prisonnier. Perforé par la douleur, celui-ci perdit connaissance. Quand il retrouva ses esprits, l'individu à la forte carrure venait de lui asséner une gifle tandis que le sbire lui maintenait la tête droite en l'agrippant par les cheveux. Il se rappelait d'avoir déjà vécu cette scène. C'était durant la guerre de Sécession. N'étant réglé que sur une grossesse de cinq, il avait ressenti moins durement la douleur. Là, c'était comme du huit ! se dit-il en lui-même. « Alors ? criait l'homme en bleu. Commios ?

— Je vous jure... Je ne sais pas qui est l'original de Commios ! »

L'homme en bleu se retourna, effectua quelques pas jusqu'à la baignoire, fixa les robinets, revint, regarda longuement le prisonnier,

retourna à la baignoire, avant de regagner son point de départ. De toute évidence, il était embarrassé. Il devait se demander s'il fallait qu'il s'acharne sur son prisonnier ou bien s'il devait lâcher la réponse tout de suite. « C'était John Sudergeon !... Le haut fonctionnaire ! » lâcha-t-il finalement avec l'espoir de déclencher une réaction. Mais il ne discerna rien, absolument rien. Il ajouta ensuite : « Et il avait une prégnance de huit... » En plus de la douleur qui irradiait de son ventre et de ses joues, le prisonnier sentit son sang affluer à ses tempes. Il ne savait pas ce qu'on lui voulait, mais il avait compris que sa situation était préoccupante, qu'il ne serait pas ménagé dans cette affaire qui impliquait un haut fonctionnaire. « T'es un complice de William Klein ! cria l'homme à la carrure imposante.

— Ce n'est qu'un ami ! gémit le prisonnier.

— Le haut fonctionnaire a fait sortir William Klein de l'*Extat* !

— Je n'en savais rien !

— Et il l'a laissé sortir sans le savoir ! Ça te parle ?

— Non, pas du tout !

— Et les messages subliminaux, ça ne te parle pas non plus ?

— Non...

— Pourquoi William Klein est sorti ? Tu dois bien le savoir ! Tu étais avec lui !... Tu vas parler, oui ?

— Je ne sais rien ! Je vous le jure ! » dit encore le prisonnier avant de recevoir un ultime coup de poing dans le ventre.

Chapitre III

Jeudi 11 aout 2095 ; 0 h 32 ; non loin du sgreeg d'Eckbolsheim

Cela faisait deux heures et demie qu'il avait quitté la vieille femme. Il était minuit trente. Il n'avait toujours pas reçu de message de l'*Extat*. La température était redescendue à quarante-trois degrés Celsius. Elle était supportable à présent. D'après son *substrim*, il n'allait pas tarder à atteindre la place où se dressait le *sgreeg* d'Eckbolsheim. Il en voyait déjà son sommet qui brillait d'un bleu intense dans le ciel nocturne. Mais plus il s'en approchait et plus il éprouvait des difficultés à avancer. La ruelle, qui serpentait au milieu de baraquements construits de bric et de broc au bas de grands immeubles délabrés, était noire de monde. Il aurait voulu progresser plus vite, dépasser les plus lents, ne plus piétiner, mais c'était impossible. La ruelle était trop étroite, trop engorgée de monde. Au point que la file de droite, qui se dirigeait vers le *sgreeg*, gênait celle de gauche qui en revenait. Et des flots incessants de personnes provenant des venelles attenantes continuaient à se déverser dans la ruelle, rendant toujours plus difficile sa progression. Il crut un temps qu'il ne pourrait plus ni avancer ni reculer. Il avait pensé emprunter un chemin parallèle, mais son *substrim* indiquait qu'ils étaient tous congestionnés de la même façon. La seule solution était donc de patienter derrière cet homme, dont il ne voyait que le havresac chargé de bouteilles vides, en maudissant cette vieille femme qui prétendait que « pour l'eau, la meilleure est au *sgreeg* d'Eckbolsheim ».

Il avait rabattu une capuche sur sa tête pour dissimuler son *groskyer*. Il avait recouvert son nez et sa bouche d'un foulard pour se protéger du nuage de poussière soulevé par ces milliers de pieds en activité. Nombreuses étaient les personnes qui, comme lui, cachaient une partie de leur visage derrière une étoffe. De même que la plupart étaient chargées de sacoches remplies de bouteilles. Parfois s'ajoutait une batte enfouie dans un fourreau. Il y en avait

aussi qui tiraient de petites charrettes dans lesquelles s'entassaient des bidons. Eux, plus que les autres, ralentissaient le flux de cette population impatiente de reconstituer son stock d'eau potable. C'était le plus souvent des familles nombreuses qui utilisaient ces charrettes. Le père s'occupait de la faire avancer pendant que la mère et ses enfants, fréquemment au nombre de sept ou huit, le suivaient avec un récipient dans chaque main. Trop à la peine, les plus jeunes pleuraient parfois. Les parents ne réagissaient pas. Ils avaient suffisamment à faire avec leur propre désarroi pour s'intéresser à celui de leur progéniture. Afin de faciliter le passage de ces charrettes, les gens se serraient contre les fragiles parois des taudis – au grand dam des résidents qui surveillaient, inquiets, leurs murs ployant sous la pression. Cet acte de civilité comptait sans doute comme l'un des derniers que cette foule atone était encore capable d'accomplir. Œuvrant d'abord pour sa propre survie, elle ne portait plus guère d'intérêt aux autres. Les regards ne se croisaient plus, ou alors par hasard. Fléchissant sous le poids de leur désespoir, ces malheureux se contentaient de fixer le sol. Les plus impatients passaient la tête hors de la file pour juger du chemin qu'il leur restait à parcourir.

Malgré la détresse, l'attente interminable, la promiscuité et la poussière qui prenait à la gorge, un calme relatif régnait. Il arrivait qu'il soit rompu par des individus atteints de soudaines crises de démence. Mais dans l'ensemble, ces gens paraissaient résignés. Ils avançaient dans la nuit, stoïquement, l'œil égaré, telles des ombres. Ils avaient compris depuis longtemps qu'en s'égosillant ils ne parviendraient qu'à assécher davantage leur bouche déjà cruellement mise à l'épreuve. La population était plutôt jeune, crasseuse, en haillons, famélique. On y trouvait des Noirs, des Jaunes, des Blancs ; presque tous les sous-groupes géographiques de l'espèce humaine étaient représentés dans cet espace surpeuplé qui s'étendait entre des abris de fortune. Beaucoup étaient atteints de malformations congénitales dues aux substances mutagènes présentes dans l'air et dans les sols. Il n'était pas rare de croiser un individu sans main, sans pied, les membres déformés, la figure

mutilée, la peau squameuse, exémateuse, verruqueuse. Les plus chanceux souffraient d'allergies qui se traduisaient par des yeux gonflés, des crises d'asthme, des rougeurs sur le visage. S'y ajoutaient des malades mentaux, des êtres plus ou moins violents, plus ou moins apathiques qu'on avait abandonnés à leur sort. Et toute cette population, tels des animaux nocturnes tirillés par la soif, convergeait vers un seul point : le *sgreeg* d'Eckbolsheim, un de ces champs de captage qui allait puiser une eau contaminée dans des nappes « captives » pour la purifier et la distribuer aux assistés.

Il allait enfin atteindre la place où se dressait le *sgreeg*, un endroit lumineux éclairé par de puissants projecteurs et surveillé par des agents armés postés sur des miradors, quand le vrombissement d'un drone qui volait en rase-motte vint recouvrir le brouhaha ambiant. Aussitôt, la femme qui le précédait depuis quelque temps le poussa contre le sac de l'homme qui marchait devant lui. Dès l'entrée dans cette ruelle, en découvrant le monde qui s'y déversait, il avait songé au mouvement de foule. Il avait compris que le moindre évènement inattendu pouvant être perçu comme de l'insécurité entraînerait une panique générale qui tournerait au carnage. Aussi avait-il pensé un instant à rebrousser chemin. Mais il avait promis à la vieille femme d'aller lui chercher de l'eau et il n'était pas du genre à se défilier ! Et voilà qu'il était compressé si fort contre l'homme devant lui qu'il se trouva dans l'incapacité de respirer. Il crut que sa cage thoracique allait voler en éclat. Sur le point de s'évanouir, il se sentit emporté à l'avant, puis à l'arrière dans un implacable mouvement de flux et de reflux. Pendant d'interminables secondes, il entendit à ses côtés des femmes affolées pousser des cris hystériques, des hommes, plus violents, se débattre et frapper comme des enragés autour d'eux. Porté par cette foule, broyé par cette masse compacte, il battait désespérément des pieds à la recherche d'un endroit où s'appuyer pour reprendre sa respiration. Quand il y parvint enfin, il sentit sous lui un sol mou et instable. Il refusa de comprendre. Il se contenta d'apprécier le filet d'air qui gonflait ses poumons. Puis il ressentit une puissante décharge électrique et l'étau se desserra d'un coup. Après avoir usé d'un courant à forte tension, les agents avaient

ouvert des portes donnant sur des zones de décongestionnement. La réaction ne s'était pas fait attendre : la pression était redescendue aussitôt. Pendant la débandade qui s'en suivit, alors qu'il pouvait à nouveau respirer normalement, il constata qu'il se tenait bien debout sur un homme. Il voulut le relever, mais le malheureux, les lèvres bleues, avait déjà rendu l'âme. Plusieurs cadavres jonchaient la place. De nombreuses personnes, criant et se lamentant, cherchaient un disparu. Quant aux autres, elles profitaient de la confusion pour se ruer vers les entrées du *sgreeg*. Un engin conduit par des fossoyeurs ne tarda pas à se frayer un chemin à travers la foule pour enlever les cadavres et les agonisants. Il délaissa les blessés, dont certains en appelaient, autour d'eux, à une solidarité évanouie depuis longtemps.

Il voyait enfin le *sgreeg* dans son ensemble. Il se dressait devant lui, imposant et majestueux dans la nuit. C'était une colonne de verre haute de trente mètres, sur la paroi de laquelle l'eau coulait en suivant une spirale sculptée dans la matière. Cette eau puisée dans les profondeurs de la terre surgissait au sommet de ce totem conique d'une dizaine de mètres de diamètre à sa base, pour se déverser dans un vaste bassin qui s'étendait à ses pieds. Les gens s'y rendaient par des couloirs vitrés suspendus dans les airs, les *anturlures*, qu'on atteignait après avoir emprunté une succession d'escalators, de plateformes et de parcours en serpentín délimités par d'imposantes barrières en résine de carbone transparente. Il prit la file d'attente qui suivait ce chemin balisé. Son *substrim* affichait déjà deux heures du matin. Dans trois heures et demie, l'aube allait se lever et les *aedes* repartiraient en chasse. Il patienta encore une demi-heure avant d'apercevoir les portiques qui permettaient l'accès aux *anturlures*. À mesure qu'il s'en approchait, les gens se montraient plus joyeux, plus communicatifs. Ils n'étaient plus les mêmes. Un étrange phénomène agissait sur eux. Au milieu de ses enfants surexcités, un père leur répétait en exécutant un simulacre de danse : « J'ai hâte, j'ai hâte, j'ai hâte... » À cela, sa femme ajoutait en affichant un air faussement agacé : « Calme-toi... » Une mère accompagnée de son fils s'approcha alors d'elle et lui glissa à

l'oreille : « Tous les mêmes, vous savez ! » Un homme qui n'avait pas décroché un sourire jusque-là dit sur un ton enjoué : « Il faut bien s'amuser un peu ! » Et le père d'ajouter à l'intention de sa femme : « Tu entends le monsieur ? » C'est ainsi que tous ces gens qui, une demi-heure plus tôt, étaient enfermés dans leur mutisme à ronger leur frein se retrouvaient à discuter entre eux dans un esprit bon enfant.

Les unes après les autres, ces personnes disparurent dans les *anturlures*. Quand ce fut à son tour d'y entrer, il se présenta face à un portique et exposa la capsule implantée dans son omoplate droite à un faisceau lumineux, ce qui provoqua l'ouverture d'une porte. Il suivit un couloir sur quelques dizaines de mètres jusqu'à un sas. Dès qu'il y pénétra, une porte coulissante se referma derrière lui et une autre s'ouvrit devant. Immédiatement, une sensation de fraîcheur s'empara de lui. Il était seul. Accueillis par une lumière tamisée, une ambiance sonore ouatée et une odeur suave, tous ses sens étaient en émoi. Le clapotis d'une eau cristalline s'entendait au loin. Il aurait souhaité rester là, savourer cet instant, mais le temps lui était compté. Chaque seconde passée dans ce lieu paisible coûtait l'équivalent de trois *pens de river*, prélevés automatiquement sur son compte personnel ; c'est ce qui s'affichait à l'entrée. Mais ce n'était pas ces dépenses qui l'inquiétaient : il avait les moyens de s'attarder. Ce qui l'inquiétait, c'était le temps qu'il lui faudrait pour retourner chez la vieille femme. Il craignait de ne pas en avoir suffisamment. Il remonta donc rapidement le couloir jusqu'à un bassin où une eau limpide miroitait sous une lumière bleutée. Elle s'écoulait d'une série de robinets raccordés au réservoir principal. Il plaça ses bouteilles dessous et, quand elles furent toutes remplies, s'empressa de ressortir de ce havre de fraîcheur, non sans éprouver un certain regret. Là, une chaleur suffocante s'abattit à nouveau sur lui. La poussière le reprit à la gorge.

Encore sous le charme de ce moment de plénitude inattendu, comprenant pourquoi tous ces gens d'ordinaire si tristes devenaient subitement euphoriques à l'idée d'accéder aux *anturlures*, il oublia d'acheter les *pens de river* qu'il avait promis à la vieille femme. Il

avait déjà rejoint la file du retour quand il s'en souvint. Il revint donc sur ses pas, et sous le *sgreeg*, avant l'entrée du chemin balisé, il présenta son omoplate droite à un distributeur qui lui remit les trente sachets de *pens de river* qu'il avait réclamés. C'est au moment de repartir avec son havresac rempli de provisions qu'il entendit une voix lui crier : « Qu'est-ce que tu caches sous ta capuche ? Hein ? T'es d'ces élites qui s'la coulent douce pendant que nous autres on crève dans le ghetto ? » C'était une harpie en haillons, enceinte, et qui tenait dans ses bras un enfant endormi. Elle portait la marque de ces créatures malmenées par la vie qui, pour compenser leur frustration, n'exprimaient plus que haine pour autrui. Il fit mine de ne pas la voir et exposa une nouvelle fois son omoplate au faisceau du distributeur : en voyant le bouton « Moustiquaire », il s'était souvenu que toute la journée il avait utilisé celle de la vieille femme. « Regardez-le ! » vociféra encore la femme, pleine de fiel, « il vient de se servir un plein tombereau de *Pens* et il se fait passer pour l'un des nôtres ! » Il plongea la moustiquaire dans une des poches de son sac et, sans décocher un mot, se hâta de rejoindre la longue file qui s'engouffrait dans la ruelle par laquelle il était arrivé. « Oui, oui, il en a plein son balluchon ! » cria la mégère, alors que la foule compacte le happait lentement.

Derrière lui, un homme qui avait entendu les invectives de la femme tira violemment sur sa capuche. D'un mouvement rapide, le proscrit tenta de la remettre avant qu'il ne soit démasqué, mais il était trop tard : le scintillement de son *groskyer* avait attiré le regard des gens massés autour de lui. Il se retourna pour braver son agresseur, lequel n'avait plus en bouche que quelques malheureux chicots. Celui-ci s'écria, hâbleur : « Un vendu ! » Le proscrit était sur le point de le faire taire, quand un autre, qui se tenait à ses côtés, s'en mêla : « On devrait te faire la peau, sale vendu ! ajouta-t-il. Pourquoi tu viens dans not' ghetto, hein ? On ne veut plus de vous ! Tu entends ? On vous a accepté trop longtemps ! Retournez donc dans votre *Extat* !

— C'est vrai ! Il a raison ! Retournez dans votre *Extat* ! » reprurent plusieurs voix dans la foule, dont le flux s'était immobilisé pour

suivre l'esclandre.

Il sentait monter une marée de haine sans trouver la force de tenter un geste ou de dire un mot. Il avait essayé d'avancer, de forcer le passage, mais on le retenait. Un dénouement violent semblait inévitable. Il le voyait s'abattre lentement sur lui. Son œil inquiet cherchait, paniqué, une chose à laquelle se raccrocher. Il se montrait impuissant, effrayé. Cela n'échappa pas aux deux hommes qui l'invectivaient. Trouvant une occasion inespérée de se mettre en valeur, ils en profitèrent, commencèrent à le pousser, devinrent plus agressifs. Alors une femme indignée, qui craignait que l'esclandre tourne au lynchage, s'interposa : « Mais pour qui vous prenez-vous ? Depuis toujours, le ghetto Ouest accueille les proscrits !...

— Et tu vois où ça nous mène ! coupa l'homme aux chicots. Nous sommes attaqués par les ghettos voisins à cause d'eux !

— Oui ! C'est vrai ! renchérirent plusieurs voix.

— Vous oubliez que les escadrons Durfier nous protègent plus que les autres ghettos ! ajouta la femme.

— Quand ils arrivent à temps ! ironisa l'homme aux chicots.

— Et le *sgreeg* ? Vous connaissez beaucoup d'endroits avec un *sgreeg* pareil ? s'enflamma de plus belle la femme qui ne semblait craindre personne.

— Des balivernes tout ça ! rétorqua un comparse.

— Et l'ascension sociale, ce sont des balivernes ? fit la femme. Ici, dans le ghetto Ouest, nos enfants ont infiniment plus de chance de devenir des élites que n'importe où ailleurs à Strasbourg...

— Parle pour toi ! reprirent des voix dans la foule. Tous les enfants ne sont pas logés à la même enseigne ! Tous n'ont pas les capacités d'être des élites !

— Lynchez un proscrit et nous serons tous perdants ! » lança la femme dans un ultime baroud d'honneur.

Il était coincé ; des hommes lui avaient barré le passage. Autour de lui, les gens devenaient si haineux et survoltés que sa protectrice

n'arrivait plus à les maintenir. Elle risquait elle-même d'être prise à partie si elle continuait à le défendre. Depuis quelque temps, la population souffrait trop pour qu'on parvienne encore à la raisonner : les fortes chaleurs, l'air irrespirable, les attaques de ghettos, la misère, le manque d'eau, les épidémies de fièvre, l'absence de perspectives avaient anéanti tous ses espoirs. Dès lors, il lui fallait un bouc émissaire, une victime expiatoire, comme il y avait eu des chasses aux sorcières, des pogromes de juifs, des lynchages de nègres. De toute évidence, c'est lui qui avait été trouvé, aujourd'hui. Il l'avait compris. Il aurait dû fuir. Mais la ruelle était bouchée de toutes parts. Il avait beau fouiller la pénombre du regard, il ne décelait nulle issue par où s'enfuir. Très haut dans le ciel d'encre, deux lumières luisaient depuis quelques minutes. Un drone en vol stationnaire suivait la scène. Il n'avait pas l'intention d'intervenir. Puis l'œil d'Edmond fut attiré par un individu qui se tenait debout, sur un balcon, au troisième étage d'un immeuble qui surplombait la foule. Il lui adressait de grands signes ; lui montrait une zone sombre située à quelques mètres de lui. D'abord, il ne comprit pas le sens de ses gestes : la zone qu'il désignait avec force se présentait comme la ligne de séparation entre deux cabanons contigus. Mais l'homme sur le balcon insista tant et si bien que le proscrit observa l'endroit avec plus d'attention. C'est là qu'il découvrit qu'entre les deux cabanons, derrière une grosse teinture grise, s'ouvrait un étroit passage. Et tandis que la femme avait renoncé à prendre sa défense, lui se dégagea violemment de l'emprise des forcenés qui le maintenaient, et se rua sur l'échappée salvatrice. Avant que ses agresseurs n'aient eu le temps de réagir, il se retrouva coincé entre les cloisons des deux cabanons. Retenu par le volumineux sac qu'il portait sur le dos, il eut du mal à progresser, mais tirant à hue et à dia, il parvint à atteindre l'extrémité de l'étroit passage. Il entendait toujours le bruit de la foule en furie, mais personne ne semblait l'avoir suivi.

Devant lui se dressait bientôt une entrée d'immeuble en partie condamnée par une solide porte en bois que les années avaient scellée à ses gongs. Se glissant entre le chambranle et le montant, il

déboucha dans un hall éclairé par la lumière vacillante d'un lustre endommagé. Dessous, couchés à même un sol recouvert de grandes dalles polies, des individus l'observaient, le regard éteint. Leurs yeux étaient injectés de sang, leurs gestes lents et leur visage maculé de plaques violacées mouchetées de pustules purulentes. Tous étaient atteints de la fièvre des lueurs. En quête d'une sortie à l'arrière du bâtiment, et voulant éviter ces êtres aussi répugnants qu'inquiétants, il longea une cage d'escalier qui s'élevait à gauche de l'entrée. Il s'en échappait des bruits diffus de voix et de cris dont les échos résonnaient dans tout le hall. Puis, il entendit une seule voix, claire et posée : « Vous êtes là ? » Il pensa d'abord que l'un des moribonds couchés par terre l'avait hélé. Il se retourna vers eux, mais constatant qu'ils étaient trop atteints par la maladie pour pouvoir s'exprimer ainsi, il chercha ailleurs, scruta la pénombre, rebroussa chemin, et, finalement, s'approcha de la cage où un escalier en colimaçon grimpait autour d'un trou central. C'est là que la voix se manifesta à nouveau : « Ohé ! fit-elle, ici ! » Il leva aussitôt la tête et vit, trois étages plus haut, appuyé à une rampe et penché au-dessus du vide, l'ombre d'un homme qui multipliait les grands gestes dans sa direction. « Montez ! Montez ! » lui lança-t-il. Méfiant, le proscrit grimpa d'abord lentement les marches. « N'ayez crainte !... disait l'individu. C'était moi sur le balcon !... » L'autre se mit alors à gravir l'escalier avec plus d'assurance. « Je vous dois une fière chandelle ! dit-il. Sans vous, je crois bien que ces excités m'auraient lynché !

— Entre nous, il est normal de s'entraider ! » fit l'homme.

Alors que sa voix résonnait encore dans la cage d'escalier, le proscrit atteignit le premier palier où, au même moment, une petite fille noire de crasse sortait d'un appartement. Elle le dévisagea, étonnée, puis dégringola les marches deux à deux. Qu'entendait-il par « entre nous » ? pensa-t-il, en entamant l'ascension du second étage. « Vous aidez souvent les inconnus ? demanda-t-il.

— Non ! pas souvent, répondit l'individu. Mais là, c'est particulier ! »

Avant d'atteindre le deuxième palier, il enjamba un couple de miséreux endormis sur les marches. Plus loin, un squatteur au regard embrumé se poussa pour le laisser passer. « Qu'est-ce qui est particulier ? lança-t-il.

— Votre statut ! fit l'homme. Vous êtes un proscrit n'est-ce pas ? J'ai vu quand ils vous ont enlevé votre capuche. »

À bout de souffle, en nage, assommé par la chaleur et le poids de ses bouteilles, il parvint enfin au troisième étage. Là, un individu d'une quarantaine d'années, souriant et aimable, vêtu d'une robe de chambre, chaussé de petites babouches et arborant une moustache taillée avec un soin minutieux, l'attendait. « Max Admistade », lança-t-il, tout en s'avancant vers lui. Sa poignée de main était franche, ferme et avenante. Il appartenait à ces originaux qui suscitent une certaine méfiance au premier abord, mais qui inspirent bien vite la sympathie. Cette impression positive devait aussi provenir de ce signe distinctif et reconnaissable entre tous que Max portait sur sa tempe gauche : un *groskyer*. Car lorsqu'Edmond Fourrier, c'est ainsi qu'il se présenta à Max, vit que celui-ci arborait un *groskyer*, il éprouva un sentiment de soulagement. Depuis qu'il était sorti de l'*Extat*, qu'il avait pénétré dans le ghetto, Edmond n'avait jamais croisé de proscrit, de gens qui lui ressemblaient, qui provenaient du même endroit et qui avaient vécu les mêmes épreuves. À se demander s'ils n'étaient pas farouches, s'ils ne craignaient pas pour leur vie. Or voilà qu'il se retrouvait devant l'un d'eux. Aussi n'était-il plus seul, fragile et isolé dans ce monde hostile. Parce qu'ils avaient connu des difficultés semblables, ils pourraient s'entraider, se conseiller, partager leur expérience en toute confiance. Et donc, pour Edmond, sa position s'améliorait subitement.

« Venez, mon cher Edmond !... dit Max en l'invitant à pénétrer dans l'appartement. Entrez... Vous allez me raconter ce que vous faites là !

— Je n'ai pas beaucoup de temps... dit Edmond. Dans deux heures et demie les *aedes* vont sortir et j'ai encore de la route à faire !

— Qu'à cela ne tienne... Vous restez avec moi jusqu'à demain soir !

— C'est impossible... Une vieille femme m'attend... Si je ne lui apporte pas cette eau, elle va mourir... Mais je peux revenir !

— Le temps d'un verre alors ? »

Il flottait dans l'appartement une odeur de renfermé, de transpiration, d'urine et d'excréments mélangés. Max le conduisit dans une pièce qui se trouvait à l'extrémité d'un long couloir, lequel desservait une succession de pièces. Toutes les portes étant ouvertes, Edmond put y jeter un œil en passant. Chaque fois, ou presque, c'était le même spectacle affligeant : couché sur leur lit dans la pâle lueur d'une lumière jaune, des hommes en caleçon, la mine peu engageante, le teint blafard, abrutis par l'absorption excessive de *doliène*, consultaient leur *subtrim* en se touchant les parties. Étalés autour d'eux, sous une moustiquaire qui tombait du plafond, gisaient pêle-mêle des bouteilles, des sachets de *pens de river*, des boîtes de *doliène*, une batte rangée dans son fourreau.

« Vous prenez des risques en venant par ici ! dit Max, tout en lui faisant signe d'entrer dans sa chambre.

— Je sais, mais l'eau y est tellement bonne, paraît-il ! Et puis vous, vous y habitez bien ?

— Je ne sors jamais de mon appartement ! »

La pièce était minuscule. Il s'y trouvait un lit, une armoire, une table et une chaise, le tout encombré d'un fatras hétéroclite. Dans les coins, ce n'était que malles, cartons et boîtes empilées. Aux murs, entre des étagères sur lesquelles reposaient de vieux dossiers éventrés, le papier peint jauni se décollait par lés entiers. Le sol était couvert de tapis usés jusqu'à la corde. Edmond posa son havresac et alla observer la rue par la porte-fenêtre, la seule ouverture de la pièce donnant sur l'extérieur. Il reconnut le balcon où Max s'était signalé par de grands gestes. En bas, une foule dense se pressait dans l'allée qui menait au *sgreeg* d'Eckbolsheim.

« Et tous ces hommes, sur leur lit, ne sont-ils pas à craindre ? demanda Edmond.

— Ces hommes ? Pensez-vous mon cher ami ! Je les paye suffisamment pour qu'ils me servent et me protègent !

— Des hommes de main ?

— On peut dire ça... Sans eux, en effet, je ne vivrais pas comme ça !... Impossible d'avoir un appartement comme celui-ci... Tenez ! » fit Max en tendant à Edmond un verre qu'il venait de remplir d'un alcool d'anis noyé dans l'eau.

« Voyez-vous, reprit Max, l'immeuble compte vingt appartements... Dans celui-ci, nous y vivons à sept, tandis que dans tous les autres, ils y sont entassés à vingt ou trente, voire davantage... Je le dois à ces hommes qui veillent sur moi !... Sinon, ça fait bien longtemps que j'aurais été envahi par toute cette vermine qui grouille autour ! Nous, les proscrits, avons les moyens... Alors, pourquoi se priver d'un peu de protection ? »

Edmond observait toujours cette foule qui l'avait malmené. L'idée d'avoir échappé à un lynchage continuait à le poursuivre. Max s'était rapproché de lui et regardait à l'extérieur par-dessus son épaule. « Je ne connais pas bien le ghetto, dit Edmond, gêné par cette proximité. Je pensais que les proscrits y étaient en sécurité.

— Mais vous venez de débarquer ou quoi ? lui rétorqua Max, tout en posant sa main sur son épaule.

— Je viens d'être expulsé de l'*Extat*, oui.

— Oh, mon pauvre ! Et pour quelle raison ?

— J'aurais soi-disant aidé un gars à ravitailler un ghetto en bouffe.

— Eh ben, c'est pas banal !

— Les autorités me considèrent comme le complice de celui qui a fait le coup, un dénommé William Klein. Il s'est enfui de l'*Extat* il y a une douzaine de jours. Il est introuvable depuis. Vous avez peut-être entendu parler de lui ?

— Il y a douze jours... On a diffusé le signalement d'un gars qui s'est enfui de l'*Extat*, en effet. C'est sans doute lui !... S'enfuir de l'*Extat*, hi hi ! Tout le monde cherche à rejoindre l'*Extat* et lui s'en échappe ! Il faut qu'il ait des choses à se reprocher pour faire une connerie pareille !

— Vous ne savez pas où je pourrais le trouver ? demanda Edmond, qui fit un pas de côté pour se débarrasser de la main embarrassante que Max avait posée sur son épaule.

— Ah non ! Je ne connais pas d'élites qui se soient enfuies de l'*Extat*, moi !... répondit Max, contrarié par ce soudain éloignement d'Edmond.

— Et vous, que vous est-il arrivé pour vous retrouver ici ?

— Vous voulez le savoir ? Eh bien, j'étais contrôleur sur le mur du puits d'Achenheim ! Vous connaissez le puits d'Achenheim ?

— Très bien ! s'exclama Edmond. C'est par là que je suis sorti ! Et c'est également là que j'ai fait mon stage de préparation à l'entrée dans l'*Extat* ! On aurait pu se rencontrer !

— Vous l'avez fait quand, votre stage ?

— Il y a six ans.

— J'en étais sorti deux ans plus tôt !... Donc, je ne vais pas vous expliquer comment ça marche ! Vous connaissez ! J'ai travaillé dix ans comme contrôleur là-bas, sous les ordres du haut fonctionnaire John Sudergeon ! Que vous devez connaître aussi ? Dix ans, vous entendez ? Et durant tout ce temps, pas un reproche. Puis y'a eu ce foutu appel ! Les systèmes de sécurité m'ont signalé une présence suspecte à un endroit du mur où les clandestins avaient l'habitude de s'infiltrer dans le puits. Là, qu'est-ce que j'ai pas vu ? Une multitude d'enfants qui gravissaient le mur à l'aide de cordes et de crampons. Les plus grands aidaient les plus petits. Certains n'avaient pas la force de se hisser, alors d'autres les tiraient, les poussaient, faisaient tout leur possible pour ne pas les abandonner derrière eux. Au sommet, ils avaient imaginé un dispositif pour ne pas être repérés. Des enfants courageux ! J'ai appris plus tard que c'était des

orphelins qui s'étaient enfuis de leur sanctuaire, une friche industrielle, quelque part dans le ghetto, où ils veillent les uns sur les autres. Ces gamins étaient unis comme les doigts de la main. Cette solidarité faisait plaisir à voir. Je les ai regardés faire pendant une demi-heure. Impossible de prendre une décision. Les autorités m'en réclamaient une, mais j'étais incapable de la leur fournir. Je ne pouvais donner l'ordre de les chasser. La pitié... À la fin, j'ai déclaré qu'il n'y avait pas de délit. Je les ai laissé rentrer. Je n'aurais pas dû... J'ai fait une belle connerie ! Car ces gamins restaient des clandestins ! Et vous savez ce qui arrivait aux clandestins, avant ?

— Ils étaient abattus sur le champ...

— Mais j'ai bêtement pensé qu'ils passeraient entre les mailles du filet... J'ai eu tort. J'aurais dû les faire chasser. Parce qu'après plusieurs mois... Je croyais que c'était gagné, vous voyez... Mais non, les escadrons Durfier ont fini par mettre la main dessus. Les gamins se sont fait surprendre dans une des ailes désaffectées de l'*Extat*. Alors ça n'a pas trainé... Dans les heures qui suivirent, exécutés qu'ils ont été. À l'époque, gamin ou pas gamin, on condamnait à la peine capitale tous les clandestins qu'on surprenait dans l'*Extat*...

— Alors qu'actuellement ils sont intégrés, ajouta Edmond. Il est plus difficile de rentrer dans l'*Extat*, mais pour ceux qui y parviennent, c'est le jackpot...

— C'est différent à présent, oui... continua Max. Bref, après cela une enquête a été ouverte pour comprendre comment ils étaient entrés. On a retrouvé les enregistrements de l'intrusion. Je fus inculpé pour intelligence avec les assistés. J'ai été déclaré coupable et condamné au bannissement à vie de l'*Extat*. Voilà pourquoi je suis ici aujourd'hui, avec vous, dans ce foutu ghetto ! »

Chapitre IV

Mardi 2 aout 2095 ; 9 h 12 ; prison centrale du secteur 78B

Allongé sur sa couchette, Edmond venait de se réveiller en sursaut. Il sentait encore les effets des claques et des horions qu'il avait reçus la veille. Son œil gauche était enflé. Il éprouvait des tiraillements autour de son *groskyer*. Ses côtes aussi étaient douloureuses. Peut-être en avait-il une de cassée. En revanche, il ne sentait plus de douleur à la jambe. Mais ce n'était pas la souffrance physique qui l'avait réveillé en sursaut. C'était un souvenir surgi des méandres de sa mémoire : il venait subitement de se rappeler qu'il connaissait le haut fonctionnaire John Sudergeon. C'était le haut fonctionnaire responsable de l'accès des puits du secteur 78B. Seul lui était habilité à ouvrir les portes et à laisser les gens entrer et sortir de l'*Extat*. Quand l'homme à la forte carrure avait prononcé son nom, Edmond pensait n'avoir jamais entendu un nom pareil auparavant. Mais il se trompait. C'est dans son sommeil que ce nom lui était revenu. Cela remontait à l'époque où il effectuait son stage sur le mur du puits d'Achenheim. John Sudergeon était son responsable de niveau supérieur. Même si Edmond ne l'avait jamais croisé en vrai, il ne comprenait pas cette défaillance de sa mémoire. Maintenant, il craignait que les hommes en bleu viennent à le découvrir et lui réclament des explications. Cela l'inquiétait. Jamais il n'aurait pensé leur mentir par omission. Sans doute qu'ils le roueraient à nouveau de coups, qu'ils voudraient savoir pourquoi il n'a pas dit qu'il connaissait John Sudergeon. Tout ça, c'était de la faute de William Klein, son ami William Klein. Lui revint alors à l'esprit l'époque où il l'avait rencontré pour la première fois. C'était sur les bancs de l'université.

Edmond avait commencé ses études de neurosciences computationnelles depuis deux ou trois semaines. Il n'en revenait toujours pas d'avoir été accepté au Monastère – couramment

appelait le *Stère* –, lorsqu'un jeune homme s'était assis à côté de lui ; c'était William Klein. Il était blond, les cheveux frisés, avec l'allure sportive et la démarche faussement assurée. Il portait à l'oreille une étoile à cinq branches, le signe distinctif de son ghetto. Comme Edmond, William Klein n'avait pas d'amis et paraissait perdu dans cet amphithéâtre où près d'un millier d'étudiants s'abreuyaient d'un savoir que de vieux professeurs aigris partageaient sans enthousiasme. Alors, le cours terminé, ils firent connaissance. William avait effectué son séminaire à Niederschaeffolsheim. Il était natif du ghetto de Bischwiller. Après son brevet de fin d'études, il avait été envoyé à Strasbourg. Là, il avait d'abord choisi de suivre des études de connectomique, mais les premiers cours lui avaient semblé si rébarbatifs et la compétition entre les étudiants si féroce, qu'il avait préféré rejoindre le *Stère* de neurosciences computationnelles, moins prestigieux certes, mais tout aussi prometteur à priori.

Très vite, les deux jeunes hommes s'étaient liés d'amitié, et que ce soit en cours, dans les salles de pause ou dans les couloirs du *Stère*, on les voyait toujours ensemble. Ils étudiaient ensemble, révisaient ensemble, mangeaient ensemble et auraient sans doute passé les nuits ensemble si leurs dortoirs ne s'étaient pas trouvés dans des ailes éloignées du campus. Ils n'étaient pas moins fort différents l'un de l'autre, surtout en matière de conviction. On pourrait dire que de ce point de vue ils étaient les deux faces d'une même pièce, ce qui les conduisait à se quereller régulièrement. Par exemple, si tous les deux s'accordaient à dire que découvrir les principes computationnels des fonctions cérébrales était plus exaltant qu'étudier les connexions neuronales du cerveau elles-mêmes, ils s'opposaient catégoriquement sur les raisons de leur choix. Edmond avait opté par intérêt pour cette discipline, tandis que William Klein l'avait choisie par calcul, estimant qu'elle lui offrirait le plus de perspective tout en lui demandant le moins d'effort. Quand ils en discutaient, Edmond défendait l'idée que c'était par amour pour cette science, tandis que l'autre parlait d'opportunité. Ces débats les entraînaient souvent vers des considérations plus générales telles

que les principes qui devaient guider les hommes dans leurs choix et leurs actions. Comme ils ne possédaient pas la même approche et qu'ils campaient sur leurs positions sans jamais vouloir en changer, leurs discussions cordiales pouvaient vite se transformer en passe d'armes intellectuelles. En fait, ils ne pouvaient trouver de terrain d'entente, car William Klein était aussi pragmatique qu'Edmond était idéaliste. Et c'est certainement ce désaccord qui en faisait les plus grands amis du monde. Cette opposition, qui alimentait leurs discussions sans fin, qui les faisait parfois se dresser l'un contre l'autre, constituait la source même de leur amitié. Parce qu'ils développaient des conceptions différentes, ils se complétaient jusqu'à devenir un tout inséparable.

Ces divergences s'expliquaient probablement par leurs parcours. Comme la plupart des élites provenant des ghettos, les parents de William Klein avaient inscrit leur fils à l'ASCAM, l'organisme qui s'occupe d'offrir aux jeunes issus des ghettos une chance de rejoindre l'*Extat* et d'accéder au statut d'élite. Ensuite, William Klein avait été sélectionné sur la qualité de ses mutations génétiques, de son profil psychologique et de ses origines ethniques révélés par le séquençage de son ADN. À cinq ans, séparé de sa famille, il avait intégré l'Internat, une antichambre de l'*Extat*. Là, on lui avait enseigné l'histoire, les mathématiques, les sciences et trois langues en plus du français. Même s'il dut se plier à une discipline de fer, il avait pu s'instruire sereinement sans être inquiété par les tumultueuses tempêtes sociales et climatiques qui grondaient à l'extérieur. Étant d'un caractère calme et paisible, il fut très rarement ennuyé par ses professeurs et éducateurs et, ainsi, bénéficia d'une bonne image auprès de l'administration monastique. De plus, élève plutôt doué à l'école, régulièrement classé parmi les premiers, il n'avait jamais eu de problèmes à suivre en cours. Il passa donc ses examens de fin d'études avec succès, et rejoignit le *Stère* de Strasbourg où cinq ans de spécialisation lui restaient encore à effectuer avant de tenter le concours d'entrée dans l'*Extat*. Son parcours se révélait plus qu'honorable pour un enfant issu des ghettos.

En comparaison, le parcours d'Edmond avait été plus chaotique. Si, comme William, il avait reçu le précieux sésame pour accéder à l'Internat dès l'âge de cinq ans, en revanche, à treize, il fut renvoyé. On estima ses résultats trop irréguliers et son comportement trop erratique pour qu'il ait une chance, un jour, de réussir les concours d'entrée de l'*Extat*. Il est vrai qu'il était dissipé, qu'il n'avait jamais été un élève très assidu, et peut-être n'était-il pas très capable non plus. Ainsi, après avoir goûté aux bienfaits d'un univers épanouissant et civilisé, il alla retrouver l'indigence de son foyer familial. Pendant trois ans, accablé par la pauvreté et les privations, soumis à la loi du plus fort et aux doctrines religieuses aliénantes, écrasé sous le talon de fer d'une hiérarchie autoritaire, il vécut, ou plutôt survécut, dans la jungle du ghetto où il était né. Il se retrouva non seulement plongé dans un monde de sauvagerie, mais les chefs, qui n'avaient pas accepté que l'un des leurs tente de rejoindre l'*Extat*, le désignèrent, lui et toute sa famille, *persona non grata*. De ce fait, en plus de subir les affres d'une vie de misère, il dut faire face aux rejets et aux quolibets d'une communauté hostile. La perspective de passer une existence entière dans ces conditions lui paraissant insupportable, il se remit à étudier d'arrachepied. Puis il sollicita l'ASCAM pour réclamer une seconde chance : il demanda à réintégrer la troisième année avant l'examen de fin d'études. Il dut s'y reprendre à deux fois pour obtenir l'autorisation. Quand enfin il fut reçu, à titre exceptionnel et seulement parce qu'il avait fait preuve d'une « remarquable détermination », le soulagement fut tel, qu'il travailla comme un acharné, promettant de ne jamais plus se laisser aller, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour entrer dans l'*Extat*.

Ainsi, pour William Klein, qui n'avait jamais connu l'adversité, l'*Extat* était le gage d'une réussite sociale, alors que pour Edmond, qui s'était frotté aux tourments de la vie, qui en mesurait le prix, l'*Extat* était un moyen pour se réaliser en tant qu'individu. Et tandis que William Klein avait opté pour les neurosciences computationnelles dans l'espoir qu'elles lui garantiraient un avenir, Edmond avait fait ce choix parce qu'il pensait que cette discipline le

révélerait. Mais s'ils défendaient ces visions opposées, ils n'éprouvaient pas moins de l'admiration l'un pour l'autre. La nature passionnée d'Edmond fascinait William Klein, lequel ne comprenait pas comment il était possible de s'investir autant dans une activité. Car Edmond pouvait travailler dix ou douze heures sans interruption sur un sujet qui le captivait, alors que William Klein s'en montrait totalement incapable. À l'inverse, la faculté de William Klein à saisir et à assimiler rapidement tout ce qu'il étudiait forçait l'admiration d'Edmond. William Klein avait des facilités. De ce fait, ses résultats étaient souvent meilleurs que ceux de son ami. Cette aisance intellectuelle et cette mémoire plus efficace étaient dues à une plasticité supérieure de son cerveau. C'est ce que révéla l'analyse de leur ADN et des connectivités de leurs lobes pariétaux réalisée lors des travaux pratiques de quatrième année. Cette même étude montra que le côté passionné d'Edmond provenait d'un développement excessif du réseau *sortien* le long du faisceau médian du télencéphale, le siège de la récompense et de la reconnaissance sociale.

Ajouté à cela, Edmond présentait des lacunes qui le pénalisaient dans l'approfondissement de la discipline ardue à laquelle il avait choisi de se consacrer. Il devait ses lacunes à son parcours décousu. Cela engendrait des résultats plus médiocres que ceux de son ami. Aussi rencontrait-il parfois des difficultés. Mais il pouvait compter sur William Klein. Fort de ses connaissances et de ses aptitudes, William Klein n'hésitait pas à l'aider. C'est avec une patience infinie qu'il lui expliquait et lui réexpliquait tel ou tel point de cours. Il est fort probable que sans son soutien, Edmond aurait échoué. Celui-ci lui devait beaucoup et en demeurait conscient, même si par fierté il n'osait le lui avouer. Mais Edmond n'était pas en reste. En effet, il arrivait que William Klein se fasse épauler à son tour. C'était certes plus rare, mais non moins précieux. Cela se produisait le plus souvent quand ils étaient confrontés à un problème particulièrement ardu. Tandis qu'on se serait attendu à voir William Klein élucider ce problème plus aisément que son ami, on observait le contraire. Cette inversion des rôles était une nouvelle fois due à la faculté propre aux

deux jeunes hommes. Inapte à se pencher trop longtemps sur une question, William Klein ne pouvait en apporter la solution dès qu'elle s'avérait trop complexe. Alors qu'Edmond, qui ne lâchait jamais prise, finissait par la résoudre. Il pouvait passer des heures sur un problème ; il pouvait se passer de sommeil pour le résoudre ; il s'obstinait jusqu'à obtenir la réponse. Voulait-il en remontrer à son ami ? Finalement, stimulé par une saine compétition, il parvenait à démêler les questions les plus ardues, ce que William Klein était incapable d'accomplir avec la meilleure volonté du monde. Hélas pour Edmond, cette opiniâtreté n'était pas une qualité reconnue et utile dans l'*Extat* ; il allait l'apprendre à ses dépens.

Ainsi, dès les premiers examens, William Klein fut mieux classé que son ami. Il put donc prétendre aux spécialités les plus demandées, les plus prestigieuses. Pendant ce temps, Edmond dut se contenter de celles qui restaient, lesquelles étaient les moins prometteuses, les plus rébarbatives, les plus vieillottes. Et tandis que William Klein continuait à grimper les échelons, Edmond se rassurait en se disant que les disciplines qu'on lui avait imposées apparaissaient aussi intéressantes que les autres ; elles pâtissaient simplement d'un désamour de l'administration. Pour eux deux, le résultat de cette sélection au mérite se traduisit par une diminution des cours en commun. Et malgré la force de leurs liens d'amitié, ils se détachèrent peu à peu l'un de l'autre. Ils ne se rencontrèrent plus qu'à de rares occasions, au détour d'un couloir ou d'une salle d'expérience. Après leurs cinq années de *Stère*, ils décrochèrent leurs diplômes, ce qui les rapprocha davantage de l'*Extat*, l'entrée définitive se concrétisant par l'intégration de la tige de Salmian dans le télencéphale, et le placement du *groskyer* sur la tempe. Mais avant d'obtenir ce précieux sésame, il leur fallait encore effectuer une année de stage dans une administration. Cela permettait aux inspecteurs de confirmer l'esprit de loyauté des prétendants. William Klein, grâce à ses excellents résultats et son parcours sans fautes, rejoignit un laboratoire de recherche où il put mettre à profit l'enseignement de ses cinq années d'étude. De son côté, Edmond fut

envoyé comme contrôleur stagiaire sur le mur du puits d'Achenheim. C'est là qu'il croisa John Sudergeon quelques fois.

Durant cette année de stage, les deux jeunes hommes échangèrent peu ; quelquefois des messages sur leur *subtrim*, mais ne se rencontrèrent réellement qu'une fois. Il y avait entre les deux sites où ils logeaient une *dorquine*, une grande place sur les parois et les plafonds desquels étaient projetés à longueur de temps de petits films de tous types et de toutes origines. Il arrivait que des gens s'arrêtent pour profiter d'une photo aux dimensions et à la définition exceptionnelles. C'était un endroit convivial où l'on pouvait faire des rencontres. Un jour qu'Edmond passait par là, il fut happé par un vieux reportage sur la pêche au thon en mer de Chine. Les images étaient splendides. Il voulut sortir son *subtrim* pour suivre les commentaires audios, lorsqu'un homme l'aborda. Encore sous le charme du documentaire, Edmond ne le reconnut pas tout de suite : c'était William Klein. Heureux de se revoir, les deux amis se mirent à parler de leur situation, de leurs emplois respectifs, comme souvent dans ces occasions. C'est là qu'Edmond apprit que William Klein avait obtenu un poste en tant que stagiaire de recherche. Il avait été affecté à une annexe du département strasbourgeois des neurosciences computationnelles. Et quand à son tour, William Klein lui demanda quel type de stage il effectuait, Edmond, envieux et trop fier pour avouer la vérité, lui expliqua qu'il avait également décroché une place dans un laboratoire. S'il mentit, c'est qu'il était persuadé que la belle amitié qui le liait alors à William Klein n'était plus qu'un souvenir et qu'ils ne se reverraient jamais. Il ne pouvait imaginer renouer avec cet ex-ami qui gravissait lestement l'échelle sociale pendant que lui s'y hissait péniblement. Pour s'en convaincre, il se répétait qu'il n'avait rien à faire avec un individu dont la seule raison de vivre était de servir avec dévouement les intérêts d'une autorité. Mais en fait, les deux hommes allaient bientôt se retrouver et former un duo inséparable, en particulier dans le *Grosky*.

Edmond songeait à ses relations avec William Klein lorsqu'il entendit dans le couloir des bruits de bottes et de clés. On venait le chercher pour un nouvel interrogatoire.

Chapitre V

Jeudi 11 aout 2095 ; 6 h 52 ; palais du ghetto de Bischwiller

C'était une grande salle, une ancienne salle des fêtes sans doute. À cinq mètres du sol environ, reposant sur des colonnades recouvertes de peinture écaillée, une mezzanine bordée d'une balustrade courait de part et d'autre de la pièce. On y parvenait par deux escaliers qui se dressaient de chaque côté du bar, lequel faisait face à l'entrée principale, condamnée par une porte à doubles battants hors d'usage. Les accès encore en fonction s'ouvraient sous des galeries situées sous les mezzanines. Un bruit hypnotique, envoutant, envahissait la salle. Trois grands ventilateurs, fixés à une structure de métal tendue entre les deux galeries, brassaient l'air suffoquant. L'un d'eux émettait un grincement plaintif. Au centre de la pièce, à une dizaine de mètres du bar, se trouvait une épaisse table en bois de chêne flanquée de bancs où des hommes et des femmes couverts de tatouages, portant à l'oreille une étoile à cinq branches, dégoulaient de sueur. Vêtus d'un simple bermuda, ils consultaient leur *subtrim*, discutaient entre eux, caressaient leurs battes. Beaucoup étaient dans un état second. Ils se raillaient doucement, s'invectivaient parfois, mais toujours avec nonchalance. Leurs cheveux étaient longs et gras, leurs dents jaunes, leurs ongles noirs, leur regard perdu. La barbe des hommes gardait la trace d'une tresse en grande partie défaite. Les femmes, le visage blafard, les aisselles poilues et les seins pendants, se comportaient avec la même rudesse que les hommes. Au-dessus d'eux, à plus de dix mètres de hauteur, une verrière diffusait une lumière inégalement tamisée. Des cartons et des bandes de papiers y avaient été fixés afin d'en atténuer la luminosité. Par endroits, le papier se décollait, alors des rais de lumière, dans lesquels tourbillonnaient de minuscules grains de poussière, traversaient la pièce pour dessiner des taches lumineuses sur le sol et les murs. Il allait être sept heures du matin. L'atmosphère était déjà étouffante. La nuit avait été

longue et pénible. La température n'était descendue que de onze degrés. Aucune brise ne s'était levée pour rafraîchir les corps en sueur abêtis par la chaleur.

Devant le bar, une jeune femme donnait le sein à un bébé de quelques mois qui tétait goulument. Parfois, il laissait échapper des bruits de succion. Sa mère, assise sur un grand tabouret et adossée au bar, le regardait d'un œil attendri. Elle rêvait. Puis soudain, comme électriée, elle s'empara de son *subtrim* qui trainait sur le bar, consulta l'heure, puis actionna une clochette qui pendait à son cou. Il y eut à ce moment-là du remue-ménage. Toute la bâtisse sembla se réveiller d'un coup. On entendit des portes s'ouvrir, des bruits de pas, des objets qu'on déplaçait, des cris d'impatience. Des gens se présentèrent sur les mezzanines et descendirent les escaliers. D'autres, dont un colosse de deux mètres, sortirent des chambres du rez-de-chaussée. Ceux qui étaient assis à la table se levèrent. Tous avaient dans la main une batte, et tous vinrent s'agenouiller devant la jeune femme au bébé, les hommes se plaçant devant et les femmes derrière. Il y eut encore quelques murmures et le silence revint dans la maison. C'est alors que, provenant du premier étage, on entendit le grincement d'une porte, suivi de bruits de pas sur la mezzanine. L'individu trainait des pieds. Il marchait lentement, d'un pas pesant. Puis il atteignit l'escalier. Sa main se posa sur le haut de la rampe. C'était une main boudinée, couverte de bracelets et de bagues. La personne s'avança pour descendre sur la première marche. Le pied était chaussé d'une sandalette et, à partir de la cheville, ce n'était qu'un empilement de bourrelets de graisse. Revêtu d'une robe ample qui dissimulait ses formes, son corps était d'une corpulence inouïe. Le double menton, qui pendait sur des colliers rutilants, laissait imaginer les masses adipeuses et flasques qui tombaient le long de ce corps à l'obésité morbide. La femme, car c'était une femme, ou plutôt une matrone difforme, se mit alors à descendre l'escalier. Elle oscillait de gauche à droite. Menant un combat contre la gravité, elle se tenait fermement à la rampe, soufflait comme un taureau, transpirait à grosses gouttes. Ses genoux ne pouvant se plier qu'avec peine, elle se laissait tomber

pesamment sur chaque marche. Pendant ce temps, face au bar, les autres attendaient, immobiles, déférents, le regard rivé au sol et les mains jointes sur leur batte. Arrivée en bas de l'escalier, la matrone se dirigea vers un fauteuil au cuir élimé, monté sur roulettes, qui faisait face au bar et tournait le dos à la table en chêne. Elle s'affala dedans, puis épongea son front avec une serviette déposée sur l'accoudoir. À cet instant, la jeune mère se mit à réciter un texte. Il relatait l'histoire d'un prophète miséricordieux qui avait été tué à coups de bâton alors qu'il venait en aide à des pauvres et des malades. Quelque temps auparavant, il avait été sauvé de la famine par une sainte qui lui avait donné le sein.

Ils devaient être une quarantaine, aussi sales les uns que les autres, agenouillés devant cette jeune mère, à l'écouter raconter son histoire de prophète. Leurs yeux ne quittaient pas le sol. Leurs mains jointes s'accrochaient à la batte dont l'extrémité la plus large reposait à terre. Dans leur dos, la matrone répétait parfois le dernier mot prononcé par la mère, lequel mot était repris en chœur par l'assemblée. Le bébé continuait à téter sa mère sans se soucier du monde qui l'entourait. Cela dura une vingtaine de minutes. Puis la jeune femme se tut et tout le monde se leva, hormis l'imposante matrone qui se mit à psalmodier des incantations. Les quarante personnes agitèrent alors leurs battes selon une chorégraphie réglée au millimètre. Elles arrêterent leur étrange danse quand la matrone laissa échapper un bruit strident. Aussitôt, tous s'alignèrent sur deux colonnes face à la jeune femme, laquelle éloigna l'enfant de son sein. Et tandis que celui-ci continuait à faire mine de téter, les personnes, deux par deux, s'avancèrent pour sucer les seins de la jeune femme qui ne cessait de réciter des prières. Après avoir goûté à son lait, tout le monde retourna s'agenouiller, et la jeune mère se dirigea vers la matrone pour lui présenter sa poitrine. La matrone s'essuya le front et le visage avec la serviette, se redressa légèrement dans son fauteuil, et appliqua rapidement ses lèvres sur un des seins de la jeune femme. Cette dernière regagna ensuite le bar. Il y eut encore une courte prière, et la cérémonie s'acheva.

Écrasés par la chaleur qui s'était remise à monter, les étranges pénitents se levèrent en s'aidant de leur batte. Ils échangèrent quelques mots, mais tous semblaient n'avoir qu'une hâte, retrouver leurs appartements au plus vite. Avant de partir, ils allèrent baiser les bagues de la matrone qui, de l'autre main, n'avait de cesse de s'éponger le visage avec sa serviette. À aucun moment, elle ne se préoccupait de savoir qui lui baisait la main ; elle se contentait de répondre par un clignement d'œil aux compliments révérencieux qu'on lui adressait. Une dizaine de minutes après la fin de la cérémonie, presque tout le monde s'était retiré. Il ne restait dans la grande salle que la matrone et les quelques personnes présentes avant la cérémonie. Dans les bras de la mère, qui somnolait au bar, l'enfant s'était endormi. Deux hommes tournèrent le fauteuil de la matrone vers la table en chêne, pendant que deux autres lui apportèrent du vin et de la nourriture qu'ils déposèrent devant elle. Les quatre hommes restèrent debout à ses côtés. De sa main boudinée et surchargée de bagues, elle s'empara de la bouteille et en but la moitié d'un seul trait. Un épais rideau de peau flasque pendait de son bras levé. Elle fit un signe pour qu'on lui découpe la viande. Un des hommes présents à ses côtés s'exécuta immédiatement. Il dut encore lui décortiquer des crevettes et lui éplucher des oranges, autant de mets qu'elle engloutit sur le champ. Elle attendit quelques minutes, laissa échapper un rot, et reprit la bouteille qu'elle vida. Constatant qu'elle était rassasiée, les hommes allèrent s'asseoir au bout de la table avec d'autres.

Quatre femmes étaient assises sur les bancs, de part et d'autre de la matrone. Elles y avaient pris place dès la cérémonie terminée. Deux chuchotaient entre elles, tandis que les deux autres consultaient leur *subtrim*. L'une, Rhonda, était rousse, avec une peau très claire, l'autre, Anastasia, était brune, avec des traits asiatiques. Toutes les deux portaient des piercings à la bouche et une étoile à cinq branches à l'oreille droite. Leur corps était couvert de tatouages aux motifs abstraits, exécutés par la même main tremblante et peu experte. De nombreuses cicatrices sillonnaient leur peau, dont l'une, placée sur l'omoplate droite, résultait d'une

extraction de leur capsule. Un filet maintenait leur épaisse chevelure en une masse compacte. Elles n'étaient vêtues que d'un simple bermuda bouffant et affichaient pour toute poitrine des pectoraux fortement développés. Elles possédaient des corps d'athlète, une musculature saillante dépourvue de la moindre once de graisse. Attaché dans leur dos, un fourreau renfermait une batte lardée de rangées de clous disposées en spirales. Leur petit ventre arrondi signalait un début de grossesse. Le même homme, le colosse de deux mètres, en était l'auteur. Aussi, depuis la pouponnière, elles semblaient avoir connu le même parcours, les mêmes influences, les mêmes modes de vie, les mêmes relations amoureuses. C'étaient des guerrières, des amazones androgynes, et, comme toutes les amazones, elles possédaient à la fois ce côté féminin qui leur conférait du charme, et ce côté masculin qui en faisait des êtres redoutables. En réalité, c'étaient des êtres cruels et sans cœur. Elles étaient craintes et nul n'aurait osé les provoquer. Elles appartenaient au corps d'élite de la reine. À ce titre, elles bénéficiaient de privilèges ; elles avaient le droit de vie et de mort sur la plupart des gens du ghetto. Elles étaient également exemptes de tout travail. En retour, elles devaient continuellement s'entraîner au combat, entretenir leur forme physique. Depuis leur plus tendre enfance, on les avait préparées à servir leur souveraine jusqu'à la mort, leur souveraine qui se tenait à leur côté en train de digérer le copieux repas qu'elle venait d'ingurgiter.

La reine n'avait pas encore décroché un mot. Elle soufflait, transpirait, caressait ses bagues, le regard plongé dans le vague. Sa robe était trempée. Parfois, elle tirait dessus pour créer un léger courant d'air entre sa peau et le tissu. Elle s'essuyait régulièrement le visage. C'était un tic. Tous souffraient pour elle. Cette chaleur moite était son pire ennemi. Elle avait beaucoup d'ennemis, mais contre celui-ci, elle restait impuissante. Elle ne pouvait l'éliminer sur un ordre, comme elle le faisait dans tant d'autres cas. Soudain, elle sortit du songe dans lequel elle était plongée et demanda d'une voix lasse : « A-t-on des nouvelles de William Klein ? » Aussitôt, les gardiennes qui discutaient entre elles s'interrompirent, et les deux

autres quittèrent des yeux leur *substrim*. Elles s'interrogèrent du regard, puis comme aucune ne semblait vouloir répondre, Rhonda se décida : « Depuis qu'il est sorti du puits d'Achenheim, nous n'avons plus de nouvelles, Majesté. » La matrone ne répondit pas tout de suite. Elle regardait toujours devant elle. Rien sur son visage n'exprimait la moindre émotion. Puis, comme la première fois, elle prit la parole quand personne ne s'y attendait : « Cela fait combien de temps ? » Elles continuaient à se regarder, l'air embarrassé, et après un temps d'hésitation, c'est Anastasia qui répondit : « Douze jours, Majesté.

— Depuis douze jours, vous me dites tous les jours que vous n'avez plus de nouvelles de William Klein, reprit la reine. Demain, je vais vous poser la question, et demain vous me redirez que vous êtes sans nouvelles de lui ! Ce n'est pas vrai ?

— Je n'sais pas, Majesté, répondit Anastasia.

— Vous ne savez pas, mais c'est ce qui va probablement se passer... Non ?

— Euh... peut-être, Majesté, fit Anastasia.

— Et comme ça, ça peut encore durer une semaine, deux semaines, trois semaines... Et pendant ce temps, il est peut-être en danger quelque part ! N'est-ce pas ? »

À nouveau, nul ne répondit. La matrone se mit à parler d'une voix lasse. Elle se parlait toute seule : « Mais pourquoi est-il sorti dans le ghetto des incroyants ? Pourquoi ? Ça n'aurait pas été plus simple qu'il sorte chez nous ! Il avait le choix pourtant... Le puits de Hoerdt ! Le puits de Gambsheim !... Mais non, il a choisi le puits d'Achenheim !... » Elle paraissait détachée, mais ceux qui la connaissaient devinaient son agacement. C'est pourquoi on n'entendait plus, dans la salle, que le grincement du ventilateur. Comme l'air, l'ambiance était soudain devenue pesante. « D'ailleurs, si on n'arrive plus à avoir de ses nouvelles..., reprit la reine, c'est peut-être qu'il s'est fait arrêter ou qu'il s'est fait tuer !...

— C'est peu probable, Majesté ! coupa Rhonda. *L'Extat* l'aurait signalé !

— J'espère que vous avez raison, parce que sinon... »

Il y eut un long silence, puis le visage de la matrone se montra plus dur : « On ne peut pas se permettre d'attendre comme ça, indéfiniment... Il faut agir... Vous savez combien William Klein m'est cher ! Ce qu'il représente ! Le perdre serait très triste... » Les paroles de la matrone cachaient une arrière-pensée. Elle avait pris une décision. Les guerrières la connaissaient. Elles s'étonnaient d'ailleurs que cette décision, qu'elles craignaient depuis longtemps, n'ait pas été prise plus tôt. « Je n'ai pas le choix... reprit la matrone. Nous ne pouvons attendre plus longtemps qu'il nous donne des nouvelles... Il faut agir...

— Si vous nous l'ordonnez, s'empressa Anastasia, nous partirons à sa recherche.

— Oui, Majesté, renchérit Rhonda, nous interrogerons les gens pour le retrouver. »

La matrone se retourna vers les deux femmes. C'était la première fois qu'elle portait un regard sur ses sujets depuis qu'elle était sortie de sa chambre. « J'ai longuement hésité... dit-elle. J'aurais voulu éviter de vous faire courir ce danger...

— Tout ira bien, Majesté ! dit Rhonda en jetant sur Anastasia un œil approuvateur. On se prépare à partir...

— Attendez !... fit la matrone. Quelqu'un pourra vous aider à le retrouver... Une personne très bien renseignée. Elle sait tout ce qu'il se passe dans le ghetto des incroyants. Quand vous serez à Strasbourg, allez la trouver. Allez au 14 de la rue Schwendi et demandez à parler à la mère Osso. Vous direz que vous venez de ma part. Mon père commerçait avec elle à l'époque où le passage des tubes était encore autorisé. Elle me connaît.

— Nous partons sur le champ ! rétorqua Anastasia, déterminée.

— Attendez la nuit, que la température descende ! objecta la matrone.

— Majesté, répondit Anastasia, nous préférons partir maintenant avant que les rues soient bondées. »

Sans dire un mot de plus, les deux femmes se levèrent et disparurent par l'escalier qui montait à l'étage. Une vingtaine de minutes plus tard, elles étaient de retour au rez-de-chaussée, habillées d'un long vêtement bleu foncé, chaussées de mocassins, et les mains protégées par des gants. Elles étaient coiffées d'une cagoule qu'elles s'apprêtaient à redescendre sur leur visage afin qu'après, plus un centimètre carré de leur peau ne soit visible. Elles portaient également dans le dos un grand sac qui servait à la fois de fourreau pour leur batte, de sacoche pour leurs provisions et d'étui pour leur gourde. Elles baisèrent la main de la matrone, qui leur demanda de prendre soin d'elles, puis elles gratifièrent d'une chaleureuse accolade toutes les personnes présentes dans la salle. Dans tout le palais, le bruit avait couru qu'elles partaient à la recherche de William Klein. C'est ainsi que tous les occupants des lieux, c'est-à-dire tous les membres de la cour, étaient sortis de leur chambre pour leur souhaiter bonne chance. Les plus fatigués étaient restés sur la mezzanine et, penchés à la balustrade, leur envoyaient des encouragements. Le plus émouvant eut lieu lorsque le colosse de deux mètres vint leur faire ses adieux. Il s'était approché d'elles, le torse bombé, la démarche assurée. Elles l'avaient regardé sans faire un geste. C'est seulement quand il était arrivé à leur hauteur, qu'elles s'avancèrent pour se blottir dans ses bras. Chacune d'un côté, elles avaient reposé leur tête sur son buste développé et lui murmuraient des choses, pendant que lui, silencieux, leur caressait tendrement le dos avec ses grosses mains velues.

Il devait être dix heures, la température se rapprochait des cinquante degrés, lorsque Rhonda et Anastasia se retrouvèrent dans la cour du palais. À travers un ciel voilé, le soleil dardait ses rayons brulants sur une mer d'habitations délabrées, écrasée par la chaleur. Un profond silence régnait. À l'entrée de la cour, elles se présentèrent aux deux gardes qui, dans leur guérite, surveillaient les allées et venues. Elles se ventilaient le visage avec des morceaux de carton. « Salut, lança Anastasia.

— Où allez-vous comme ça, sous cette chaleur ? s'étonna l'une des gardes.

— Nous partons à la recherche de William Klein, lui répondit Anastasia.

— Comment ! Vous allez sortir du ghetto ? Mais vous êtes folles ! C'est du suicide ! Elle n'a pas pu vous demander ça !...

— Ne t'inquiète pas pour nous, Dorothée... dit Rhonda. Nous reviendrons...

— Et vous avez pensé à vos bébés ?

— Ils sont là pour nous protéger ! répondirent les deux guerrières d'une même voix, tout en rabaissant leur cagoule.

— Avec eux, nos forces sont décuplées... continua Rhonda.

— Eh bien, que la Sainte-aux-seins veille sur vous... » cria encore Dorothée, alors que les amazones venaient d'emprunter la ruelle qui longeait les murs du palais.

Un drone de la taille d'un papillon vint tourner autour d'elles quelque temps. Il les suivit dix minutes, puis disparut comme il était venu. Après cela, elles marchèrent pendant un peu plus d'une heure à travers des ruelles insalubres et désertes. Maintenu à trente-sept degrés par une double épaisseur de vêtements isothermes, leur corps ressentait peu les désagréments de ce soleil de plomb qui inondait les rues de ses rayons brulants. Parmi les rares personnes qu'elles croisèrent se trouvaient des fossoyeurs protégés dans leur combinaison climatisée. Au volant de leur véhicule silencieux, ils se hâtaient d'aller ramasser les cadavres déposés dans les rues. Avant de les embarquer, ils les plaçaient sur le ventre, à même le sol, leur dénudaient l'épaule droite et, à l'aide d'un couteau effilé, effectuaient une entaille dans l'omoplate afin de récupérer la capsule logée sous leur peau. Ils rangeaient ensuite cette capsule dans une sacoche dédiée à cet effet, en attendant de la remettre aux agents du *Grosky-d*.

Enfin, tournant le coin d'une ruelle, elles se retrouvèrent devant le tube Sud, le Hoerd-Gambsheim, qui formait une barrière

infranchissable sur l'horizon. Elles avaient prévu de se rendre chez Sisterman, un passeur qu'elles connaissaient de réputation.

Le passage d'un ghetto à l'autre requérait un saufconduit. Or, pour un assisté, il était difficile, voire impossible d'en décrocher un. La réglementation prévoyait que les gens naissent et meurent dans leur ghetto d'origine, et l'administration veillait à la faire respecter scrupuleusement. Finalement, il n'y avait guère que les programmes de rééquilibrage de zones qui offraient l'occasion aux personnes de changer légalement de ghetto. Cette politique de confinement des populations avait été instituée pour endiguer la misère et l'anarchie. En effet, à l'époque où les déplacements étaient encore autorisés et fréquents, et alors que la démographie galopante posait des problèmes graves de survie dans le monde entier, les ghettos qui œuvraient pour maintenir un niveau de vie acceptable étaient submergés par un afflux massif de personnes provenant de ghettos en déliquescence. Les ghettos vertueux étaient inexorablement entraînés dans les abîmes de la pauvreté et du despotisme par les autres ghettos. Au point que plus personne ne fournissait d'effort pour tenter de garder la tête hors de l'eau. C'est pour conjurer cet effondrement généralisé que l'administration ferma les frontières et limita drastiquement la délivrance de saufconduits. Ces mesures devaient permettre aux ghettos qui souhaitaient s'en sortir de ne pas craindre d'être déstabilisés par l'arrivée en nombre de voisins attirés par la promesse d'une vie plus supportable. Mais après l'instauration de ces mesures, la pression migratoire ne disparut pas pour autant. Tant s'en faut. Des gens cherchèrent toujours à passer. Peut-être plus qu'avant. Ce fut une aubaine pour les organisations mafieuses. Elles ne mirent pas longtemps à commanditer le creusement de tunnels sous les tubes et à s'adjoindre l'aide de passeurs. Sisterman était de ceux-là. En échange d'une quantité non négligeable de *pens de river*, ils prenaient en charge les candidats à l'exil. Mais leur travail était particulièrement dangereux : dans le cadre de sa politique migratoire, l'administration se montrait sans pitié. Elle menait une chasse intensive aux passeurs, ainsi qu'à leurs clients.

Les contrevenants en flagrant délit étaient systématiquement abattus.

Donc, vers les onze heures du matin, Rhonda et Anastasia frappèrent à la porte de Sisterman. Celui-ci habitait une maison individuelle cachée derrière des cabanes fabriquées avec des matériaux de récupération. D'abord, personne ne répondit. Elles essayèrent à plusieurs reprises sans plus de succès. « Ouvrez, au nom de la reine ! » finirent-elles pas crier, tout en tapant violemment contre la porte. C'est seulement à ce moment-là que des bruits résonnèrent à l'intérieur et qu'une personne vint leur ouvrir. Elle passa timidement la tête dans l'embrasure. Mais avant qu'elle ne comprenne ce qu'il lui arrivait, les deux amazones poussèrent la porte d'un coup sec. Un petit moustachu à la pilosité abondante fut projeté sur le côté. Le visage ahuri, l'œil craintif, il tremblait de tous ses membres. Il fallut quelques secondes pour que les deux femmes s'adaptent à la pénombre du hall d'entrée. « Que me voulez-vous ? demanda l'homme, sous le choc de cette soudaine intrusion.

— Tu es bien Sisterman ? interrogea Rhonda, en visitant les lieux.

— Oui... dit celui-là. C'est bien moi... »

Suivie d'Anastasia, Rhonda pénétra dans la pièce qui s'ouvrait à gauche. Le spectacle qu'elle y découvrit était assez banal. Assise à même le sol, plongée dans l'obscurité, une mère, entourée d'une demi-douzaine d'enfants nus, recousait un vêtement au milieu d'un monceau de détrit. La morve au nez, la bouche encore pleine de *pens de river*, les cheveux en bataille, les joues noires, les gamins avaient l'air de bêtes farouches surprises dans leur antre. Deux d'entre eux étaient privés d'avant-bras gauche. Un autre, un sourd, gémissait. Quand la mère vit Rhonda entrer dans la pièce, elle ne put réprimer une grimace de dégoût. Sans se préoccuper d'elle, Rhonda inspecta l'endroit. Il y avait au mur des images pieuses représentant la Sainte-aux-seins qui allaitait un homme. « Nous ne vous voulons aucun mal », dit Rhonda, en admirant ces images. Le couple connaissait trop bien la cruauté de ces femmes pour croire à la sincérité de ces paroles. Il les savait capables de sortir leur batte

et, sans raison, se mettre à fracasser des têtes, ce dont elles étaient coutumières, d'après les bruits qui couraient à leur sujet. « Tu peux nous faire traverser le tube ? demanda Anastasia, intéressée par l'une des images.

— Traverser le tube !... s'exclama Sisterman.

— Tu es passeur, non ?

— Qui vous a dit ça ?

— Tu es passeur, oui ou non ? s'énerva Anastasia.

— Oui, je suis passeur, finit par lâcher Sisterman, qui craignait pour sa vie et celle de sa famille.

— Alors, prépare-toi, et emmène-nous de l'autre côté, ordonna Anastasia.

— Pas en plein jour ! s'écria Sisterman. C'est impossible !

— Pourquoi ? » demanda Anastasia.

Aucune des deux guerrières n'avait jamais quitté le ghetto. Tout ce qu'elles savaient sur le passage des tubes, elles l'avaient appris par les rumeurs. On leur avait dit que la traversée ne pouvait s'entreprendre sans l'aide d'un passeur, qu'elle s'effectuait par des tunnels clandestins, qu'elle faisait l'objet d'un business lucratif mené par une mafia qui échappait aux contrôles de la reine. On leur avait également dit que cette traversée n'était pas sans risque. Des bruits inquiétants couraient d'ailleurs à ce sujet, mais les deux amazones ignoraient tout des dangers auxquels elles s'exposaient. C'est pourquoi elles ne comprirent pas la frayeur qui s'empara de Sisterman quand elles lui demandèrent de les faire passer la frontière de jour. Parce qu'il y avait un véritable danger à entreprendre cette aventure. Et ils n'étaient pas uniquement imputables à la chasse intensive que l'administration menait contre les passeurs et leurs clients. Il y en avait un autre, bien plus terrible encore, de jour surtout, que les passeurs étaient les seuls à connaître. Ces derniers formaient une corporation au sein de laquelle le secret était jalousement gardé. Ce silence leur garantissait le monopole des tunnels et les prémunissait contre les resquilleurs. Ces

tunnels clandestins étaient en effet infestés de créatures implacables qui n'auraient laissé aucune chance à un imprudent qui s'y serait aventuré en toute innocence.

Vivant le jour et se reposant la nuit, accédant à la surface par des galeries, ces créatures étaient attirées par le ronflement des tubes qui résonnaient comme des tuyaux d'orgue au passage des engins lancés à pleine vitesse. Très agressives, elles n'hésitaient pas à s'en prendre au premier qui s'approchait de leur nid, ce que les passeurs et leurs clients ne pouvaient éviter tant les tunnels étaient exigus. Et on ne pouvait pas les déloger. Elles résistaient à toutes les mesures d'éradication mises en place. Il fallait donc profiter de la nuit, lorsque ces créatures étaient inactives, pour s'engager dans ces galeries. Et là encore, on devait se montrer prudent : la moindre lueur ou le moindre frôlement pouvait alerter l'un de ces monstres, ce qui mettait immédiatement toute la colonie en branle. La progression devait ainsi s'accomplir dans une obscurité totale, sans quoi la mort était assurée. Ces êtres redoutables appartenaient à la famille des vespides. Ils étaient communément appelés frelons velus et une seule de leur pique pouvait tuer un homme. Voilà pourquoi Sisterman fut saisi d'épouvante lorsque les deux guerrières le sommèrent de les conduire de l'autre côté du tube en plein jour.

Chapitre VI

Jeudi 11 aout 2095 ; 5 h 22 ; 18a rue des Foulons, Strasbourg

Le jour n'allait pas tarder à se lever lorsqu'il retrouva la vieille femme. Totalement déshydratée, elle n'aurait pas vécu une heure de plus sans cette eau qu'il lui rapportait par bouteilles entières. À peine avait-il posé son sac, qu'elle se jeta sur l'une d'elle et but un quart de litre. La bouteille encore à la main, essoufflée après l'apnée qui lui avait permis de se désaltérer, elle lui lança : « Vous rentrez juste à temps !... Cinq minutes de plus et vous vous faisiez attaquer ! » Aussitôt, sans un mot, il se déshabilla entièrement et s'ausculta du haut en bas. « Non, je ne vois rien...

— Ces maudits *aedes* ! s'emporta-t-elle.

— J'ai ramené une moustiquaire. Cela nous en fait deux à présent, dit-il, en remettant son bermuda et en allant fouiller dans son sac. On sait jamais...

— Pendant votre absence, je me suis dit que je ne connaissais même pas votre nom...

— Edmond... Edmond Fourier.

— Edmond Fourier ! répéta la vieille femme.

— J'ai aussi ramené des *pens de river*. Vous en voulez ?

— Volontiers ! »

Ils s'assirent autour de la table, et tout en déchirant le sachet, elle se mit à parler de la météo, pendant que lui consultait son *subtrim*. Après avoir vérifié qu'il n'avait toujours pas reçu de message de l'*Extat*, il regarda les actualités. Dans le ghetto d'Hangenbieten, après les sanglants combats de la veille, le bilan définitif s'élevait à 2435 morts et 7421 blessés du côté des assistés, et de seulement trois blessés légers du côté des forces de l'ordre. Depuis plusieurs mois, on assistait dans ce ghetto à des guerres fratricides entre les

partisans de l'empereur en place, dur et liberticide, et ceux de son cousin, plus ouvert et permissif. Les affrontements entre les deux camps prenaient de telles proportions que les drones intervenaient régulièrement pour s'interposer entre les belligérants.

Après avoir avalé son *pens de river*, la vieille femme se leva et alla chercher dans un meuble une boîte qu'elle rapporta sur la table. C'était une boîte de fer blanc toute cabossée. Elle l'ouvrit et en sortit un jeu de cartes qu'elle se mit à battre. « Vous connaissez les réussites ? demanda-t-elle.

— Non, c'est quoi ? » dit Edmond en levant le nez de son *subtrim* et en regardant la femme battre les cartes.

« Que faites-vous ? rajouta-t-il, intrigué.

— Je bats des cartes, répondit-elle.

— Des cartes ! C'est quoi ?... Montrez-moi à quoi ça ressemble ! »

La vieille femme posa le paquet sur la table devant le jeune homme, puis dit : « Voilà avec quoi les gens passaient leur temps avant que tous ces appareils existent ! » Il prit les cartes en main et, affectant un air ébahi, les observa une à une. Il en avait déjà vu dans le *Grosky*, mais jamais en vrai. « Et vous faites quoi avec ça ? demanda-t-il.

— Des réussites, répondit la vieille femme. Je vous montre... »

Lui reprenant le paquet des mains, elle plaça des cartes devant elle, et lui expliqua le principe du jeu. Le jeune homme, intrigué, la regarda faire. À la fin de la démonstration, il lui proposa d'essayer lui aussi. « C'est plus intéressant que tous les jeux de votre *subtrim*, hein ? gloussa-t-elle.

— Je ne dirai pas ça, fit-il, conciliant, en saisissant des cartes. C'est autre chose... »

L'un après l'autre, ils jouèrent une dizaine de parties. Il devait être huit heures quand Edmond décida d'arrêter. Le thermomètre s'était remis à grimper. Les crises d'angoisse qu'il avait vécues la veille le reprirent. Pour se rassurer, il se disait qu'aujourd'hui il ne souffrirait

plus de la soif, qu'il pourrait boire sans craindre le manque d'eau. Il se demandait à nouveau quand il aurait enfin des nouvelles de William Klein. « J'ai fait la connaissance d'un proscrit, cette nuit », dit-il, tout en continuant à suivre la réussite que la vieille femme venait de commencer. « Ah bon ! fit-elle.

— Oui, il m'a sauvé d'un lynchage.

— Un lynchage !... Vous avez échappé à un lynchage ! dit-elle, tout en alignant les cartes devant elle.

— Quand je vous disais que le quartier est à éviter pour les proscrits !...

— Je ne pensais tout de même pas qu'il était dangereux à ce point !

— Heureusement que ce proscrit était là ! s'exclama Edmond.

— Comment s'appelle ce proscrit ?

— Max ! Il vit entouré de ses gardes du corps dans un appartement non loin du *sgreeg*. Un chic type. Depuis son balcon, il m'a montré un passage pour échapper à la foule qui s'en était prise à moi. Je l'ai rejoint chez lui... Je lui ai parlé de William Klein... »

Il n'avait pas sitôt prononcé ces mots qu'on frappa à la porte : deux coups rapides, deux coups plus espacés. Surpris, Edmond interrogea la vieille femme du regard. « C'est Auguste, mon frère, dit-elle sans quitter des yeux ses cartes.

— J'y vais, dit Edmond.

— Je ne l'attendais pas avant demain... » grommela la vieille femme.

Edmond se leva et alla ouvrir la porte. Ébloui par la lumière intense qui embrasait la ruelle, il dut froncer les sourcils pour parvenir à distinguer l'individu qui se tenait devant lui. C'était un homme de grande taille à la barbe hirsute, coiffé d'un chapeau à bords larges, vêtu d'une toile légère qui lui couvrait tout le corps. Il portait dans le dos un sac rempli à craquer. Il affichait un air assuré. Quand il vit Edmond, il eut un mouvement de recul. Il dut croire qu'il

s'était trompé d'adresse. « Vous êtes bien chez votre sœur ! » lança alors Edmond devant la perplexité du visiteur. « Entrez ! » ajouta-t-il avant que l'autre n'ait eu le temps de prononcer un mot. « Bien !... » finit par lâcher Auguste, de sa grosse voix, en pénétrant dans le cabanon, avant d'ajouter : « T'es qui, toi ? »

— Edmond Fourrier... Votre sœur m'a offert l'hospitalité...

— Proscrit ?... » dit Auguste après avoir aperçu le *groskyer* sur la tempe d'Edmond.

Il lui décocha un clin d'œil complice et ajouta : « Toi aussi ? »

— Oui, répondit Edmond.

— Eh bien, sur le coup, j'ai cru qu'on t'avait chassée de ton taudis, la vieille ! » continua Auguste, en regardant sa sœur jouer aux cartes.

« Salut ! » fit simplement la vieille femme, sans paraître perturbée par cette présence. « J'm'appelle Auguste », dit l'homme en se tournant vers Edmond. « J'apporte quelques provisions à cette vieille chipie. Elle t'a raconté que c'est moi qui subviens à ses besoins parce qu'elle ne veut plus rien avoir à faire avec le *Grosky* ? C'est pas possible d'être aussi bornée !... Hein, la vieille ? »

— Je ne t'attendais que demain ! lança celle-ci.

— Demain !... Pourquoi demain ? fit Auguste en déposant son havresac sur la table. Tu vois, si t'avais un *substrim*... J'aurais pu te prévenir ! »

L'homme se déshabilla entièrement. Il portait un *groskyer* sur la tempe gauche. C'était un vieux modèle, un prototype qui avait été implanté sur quelques individus triés sur le volet à l'époque où la technologie EMV commençait à émerger. Edmond connaissait peu de gens qui arboraient ce type de *groskyer*, mais ceux-là lui avaient toujours fait bonne impression. C'était la première fois qu'il éprouvait de l'antipathie pour l'un d'eux. Car face à lui se dressait un être grossier, arrogant, présomptueux. À la manière dont il traitait sa sœur, même si ce pouvait être une attitude de façade, on ne pouvait être qu'outré. Edmond comprenait mieux, maintenant, pourquoi la

vieille femme avait dit de son frère que c'était une brute. « Ça fait longtemps que t'es dans le ghetto ? » reprit Auguste, avant de boire à l'une des bouteilles qui traînaient sur la table. « Un peu plus d'un jour, répondit Edmond.

— C'est tout nouveau !... Qu'est-ce qui t'est arrivé à toi pour être expulsé de l'*Extat* ?

— On m'accuse d'avoir détourné des drones.

— Détourner des cargos de nourriture !... ajouta la vieille femme. C'est fort !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?... reprit Auguste. Détourner des cargos de nourriture ?

— Mais c'est faux ! répliqua Edmond. C'est à cause de William Klein.

— Où que t'as trouvé ce roublard, la vieille ? s'emporta Auguste, en s'adressant à sa sœur. L'assume même pas ses conneries ! Il faut qu'il rejette la faute sur un autre ! »

Personne ne répondit à cette nouvelle provocation. Edmond esquaissa tout de même une grimace de dépit. Comme Auguste sentit qu'il avait jeté un froid avec sa remarque désobligeante, il se tut, mais sans être embarrassé pour autant. Il avait reposé la bouteille et comptait toutes celles qui se dressaient sur la table ; les siennes et celles d'Edmond. « Quinze... Avec tout ça, tu vas tenir un siège ! dit-il à sa sœur.

— Merci pour tes provisions ! répondit-elle. Tu restes là jusqu'à ce soir ?

— Oui, il fait trop chaud dehors... Même dans ma cave, il commence à faire chaud !... Ça fait quoi ?... Trois semaines qu'on a ces chaleurs ?... C'est pire chaque année ! »

Edmond s'était rassis à côté de la vieille femme et suivait, intéressé, sa réussite. Elle était sur le point de l'achever. Auguste avait pris place en face d'eux. Il transpirait abondamment. Il regardait autour de lui, cherchant ce qu'il allait bien pouvoir dire.

Après quelques secondes, il posa une question qui tournait dans sa tête : « C'est qui ce William Klein ?

— Un ami, répondit Edmond, dont l'attention était toujours accaparée par la réussite. Je suis à sa recherche.

— Et pourquoi ? »

C'est la première fois qu'on lui posait cette question. Avant lui, ni la vieille femme ni Max n'avaient pensé à la lui poser. Or, cette question l'ennuyait. Il n'avait pas de réponse à leur donner. Il ne pouvait leur avouer la véritable raison de cette quête. Elle était trop compromettante. Il craignait qu'on utilise ses paroles pour l'accuser ensuite d'être un agent de l'*Extat*. Il savait combien on se méfiait des nouveaux proscrits. En même temps, ne rien dire aurait été plus suspect encore. Pris de court, il trouva tout de même une réponse crédible.

« Parce que c'est un ami, répondit-il. J'ai besoin de savoir ce qu'il est devenu.

— Et il est ici, dans le ghetto Ouest ? continua Auguste.

— J'espère qu'il est encore dans le ghetto Ouest, oui... Il est sorti par le puits d'Achenheim !... Il devrait donc se trouver ici ! Mais sans doute qu'il va chercher à rejoindre son ghetto natal... Et peut-être qu'il l'a déjà rejoint.

— Il est de quel ghetto ?

— Du ghetto de Bischwiller.

— Du ghetto de la Sainte-aux-seins ?

— C'est cela.

— Il veut goûter au lait des femmes ! » jubila Auguste.

Tandis qu'Auguste avait hasardé une de ces réflexions grivoises dont il semblait être un artisan talentueux, la vieille femme posait la dernière carte de la dernière suite qu'il lui restait à effectuer pour achever sa réussite. Elle était contente. Cela se comprenait à la façon dont elle avait abattu la dernière carte. « Il n'en faut pas plus pour sécréter de l'endorphine ! » plaisanta Edmond, découvrant pour

la première fois la disposition bien ordonnée des cartes telles qu'elles devaient se présenter à la fin d'une réussite. « Je voulais vous montrer que c'est faisable !... dit la vieille femme. Vous voyez... C'est prenant, les réussites !

— Tu dis que tu recherches William Klein, interrompit Auguste. Mais ce n'est pas en restant ici, à faire des réussites, que tu vas le trouver !...

— Vous feriez quoi à ma place ? s'enquit Edmond.

— J'irais voir la mère Osso, lâcha Auguste après un court instant de réflexion.

— N'allez pas vous embêter avec la mère Osso ! s'exclama la vieille femme. Attendez que l'administration vous contacte pour vous donner des nouvelles de votre homme. Ce n'est pas ce que vous aviez prévu ?

— La mère Osso ?... interrogea Edmond qui voulait en savoir plus.

— Oui, oui, la mère Osso ! reprit Auguste, heureux d'avoir suscité de l'intérêt chez Edmond.

— Pourquoi tu lui parles de la mère Osso ? » s'énerva la vieille femme.

La température venait d'atteindre les cinquante degrés. Un ballet incessant de drones passait au-dessus du cabanon. Pour se faire entendre, Auguste dut élever la voix : « C'est un poème, la mère Osso !... Elle sait tout. Elle en sait mille fois plus que le *Grosky-d* ! C'est te dire... Sans doute qu'elle sait déjà que tu es là, chez ma sœur, et quand t'es sorti de l'*Extat*...

— Elle sait peut-être beaucoup de choses, coupa la vieille femme, mais je vous déconseille, Edmond, d'aller la trouver pour lui demander quoi que ce soit. Vous payerez cher ses services !

— Mais qu'est-ce que tu dis la vieille !... s'indigna Auguste.

— Edmond ! objecta la vieille femme, la mère Osso est une manipulatrice vénéneuse qui trempe dans les pires intrigues du

ghetto. N'allez pas la voir... Avec elle, vous ne connaîtrez que des déboires... »

Le bruit des drones s'éteignait dans le lointain. Pendant ce temps, Edmond avait pris son *subtrim* pour rédiger un message à Max : « Connaissez-vous la mère Osso ? » Il avait écrit le même message aux gens de l'*Extat*. Puis il demanda à Auguste : « Et où trouve-t-on cette femme ?

— On ne la trouve pas, fit Auguste. On se fait introduire auprès d'elle. Elle vit cachée pour échapper aux autorités de l'*Extat*. Je connais un homme qui pourrait te conduire auprès d'elle.

— Tu connais un homme en relation avec la mère Osso ? s'étonna la vieille femme.

— Et alors ? fit Auguste.

— Et vous croyez vraiment qu'elle sait où se trouve William Klein ? demanda Edmond.

— Il y a des chances... Comme je te l'ai dit, elle sait tout !

— Ne l'écoutez pas, Edmond », insista la vieille femme.

Depuis quelques secondes, Edmond sentait poindre en lui les signes d'une fatigue extrême. Subitement, ses paupières étaient devenues lourdes. Il n'avait plus dormi depuis bientôt vingt-quatre heures. Il devait rattraper le manque de sommeil. « Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, d'un coup... Il faut que je m'allonge quelques heures.

— Allez dormir, Edmond ! fit la vieille femme. Après la nuit que vous avez passée...

— Pourquoi ? s'étonna Auguste. Qu'a-t-il fait cette nuit ? »

Edmond n'entendit pas la réponse. À peine s'était-il couché qu'un sommeil profond s'empara de lui. Lorsqu'il se réveilla quatre heures plus tard, il faisait cinquante-cinq degrés. Son matelas, son bermuda étaient trempés. Tous les pores de son corps suintaient. Sa bouche était pâteuse. Il avait soif, avait besoin d'uriner. Toujours assis à table, Auguste jouait sur son *subtrim* quand il ne passait pas de

longues secondes à s'éponger le front. Comme la veille à la même heure, la vieille femme, étendue sur sa natte, regardait fixement le plafond. Avant d'aller boire, et d'aller se soulager dans le seau prévu à cet effet, Edmond consulta son *subtrim*. Il n'avait reçu aucun message de Max. En revanche, l'*Extat* avait répondu au sujet de la mère Osso : « Personnage dangereux. Savons peu de chose sur elle. » Et concernant William Klein ? Rien. Les hommes de l'*Extat* n'avaient toujours pas retrouvé sa trace. Edmond se leva péniblement. La chaleur était suffocante. Il renouait avec les angoisses de la veille. « De retour parmi nous ? » lâcha Auguste. Edmond ne répondit pas. Assommé par l'air surchauffé, il se traina d'abord pour boire une lampée d'eau, puis alla vers le seau. Lorsqu'il en retira le couvercle, l'odeur qui s'en dégagea fut telle que le souffle lui manqua. C'était l'odeur qui flottait dans le cabanon, mais en plus âcre, en plus forte. Tout en se soulageant, il dit : « Est-ce que vous pouvez me conduire chez cet homme ?

— Quel homme ? demandèrent d'une seule voix Auguste et sa sœur.

— Celui qui connaît cette mère machin !

— La mère Osso ? fit Auguste.

— Oui.

— N'y allez pas je vous dis ! s'emporta la vieille femme qui s'était relevée sur son séant.

— L'*Extat* vous donne raison, dit Edmond. Il la qualifie de personnage dangereux.

— Vous voyez ! s'écria la vieille femme.

— Des foutaises ! s'emporta Auguste. Il ne t'arrivera rien. Tu fais partie des élites... Tu es protégé... Je connais bien cet homme et il ne m'est jamais rien arrivé... »

La vieille femme hochait la tête en signe de dépit. Edmond alla se recoucher, puis reprit son *subtrim*. Il le consultait négligemment, quand il rompit un silence troublé par de lointains vrombissements de drones et de sourds cris d'enfants : « Et vous, pourquoi êtes-vous

là ? » demanda-t-il à Auguste. Ces paroles créèrent un malaise. Auguste s'était arrêté de jouer et la vieille femme observait sa réaction, attendant une réponse de sa part. Comme elle ne vint pas, elle glissa à Edmond : « Il ne vous le dira pas, il en a trop honte !... »

— De quoi tu te mêles encore ! fit sèchement Auguste.

— Eh bien, dit-le alors ! lui renvoya-t-elle.

— Je me suis fait avoir, voilà tout... Cela m'a coûté ma place dans l'*Extat*, il y a de cela vingt-trois ans... On ne va pas revenir là-dessus !

— Manque d'éthique, on appelle ça, dit la vieille femme en ricanant. Ou bien ?... »

La vieille femme le narguait gentiment. Elle semblait profiter de cet échange pour faire payer à son frère des années d'humiliation. Des années durant lesquelles elle s'était sentie à sa charge, alors qu'il n'avait pas manqué de lui rappeler combien elle lui devait tout. Il l'avait compris. Il savait qu'elle irait jusqu'au bout de sa démarche vengeresse. Aussi se reprit-il et chercha-t-il à faire bonne figure devant Edmond : « J'ai rendu service... dit-il.

— Pas aux hommes que tu as dénoncés !... ajouta sournoisement la vieille femme.

— J'estime qu'il faut assumer ses actes... reprit Auguste. Et eux ne les assumaient pas.

— Tu étais tenu au secret professionnel, poursuivit la vieille femme. Tu ne l'as pas respecté.

— Allez, maintenant, passe à autre chose !

— Enfin... Avoue tout de même que se faire payer des informations confidentielles par des femmes jalouses n'est pas très moral ! »

À ces mots, Auguste eut du mal à garder son calme. Sans doute que la pesanteur de l'air l'y aida. Par le jeu de son regard et le battement de ses paupières, il faisait défiler nerveusement les applications de son *substrim*. Il s'imposait le silence ; s'obligeait à ne

pas répondre à cette nouvelle attaque. S'adressant à Edmond, la vieille femme en profita pour enfoncer le clou, un clou acerbe : « Si vous aviez eu la responsabilité d'une brigade des escadrons Durfier auriez-vous divulgué des informations confidentielles afin de vous enrichir ?... Ce n'est pas très honnête, n'est-ce pas ? »

Chapitre VII

Mercredi 3 aout 2095 ; 18 h 44 ; prison centrale

Iclos avait chevauché une partie de la nuit. Ce n'est qu'à l'aube qu'il était arrivé au camp, monté sur un cheval fourbu à l'encolure blanche d'écume. Inquiets, les guerriers déjà réveillés accoururent pour l'interroger, mais, sans décrocher un mot, Iclos mit pied à terre et se précipita vers la tente de Tincomarus. Il s'y engouffra sous l'œil médusé des hommes qui craignaient qu'il rapporte de mauvaises nouvelles. À peine était-il entré dans la tente qu'il en ressortit, et demanda à la cantonade sur un ton véhément : « Où est Tincomarus ? Je cherche Tincomarus ! Qui parmi vous sait où se trouve Tincomarus ? » Celtillos, qui avait suivi toute la scène, s'approcha et lui dit qu'il avait vu le prince quitter le camp à cheval un peu avant le lever du jour, qu'il avait emprunté la direction du couchant en compagnie d'une esclave. Alors, sans attendre, Iclos remonta sur son cheval et prit le chemin que Celtillos lui avait indiqué. En dépit des nombreux coups de triques qu'il administra à son animal, celui-ci, épuisé, avançait lentement. Pendant ce temps, une dizaine de jeunes guerriers, dont Celtillos et moi, récupérèrent nos bêtes, et, sans aucun mal, allions bientôt le rejoindre. En quittant notre campement ce matin-là, nous abandonnions à jamais nos compagnons, ainsi que nos esclaves, à un triste sort.

Nous avons chevauché à travers bois en criant le nom de notre prince. Nous interrogeâmes encore Iclos sur les raisons de son irruption soudaine, mais il ne voulut rien nous révéler. Enfin, dans le fracas d'une cascade, nous crûmes entendre des voix. Nous nous approchâmes et découvrîmes Tincomarus en train de se baigner avec son esclave dans un bassin s'étendant aux pieds d'une chute d'eau. Leurs corps enlacés, plongés jusqu'à la ceinture, goutaient aux plaisirs des sens, savouraient les extases de l'amour. « Par Teutates, que me voulez-vous encore ? s'emporta-t-il en nous

voyant. Ne pourrais-je jamais lutiner mes esclaves sans être importuné ?

— Prince ! s'écria Iclos. Notre roi, Commios, vous demande de revenir ! Vous devez rebrousser chemin ! Rejoindre l'armée ! »

Cela faisait deux jours que nous étions partis en éclaireurs. Avec une petite troupe de guerriers et leurs esclaves, Tincomarus souhaitait atteindre Bibracte pour annoncer aux Éduens que les Atrébates étaient sur le point d'arriver. Il voulait surtout mesurer l'importance des forces alliées, car il craignait que leur nombre soit insuffisant pour vaincre les armées de César. « Pourquoi le roi me réclame-t-il ainsi ? décocha Tincomarus, visiblement contrarié par un tel ordre.

— Les Romains, Prince, dit Iclos. Il semblerait qu'il y ait des détachements de légionnaires, appuyés par des Germains, qui rôdent dans le pays. Notre roi redoute que vous vous fassiez attaquer ! Aussi devez-vous regagner le gros de la troupe au plus vite ! »

Les paroles d'Iclos convinquirent si bien notre prince que je crus discerner quelque appréhension dans son attitude. Il s'empressa de se rhabiller, grimpa sur sa monture avec son esclave, et se porta en tête de notre colonne pour rejoindre le camp. Nous allions bientôt l'atteindre, il nous restait à franchir une petite colline, quand nous entendîmes des clameurs et le bruit des armes et des boucliers qui s'entrechoquent. Nous frayant un chemin entre les troncs de chênes centenaires, nous gravâmes la pente pour connaître les causes de ce tumulte. Au sommet, les arbres formaient la lisière d'une clairière au centre de laquelle notre campement avait été dressé. Le soleil, encore bas sur l'horizon, projetait sa lumière incandescente sur cette lisière, où, dissimulés dans l'ombre de la frondaison, nous découvrîmes le spectacle – un spectacle terrifiant. Il fallut retenir Tincomarus qui, emporté par la fureur, entendait fondre sur le camp avec nous dans son sillage. Il nous ordonna de le suivre. On lui cria que c'était pure folie que de vouloir rejoindre les nôtres dans ces circonstances. Nous avons beau tenter de lui faire entendre raison,

de soutenir qu'il n'y avait plus rien à faire, il refusait de nous écouter. Sa fébrilité se transmettait à sa fougueuse monture qui ne cessait de se cabrer. À la fin, il décida de partir seul, de dévaler la colline pour se porter au secours de ses hommes. Et alors qu'il aidait son esclave à descendre de cheval, deux d'entre nous saisirent les rênes de son animal. Le prince tenta d'abord d'échapper à notre emprise ; il nous ordonna de le lâcher ; sa monture se rebiffait. Puis, c'est là, dans l'action, qu'il jeta un regard vers le camp et qu'il comprit que tout était fini, qu'il aurait été vain d'aller secourir ces guerriers qui se faisaient massacrer sous nos yeux. Prostré comme nous, il resta là, livide, à suivre le spectacle d'horreur qui s'offrait à lui.

Un manipule de légionnaires romains, aidé d'une poignée de Germains plus cruelle qu'eux, avait attaqué le camp par surprise. Beaucoup de guerriers atrébates avaient été tués avant même d'avoir eu le temps de saisir leur arme. Les autres avaient combattu vaillamment. Mais au terme d'une lutte inégale d'un contre quatre, les glaives avaient eu raison de leurs épées. Quand nous arrivâmes au sommet de la colline, il ne restait plus que quelques Atrébates encore capables de se battre. Les Romains, semble-t-il, avaient juré de s'en emparer vivants. Ils s'étaient mis à dix contre un pour y parvenir. Comme ils eurent affaire aux plus habiles guerriers atrébates, ils en vinrent à bout à la fin d'un combat homérique durant lequel l'ennemi essuya de lourdes pertes. Enfin immobilisés, nos braves furent trainés jusqu'à de grands arbres où ils furent suspendus par les bras. Les Romains s'amusèrent ensuite à leur jeter des javelots en prenant soin de viser des parties non vitales. Nos compagnons, dégoulinants de sang, privés d'air, hérissés de lances, s'éteignirent dans d'affreuses souffrances. Et tandis que des soldats ennemis achevaient avec délectation nos derniers guerriers de cette façon, que d'autres brulaient méthodiquement toutes les tentes du camp, ou s'assuraient que tous les Atrébates étaient morts, d'autres encore, surtout les Germains, – reconnaissables à leur barbe épaisse et leur armure recouverte d'une peau d'ours –, se ruaient sur les esclaves épouvantés. Ils les rattrapaient dans leur fuite éperdue, les violaient avant de leur trancher la gorge. Ils étaient toujours deux ou

trois à s'acharner sur elles. C'était pour eux un jeu, pour elles un calvaire. Elles criaient, se débattaient, jusqu'au moment où, dans les borborygmes de leur gorge tranchée et l'hilarité sauvage des barbares, leur corps pantelant couvert de semence se figeait dans l'éternité.

Pendant tout ce temps, à l'abri dans le sous-bois, sans vouloir y croire, nous regardions le sang gaulois se répandre dans l'herbe encore humide de la rosée du matin. Nos compagnons se faisaient abattre comme de vils chiens, l'arme à la main, et nous attendions là, impuissants, que leur longue agonie s'achève. La colère se mêlait à une étrange impression de lâcheté. Tincomarus, le visage crispé, le buste fier, le regard d'acier, observait la scène sans broncher. Personne n'aurait pu dire quelles turpitudes accablaient ses pensées à cet instant. Peut-être implorait-il simplement la clémence de Teutates et priait-il pour que ses guerriers soient reçus dans l'au-delà avec l'honneur qui échoit aux braves. De notre poste, nous pouvions voir les deux centurions qui commandaient l'attaque. Ils s'étaient mis en retrait sur une butte et, montés sur leurs chevaux, contemplaient placidement le spectacle. Toute cette agitation paraissait les ennuyer. Parfois, ils se laissaient aller à suivre un vol d'oies sauvages qui passait dans le ciel, ou une abeille qui voltigeait autour d'eux. Ils enduraient ces scènes en silence, estimant sans doute qu'en offrant ce moment de détente à leurs soldats, ils œuvraient pour Rome. Éclairés par un soleil rasant qui se levait derrière eux, ils nous apparaissaient comme deux ombres se détachant sur l'horizon.

Il était étendu sur sa couchette et ces scènes tournaient en boucle dans sa tête. Il ne parvenait pas à s'en détacher. Il revoyait sans fin tous ces Gaulois se faire massacrer dans une orgie de sang. Il était sorti du *Grosky* depuis deux jours, et ces images continuaient à le hanter. Il regrettait d'avoir réglé son *groskyer* sur une grossesse de sept. Il s'était toujours méfié de ces niveaux élevés. Jusqu'ici, il n'avait jamais dépassé cinq. Il craignait les chocs émotionnels. C'est William Klein qui l'avait convaincu d'augmenter la grossesse. Il n'aurait pas dû l'écouter. Et voilà qu'il ressentait les affres de cette

aventure ! Il y avait aussi cet enfermement. Il n'en pouvait plus de rester là, seul, loin de sa femme et de son fils, rongé par l'incertitude, à se lamenter, à attendre qu'on vienne le chercher pour l'interroger. Il songeait aux cachets bleus dans le distributeur, près du lavabo. Il n'avait qu'à se servir. Mais il refusait d'en consommer. Il refusait de sombrer dans la facilité, quitte à souffrir d'angoisse et de troubles schizophrènes. Il se sentait encore assez fort pour s'en passer. Il voulait rester lucide, malgré toutes ces pensées nuisibles qui le tourmentaient. Et puis la *doliène* ne lui réussissait pas. Chaque fois qu'il en avait pris, il avait été envahi de sensations désagréables.

Comme la veille, les hommes en bleu étaient venus le chercher vers dix heures pour le conduire dans cette pièce imprégnée d'une odeur de cadavre. Ils l'avaient attaché à la chaise et frappé ; certes, pas aussi violemment que la première fois ; mais ne l'avaient pas moins exaspéré avec leurs questions. Les mêmes que le premier jour. Ils voulaient toujours savoir pourquoi William Klein s'était enfui de l'*Extat*. Leur enquête devait piétiner. Ou peut-être ne voulaient-ils rien dire. En tout cas, ils ne possédaient aucun nouvel élément. Ils ignoraient toujours qu'Edmond avait connu John Sudergeon dans le passé. Sinon, ils auraient sans doute réclamé des explications et l'auraient rossé pour lui faire payer son mutisme. Maintenant, ils le questionnaient sur ces messages subliminaux qui avaient conduit John Sudergeon à libérer William Klein. Visiblement, cela les inquiétait. Ils ne cessaient de poser des questions à ce sujet. Mais Edmond disait ne rien savoir. Il y avait bien ces mots criés devant Alésia : « Juste avant l'aube du 15 aout, tu ouvriras les portes... » Mais peut-être que Tincomarus avait simplement voulu prévenir Commios d'attaquer la circonvallation le 15 aout. Alors, Edmond évacuait ses doutes et se forçait à croire que cela n'avait rien à voir avec un message subliminal. Les autorités parlaient aussi d'un cahier.

Il venait de placer sous sa tête le coussin qu'il avait jeté par terre quelques heures plus tôt. De cette manière, il pouvait voir le petit garçon dessiné sur le mur devant lui. Il aimait le regarder. Ce graffiti ne soutenait aucune comparaison avec ceux, haineux et vulgaires,

inscrits un peu partout sur les parois de sa cellule. Celui-ci dénotait par sa qualité et sa sensibilité. Combien d'heures avait-il déjà passées à l'observer ? Il ne s'en lassait pas. À la lueur du faible halo rougeâtre qu'émettait l'applique placée au-dessus de la porte, il avait eu le temps d'étudier tous les graffitis de sa cellule. C'est de loin celui-là qu'il appréciait le plus. À en juger par son état, il devait dater de quelques années. Il représentait un petit garçon, les bras tendus, le visage éploré, suppliant : « Je veux le revoir ! » Non seulement le graphisme était magnifique, mais il s'en dégageait une impression qui résonnait au plus profond de lui. Edmond, qui souhaitait revoir sa femme, s'identifiait à ce garçon qui réclamait un être cher. Cette manière touchante d'exprimer la détresse suscitait chez lui une vive émotion. Et plus il regardait cet enfant, plus il l'aimait, et à travers lui, il entrevoyait son créateur. Car il songeait souvent à celui qui avait réalisé ce dessin. Il se demandait comment il s'était retrouvé enfermé dans cet endroit sordide, quelle faute il avait commise, puis ce qu'il était devenu. Il éprouvait une certaine fierté à partager son sort. Aussi se sentait-il moins seul en présence de ce graffiti.

L'image de ces Gaulois se faisant massacrer lui revint à l'esprit. Toutes ses pensées en étaient imprégnées. Il ne pouvait regarder le petit garçon sans que l'horrible scène s'affiche en arrière-plan. Autant, sur le moment, le spectacle avait surpris par son réalisme, autant ses conséquences apparaissaient comme difficilement supportables à présent. À cause de William Klein, il avait enfreint ses belles résolutions, et voilà ce qui lui en coûtait ! Edmond se connectait habituellement au *Grosky* trois à quatre fois par semaine. Comme tout le monde, il adorait ça et n'aurait pu s'en passer. Cependant, il veillait à ne jamais dépasser une prégnance de cinq. Ce réglage raisonnable lui assurait un voyage passionnant sans qu'il ait trop à en subir les inconvénients par la suite. Certes, avec le temps, des troubles schizophrènes étaient apparus, de même que l'intensité émotionnelle avait tendance à s'émousser. C'est pour cette raison que la plupart des gens, blasés et attirés par des expériences nouvelles, augmentaient peu à peu leur prégnance. Mais Edmond en connaissait les dangers : les chocs émotionnels, la dépression. Alors,

comme pour la *doliène*, il s'était fixé des limites et s'efforçait de s'y tenir. Il n'y avait jamais dérogé jusqu'à ce qu'il participe à cette bataille d'Alésia. Ces réflexions l'avaient conduit à se remémorer ses premières expériences dans le *Grosky*.

C'est lors d'une opération de dix-huit heures pratiquée par deux chirurgiens et orchestrée par un robot humanoïde que la tige de Salmian avait été implantée dans son cerveau. Cela avait eu lieu après son stage, quand, exemplaire dans son comportement, il fut définitivement admis dans l'*Extat*. Après une convalescence d'un mois, il s'était connecté au *Grosky*. Il était impatient de vérifier par lui-même le bienfondé de la fantastique réputation du dispositif. La première fois, comme chez la plupart des gens, il ne s'était rien passé. Après six heures dans le *Grosky*, il en était ressorti déçu. Cela lui avait paru très long. Pendant six heures, il avait été soumis à la lancination d'un lointain bruit de tamtam et d'une lumière bleutée dessinant des arabesques devant ses yeux. Il crut que l'opération n'avait pas réussi ou qu'il se montrait réfractaire au procédé. Mais les accompagnateurs lui expliquèrent que c'était normal et qu'il fallait attendre le deuxième essai pour ressentir quelque chose. Et en effet, ce n'est qu'à sa deuxième entrée dans le *Grosky* qu'il vécut l'expérience promise. Même si, en tant que novice, la prégnance était bloquée à deux, jamais il n'aurait imaginé connaître des sensations aussi intenses, savourer de tels moments de liberté qui permettaient des rencontres imprévisibles. Il pouvait voler comme un oiseau, se déplacer à des vitesses supersoniques, marcher en apesanteur sur la face cachée de la lune, descendre au fond des océans pour nager au milieu des requins géants, écumer les bars, retrouver des gens, discuter avec Jack London ou Jean-Paul Sartre, participer aux guerres d'antan, rejouer les aventures écrites par Jules Verne, faire l'amour avec des femmes sublimes, manger des plats délicieux, consommer les drogues dures, visiter les plus beaux coins de la planète – maintenant disparus –, et tout cela en une fraction de seconde sans prendre le moindre risque. Car avec une prégnance de deux, ses structures synaptiques étant peu affectées, il évitait le stress posttraumatique. Il y avait toutefois un

inconvenient : il ne vivait pas pleinement l'expérience, parce que sa conscience n'était pas entièrement soumise à la puissance du *Grosky*. Aussi flottait-il entre illusion et objectivité. Comme dans un rêve éveillé, il gardait le sens des réalités. Cela provenait du niveau de prégnance qui ne transformait que partiellement ses représentations virtuelles en situations concrètes. Pour les mêmes raisons, ses souvenirs demeuraient fragiles. Il devait y porter une attention particulière après sa sortie du *Grosky* pour les conserver quelques heures, voire quelques minutes. Restait sa perception du temps : ce qui semblait durer des jours dans le *Grosky* était en réalité très bref. Une connexion de quelques minutes suffisait pour vivre une multitude d'aventures. Et chose curieuse, plus il espaçait les séances et plus elles lui paraissaient longues.

Tout cela rappelait étrangement le rêve, à ceci près que les événements engendrés par le *Grosky* se révélaient d'un réalisme saisissant et, surtout, n'étaient pas issus d'une expérience personnelle. Ils étaient élaborés à partir d'une base de données, le *Grosky-d*, où l'information était codée sous une forme chimique comparable à celle de l'ADN présent chez le vivant. Mais alors que l'ADN est composé d'une suite de quatre éléments distincts, dans le *Grosky-d*, le support de la mémoire, en possédait dix-sept différents, multipliant par un nombre gigantesque les capacités de stockage de l'information dans un volume donné. De même que les systèmes de lecture, de synthèse et de réplication de ces molécules restaient des milliers de fois plus efficaces que celles qui avaient lieu dans une cellule vivante. Les supercalculateurs quantiques avaient fait leur temps. Malgré cela, à cause d'une masse de données – en partie générée par le *Grosky-d* lui-même – et de traitements véritablement prodigieux, le *Grosky-d* avait des dimensions et des besoins en énergie tels, qu'il n'aurait pu être construit sur la Terre sans mettre en péril ce qu'il restait de vie. C'est pourquoi le *Grosky-d* se trouvait dans les milliers de kilomètres de tunnels de laves vides qui s'étendaient sous la surface de la Lune. Une colonie de quinze-mille travailleurs veillait en permanence à sa maintenance et à son développement. Toutes les informations qui interagissaient avec le

cerveau pour engendrer des situations et des environnements plus vrais que nature étaient conservées dans des galeries *soulunaires*, prêtes à être envoyées aux intéressés en temps réel. Les trente-sept-milliards d'individus qui peuplaient la Terre – de même que le million qui vivait sur Mars –, avaient le pouvoir, selon leurs droits, d'exploiter ces données à travers le *Grosky*.

Pendant plusieurs mois, Edmond allait ainsi découvrir les extraordinaires capacités du *Grosky*. Comme tout le monde avant lui, il se passionna d'abord pour son côté ludique et culturel. Il n'avait de cesse d'imaginer de nouvelles expériences à réaliser, de nouvelles expéditions à entreprendre, de nouvelles visites à organiser, quand il ne se renseignait pas – au cœur même du dispositif – sur le champ des possibilités. Au début, euphorique, encore au stade de la découverte, il tenait à garder son indépendance. C'est donc en solitaire qu'il explora les arcanes du *Grosky*. Mais après quelque temps, après s'être familiarisé avec ce monde virtuel, il trouva qu'au-delà de l'aspect divertissant qu'offrait le *Grosky*, le plus exaltant se situait dans sa faculté à rapprocher les gens et à leur faire partager des expériences hors du commun. C'est dans ce cadre qu'Edmond renoua avec William Klein et qu'ils redevinrent d'inséparables amis.

En effet, le *Grosky* demeurait un puissant instrument d'évasion pour tous les hommes. La quasi-totalité des individus qui composaient l'humanité présente et passée était représentée dans le *Grosky* sous la forme d'un double digital plus ou moins proche de la personne d'origine, aussi appelée l'original. Les caractères physiques, les traits du visage et ses expressions, la manière de se mouvoir, ainsi que tous ses faits et gestes étaient recueillis et mis à jour dans le *Grosky-d* grâce aux informations retournées par les nombreux capteurs à reconnaissance morphologique placés sur les drones, les *sgreegs*, les *dorquines* et à divers endroits des ghettos ou de l'*Extat*. À chaque double était également associé un dossier dans lequel était classé l'ensemble de tous les échanges entre l'individu et l'administration de l'*Extat*, qu'elle soit policière, judiciaire, financière, hospitalière ou autre. Normalement, ce dossier s'ouvrait avec l'acte de naissance. Il s'accompagnait du séquençage

complet du génome de la personne et de l'implantation dans l'omoplate droite d'une capsule – laquelle enregistrait en temps réel l'état physiologique de l'individu, de même que son parcours dans l'*Extat*, dans le *Grosky* ou dans le ghetto. Nul n'était tenu de s'inscrire dans le *Grosky-d* ou de se faire implanter cette capsule. Cependant, comme la rente universelle n'était versée qu'à ceux qui se pliaient à cette procédure, la plupart des parents s'empressaient de déclarer leurs enfants. Ainsi toute la population, ou presque, était recensée dans le *Grosky-d*.

Le génome, l'aspect physique et les dossiers administratifs n'étaient pas les seules sources d'enrichissement du double. Ces sources constituaient même des apports sommaires, comparées à celles récoltées par le *groskyer*. Grâce à lui, les élites, auxquels était réservé cet implant, livraient au *Grosky* toutes leurs pensées, jusqu'aux plus intimes, ce qui permettait au système de recréer un double psychiquement identique à l'original. Le *substrim* dialoguait également avec le *Grosky*, mais les échanges étaient moins riches. De ce fait, les assistés, qui ne bénéficiaient que de ce type d'appareil pour échanger avec le *Grosky*, restaient toujours couplés à un double approximatif. Ainsi, la plupart des individus existant sur la Terre, la Lune et Mars possédaient au sein du *Grosky* un dossier administratif et une image morphologique auxquels s'ajoutaient les informations recueillies par un *substrim*, lorsque la personne résidait dans le ghetto, ou bien toutes les particularités intellectuelles et physiques de l'original, quand ce dernier était pourvu d'un *groskyer* et qu'il demeurait connecté au *Grosky*.

Mais la liste des doubles présents dans le *Grosky* ne se bornait pas aux individus en vie. Tous ceux qui avaient laissé une trace dans l'ancien temps possédaient également leur double dans le *Grosky*. Alors que certains étaient représentés par un simple nom, une date de naissance, un vague reflet sans esprit ni caractère, d'autres y figuraient en bonne place sous forme d'une copie proche de l'original. Parmi eux, on trouvait des personnages illustres comme Victor Hugo ou Edgard Morin, avec lesquels on pouvait continuer à échanger. Ceci était rendu possible grâce à l'exploitation intelligente

de toutes les archives stockées dans le *Grosky-d*. C'est cette même exploitation des archives qui permettait de recréer virtuellement des monuments, des paysages, des espèces vivantes disparues. En revanche, pour tous ceux qui décédaient dans le temps présent, les choses étaient différentes. La mort leur offrait une nouvelle jeunesse, pourrait-on dire. En effet, le passage de vie à trépas s'accompagnait d'un déversement dans le *Grosky-d* de toutes les informations renfermées dans la capsule du défunt, laquelle contenait l'intégralité de son parcours depuis sa naissance. Cette opération, qui, pour des raisons éthiques, ne se faisait qu'après le décès de l'individu, venait compléter de manière considérable les attributs du double. Comme l'être humain résulte de l'interpénétration de sa mémoire, de son vécu et de ses capacités intellectuelles, tout individu qui rejoignait ainsi le *Grosky-d* accédait à l'éternité. Après cela, l'au-delà, qui était resté longtemps la dernière prérogative des mystiques, perdit de son sens.

Dans le cas des individus dotés d'un *groskyer*, les échanges se trouvaient tels que le *Grosky-d* possédait toutes les caractéristiques psychiques de l'original. Cela signifiait qu'en se déconnectant, les élites abandonnaient un double digital en tout point comparable à eux, lequel continuait à « vivre » de façon autonome au sein du *Grosky*. Il interagissait avec les autres doubles dans un univers virtuel tout aussi complexe que la réalité elle-même. Et ce double participait à des événements que son original ignorait encore. Alors, quand ce dernier se reconnectait au *Grosky*, et donc à son double, les deux mémoires s'échangeaient leurs informations dans un laps de temps très court pour redevenir une copie conforme l'une de l'autre. Durant cette opération, l'original intégrait les péripéties de son double. C'est pourquoi une personne qui revenait du *Grosky* avait le sentiment d'avoir vécu tant de choses en un temps si bref, et que la durée de son séjour était proportionnelle à son absence hors du *Grosky*. Et si elle n'avait pas le sentiment d'hériter de l'expérience d'un inconnu, c'est parce que son double s'était comporté comme l'aurait fait l'original.

Voilà enfin comment le *Grosky* parvenait à rapprocher les gens et à leur faire partager des expériences hors du commun. Lorsqu'un individu se connectait au *Grosky*, il rejoignait donc son double, lequel vivait dans un monde en tout point comparable à celui que l'original connaissait. Une chose différait cependant : l'avatar. Beaucoup de gens choisissaient effectivement de se dissimuler derrière une morphologie d'emprunt afin de ne pas être reconnus. De ce monde virtuel, il pouvait ensuite pénétrer dans un univers défini par un lieu et une époque. Comme ce fut le cas d'Edmond au siège d'Alésia, il explorait un environnement reconstitué à partir des archives stockées dans le *Grosky-d*. Cet individu entraînait alors en relation avec tout type de personnes : des personnalités disparues, des contemporains, et bien sûr, des amis. Il pouvait s'entendre avec des connaissances pour rejoindre ensemble un univers qu'ils choisissaient par avance. C'est ainsi que William Klein retrouvait régulièrement Edmond, qu'il s'était mis d'accord avec lui pour participer à la bataille d'Alésia et pour incarner Tincomarus. Dans ces univers, comme dans le monde des doubles, l'individu étant représenté par un avatar, il n'était pas possible de connaître l'identité d'un original sans son accord. C'est pour cette raison qu'Edmond n'avait pas pu dire aux hommes en bleu qui se cachait derrière Commios.

Chapitre VIII

Jeudi 11 aout 2095 ; 23 h 31 ; Strasbourg-Neudorf

Les deux hommes avaient décidé de se rendre chez Laurent, le proche de la mère Osso. Mais avant cela, Auguste voulait encore passer chez lui pour y récupérer des affaires. La nuit était tombée depuis deux heures et, comme la veille, les ruelles étaient noires de monde. Partout, on s'activait. On profitait du fait que le soleil grille l'autre face de la terre pour effectuer toutes les tâches qui nécessitaient trop d'efforts dans la journée. Certains couraient se ravitailler en eau et en nourriture au *sgreeg* le plus proche. Pour se procurer les autres biens, comme les vêtements, l'outillage, les matériaux de construction, le mobilier, ils se rendaient au marché, un hall immense où des marchands d'un jour revendaient de vieux objets qu'ils avaient chapardés ou dont ils n'avaient plus l'utilité. D'autres nettoyaient leur mesure, se débarrassaient de leurs immondices qu'ils allaient déposer en un endroit prévu à cet effet. D'autres encore pratiquaient leurs ablutions et lavaient leur linge avec l'eau de contrebande qui coulait en mince filet dans le lit du Rhin, ou qu'ils avaient récupérée lors des dernières averses, lesquelles remontaient à plusieurs mois. Par chance, le fleuve passait dans l'angle sud-est du ghetto, ce qui permettait à ses 550 000 habitants de bénéficier, moyennant quelques *pens de river*, d'une eau précieuse, quoique saumâtre et impropre à la consommation. Dans les rues, on trouvait aussi de nombreux jeunes enfants en guenilles qui se rendaient à l'école pour acquérir les rudiments d'une éducation que leur *subtrim* ne leur dispenserait jamais.

Il y avait également les milices du ghetto. Profitant de la fraîcheur relative de la nuit, ses membres déambulaient par petits groupes de cinq ou six, leur batte à la main. C'était le plus souvent des malfrats auxquels le Conseil avait confié cette tâche afin de canaliser leurs

ardeurs belliqueuses. Ils n'hésitaient pas à s'en prendre au premier qui leur manquait de respect. Les gens les craignaient et préféraient s'écarter de leur chemin quand ils venaient à les croiser. Car nul n'aurait pu dénoncer publiquement leurs agissements sans être roué de coups par la suite. Ils se trouvaient bien sous l'autorité du Conseil, mais celui-ci avait peu d'emprise sur eux. Aussi avaient-ils tous les droits, tous les pouvoirs, faisaient régner la terreur et n'hésitaient pas à tuer impunément le premier qui s'en prenait physiquement à eux. Il n'était pas rare de voir un cadavre, la boîte crânienne fracassée, gisant au milieu de la rue, en attendant que les fossoyeurs viennent le ramasser. Par désespoir le plus souvent, beaucoup d'hommes s'attaquaient aux milices qui, sans lésiner, ripostaient avec la plus grande violence. Hormis s'approcher trop près du tube, aucune méthode ne s'avérait plus efficace pour mettre un terme à une vie sans avenir.

Mais la population du ghetto se consolait en se répétant que ces milices formaient un rempart à l'anarchie, que c'était encore ici qu'ils se montraient le plus humain. Parce que dans les ghettos voisins, les miliciens étaient de véritables brutes sanguinaires qui appliquaient la loi d'un tyran – et non d'un Conseil –, en exécutant de sang-froid le moindre contestataire. Il y avait bien les drones pour juguler ces abus, mais que ce soit là ou ailleurs, ils devaient être graves et fréquents avant qu'ils n'interviennent.

Au milieu des ruelles grouillantes de monde, Edmond, la tête enfouie dans sa capuche, un foulard sur la bouche pour se protéger de la poussière, avait le plus grand mal à suivre Auguste qui fendait la foule avec la rudesse d'un engin blindé. Derrière lui, les gens qui venaient combler le vide de son sillage ralentissaient sa progression, ce qui obligeait Auguste à l'attendre sans cesse afin de ne pas le perdre. Après une demi-heure de cette course à travers les rues encombrées, les deux hommes tournèrent dans une ruelle étroite, presque déserte. C'était une impasse où quelques riverains sortaient de chez eux ou y rentraient, quand d'autres consultaient leur *substrim* assis sur leur pas-de-porte. Le bruit de la foule s'était estompé et l'on entendait à nouveau le vrombissement des drones

qui parcouraient le ciel étoilé. « C'est ici que j'habite depuis bientôt quinze ans ! » lança fièrement Auguste. À peine avait-il prononcé ces mots qu'il s'engouffra dans un escalier menant à une cave obscure. À la lumière de son *subtrim*, il se mit à remonter un long couloir. Il était suivi de près par Edmond, dont l'attention se porta sur des craquements secs qui retentissaient sous ses semelles. La lumière était trop faible pour qu'il discerne ce qu'il écrasait, mais plus il avançait dans la pénombre et plus les craquements étaient nombreux. C'est quand ils se montrèrent trop insistants qu'Auguste prévint : « Fais gaffe, ça pullule de scorpions jaunes par ici... » Plus loin, il ajouta : « T'fais pas piquer !... Y manquerait plus que j'te soigne, tiens !... »

Ils descendirent quelques marches, prirent à gauche dans un second couloir, parcoururent une dizaine de mètres, puis s'arrêtèrent devant une porte blindée, étudiée de toute évidence pour dissuader les cambrioleurs les plus déterminés. Auguste effectua un code sur son *subtrim*, la serrure émit alors un déclic et la porte s'ouvrit. « Fais attention de ne pas laisser entrer ces maudites bestioles ! » prévint encore Auguste. Il fallut quelques secondes à Edmond pour adapter ses yeux à cette soudaine clarté qui jaillissait du vestibule dans lequel Auguste l'invita à pénétrer. Tranchant avec la sinistre obscurité qui enveloppait les sous-sols par lesquels les deux hommes étaient arrivés, des lampes diffusaient une agréable lumière. Le vestibule desservait des pièces situées de part et d'autre de l'entrée. Auguste se dépêcha de fermer la porte derrière lui, avant d'ajouter : « Il fait meilleur ici, non ? » Edmond ne répondit pas, mais il acquiesça intérieurement. « Ces chaleurs que nous avons connues toute la journée !... C'est insupportable ! » pesta Auguste, en se dirigeant vers le salon qui s'ouvrait à droite. Il dit encore : « Ça ne te rappelle pas un peu l'*Extat* ?... » Edmond, toujours silencieux, s'étonna en effet qu'on soit parvenu à reproduire la lumière tamisée de l'*Extat*. Ajouté à cela, il régnait dans l'appartement une fraîcheur et une ambiance apaisante qui évoquaient les sensations qu'il avait connues la veille en pénétrant dans l'*anturlure*.

« Attends-moi là... Je reviens de suite !... » dit Auguste, après avoir invité Edmond à entrer dans un grand salon aménagé et décoré avec gout. Il rajouta « Et enlève ta capuche !... Tu ne crains plus rien !... » avant de disparaître par la porte qui s'ouvrait de l'autre côté du vestibule. Le standing de la pièce contrastait avec l'extrême dénuement qu'Edmond avait connu dans le ghetto ces derniers jours. Il ne comprenait pas comment un homme d'une telle goujaterie, d'une telle arrogance, pouvait s'aménager un cadre aussi raffiné. Outre le mobilier, confortable, mais sans excès, les murs étaient recouverts de toiles magnifiques, intelligemment mises en valeur. Edmond se serait cru dans une de ces galeries d'art qu'il avait eu l'occasion de visiter dans le *Grosky*. C'est cet environnement qui l'émerveilla avant tout. Impressionné, Edmond fit lentement le tour de la pièce. Il s'arrêta devant chaque peinture, les admira longuement. Il était certes séduit par leurs qualités artistiques, mais ce n'était pas la seule raison de son engouement. Il n'en prit pas immédiatement conscience, mais il avait le sentiment que ces toiles lui étaient familières. Elles évoquaient quelque chose de réconfortant blotti dans un creux de son passé. C'est surtout pour cette raison qu'il ressentait tant de plaisir à les admirer, et qu'il trouvait si incongru que son propriétaire soit un être aussi grossier.

Sans quitter les toiles des yeux, il alla s'asseoir sur un canapé recouvert d'un tissu synthétique aux motifs chatoyants. Après un moment, toujours sous l'emprise du charme de l'endroit et des réflexions au sujet du propriétaire des lieux, il finit par baisser son regard sur la petite table qui se trouvait devant lui, et sur laquelle était posé un gros livre à la couverture jaunie et à la tranche effilochée. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait plus vu un tel objet en vrai. Alors, curieux de retrouver la sensation d'en prendre un en main, de jouer avec, il s'en saisit et se mit à le feuilleter. C'était une encyclopédie d'ornithologie. Chaque page était dédiée à un oiseau en particulier. Le dessin d'un beau spécimen occupait un tiers de la planche, tandis que les deux autres tiers étaient consacrés à sa description et à son aire de répartition sur la planète. Il n'avait jamais vu d'oiseaux d'une façon si précise auparavant. Même dans le

Grosky, par manque d'intérêt sans doute, il n'en avait jamais observé de si près. C'est pourquoi ces dessins le fascinèrent, comme l'avaient fasciné ces tableaux exposés au mur. Avec la maladresse de celui qui n'a pas l'habitude de tenir un livre en main, il tourna les pages avec soin, admirant chaque planche. C'est alors qu'il tomba sur la représentation d'un petit oiseau à la tête armée d'une calotte bleue, d'un bandeau noir au niveau des yeux et de joues blanches. Ses ailes étaient bleues et son ventre jaune. Il trouvait l'animal particulièrement attendrissant. C'était une mésange bleue, *Cyanistes caeruleus*, un oiseau très actif et très agile, d'après l'auteur. Edmond ne parvenait pas à s'imaginer qu'un jour, dans la région, virevoltaient d'arbre en arbre de telles boules de plumes et de duvet. Et tandis qu'il s'apitoyait sur le sort de cet oiseau à présent disparu, le dessin d'un garçon, les bras tendus, le visage éploré, suppliant « Je veux le revoir ! » lui revint en mémoire. Il y avait chez cette mésange disparue, comme chez cet enfant en larmes, une détresse indéfinissable. Soudain, il eut un flash, une idée lui traversa l'esprit. Il leva les yeux vers les peintures accrochées au mur : c'était le même trait de crayon ! L'artiste qui avait réalisé ces œuvres était bien l'homme qui avait dessiné ce garçon dans la cellule !

Il n'avait pas sitôt associé son passé à ces peintures qu'il entendit le bruit d'une poignée qu'on actionne. Il se retourna et vit dans l'embrasement d'une porte située à l'autre bout de la pièce une femme d'une grande beauté. Élanquée, les hanches rondes, la poitrine avantageuse, le regard magnétique et la chevelure épaisse, elle était vêtue d'une simple chemise serrée à la taille d'où s'échappaient de longues jambes fuselées prolongées avec grâce par des chevilles fines et des pieds aux lignes harmonieuses. À peine remis du choc consécutif au cadre enchanteur de la pièce, à la découverte de ces oiseaux et à la reconnaissance de ce trait de crayon, Edmond dut faire face à l'émotion que suscitait la présence d'un être d'une telle beauté. Stupéfait, il se leva, et, sans pouvoir décrocher un mot, la regarda approcher. « Cela vous plait ? demanda-t-elle, mutine.

— Quoi donc ?... bafouilla Edmond.

— Vous n'étiez pas en train d'admirer les tableaux ?

- Si, si... Ils sont splendides !...
- Auguste a beaucoup de talent, n'est-ce pas ?
- Auguste ?... Notre Auguste ?
- Je n'en connais qu'un... »

La femme, pieds nus, la démarche altière, s'était approchée d'une toile et faisait mine d'en analyser chaque détail. Edmond se tenait debout derrière elle. Il tirait un vif plaisir à admirer ce corps parfait. Il s'était rarement retrouvé seul à discuter avec une femme aussi sublime. Même Lucie, très belle également, n'avait jamais exercé une telle fascination sur lui. « Vous voulez rencontrer la mère Osso, j'ai entendu ? demanda-t-elle, en continuant à admirer la peinture.

— C'est cela, oui... répondit Edmond. C'est une femme d'influence, paraît-il... Vous la connaissez ? »

La femme se retourna vers Edmond, qui, gêné, détourna brusquement son regard vers le tableau, et dit, toujours d'une voie malicieuse : « Je la connais très bien... Oui...

- Ah !...
- C'est ma patronne... ajouta-t-elle, en affichant un air mutin.
- Votre patronne ! s'exclama Edmond.
- Oui... Elle me paye pour agrémenter la vie d'hommes comme Auguste... Hi, hi... »

Elle tira alors de la poche de sa chemise un cachet bleu. Il en reconnut la forme ; c'était de la *doliène*. Elle s'apprêta à le mettre en bouche quand il s'échappa de ses mains et roula sur le sol en direction d'Edmond. Il voulut s'en saisir, mais elle s'était précipitée avant lui pour le ramasser. En se penchant, le décolleté de sa chemise s'entrebâilla et l'intégralité de sa généreuse poitrine s'offrit au regard concupiscent d'Edmond, lequel resta à la contempler, incapable d'accomplir le moindre geste. Et alors qu'elle était pliée en deux, que le spectacle qu'elle offrait atteignait son paroxysme, son *substrim* s'échappa de sa seconde poche et vint glisser au pied d'Edmond qui, cette fois, eut le temps de se baisser pour attraper

l'objet. « Ah !... Décidément ! » lança-t-elle. Dans un état de confusion extrême, il lui tendit son *subtrim*. Elle lui dit « Merci » en faisant mine de n'avoir rien vu, esquissa un léger sourire et retourna se planter devant un tableau.

« Je viens souvent chez Auguste... » dit-elle, comme si rien ne s'était passé. « Il est fou de moi ! Il dilapiderait sa fortune pour m'avoir dans son lit toutes les nuits !... » Après cela, elle consulta rapidement le *subtrim* qu'elle avait toujours en main, le remit dans la poche de sa chemise, avala le cachet, puis ajouta : « Vous êtes un proscrit... Vous êtes dans le ghetto depuis longtemps ? » Edmond allait répondre quand Auguste entra dans la pièce. Les cheveux mouillés, le visage rafraîchi, vêtu d'un peignoir, débordant de vitalité, il s'écria : « Je vois que vous avez fait connaissance ! » Et avant que ses interlocuteurs n'aient eu le temps de réagir, il ajouta, s'adressant à Edmond et s'approchant de la femme : « Elle est belle, ma Tania, hein ? Hein, qu'elle est belle ? C'est la plus belle du monde ! » Edmond esquissa une moue gênée. Il regarda rapidement Tania et hocha la tête en signe d'approbation. L'entrée soudaine d'Auguste lui avait rendu tous ses moyens. « Oui, très belle ! » fit-il. Pressé de changer de discussion, il ajouta : « J'ai appris que c'est vous qui avez peint ces tableaux.

— Ils te plaisent ? interrogea Auguste avec une pointe de fierté dans la voix.

— Je suis impressionné ! fit Edmond.

— Pas autant que moi quand j'admire ma Tania ! rétorqua Auguste, en frappant d'un coup sec les fesses de la femme.

— Haïe !... cria-t-elle. T'es qu'une brute !... »

Comme il lui caressait les fesses pour calmer la douleur, elle ajouta : « Tu vas arrêter, oui ! » Curieusement, aux yeux d'Edmond, Auguste était subitement devenu une autre personne. Maintenant qu'il savait quel artiste il était, il ne voyait plus le même homme. L'admiration qu'il éprouvait pour lui avait balayé toutes les opinions négatives qu'il s'était forgées à son sujet. Sa vulgarité était devenue une coquetterie, l'excentricité d'un génie. Il lui pardonnait tout,

même cette tape sur les fesses – qu’il aurait voulu asséner lui-même. « Je lui ai parlé de toi, poursuivit Auguste. T’a-t-elle dit qu’elle travaillait pour la mère Osso ?

— Je le lui ai dit... intervint sèchement Tania.

— Tu lui as dit aussi que tu n’as jamais vu la mère Osso ? rajouta Auguste, en s’adressant à Tania. Que tu ne l’as connue qu’à travers Laurent ?

— Non ! dit-elle, tout en tentant d’échapper aux mains baladeuses d’Auguste.

— Es-tu sûre qu’elle existe seulement ? demanda mielleusement celui-ci.

— Bien sûr qu’elle existe ! rétorqua Tania. Tu reviens toujours avec cette histoire !...

— Laurent, c’est l’homme que nous allons voir maintenant, dit Auguste, en se retournant à nouveau vers Edmond. C’est notre intermédiaire. C’est lui qui m’a présenté Tania... »

Puis Auguste se mit à embrasser Tania dans le cou. Elle se laissa faire en regardant le plafond. « Ferme un peu ta chemise, tu montres tes seins à tout le monde ! » lui glissa-t-il, langoureusement, joignant le geste à la parole. Se sentant de trop, Edmond s’éloigna pour admirer une peinture placée de l’autre côté de la pièce. Auguste susurrait des obscénités à Tania. L’ambiance devenait torride. Alors, pour refroidir l’atmosphère, Edmond lança : « Savez-vous que j’ai déjà vu ce type de dessins avant de venir ici ?

— C’est possible... répondit Auguste, entre deux baisers. Plus jeune, j’en dessinais dans les couloirs de l’*Extat*... J’ai été poursuivi pour ça, d’ailleurs !... Mais beaucoup de gens appréciaient... »

Auguste essaya une nouvelle fois de passer ses mains sous les bras de Tania, laquelle protégeait ses seins des attaques assidues de son client. Comme il ne parvint pas à ses fins, il se mit à caresser ses cuisses. Mais là encore, elle abaissa sa chemise afin qu’il ait le plus grand mal à atteindre sa culotte. « C’est dans une cellule de prison que j’ai vu un dessin comme ça ! » continua Edmond. L’autre

planta encore un baiser dans le cou de Tania, puis s'écria : « Il faut qu'on y aille, Edmond, si on doit être de retour avant l'aube !... Tu nous attends ici, ma Tania ?

— Comme tu veux... Tant que tu payes ! lui répondit-elle, gouailleuse.

— J'en ai un plein sac dans l'entrée !... »

Dans le vestibule, Auguste retira son peignoir. Vêtu d'un simple bermuda et d'un maillot, il enfila une veste brune agrémentée d'une capuche, laissa son chapeau à large bord, chaussa des souliers en cuir de synthèse et chargea un sac sur son dos. « On peut y aller ! dit-il.

— Qu'est-ce que vous trimblez dans votre sac ? demanda Edmond.

— Des *pens de river* ! C'est pour payer Laurent... Tania me coute cher ! Une vraie fortune... Pour le même prix, la *doliène* est moins lourde, mais je préfère ça !

— Vous risquez gros à vous balader avec une telle quantité de *pens de river* ? Si on découvre que vous transportez ça dans votre sac...

— T'inquiète pas !... coupa Auguste. On croit que c'est de l'eau... Puis t'es là ! Tu m'aideras au cas où... »

Il fallait compter une heure et demie pour rejoindre Laurent par le parcours recommandé. Mais on pouvait diviser ce temps par deux si l'on coupait par le centre-ville. Le chemin était plus direct et plus dégagé, sauf qu'il courait au milieu de ruines menaçantes et traversait des quartiers malfamés, expliquant que peu de gens s'y aventuraient. Jamais Edmond n'aurait emprunté cet itinéraire, d'autant qu'ils portaient tous deux un *groskyer* et n'étaient pas armés. Mais Auguste voulait gagner du temps en évitant les ruelles encombrées. Il était souvent passé par là et il ne lui était jamais rien arrivé.

L'entrée du quartier était obstruée par une montagne de gravats. C'était un monceau de blocs à l'équilibre instable taillés dans du grès

des Vosges. Des fragments de corniches, de pinacles, de sculptures gisaient, épars, au milieu d'un enchevêtrement de vitraux multicolores sertis dans leurs baguettes de plomb. Des gargouilles grimaçantes, des têtes décapitées, des corps mutilés jonchaient des tapis de dentelles de pierre brisées. On n'aurait pu imaginer un lieu plus hallucinant et plus chaotique que cet amas de ruines issu de l'effondrement d'une cathédrale gothique. Il se dressait au sommet de cet amas les vestiges d'une façade ornée de statues et ajourée d'une grande rosace miraculeusement préservée. Elle témoignait du gigantisme et de la délicatesse de l'édifice. Après s'être démené pour gravir ce sérac minéral à l'équilibre instable, Edmond s'arrêta devant les derniers restes intacts du monument. Happé par leur élégance et leur splendeur, il aurait voulu les admirer quelques secondes, mais Auguste lui demanda de se dépêcher. Sans perdre un instant, les deux hommes descendirent le versant opposé et se retrouvèrent bientôt dans une rue étroite jonchée d'éboullis et flanquée de hautes maisons à colombages toutes aussi décrépites les unes que les autres. Menaçant de s'écrouler à tout moment, ces habitations éloignaient les milices, et en même temps attiraient les crapules qui pouvaient s'adonner à leurs trafics en toute impunité. Mais comme souvent lorsque la loi du plus fort est la seule qui règne, il était courant d'assister, en pleine rue, à des règlements de compte et à des rixes sanglantes. C'est ce qui se produisit cette nuit-là, tandis qu'Auguste et Edmond descendirent cette ruelle délabrée de l'ancien centre-ville.

Surgissant dans leur dos, un individu saisi d'une frayeur incontrôlée les dépassa en courant, tel un dératé. Vingt mètres plus loin, il se retourna pour regarder derrière lui. Outre Auguste et Edmond, béats de surprise, il dut apercevoir une menace, car il sortit une arme de poing et se mit à tirer dans leur direction. Les deux hommes eurent tout juste le temps de s'abriter au milieu des décombres d'un balcon qui s'était décroché d'une façade, et déjà des déflagrations éclatèrent de l'autre côté de la rue. Les échanges de tirs nourris durèrent une trentaine de secondes ; Auguste et Edmond, blottis dans un renforcement formé par la dalle brisée du

balcon, entendirent soudain un vrombissement assourdissant venu du ciel ; la ruelle plongée dans la pénombre s'éclaira d'une lumière aveuglante. Les tireurs avaient cessé le feu. Le temps resta suspendu, puis une averse de balles de gros calibres s'abattit sur eux. Des éclats fusèrent de toutes parts, laissant de profonds impacts dans les murs et la chaussée. Quelques projectiles sifflèrent aux oreilles des deux hommes, d'autres tombèrent à quelques mètres d'eux, mais aucun ne les toucha. En revanche, les tireurs n'eurent pas cette chance. Leurs corps sans vie jonchaient le sol, comme purent le constater Auguste et Edmond lorsqu'ils se relevèrent après le départ des drones.

Sans dire un mot, tremblants, ils se remirent en route. Ils passèrent à côté du coureur qui les avait doublés quelques minutes auparavant. Son corps déchiqueté gisait sur un tas de terre. En le voyant, Auguste ne put retenir sa colère : « Comment peut-on encore porter une arme à feu ?... Il faut être un crétin !... Le moindre morceau de métal lancé à plus de 200 km/h est immédiatement repéré par les drones qui viennent t'exploser la tête, et lui y dégage son pétard !... Il en a fallu de peu qu'on se fasse descendre !... Merde ! » Déjà, des curieux se pressaient vers les lieux du drame pour constater les dégâts que les drones tueurs avaient causés. Intrigués par le ramdam, des habitants interpellèrent les deux hommes pour les interroger. Mais eux, la tête enfoncée dans leur capuche, le regard rivé à terre, tracèrent leur chemin sans réagir. Un peu plus loin, ils allaient croiser un attroupement au-dessus duquel tournoyaient des drones. Des curieux s'étaient amassés autour d'une compagnie d'hommes en bleu, qui, eux-mêmes, formaient un périmètre de sécurité autour d'un chantier où des ouvriers se hâtaient de réparer des installations électriques. Sans doute que les travaux étaient trop compliqués pour les confier à des drones qui assuraient habituellement l'entretien des aménagements publics.

C'est ainsi qu'après avoir doublé ce chantier, traversé le lit desséché d'une rivière et une grande place couverte de tentes, après avoir remonté une avenue rectiligne encombrée de baraquements

insalubres, ils se présentèrent devant l'immeuble du 14 de la rue Schwendi. Un homme au ventre proéminent gardait l'entrée d'un passage. « Salut Porter ! » lui lança Auguste. « Je viens voir Laurent ! » L'autre, qui se donnait un air méchant alors que son apparence trahissait une gentillesse affable, se contenta de lui répondre par un battement de sourcils. Plus loin, Auguste chuchota à Edmond : « Dans le bide de ces gros lards ! Voilà où vont les *pens de river* que je rapporte... » Le passage débouchait dans une arrière-cour où courait une plateforme de débarquement de denrées. Elle datait de l'époque où des trafics en tout genre avec les ghettos voisins étaient encore admis. Trois hommes assis au bord de cette plateforme discutaient ensemble. « Ah Auguste ! » dit l'un d'eux, en apercevant les deux visiteurs. « Où t'as laissé la belle Tania ? ajouta-t-il, le sourire narquois.

— Julius !... dit Auguste sur un ton désinvolte, t'as pas les moyens de t'la payer... Fais-toi une raison !... »

Et tandis que les hommes s'échangeaient une poignée de main virile, Auguste interrogea à la cantonade : « Laurent est là ?

— Viens, dit Julius. Suis-moi... Il t'attend... »

Julius se mit d'un bond sur ses jambes et conduisit les deux hommes jusqu'à une petite guérite vitrée qui se dressait au fond d'un hall désaffecté et crasseux où plusieurs couchages étaient installés à même le sol. À l'intérieur de la guérite, sous une lumière blafarde, un type à la mine patibulaire jouait sur son *substrim*. Quand il vit Auguste, il se leva nonchalamment et alla à sa rencontre en roulant des épaules. « Salut mon brave ! dit-il, en claquant la main d'Auguste.

— Salut Laurent ! répondit celui-ci, je te présente Edmond. Je t'ai parlé de lui dans mon dernier message... »

Laurent, l'air inquisiteur, toisa Edmond avant de lui tendre une main ferme. « Voilà tout ce que je te dois ! », dit pendant ce temps-là Auguste, tout en retirant le gros havresac qu'il portait sur le dos. Devant Laurent, Auguste avait perdu son assurance et son ironie grinçante. Il se comportait comme un serviteur dévoué. De toute

évidence, Laurent l'impressionnait. Un brin moqueur, celui-ci demanda à Edmond : « Tu veux voir la mère Osso ?

— Oui, répondit Edmond, je cherche un homme, William Klein. Auguste prétend qu'elle saurait me dire où il se cache...

— Merci pour tes provisions !... fit Laurent qui s'était déjà retourné vers Auguste. Mais pourquoi tu me ramènes cette taupe de l'*Extat* ?... Tu crois quoi ?... Que la mère Osso va rencarder tous les vendus qui débarquent dans le ghetto ?... »

Chapitre IX

Jeudi 4 aout 2095 ; 12 h 52 ; prison centrale

Étendu sur sa couchette, il se demandait quelle était la personne que ce petit garçon réclamait à cor et à cri ? Depuis que les hommes des escadrons Durfier étaient venus l'arrêter, il n'avait plus de nouvelles de sa femme et de son fils, Jimmy. Privé de son *subtrim*, il était incapable de les contacter. Que savaient-ils de sa situation ? Peut-être le croyaient-ils mort. Il avait questionné les gardiens à leur sujet, mais il n'avait obtenu aucune réponse. Il leur avait demandé la permission d'envoyer un message à sa femme, mais ils avaient refusé. C'est cette incertitude qui l'inquiétait le plus et qui le rendait toujours plus attaché à ce petit garçon dessiné sur le mur. Il ressassait tout ça, lorsque le bruit diffus se manifesta à nouveau. Il l'avait déjà entendu la veille. C'était une voix sourde, très lointaine. Il se leva alors et fit le tour de sa cellule. Il voulait comprendre d'où elle provenait. Cela venait de tous les côtés à la fois. Il était impossible de déterminer sa source. Il était resté de longues minutes, l'oreille collée contre le mur, puis avait fini par abandonner ses investigations. Sans doute le marmonnement d'un gardien dans le couloir, avait-il conclu. La voix s'était tue peu de temps après qu'il se soit recouché.

Il se mit alors à ruminer les moments qu'il avait vécu avec William Klein dans le *Stère*, puis dans le *Grosky*. Il ne pouvait croire que cet ami, auquel il se sentait si proche, ne lui ait rien dévoilé de ses projets. Il avait été surpris d'apprendre qu'il était un traître à l'*Extat*, que son comportement exemplaire n'était qu'une façade. Cette imposture ne le confortait pas moins dans l'idée que William Klein était un être à part. Et bien qu'il n'approuvât pas son attitude, Edmond ne pouvait s'empêcher de ressentir de l'admiration pour lui. Avoir si bien su cacher son jeu, si bien su duper l'administration l'impressionnait. Quand les hommes en bleu lui avaient révélé la

supercherie, il avait été surpris. Car il avait beau chercher, solliciter sa mémoire, d'aussi loin qu'il s'en souvenait, rien, absolument rien, ne laissait supposer que derrière le William Klein, l'irréprochable William Klein, se dissimulait un redoutable ennemi de l'*Extat*. William Klein avait toujours paru exemplaire, et dans son comportement, et dans ses propos. Jamais il n'avait montré le moindre signe d'insoumission. C'était un élément remarquable et remarqué de l'*Extat*, un élément digne de confiance. Pour s'en convaincre, Edmond se mit à retracer mentalement le parcours de son ami.

William Klein avait effectué son stage préparatoire dans une annexe du département strasbourgeois des neurosciences computationnelles. C'est ce même département qu'il avait rejoint après avoir réussi son passage dans l'*Extat* – lequel passage se matérialisa par l'incontournable implantation de la tige de Salmian. À son nouveau poste au sein d'une équipe de chercheurs brillants et triés sur le volet, il obtint rapidement des résultats prometteurs, ce qui lui valut de se faire remarquer en haut lieu. Par l'entremise du doyen, un savant affable qui avait à cœur d'encourager la carrière des plus méritants, les autorités ne tardèrent pas à lui accorder les ressources et les crédits indispensables à la création d'un laboratoire d'importance. Mieux encore, on lui donna carte blanche pour mener, dans son domaine, les travaux qu'il souhaitait entreprendre. Si les autorités lui firent ce pont d'or, c'est qu'elles espéraient le voir trouver des remèdes à des maux qui menaçaient l'avenir des élites. L'attente était d'autant plus grande que des générations de chercheurs s'y étaient déjà cassées les dents. Cette menace avait pour origine les interactions néfastes entre la tige de Salmian et les ordonnanceurs de Rister.

On savait en effet depuis longtemps qu'il existe au sein du cortex cérébral un îlot de cellules nerveuses bien particulier, qu'on appelle les ordonnanceurs de Rister. Ces derniers, reliés aux neurones sensoriels de l'ouïe, du toucher, de l'odorat, du goût et de la vue, sont exclusivement stimulés par les signaux provenant du milieu extérieur. Le rôle de ces ordonnanceurs se résume à traiter ces signaux sensoriels afin que par la suite, lorsqu'ils sont sollicités par

la mémoire, ils soient perçus comme un souvenir relevant de la réalité et non de l'imaginaire. Ainsi, à l'inverse d'un rêve, d'une fiction, d'une pensée, l'information neuronale qui est traitée par les ordonnanceurs de Rister est identifiée par la conscience comme appartenant à une situation vécue. C'est en exploitant les propriétés des ordonnanceurs de Rister que les événements fictifs engendrés au sein du *Grosky* sont considérés par le cerveau comme un phénomène réel. Plus précisément, les informations produites par le *Grosky-d*, à partir d'une reconstitution de la réalité, sont envoyées au cerveau par l'intermédiaire du *groskyer*, qui les interprète comme relevant d'une expérience personnelle. Ceci est possible grâce à la tige de Salmian qui stimule les ordonnanceurs de Rister à la manière des neurones sensoriels.

Si cette technologie avait fait ses preuves, si son fonctionnement était convaincant, si les impressions qu'elles suscitaient étaient marquantes, en revanche, certains problèmes subsistaient. En effet, nourrir le sentiment qu'un rêve appartient à la réalité n'est pas sans conséquence sur l'équilibre psychologique. Créer, par exemple, l'illusion que les images répétées d'un homme se jetant d'un toit, d'un soldat se faisant abattre ou encore d'une agression relevaient du vécu pouvait provoquer des séquelles psychologiques graves et irréversibles. Sans parler de l'influence que ces chimères pouvaient exercer sur les choix, les réactions et les comportements futurs d'un individu. Ainsi, stimuler les ordonnanceurs de Rister avec des flux d'information provenant d'un imaginaire pouvait s'avérer dangereux. Pour remédier à ces effets néfastes, un dispositif, utilisant le niveau de prégnance, permettait aux individus de diminuer l'impact d'un événement traumatisant sur leur conscience. Mais là encore, des phénomènes curieux apparaissaient.

Ce dispositif permettait certes de moduler l'intensité des stimulations que la tige de Salmian envoyait aux ordonnanceurs de Rister. Et alors qu'une prégnance réglée à zéro n'avait aucune incidence sur les ordonnanceurs, une prégnance de huit reproduisait le fonctionnement normal du cerveau. Mais entre ces deux extrêmes, l'esprit flottait dans un univers de semi-réalité, un état qui

n'existe pas dans la nature, sauf lors de phases très courtes du sommeil. Si dès lors, cet état artificiel permettait d'éprouver des émotions fortes tout en réduisant les risques relatifs à une grossesse trop élevée, il était également à l'origine de phénomènes curieux qui, dépourvus de conséquences à court terme, pouvaient s'avérer catastrophiques à la longue. Trop exposé à ces états intermédiaires, l'organisme finissait par développer un système de défense qui se traduisait par une perte complète de la notion de réalité. Tout se passait comme si les ordonnanceurs de Rister ne jouaient plus leur rôle. Aussi, sans précautions particulières, les individus étaient atteints d'une forme grave de schizophrénie et se retrouvaient perdus dans un monde imaginaire. Ils leur arrivaient, après cela, de ne plus savoir si un événement avait été vécu ou non, si leur femme était bien leur femme, ou s'ils étaient devant la porte de leur logement, par exemple. Pour éviter ces séquelles – irréversibles –, les élites s'administraient un opiacé connu sous le nom de *doliène*. Son activité était telle qu'elle était également utilisée pour lutter contre les formes graves de dépression. Or la *doliène*, comme toutes les drogues, provoque un effet de dépendance si l'on en abuse, obligeant les élites à espacer leurs séances dans le *Grosky*.

Ainsi, à cause de phénomènes pervers touchant au *Grosky*, un nombre grandissant d'élites souffrait de chocs posttraumatiques, de schizophrénie ou de dépendance à la *doliène*. Et ceux qui choisissaient de ne plus séjourner dans le *Grosky* ne tardaient pas à sombrer dans de graves dépressions, dues en grande partie aux effets d'un enfermement dans l'*Extat*, une cité souterraine claustrale privée de lumière du jour et d'espaces. De là, craignant pour l'avenir des élites, les autorités menaient une politique active dans le domaine de la recherche neuronale. Elles promouvaient, sans regarder à la dépense, les laboratoires dont les travaux portaient sur la découverte de remèdes à ces maux. Dans le monde entier, des chercheurs étudiaient le moyen de se passer de la *doliène* sans sombrer dans la schizophrénie. Avant qu'il ne soit poursuivi, William Klein était de ceux-là. Il étudiait plus particulièrement les actions de

la *doliène* sur les ordonnanceurs de Rister quand ces ilots de cellules étaient soumis à des signaux sensoriels anormalement faibles. Ses résultats étaient régulièrement publiés dans des revues prestigieuses, et leur pertinence se voyait saluée par les autorités scientifiques. C'est pourquoi l'administration lui avait octroyé tant de moyens, aussi bien dans le cadre de son activité qu'à titre personnel.

Alors pourquoi William Klein s'est-il comporté en traître, pourquoi s'est-il enfui ? C'est ce que ni Edmond ni les autorités ne s'expliquaient. En attendant, William Klein se retrouvait au centre d'une enquête qui ne devait rien laisser au hasard. Les autorités désiraient connaître tous ses faits et gestes. Dans ce but, elle interrogeait tous ceux qui l'avaient côtoyé. Elle ne voulait négliger aucune piste, aucun élément qui puisse faire progresser l'enquête. Cet examen scrupuleux de ses agissements expliquait à lui seul pourquoi les hommes en bleu s'acharnaient de cette façon sur Edmond. Celui-ci était la victime collatérale d'une guerre que l'administration était en train de mener contre William Klein. Mais avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait rien ajouter à ce qui était déjà révélé.

Ce matin encore, on l'avait interrogé. Pendant une heure, on lui avait crié dessus. L'homme à la carrure imposante et son sbire n'y étaient pas allés de mainmorte. Comme toujours, il avait répondu qu'il ne savait rien, qu'il avait tout dit, mais ils avaient continué à le frapper, à le sommer d'avouer. On lui avait demandé d'apporter des précisions sur des événements dont il ignorait tout. Les hommes en bleu pensaient avoir affaire à une forte tête. Lui, continuait à ne pas comprendre les raisons de cet acharnement. Il souffrait de multiples ecchymoses. Il avait fini par en vouloir à William Klein de l'avoir mis dans cette situation. Tous ces coups qu'il avait reçus, ces jours d'isolement, cet éloignement des siens, c'est à lui qu'il les devait. Si seulement les hommes en bleu avaient cru en sa bonne foi ! Mais Edmond pouvait jurer ses grands dieux qu'il ne savait rien, les autres ne voulaient rien entendre. Il avait toujours été un bon élément. Il s'était toujours montré obéissant, n'avait jamais commis d'actes répréhensibles laissant filtrer un doute sur sa droiture. Aussi, rien ne

justifiait qu'il fasse l'objet d'un tel châtement. Malheureusement, il était l'ami de William Klein et il avait passé beaucoup de temps avec lui dans le *Grosky*. Pour rien arranger, les hommes en bleu venaient de découvrir qu'Edmond avait fait son stage sous la direction de John Sudergeon. Et il fut encore frappé pour ne pas l'avoir dit.

Edmond revivait quotidiennement le même calvaire. Tous les matins, vers les dix heures, on l'emmenait dans une des cellules qui s'ouvraient sur la place ronde coiffée d'un aigle. Là, l'homme à la carrure imposante et son sbire commençaient par le frapper. Dans d'autres circonstances, on aurait parlé d'une mise en jambe, d'un échauffement. Dans le cas présent, c'était une manière pour eux d'intimider leur victime. Ils espéraient sans doute qu'après une nuit de réflexion et quelques coups bien sentis, Edmond passerait aux aveux. Mais ce n'était qu'efforts gaspillés en pure perte. Après une vingtaine de minutes, voyant qu'il frappait et menaçait en vain, l'homme à la carrure imposante racontait quelques bribes d'histoire prélevées au hasard de la vie de William Klein. Il attendait encore quelques minutes, guettant dans le regard d'Edmond l'étincelle qui le ferait passer aux aveux, puis, n'y décelant que le vide sidéral d'une bête désarmée, ils se remettaient à le frapper. C'est ainsi qu'entre les coups et les intimidations, Edmond prit peu à peu connaissance des faits qui avaient conduit l'administration à poursuivre William Klein.

Les autorités avaient découvert que William Klein réalisait des recherches en marge de ses travaux officiels. Par hasard, l'un de ses collaborateurs avait mis la main sur ses cahiers de laboratoire et, au vu des résultats qui y étaient consignés, s'était empressé de les remettre aux autorités. C'est en épluchant ces cahiers que la sécurité de l'*Extat*, aidée de scientifiques, avait reconstitué le cheminement de ces travaux clandestins et pris connaissance des réflexions personnelles qui s'y reportaient. William Klein avait entrepris ces recherches à la suite d'une découverte inopinée. Il avait constaté que des aires du cerveau qui, habituellement, ne présentent aucune activité, se réveillaient subitement lorsqu'on soumettait les ordonnanceurs de Rister à une prégnance de huit. Cela était

particulièrement vrai quand on utilisait des *groskyers* de nouvelle génération. Beaucoup de chercheurs avant William Klein avaient sans doute remarqué cette singularité, mais aucun n'y avait prêté attention. Peut-être avaient-ils cru à un artéfact. Il faut dire que la manifestation était si infime qu'il n'était pas difficile de la sous-estimer. Mais le génial instinct de William Klein voulut qu'il s'intéressât de plus près à ce phénomène. Il pensa d'abord que cette activité cérébrale inattendue provenait d'une connexion imparfaite entre la tige de Salmian et les ordonnanceurs de Rister. Mais il comprit rapidement son erreur. En fait, elle était due à une intensité du signal légèrement supérieure à celle habituellement produite par les neurones sensoriels. En effet, les *groskyers* de nouvelle génération réglés sur une prégnance de huit émettaient un signal plus puissant que la normale. En s'intéressant à ce qui avait toujours été considéré comme un épiphénomène, William Klein mit en évidence un dysfonctionnement du *groskyers*. Cette découverte aurait dû faire l'objet d'un rapport de sa part, obligeant les ingénieurs à revoir leur appareil. Mais William Klein ne rédigea jamais ce rapport. Il n'en parla à personne. Car, de ses analyses approfondies, il avait tiré des observations qui l'intriguaient.

Durant ses expériences, il avait remarqué que les aires de l'encéphale qui étaient le siège d'une mémoire inaltérable, formée dans les premières années de la vie, s'activaient lorsque l'on soumettait les ordonnanceurs de Rister à une intensité légèrement supérieure à la normale. Grâce à cette mémoire, une personne est capable de se tenir debout, de marcher, de prendre un objet, de parler, de respirer, autant d'activités conscientes qui s'effectuent sans que le sujet y porte une attention particulière. Une prégnance de huit avait donc le pouvoir de modifier un centre névralgique de la plus haute importance. C'est cette constatation qui intrigua William Klein. D'après lui, cette mémoire ne pouvait être altérée sans avoir des répercussions sur les automatismes d'un individu. Persuadé que ces signaux avaient une incidence sur le comportement, il prit la mesure de sa découverte. Il dut se dire qu'il n'en garderait pas longtemps le contrôle s'il la diffusait ; qu'après cela, de nombreuses

équipes dans le monde s'en arracheraient les fruits. Il avait surtout la conviction qu'il tenait là quelque chose d'important qui pourrait lui être utile à titre personnel. Ce sont les raisons qui le menèrent à réaliser ses études en secret et à ne les mentionner dans aucun compte rendu officiel. De toute évidence, il ne voulait pas qu'elles lui échappent. Aussi demanda-t-il à ses chercheurs d'effectuer des expériences sans leur en révéler les finalités. Les résultats ne se firent pas attendre. Ils allèrent au-delà de toutes ses espérances.

Deux questions se posaient dès lors : quel type de signal venait perturber la mémoire inaltérable, et quels effets produisait-il ? Pour la première question, William Klein monta une équipe de chercheurs qui travaillèrent d'arrachepied à son élucidation. Comme souvent, leurs expériences étaient réalisées sur des *sourtis*, des cobayes humains munis de tiges de Salmian et plongés dans un coma artificiel permanent. Ils avaient pour avantages d'être dociles et de se connecter facilement au *Grosky*. Ils étaient particulièrement utiles dans les études touchant aux relations entre le cerveau et le *Grosky*. Dans ce cas précis, le protocole expérimental prévoyait de soumettre les ordonnanceurs de Rister à des stimulus sensoriels, puis, par résonance magnétique nucléaire, d'en observer les conséquences sur les fameuses aires du cerveau. Les chercheurs utilisèrent d'abord des signaux visuels de différentes intensités et de différentes longueurs d'onde. Malgré leur pugnacité, ils ne parvinrent jamais à activer la mémoire inaltérable de cette manière. Considérant que celle-ci commandait l'équilibre, ils eurent ensuite l'idée d'impulser aux ordonnanceurs de Rister des informations générées par la gravitation terrestre. Ils n'obtinrent pas plus de résultats. C'est seulement quand ils firent appel à l'ouïe que les fameuses aires du cerveau réagirent. Là encore, on envoya dans la tige de Salmian toute une batterie de vibrations sonores de fréquences et d'intensités différentes, de la musique et des dialogues aussi, mais sans grand succès. La plupart de ces signaux induisaient peu d'effets. On procéda par élimination, mais la méthode ne se montra pas meilleure. S'il n'y avait aucune logique dans tout cela, il était à

noter, cependant, que les aires en question réagissaient plutôt à des sons complexes.

On s'acharna ainsi jusqu'au jour où un scientifique, excédé après des semaines de recherches stériles, s'en prit à un technicien veule qui l'aidait à réaliser une expérience. Il l'accusa d'être un poids pour l'équipe et lui demanda de s'investir davantage s'il souhaitait garder sa place. Emporté par une colère aussi brève que violente, le scientifique avait exprimé ses menaces par des cris si puissants qu'ils résonnèrent dans les laboratoires voisins. L'esclandre en resta là, mais, plus tard, quand on analysa les aires de la mémoire inaltérable du *sourtis*, sur lequel les deux hommes travaillaient au moment des faits, on s'aperçut qu'elles avaient fortement réagi. Rapidement, un lien fut établi avec les cris proférés par le scientifique. On mena des recherches dans ce sens. Finalement, on découvrit que la mémoire inaltérable n'était jamais mieux stimulée que lorsque les ordonnanceurs de Rister se trouvaient soumis à des ordres stricts prononcés avec fermeté. William Klein venait de découvrir les phrases subliminales et leur effet sur la conscience.

Pour répondre à la deuxième question – quelles sont les conséquences de l'intégration de ce signal dans la mémoire inaltérable ? –, William Klein entreprit seul ses expériences, car il ne pouvait solliciter ses équipes sans trahir le but de ses recherches. Il avait décidé de réaliser ses études en s'aidant du *Grosky*. Quand il y pénétrait, environ une fois tous les trois ou quatre jours, il allait trouver quelques *sourtis* de son laboratoire. Dans le *Grosky*, les doubles de *sourtis* avaient l'apparence d'êtres amorphes. Bercés par le chant des cigales, ils étaient assis les uns à côté des autres sur des chaises en paille alignées devant un mur en pierres sèches. Ils se contentaient de regarder les gens passer. Autour d'eux, baignés de lumière rasante, des champs d'oliviers s'étendaient à perte de vue dans un paysage aride et vallonné. Il allait donc trouver les doubles de certains *sourtis* de son laboratoire et les soumettait à des tests. Ensuite, revenu à la réalité, il faisait rentrer à leur tour les *sourtis* dans le *Grosky* après s'être assuré que leur grossesse était réglée sur huit. À leur retour, alors qu'ils avaient subi les tests de

William Klein, ils étaient soumis à un puissant champ magnétique afin de détecter par résonance magnétique nucléaire l'activité de leur cortex cérébral.

Il serait trop compliqué d'expliquer comment William Klein parvenait à exploiter ces données, mais il finit par comprendre tous les aspects du phénomène. Il ne pouvait y croire tant il paraissait surprenant. À la fin, pour se convaincre qu'il en avait saisi les multiples facettes, il réalisa une dernière expérience, en se passant de la résonance magnétique nucléaire. Il rentra dans le *Grosky*, se rendit devant le mur en pierres sèches où l'un des doubles de *sourtis* était assis, et lui lança sur un ton autoritaire : « Cligne des yeux quand je frapperai dans les mains ! » De retour dans son laboratoire, William Klein alla trouver le *sourtis* en question, l'introduisit dans le *Grosky*, en réglant sa prégnance sur huit et, lorsque celui-ci revint à la réalité, William Klein frappa dans ses mains. Et, en effet, presque immédiatement, les paupières fermées du *sourtis* se contractèrent légèrement. William Klein avait gagné. Il avait découvert qu'en donnant un ordre et une condition à un double, tandis que son appareil était positionné sur huit, l'original répondait malgré lui à la requête qui avait été formulée dans le *Grosky*. C'était stupéfiant. Ce comportement inattendu provenait du fait que l'injonction était intégrée dans une mémoire qui servait à contrôler les automatismes. Ainsi, quand la condition était remplie, tels un réflexe, une main qu'on retire d'une flamme ou un pied qu'on déplace pour retrouver l'équilibre, l'ordre était exécuté en dépit de toute volonté affichée.

Après ses découvertes inopinées sur les ordonnanceurs de Rister et ses expériences sur les *sourtis*, William Klein chercha à confirmer ses résultats sur des personnes douées de conscience. Il craignait que les sujets plongés dans un coma profond, ceux sur lesquels il avait effectué ses travaux jusque-là, aient un comportement différent des individus ordinaires. Son cahier de laboratoire montre que pour valider ses conclusions, il jeta son dévolu sur un ingénieur des transmissions qui travaillait pour la radio d'État. Pour William Klein, cet homme présentait plusieurs critères : il se rendait systématiquement dans le *Grosky* avec une prégnance de huit, il

fréquentait des univers connus de tous et il était en mesure de provoquer des incidents capables d'être perçus par le plus grand nombre. C'était autant de critères qui répondaient au besoin de l'expérience, qui en facilitaient la mise en œuvre et qui produisaient des résultats sans ambiguïté. D'après ce qu'on peut déduire des rapports qu'il consigna dans son cahier, William Klein parvint à ses fins lors d'une attaque de poulpe géant qui eut lieu dans une carrière de terres rares exploitée dans la fosse océanique d'Atacama, située à huit-mille mètres de profondeur au large des côtes d'Amérique du Sud. Le céphalopode allait détruire la station quand William Klein en profita pour crier à l'ingénieur des transmissions : « Toutes les fois où une page économique débutera, tu interrompras sa diffusion durant dix secondes. » Trois jours plus tard, l'émission économique quotidienne de la radio de l'*Extat* s'interrompit effectivement pendant dix secondes, confirmant les conclusions avancées par William Klein sur les modifications de la mémoire inaltérable par les ordonnanceurs de Rister. Avant qu'il n'ait eu le temps de récidiver, l'ingénieur des transmissions fut démasqué, accusé de sabotage et renvoyé de l'*Extat*.

Chapitre X

Jeudi 11 aout 2095 ; 23 h 33 ; Gambsheim

« Il est l'heure !... Il faut y aller !... » À ces mots, les yeux de Rhonda s'ouvrirent d'un coup. Son regard resta fixé quelques secondes sur le mur qui se dressait en face d'elle. Aucun battement de paupière ne vint altérer l'immobilité de son visage encore figé dans le sommeil. Puis, tout doucement, elle émergea dans la réalité. Elle papillonna des sourcils le temps d'adapter sa vue à la pénombre qui régnait dans la pièce. Elle leva ensuite la tête : Sisterman attendait qu'elle réagisse ; il avait deux longs bandeaux noirs posés sur l'épaule. Elle était assise en tailleur, adossée à un mur, et se rappela qu'elle partait à la recherche de William Klein. Elle grommela, puis regarda autour d'elle. Anastasia dormait encore, recroquevillée en chien de fusil à côté d'un enfant sans bras qui était seul. Sa mère et ses frères et sœurs avaient disparu. Du bout du pied, Rhonda poussa légèrement sa compagne : « Debout ! » dit-elle. L'autre répondit par un gémissement et se releva doucement, frotta ses yeux. « Nous devons y aller ! » répéta Sisterman. Rhonda sortit machinalement un *pens de river* du havresac posé à côté d'elle et en avala le contenu. Anastasia l'imita, mais avec plus de nonchalance. Enfin, toutes les deux se levèrent et se rhabillèrent. Après cela, Rhonda retira une trentaine de *pens de river* de son havresac et les déposa sur un guéridon branlant et crasseux placé dans un coin de la pièce sous une image pieuse. « Voilà pour nous conduire de l'autre côté ! » lança-t-elle. Tandis que Sisterman vint compter les sachets, elle lui demanda si l'entrée du tunnel se trouvait loin. « Je suis désolé ! fit le petit homme à la moustache, mais je ne peux pas vous le dire.... » Elle le regarda, perplexe. Quand il eut fini de compter les *pens de river*, il leur tendit les deux bandeaux qui pendaient à son épaule : « Comment j'ai l'habitude de procéder ? dit-il. Vous allez cacher vos yeux avec ces...

— On ne va rien cacher du tout ! répliqua froidement Rhonda.

— C'est la condition pour que je vous fasse passer le tunnel !... répondit calmement Sisterman.

— Et moi je te dis qu'on ne cachera rien du tout et que tu nous feras passer ce tunnel quand même ! » continua Rhonda.

Sisterman resta de marbre. Toute son attitude reflétait sa détermination à ne pas céder aux intimidations. Il s'était métamorphosé. Il n'avait plus peur des représailles. Ce n'était plus ce petit bonhomme tremblant qui leur avait ouvert la porte quelques heures plus tôt. Il avait pris de l'assurance. Elles ne mirent pas longtemps à relier ce comportement avec l'absence de la femme et des enfants. Il avait craint pour sa famille. Or, maintenant qu'elle avait quitté les lieux – sans doute pour se terrer dans quelque antre éloigné –, il se sentait la force de leur tenir tête. Rhonda essaya tout de même de l'intimider. Elle tira sa batte du fourreau et continua, menaçante : « Tu entends ? Pas de bandeaux...

— Vous faites comme je dis, ou bien vous resterez là ! » répliqua Sisterman, intransigeant et nullement impressionné.

Excédée, Rhonda s'empara de l'enfant qui dormait à quelques pas, et menaça de lui briser le dos avec sa batte. Suspendu par son bras indemne, réveillé en sursaut, l'enfant se mit à pleurer. Sisterman ne réagit pas davantage. « Alors ? menaçait-elle.

— Vous faites comme je dis, ou bien vous resterez là ! répéta Sisterman, imperturbable.

— D'accord !... intervint Anastasia qui savait qu'on n'en tirerait rien de cette façon. Attache-nous tes bandeaux et qu'on en finisse...

— Bien !... fit Sisterman. Quand je vous aurai bandé les yeux, toi, tu agrippes mes épaules et toi, les siennes. Nous avancerons à la queue leu leu le plus proche possible les uns des autres. À aucun moment, vous ne devez lâcher prise ! C'est bien compris ? Il en va de votre vie ! De l'autre côté du tube, des Mustapha vous prendront en charge... »

Rhonda déposa l'enfant, puis s'approcha de son havresac, afin de s'en emparer, mais là, une nouvelle fois, Sisterman leur lança sur un ton autoritaire : « Non, non, pas de sac à dos ! » Comme les deux femmes avaient marqué un temps d'arrêt, il ajouta : « Y'a pas la place ! » Sans dire un mot, elles détachèrent alors le fourreau de sa structure, l'ajustèrent à leur dos, puis y enfouirent leur batte. Ainsi, lestées de leur seule arme, les yeux bandés, elles se mirent en route. Rhonda s'était accrochée à Anastasia, laquelle s'était accrochée à Sisterman, et tous les trois sortirent de la maison en file indienne. Partout autour d'eux s'élevait le tumulte d'une ville en effervescence. Immédiatement, une vive inquiétude s'empara des deux amazones. Elles se sentaient menacées. Privées de la vue, elles percevaient le bouillonnement de la rue comme une puissance hostile. À l'origine de ce brouhaha ambiant dont elles ne pouvaient discerner la source, elles se représentaient mille démons prêts à fondre sur elles. Elles n'avaient pas toutes leurs facultés pour combattre cet ennemi surgi de leur imaginaire. C'est cette vulnérabilité que Rhonda avait redoutée en refusant de porter le bandeau. Cette vulnérabilité leur paraissait d'autant plus insupportable qu'elles devaient faire confiance au freluquet qui les conduisait. Mais après quelques pas, les deux jeunes femmes parvinrent à se contrôler : leur raison domina leur instinct et, résignées, elles progressèrent calmement, se tenant toujours prêtes, néanmoins, à affronter toute forme d'adversité.

Ils prirent à droite, avancèrent sur une centaine de mètres, peut-être plus, puis Sisterman s'arrêta. Il ouvrit une porte qu'il referma derrière lui après que la petite troupe ait pénétré dans ce qui devait ressembler à une cour. Ils continuèrent encore quelques dizaines de mètres, passèrent une autre porte, puis Sisterman prévint : « Attention ! Des escaliers ! » Le groupe se mit alors à descendre des marches aux formes inégales – une multitude de marches. Les bruits de la ville s'estompèrent rapidement et un silence lugubre et pesant s'installa. Sisterman prenait soin d'avertir ses clientes dès qu'un nouvel obstacle se présentait devant eux ou que la nature du sol changeait. Il chuchotait. Si elles n'en connaissaient pas les

raisons, elles suspectaient quelque danger. Pour autant, elles se laissaient entraîner avec docilité, s'évertuant à réprimer leur appréhension. Quelquefois, la descente était interrompue par un palier ou un petit couloir, mais toujours elle reprenait sa plongée dans les profondeurs de la terre. Cette descente leur sembla interminable. Bientôt, les semelles se mirent à craquer : les scorpions. Les craquements s'intensifièrent avec la diminution de la température, puis, subitement, disparurent. Enfin, Sisterman annonça : « Nous sommes au fond ! » Il ajouta : « Désormais, plus un bruit... Et collez-vous à moi... » Ils longèrent alors un couloir, ou plutôt un boyau. Car d'après l'imperceptible écho de leur semelle sur le sol, les parois étaient toutes proches. Ils se serraient donc les uns les autres, ne laissant aucun espace entre eux, avançant avec les plus grandes précautions. Soudain, un son grave, puissant, inquiétant et envoutant à la fois sembla surgir des entrailles de la Terre. Il émanait de partout à la fois. Et tandis qu'il allait en augmentant, ils sentirent leur corps vibrer à l'unisson avec lui. Ce son atteignit un paroxysme, à la limite du supportable, puis s'évanouit comme il était apparu, pour laisser place à un silence émaillé de quelques bruissements d'ailes. À plusieurs reprises, effrayées, Anastasia et Rhonda étaient tentées d'arracher leur bandeau, mais elles se ravisèrent chaque fois en songeant à toutes les histoires qui couraient au sujet des tunnels.

« Nous remontons ! » chuchota Sisterman. Ce fut alors le début d'une pénible et éreintante ascension. Malgré leur excellente forme physique, les deux femmes durent reprendre plusieurs fois leur souffle. Le craquement sous leurs semelles se manifesta à nouveau, puis disparut. La chaleur revint doucement. Elles agrippaient toujours les épaules de celui qui les précédait. Enfin, ils atteignirent la surface. Là, ils marchèrent encore une dizaine de mètres. C'est alors que les deux chargées de mission entendirent des chuchotements devant elles. Des individus devaient attendre un peu plus loin. Comme tout s'était bien passé jusque-là, que Sisterman n'avait pas l'air de s'inquiéter, elles continuèrent à avancer en toute confiance. Après quelques mètres, Sisterman s'arrêta et salua des

hommes. Il échangea quelques mots avec eux ; après quoi, il prit les mains d'Anastasia qui enserraient ses épaules, et se retourna vers les jeunes femmes : « À présent, vous vous trouvez de l'autre côté. C'est ici que je vous quitte. Je vous laisse avec vos nouveaux passeurs, Younès et Soan. Vous pouvez leur faire confiance ! Bonne route encore ! » Sur ces mots, il plaça les mains d'Anastasia sur les épaules de Younès et disparut par là où ils étaient venus tous les trois. Sans décrocher un mot, les deux guides emmenèrent alors les jeunes femmes à travers un labyrinthe de cours aux odeurs multiples, de couloirs et d'escaliers, pour leur faire retrouver la vue sous un abri ouvert qui donnait dans une rue déserte et sombre du ghetto de la Wantzenau. Le quartier était silencieux. Mais en tendant l'oreille, on discernait un imperceptible brouhaha. Des milliers de voix semblaient psalmodier un même texte.

Les deux hommes qui se tenaient devant elles portaient un fez et une grande robe à manches longues et à capuchon. Derrière leur barbe fournie, ils affichaient un certain dédain pour les deux femmes. Était-ce leur musculature, leurs tatouages, leurs piercings qui les entraînaient à adopter cette attitude ? Ou bien savaient-ils qu'elles appartenaient au redoutable corps d'élite de la Reine du ghetto de la Sainte-aux-seins ? Mais Rhonda n'y prêta pas attention. Ce qui la frappa surtout, c'était l'étrange bourdonnement qui s'élevait du quartier. Elle avait toujours associé les nuits d'été aux éclats de voix et à l'agitation. Aussi demanda-t-elle des éclaircissements aux deux hommes. Soan, le plus âgé des deux, lui expliqua que c'était l'heure de la prière, que c'était un devoir de s'y rendre, qu'on ne devait pas se montrer à l'extérieur tant qu'elle n'était pas terminée, sous peine d'être abattu sans sommation par les milices religieuses qui tournaient dans le ghetto et veillaient au respect des lois du prophète. Anastasia s'étonna que Younès et Soan ne participent pas eux-mêmes à la prière. « Ô, tu sais, répondit Younès, nous, si on peut éviter... On est passeur, alors voilà... Toutes les personnes qui entrent dans le ghetto doivent un jour en ressortir... Avec Soan, nous sommes ici pour les conduire où elles veulent... Des *pens de river*, et l'affaire est réglée... Après, on en

donne une partie aux milices religieuses et on est tranquille... » Rhonda interrogea Anastasia du regard : il y a là une opportunité, semblait-elle lui dire. « Pouvez-vous nous conduire au ghetto d'Oberhausbergen ? » demanda Rhonda. Younès, qui avait lui aussi compris tout le profit qu'il pourrait tirer de la situation, répondit : « Soan et moi pouvons vous y conduire !... C'est pas un problème !

— Et combien vous demandez ? fit Rhonda.

— Pas beaucoup... Seulement trois-cents...

— Trois-cents *pens de river* ! s'exclama Rhonda.

— Oui, dit Younès qui, par un signe de la main, conviait les femmes à parler moins fort.

— C'est une fortune ! chuchota-t-elle.

— Y'a des risques... répondit Younès. Vous connaissez les autorités ?...

— On n'a même pas ça sur nous ! ajouta Anastasia.

— Combien avez-vous ? demanda Younès

— La moitié, poursuivit Rhonda.

— Très bien pour la moitié », conclut Younès.

En fait, les tractations allaient durer encore dix bonnes minutes. À la fin, alors qu'une voix avait annoncé la fin de la prière et que la rue reprenait vie, il fut décidé que Younès et Soan conduiraient les deux femmes dans le ghetto d'Oberhausbergen, qu'ils leur feraient traverser le tube Hoerdt-Strasbourg, pour quatre-vingt-quinze *pens de river*, soit un montant trois fois supérieur à celui réclamé par Sisterman. Le marché conclu, Soan et Younès demandèrent à Rhonda et à Anastasia de se presser si elles voulaient atteindre le tunnel avant l'aube. Comme dans tous les ghettos, les ruelles étaient bondées et le petit groupe éprouva les plus grandes difficultés à se frayer un chemin à travers la foule. Ils crurent un moment qu'ils ne pourraient pas gagner le tunnel à temps et qu'ils auraient à passer la journée dans quelque bouge. Mais ils ne tardèrent pas à rejoindre une ancienne départementale. Plus large et moins congestionnée

que la plupart des voies de communication, celle-ci leur permit de rattraper leur retard. Cette route n'en demeurerait pas moins pénible à parcourir. En plus du monde qui y déambulait, là aussi, elle était encombrée de carcasses de véhicules, de conteneurs éventrés, de tôles, de poteaux télégraphiques renversés, de toitures arrachées, d'abris désaffectés et de nombreux autres obstacles en tout genre que la petite troupe devait contourner ou escalader. Il y avait également, par endroits, des massifs imposants de plantes invasives aux propriétés allergènes et urticantes. Sauf à vouloir souffrir de rhinite ou d'exéma par la suite, ils devaient s'en écarter. Entraînées dans les méandres de ce dépotoir urbain, Anastasia et Rhonda suaient sang et eaux. Elles ne pouvaient profiter de la fraîcheur de la nuit pour soulager leur organisme. Car pour respecter les contraintes du ghetto – où il était interdit aux femmes de dévoiler la moindre partie de leur corps, à l'exception des yeux –, elles avaient dû se couvrir de pied en cap, comme la veille lorsqu'elles avaient quitté le palais sous un soleil de plomb. Se fondant incognito dans la foule, elles échappaient aux menaces qui pèsent habituellement sur les étrangers venus des autres ghettos.

Ils marchaient vers le sud-ouest depuis plus d'une heure lorsque la route se vida subitement de ses occupants. Des gens qui avaient aéré leur logement toute la nuit, s'attachaient maintenant à en condamner hermétiquement toutes les issues. La petite troupe ne se trouvait plus qu'à cinq-cents mètres du tunnel. Entre les morceaux d'asphalte arrachés se pressaient des massifs d'ambrosie qu'il fallait constamment éviter. Depuis un moment, Soan et Younès surveillaient les crêtes de la Forêt-Noire qui apparaissaient parfois sur leur gauche entre les immeubles. Ils s'attendaient à voir d'une minute à l'autre un léger liseré rouge se dessiner sur l'horizon. D'après leurs prévisions, à ce rythme, ils avaient le temps de rejoindre le tunnel avant que les *aedes* ne sortent. Ils ne décidèrent pas moins d'accélérer. Ils ne voulaient prendre aucun risque. Depuis leur départ, ils avaient ouvert le chemin et les jeunes femmes les avaient suivis. Alors quand Soan et Younès se mirent à courir, elles en firent autant. Rhonda fermait la marche. Ils zigzaguaient entre les

buissons d'ambroisie. Toute leur attention se portait sur ces obstacles à contourner. C'est pourquoi Anastasia ne vit pas un morceau de métal fiché dans le sol. Aussi, après quelques mètres de course, elle se prit le pied dedans et alla s'écraser lourdement sur un épais panneau publicitaire qui trainait là depuis des lustres. Sous son poids, la paroi du panneau se brisa et elle passa à travers. La chute fut telle qu'elle reçut un violent coup à la jambe. De même qu'un éclat de verre vint lui lacérer la manche et lui creuser une profonde entaille dans le bras gauche. D'emblée, Rhonda se porta à son secours. Gênée par les branches d'ambroisie, elle rencontra quelque difficulté à sortir son amie du piège de verre et de plastique dans lequel elle s'était empêtrée. Quand elle parvint enfin à la remettre debout, suffisamment de temps s'était écoulé pour qu'elles se retrouvent en danger. Au loin, Soan et Younès venaient d'atteindre le tunnel et s'apprêtaient à y entrer. Un épais liseré rouge suivait désormais la ligne des crêtes. Comprenant l'urgence de la situation, Rhonda exhorta Anastasia à se hâter. Mais celle-ci, une cuisse endolorie, ne pouvait avancer que par claudication. Rhonda lui saisit alors le bras – celui qui était indemne –, le passa derrière sa nuque et porta son amie jusqu'à l'abri salvateur.

Quand elles arrivèrent à l'entrée du tunnel, les moustiques bourdonnaient déjà autour d'elles. Rhonda frappa frénétiquement à la porte qui condamnait le passage. Aussitôt, une poigne vigoureuse l'ouvrit et entraîna les deux femmes à l'intérieur où une lumière émise par des diodes électroluminescentes refoula les *aedes* qui les cernaient. Avant même de savoir où elles étaient tombées, les deux amazones, affolées, se déshabillèrent entièrement et inspectèrent minutieusement leur corps pour vérifier que l'un de ces insectes voraces n'était pas en train de se gaver de leur sang. La main levée, elles se tenaient prêtes à écraser le premier qu'elles surprendraient, mais par chance n'en virent aucun. Au lieu de cela, Anastasia remarqua sur son bras sanguinolent un rond jaune avec en son centre un minuscule point rouge. « Regarde ! » lança-t-elle à Rhonda. Celle-ci s'approcha et découvrit ce que tant de gens redoutaient. Dans toute la population, cette auréole jaune marquée

d'un point rouge suscitait une peur panique, irrationnelle, une véritable psychose. Il suffisait de parler de la fièvre des lueurs pour que tout le monde se taise et écoute. Les gens se méfiaient tellement des *aedes* que le nombre de ceux qui souffraient de cette affection se révélait bien inférieur à celui des malades atteints de cancers ou de malformations congénitales, par exemple. Aussi, quand Rhonda découvrit cette tache jaune sur le bras de son amie, un terrible sentiment d'effroi la submergea : Anastasia était perdue ; ses jours étaient comptés ; elle la voyait déjà les yeux injectés de sang et la peau couverte de plaques violacées mouchetées de pustules purulentes. Mais elle parvint à se dominer. Peut-être même refusa-t-elle d'y croire, car elle adopta une attitude de déni : « Ce n'est rien ! lui dit-elle. Une simple pique !... » Anastasia se laissa convaincre sans mal. Elle aussi voulait croire qu'elle n'avait pas été piquée par un *aedes*. « Par contre, il faut soigner ton bras pour ne pas choper une septicémie ! » continua Rhonda.

Elle venait de prononcer ces mots quand elle jeta un regard autour d'elle pour prendre connaissance de l'endroit dans lequel elles étaient tombées. C'est là qu'elle vit dans la pénombre une dizaine d'individus, les yeux écarquillés, en train de se délecter du spectacle de leur nudité. Soan et Younès se trouvaient parmi eux. Rhonda envoya aussitôt un signe à son amie qui, à son tour, découvrit, stupéfaite, ces dix individus qui les fixaient avec un air lubrique. Elles voulaient se rhabiller pour mettre un terme à l'image affriolante qu'elles offraient, mais deux ou trois jeunes hommes, les plus téméraires, les plus excités, aussi, firent mine de s'approcher. Cette hardiesse réveilla chez les deux femmes leur instinct de guerrière et, au lieu de se saisir de leurs vêtements, elles empoignèrent leur batte cloutée pour se placer en position de défense, prêtes à fracasser la tête du premier qui tenterait d'avancer. Impressionnés par ces deux maitresses femmes à la musculature parfaite qui, bien campées sur leurs deux jambes, se tenaient devant eux telles des déesses face au géant Pallas, ils n'osèrent plus hasarder un pas. « Laissez-les se rhabiller ! » marmonna alors un vieil homme assis en retrait dans un

coin de la pièce. « Qu'on aille chercher Hafsa pour qu'elle la soigne ! » rajouta-t-il.

Le temps que les deux jeunes femmes – toujours prêtes à se saisir de leur batte – se rhabillent, une créature voilée de la tête au pied se présenta dans la pièce avec de quoi panser et désinfecter la plaie d'Anastasia. Elle s'occupa de sa blessure avec une délicatesse infinie. Pendant ce temps, le vieil homme rappela à Rhonda le contrat qu'elles avaient conclu précédemment avec Soan et Younès. Il lui réclama les quatre-vingt-quinze *pens de river* qu'elles s'étaient engagées à payer pour accéder au ghetto d'Oberhausbergen. Elles versèrent la somme, après quoi on les conduisit dans un hangar au centre duquel se trouvait une cage d'ascenseur rehaussée d'un chevalement en bois. Un jeu de molettes, de poulies et de câbles actionnait une plateforme qui s'enfonçait dans un puits de mine creusé sous la structure. C'est là qu'elles allaient passer la journée, préférant se reposer en surface, malgré la chaleur qui y régnait, plutôt que dans un souterrain. Puis vers le soir, elles montèrent sur la plateforme avec Soan et Younès, et, entraînées par les individus qui les avaient accueillies, disparurent dans les profondeurs de la Terre. Après une interminable descente, elles parvinrent dans une petite galerie à peine éclairée et au plafond bas. Là, un wagonnet en forme de cercueil était posé sur des rails qui s'enfuyaient sous une trappe. C'était une caisse étanche, sans aération ni lumière, dans lequel un seul homme pouvait tenir couché.

Younès demanda alors aux deux femmes de l'écouter : « Nous allons vous enfermer dans cette boîte et vous faire passer le tube l'une après l'autre. Surtout, ne pas ouvrir tant que vous ne serez pas arrivées de l'autre côté : très important. C'est seulement quand vous entendrez une clochette que vous pourrez déverrouiller le couvercle avec ça. » Younès désignait une manette fixée sur la paroi intérieure de la caisse. « Vous arriverez dans une grotte, continua Younès. Vous verrez, sur un mur, y a une poignée rouge. Vous l'actionnerez. Un vieux devrait venir vous chercher. » Après cela, Soan et Younès invitèrent Rhonda à prendre place dans la caisse qu'ils refermèrent sur elle avec soin. Une dizaine d'attaches maintenaient le couvercle

solidement plaqué sur les parois. La boîte était si hermétiquement condamnée que son occupant ne possédait, pour respirer, que l'oxygène enfermé avec lui, soit moins de deux heures d'autonomie. Après s'être assuré que la caisse était parfaitement close, les deux hommes lui tournèrent le dos et se saisirent d'une corde posée à terre. Celle-ci sortait d'un orifice percé dans la paroi au-dessus des rails, courait au plafond, s'enroulait autour d'une poulie, avant de suivre le sol et se finir par un nœud fixé à l'arrière du wagonnet. Ils tirèrent sur la corde et aussitôt le cercueil sur roulette s'ébranla et disparut par la trappe. Entraîné à la force des bras, il s'éloigna dans un étroit conduit.

Comme tous les tunnels creusés sous les tubes, celui-ci était infesté de frelons velus. Afin que ceux-là n'atteignent pas la zone de départ et d'arrivée des wagonnets, des clapets avaient été installés tout au long du parcours. On avait étudié le système de manière à laisser circuler un véhicule tout en interdisant le passage des insectes. Or, si ces clapets protégeaient efficacement les gens contre l'attaque des frelons, il n'était pas rare que leur mécanisme se coince et paralyse le trafic dans le tunnel. C'est ce qui arriva ce jour-là. Cela faisait une dizaine de minutes que Soan et Younès tiraient sur la corde, lorsque celle-ci se tendit brutalement. Ils leur suffirent d'appliquer une pression plus importante et le wagonnet reprit sa course normalement. Mais un peu plus loin, cela se reproduisit, puis plus loin encore. Enfin, au bout de la quatrième fois, la caisse resta bel et bien bloquée sans qu'il soit possible d'y remédier. Les deux hommes eurent beau insister, tirer à hue et à dia, se faire aider d'Anastasia dont ils pouvaient envier la force, rien n'y fit. Ils choisirent alors de ramener le wagonnet sur quelques mètres, puis de le renvoyer sur le clapet avec suffisamment d'élan pour le décoincer en le percutant. Mais cette manœuvre, comme les précédentes, se solda par un échec. Après l'avoir exécutée en y mettant tout leur cœur, Soan et Younès s'étaient arrêtés, guettant quelque chose. Et en effet, un vrombissement sourd provenant du boyau leur vint aux oreilles. Ils se regardèrent, l'air à la fois entendu et inquiet. Les frelons avaient été réveillés par le bruit du choc sur le

clapet. « C'est quoi ce bruit ? » demanda aussitôt Anastasia. Sans répondre, les deux hommes recommencèrent l'opération et échouèrent une nouvelle fois. Ils essayèrent encore, mais sans plus de succès. Cela faisait une demi-heure que Rhonda était enfermée dans sa caisse et le bourdonnement s'était transformé en un grondement menaçant. Finalement, sous l'œil inquiet d'Anastasia, Soan et Younès, qui n'avaient jamais cessé de s'invectiver dans leur langue, décidèrent de ramener le wagonnet. Mais à nouveau, il se bloqua après quelques mètres. Ils pouvaient tirer sur la corde comme des forcenés, il n'y avait rien à faire ; la boîte ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Anastasia et les deux hommes allaient se démener ainsi pendant plus d'une heure. Mais que ce soit dans un sens ou dans l'autre, et ce malgré tous leurs efforts, ils ne parvenaient pas à sortir Rhonda de ce boyau qui allait devenir son tombeau si rien n'était entrepris avant que l'oxygène ne lui manque.

À court de solutions, Anastasia proposa alors de se glisser dans le tunnel pour aller libérer son amie qui ne possédait plus qu'une demi-heure d'oxygène. L'idée de la voir emprunter ce passage horrifia les deux hommes. « Tu ne peux pas faire ça ! s'écria Younès.

— Pourquoi ? demanda Anastasia.

— Tu vas te faire tuer !

— Mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? s'emporta-t-elle.

— Un grand danger ! » répondit Younès.

Chapitre XI

Vendredi 12 aout 2095 ; 4 h 8 ; sur le chemin de Neudorf

Edmond consulta son *subtrim*. Il n'avait reçu qu'un message, un message de Max. Il lui écrivait : « Viens me voir, j'ai peut-être des infos sur qui tu sais ! » Edmond interrogea alors Auguste : « Crois-tu que j'ai encore le temps d'aller jusqu'au *sgreeg* d'Eckbolsheim avant l'aube ? » Auguste lui avait proposé l'hospitalité. Ils prévoyaient de passer à la fraîche la nouvelle journée qui s'annonçait plus chaude que les autres. « Quoi ? » s'étonna Auguste. Il avait prononcé ce mot sur un ton faussement aimable comme s'il s'était efforcé de dissimuler une contrariété. Car il n'avait pas apprécié la façon dont Laurent venait de les traiter. Son amour-propre en avait pris un coup. Il s'était tant réjoui de pouvoir aider Edmond dans sa quête, et voilà que l'autre les avait envoyés promener comme des malpropres ! Mais c'était purement personnel ; Edmond ne lui reprochait rien ; il n'y avait jamais vraiment cru à cette mère Osso qui savait tout ce qui se passait dans le ghetto. Edmond avait seulement trouvé Laurent un peu arrogant, voire indiscret quand il lui avait demandé : « Et tu lui veux quoi à ce William Klein ? » Il n'aurait pas dû répondre. Qu'est-ce qui lui avait pris de rétorquer : « Pas son bien ! » Ces paroles lui avaient échappé. Mais face à l'arrogance de Laurent, Edmond n'avait pas résisté. Il tombait toujours dans la provocation lorsqu'il se sentait dominé. C'était son défaut. Il avait commis une grossière erreur : personne ne devait savoir pourquoi il recherchait William Klein. Il en allait de sa vie. Et là, il avait suggéré qu'il lui souhaitait du mal !

« Max demande à me voir », dit Edmond, qui s'était arrêté pour consulter la carte du quartier sur son *subtrim*. « Je t'ai déjà parlé de Max... Il habite à côté du *sgreeg* d'Eckbolsheim... Y faut combien de temps pour aller là-bas ?

— J'sais pas... répondit Auguste. Peut-être une heure...

— Exact ! Une heure en marchant normalement... Dans une heure, le jour se lève... C'est faisable... J'y vais...

— J'te suis.

— Comme tu veux... Le tube doit être tout proche.

— Tu veux prendre par le tube ?... T'es sûr ?... C'est pas recommandé ! »

Edmond envoya encore un message à Max pour lui dire qu'il arrivait, et les deux hommes changèrent de direction pour s'engouffrer dans une petite rue qui rejoignait la frontière nord du ghetto. Malgré le monde, ils avancèrent d'un bon pas et ne tardèrent pas à voir apparaître devant eux l'imposant tube Achenheim-Strasbourg. Une structure convexe et grise de dix mètres de haut se dressait au bout de la ruelle, laquelle revêtait l'aspect d'une impasse minuscule sur le point de se faire engloutir par un bulldozer de béton. La ruelle s'ouvrait en fait sur une grande avenue rectiligne, lumineuse, silencieuse, presque déserte et bordée de larges trottoirs. Celui qui longeait le tube était interdit aux piétons. On pouvait lire sur des panneaux disposés à intervalles réguliers : « Trottoir interdit. Danger de mort. » Le dessin d'un crâne humain barré de deux tibias venait rehausser le tout pour éloigner les illettrés, nombreux au demeurant dans le ghetto. Il y avait en effet, percée dans la structure, une infinité de cavités dans lesquelles étaient logées des caméras et des armes laser destinées à reconnaître et abattre – sans sommation – le premier qui s'approcherait du mur. Ce dispositif avait pour but de protéger chaque ghetto de l'invasion de ses voisins. S'il s'avérait bougrement efficace de ce point de vue, en revanche, sa fiabilité laissait à désirer lorsqu'il s'agissait de discerner le simple passant de l'agresseur. Il arrivait effectivement, pour différentes raisons, souvent liées à des changements de temps, que les caméras commettent des erreurs d'appréciation et que les armes se mettent à tirer en tous sens sans explications. Rien n'avait jamais été entrepris pour corriger ces tirs intempestifs. Cela devait arranger les autorités qui trouvaient dans ce dérèglement un moyen supplémentaire de sécuriser les abords de la frontière. Toujours est-il

qu'une menace pesait constamment sur les avenues qui longeaient les tubes. C'est pourquoi celles-ci étaient presque désertes. Personne ne souhaitait devenir la victime collatérale d'un système policier menaçant et imprévisible qui ne s'encombrait pas de scrupules. Mais parce qu'on pouvait y circuler plus aisément qu'ailleurs, Edmond choisit ce soir-là, au risque de sa vie, d'emprunter ce chemin pour rejoindre le *sgreeg* d'Eckbolsheim.

C'est non sans une certaine appréhension qu'ils se mirent à remonter l'avenue, au début en tout cas. Les rares personnes qu'ils croisèrent surgissaient d'une rue pour se dépêcher d'entrer dans la suivante. Aux façades des immeubles qui donnaient sur le tube, les balcons avaient été arrachés et toutes les fenêtres et les portes avaient été condamnées. Sur les toits, les chiens assis avaient été rasés et rebouchés. Les maisons individuelles et les terrains vagues avaient été dissimulés derrière de hautes palissades en tôles attaquées par la rouille. C'est ainsi que partout, baignée dans un silence sépulcral, l'imposante structure convexe grise faisait face à des parois aveugles et délabrées. Il émanait de cet ensemble quelque chose d'effrayant, de menaçant, de lugubre. Pour autant, après une centaine de mètres, Edmond et Auguste se surprirent à apprécier ce lieu. Car de tous les endroits qu'ils avaient connus jusqu'à présent, aucun n'avait jamais été aussi dégagé et désert. Même s'ils devaient se hâter, même s'ils avançaient sous la menace de milliers de caméras et d'armes automatiques enchâssées dans le mur, même si parfois un drone les survolait avant de disparaître, même si autour d'eux flottait une atmosphère inquiétante, Edmond et Auguste furent gagnés par un sentiment de liberté et de bien-être comme ils en avaient rarement éprouvé précédemment. Pouvoir porter leur regard loin devant eux sans être gênés par le moindre obstacle, ne plus être importunés par cette promiscuité leur apportait un plaisir jubilatoire – que la vision de quelques cadavres en décomposition gisant sur le trottoir d'en face ne put assombrir. À cet instant, ils eurent la conviction de traverser le dernier endroit agréable au monde.

Sous le charme de cette liberté retrouvée, les deux hommes furent pris d'une soudaine envie d'échanger. Auguste s'intéressa à Max, et Edmond s'intéressa au talent de peintre d'Auguste. Il rappela à celui-ci que l'un de ses dessins avait été un compagnon de cellule durant de longs mois. Visiblement, Auguste écartait ce sujet comme s'il lui évoquait un souvenir douloureux. « Le petit garçon suppliait : "Je veux le revoir". Qui voulait-il revoir ? » demanda à un moment Edmond. Pour toute réponse, Auguste se contenta de hausser les épaules. La question eut pour effet de le plonger dans un profond mutisme. Après cela, ils continuèrent en silence cette escapade nocturne le long du tube.

Moins d'une heure plus tard, ils atteignirent le *sgreeg* d'Eckbolsheim. Échaudé par la mésaventure qu'il avait connue la nuit précédente, Edmond s'assura que son *groskyers* était parfaitement dissimulé sous sa capuche. Auguste en fit autant, et ils se mêlèrent à une foule disparate qui se pressait encore autour de cette oasis où tous les êtres alentour venaient se ravitailler en eau, en vivres et en produits de première nécessité. Du fait que l'aube n'allait pas tarder à pointer, la grande place devant le *sgreeg*, ainsi que les rues adjacentes, commençaient doucement à se vider. C'est donc sans rencontrer de difficultés que les deux hommes rejoignirent l'immeuble où habitait Max. Personne ne s'intéressa à eux ; tout le monde cherchait à rentrer chez soi pour se calfeutrer au plus vite. Dans le hall, les moribonds étaient toujours là, couchés par terre, certains agonisant dans leurs excréments. Edmond et Auguste n'y prêtèrent pas attention ; ils grimpèrent l'escalier et frappèrent à la porte de Max. Aussitôt, un homme armé d'une batte vint leur ouvrir. C'était l'un de ceux qu'Edmond avait entrevus la veille gisant comme une loque sur son lit. « C'est pourquoi ? » maugréa-t-il, le visage abruti par la *doliène* qu'il avait prise en excès. « Max m'attend... » répondit Edmond. La porte se referma, on entendit des bruits, puis deux minutes plus tard elle se rouvrit. Max, le sourire jusqu'aux oreilles, portant toujours sa robe de chambre, ses babouches et sa moustache soigneusement taillée, se tenait dans l'embrasure, heureux de retrouver son ami, et prêt à l'embrasser en signe de

bienvenue. Mais dès qu'il vit Auguste, son geste se figea, son visage se crispa et son air avenant se dissipa légèrement. « Bonjour, messieurs ! » lança-t-il alors. « Je vous présente Auguste, un ami » s'empressa d'ajouter Edmond. De toute évidence, cette présence qui n'avait pas été annoncée contrariait Max. Il dévisagea Auguste comme quelqu'un qu'il n'avait jamais vu, mais qu'il connaissait de nom. « Entrez ! » leur dit-il sur un ton non moins accueillant après leur avoir adressé les salutations d'usage. « Comment vas-tu depuis hier soir ? » lança-t-il à l'attention d'Edmond qu'il s'était mis à examiner de la tête au pied. « Bien ! répondit celui-ci.

— Je ne pensais pas que tu réagirais si vite à mon message !

— Qu'on me parle de William Klein, et j'accours ! Ce n'est pas comme vous ! ajouta Edmond, l'air amusé.

— Comment ça ?

— Vous n'avez pas répondu à mon message ?...

— Quel message ? demanda Max.

— Celui où je vous demandais si vous connaissiez la mère Osso !

— La mère Osso ?... Ah, oui !

— Mais ça n'a plus d'importance... conclut Edmond. Nous avons rencontré son homme de main... Il a refusé de nous introduire auprès d'elle. »

Comme la veille, les pièces qui s'ouvraient de chaque côté du couloir étaient occupées par des êtres amorphes, avachis sur leur lit. Edmond suivit Max sans s'en soucier. En revanche, Auguste, tout blasé qu'il était, ne put s'empêcher de fixer cet alignement d'êtres hébétés avec une certaine sidération. « Cet homme de main ne savait rien sur ton William Klein ? » hasarda Max, en invitant ses deux visiteurs à entrer dans sa chambre. « Non, rien ! » répondit Edmond, tandis que Max refermait la porte derrière eux. « Asseyez-vous ! dit-il.

— Et vous ? Avez-vous pu avoir des informations à son sujet ? » poursuivit Edmond, tout en allant s'asseoir sur le lit.

En guise de réponse, Max se dirigea vers la porte-fenêtre pour fermer les persiennes. Auguste s'était affalé sur une chaise et l'observait comme une bête curieuse. « Vous allez devoir rester ici pour la journée, mes cocos ! » ajouta Max. De constater que le soleil se levait lui avait redonné cette bonne humeur communicative qui le rendait sympathique au premier abord. « Qu'à cela ne tienne... » répondit Edmond. Puis, se tournant vers Auguste, il lui demanda : « Qu'est-ce que t'en penses ? » Appuyé à la table, Max s'était mis à taper un message sur son *subtrim*. « On aurait été certainement mieux chez moi ! fit Auguste. Mais puisqu'on...

— Pourquoi ? coupa Max sans lever la tête. C'est où chez toi ?

— Auguste, intervint Edmond, s'est aménagé un appartement dans les sous-sols d'un pâté d'immeubles délabrés du côté de la Meinau. Il y fait aussi bon que dans l'*Extat* ! »

Max avait envoyé son message et examinait maintenant Auguste de la tête aux pieds. Les deux hommes se toisaient. « Comment t'es arrivé à avoir un logement pareil, mon gros nounours ? demanda Max, goguenard.

— Y'en a qui investissent dans les gardes du corps et d'autres dans leur confort ! » lui répliqua aussi sec Auguste, lequel n'aimait guère qu'on l'affuble d'un sobriquet. « Ça fait longtemps qu'ils t'ont viré de l'*Extat* ? continua Max.

— C'est pas ton problème, ma petite chatte ! » lui rétorqua Auguste sur le même ton.

Non seulement ces questions sur son passé mettaient Auguste mal à l'aise, mais cette façon familière de s'adresser à lui avait le don de l'irriter. Aussi, sa réponse se montra cinglante, insolente, et Max la reçut comme une gifle. Un malaise s'installa aussitôt entre les deux hommes. Edmond tenta d'y couper court : « Alors ? William Klein ? » Mais il n'eut pas sitôt prononcé ces mots qu'on frappa à la porte. À l'invitation de Max, l'individu qui avait ouvert à Edmond et à Auguste un peu plus tôt se présenta à l'entrée : « Monsieur ! On vous demande ! » Aussitôt, Max se leva et disparut. « C'est quoi ce

gars ? » intervint alors Auguste, la porte à peine refermée. « Tu me ramènes chez des tarlouses ? Tu me fais quoi ?...

— Et c'est toi qui fais ces supers dessins !... répliqua Edmond, surpris par la remarque.

— Des gardes du corps ? Mon œil !

— Cet homme m'a sauvé la vie !

— Mais réveille-toi, Edmond ! Tu ne vois pas que tous ces mecs c'est un harem !

— Et alors... Ils ne semblent pas en souffrir !

— Mais tu vas y passer, toi aussi, j'te le dis !

— Mais comment peux-tu être si méprisant, mon pauvre Auguste ?

— Prépare ton cul ! »

La porte venait de se rouvrir, et toujours le même homme, armé de sa batte, demanda : « Edmond ?

— Oui ! répondit celui-ci.

— Suivez-moi ! »

Avant qu'Auguste n'ait eu le temps de rétorquer, Edmond fut conduit dans une autre chambre. Là, Max consultait son *subtrim*. Dès qu'il vit Edmond, il s'approcha, le prit par l'épaule et l'entraîna au fond de la pièce, près de la fenêtre. L'homme à la batte s'était retiré et avait refermé la porte derrière lui. L'air embarrassé, Max se mit à chuchoter : « Je l'aime pas beaucoup cet Auguste ! Je ne sais pas comment tu as rencontré cet individu, mais il n'est pas très recommandable... Tu ne crois pas ?

— Pourquoi ? demanda Edmond. Vous le connaissez ?

— Oui, comme ça... C'est un gros dégueulasse qui se tape toutes les putes du ghetto ! » Tandis qu'il s'exprimait ainsi, il montrait des moues de dégoût. Et de continuer : « Je ne lui ferais pas confiance à ta place... C'est pour ça, je t'ai fait venir ici pour qu'il n'écoute pas ce que j'ai à te dire... Je tenais à te parler seul à seul...

— Vous vous trompez ! lui dit Edmond. C'est ce que je croyais moi aussi au début... En apparence, c'est un rustre, mais au fond il est d'une grande gentillesse... Si vous pouviez voir les peintures qu'il réalise, vous ne diriez pas ça !

— Je me fie à mon instinct. Et je me trompe rarement... C'est une brute !... De ces individus prétentieux qui n'ont d'amour que pour eux-mêmes... Je te...

— Qu'avez-vous à m'apprendre sur William Klein ? » interrompit Edmond qui estimait cette discussion stérile, vu qu'il n'avait aucune chance de convaincre son interlocuteur.

« Il faudra rester discret... » dit Max, toujours à voix basse, comme si des microphones avaient été installés dans la pièce. Il n'avait pas cessé de caresser et tapoter l'épaule d'Edmond. Ces caresses n'avaient rien de déplacé, sauf qu'après les allusions de Max, Edmond les trouvait suspectes. « Je vais t'aider pour ton William Klein... continua Max. Ne me demande pas d'où je tire mes infos... D'accord ?...

— Dites toujours... fit Edmond.

— L'autre jour, après ton départ, j'ai réfléchi à ce que tu m'as raconté au sujet de William Klein... "Un proscrit sorti depuis peu de l'*Extat* et qui ne se montre pas", c'est bien ce que tu m'as dit ?

— Oui, tout à fait. Personne ne peut me dire où il se cache !

— Eh bien, fit Max, j'ai peut-être une piste. Mais ce que je vais te dire là, tu n'iras le raconter à personne. C'est bien compris ?

— Oui, oui...

— Quand je dis ça... C'est pour toi... Tu parles de ça à la mauvaise personne, et même à ton ami Auguste, et tu ne feras pas long feu ici-bas !

— Je ne dirai rien, répondit Edmond, médusé.

— Alors, écoute... Depuis deux semaines environ, une connaissance, un certain Lubitsch, me parle d'un gars avec lequel il est en relation. C'est peut-être ton William Klein. Parce que le gars

en question ne se montre pas et que personne ne l'a jamais vu. Voilà ce que je te propose... »

Edmond l'interrompt : « Mais pourquoi vous a-t-il parlé de William Klein ?

— Je n'ai pas dit que c'était William Klein ! Attention ! J'ai dit que c'était peut-être lui ! Ce n'est pas pareil !

— Et comment en êtes-vous venu à parler d'un homme que personne n'a jamais vu ?

— Je t'ai dit, ne me demande pas d'où je tire mes infos.

— Continuez !

— Bien, on va te conduire à ce Lubitsch ! Puis là, tu le prendras en filature. Surtout, ne te montre pas.

— Mais pourquoi ne pas aller le voir directement, pour lui demander ?

coupa une nouvelle fois Edmond, intrigué par toute cette histoire.

— Non, non, surtout pas ! Probablement qu'il ne dira rien. Et après, il se méfiera... T'auras grillé cette piste !

— Bien, soit...

— Pour t'aider, je vais te prêter un homme. Celui qui t'a amené ici tout à l'heure. Il s'appelle Roberto Diaz, un orphelin sorti de la Friche... C'est mon meilleur garde du corps. Avec lui, tu ne crains rien. Il va te conduire à Lubitsch. Postez-vous devant chez lui et, dès qu'il montre son nez, suivez-le... Vous verrez bien où il vous mènera.

— Bien !...

— Mais encore une fois... Reste discret sur tout ça...

— C'est entendu... »

Depuis qu'il avait débarqué dans le ghetto, Edmond n'avait jamais recueilli la moindre information concernant William Klein. C'était la première fois. Il le devait à ce Max dont il venait tout juste de faire la connaissance. Après l'avoir sauvé du lynchage, il lui offrait maintenant cette occasion inespérée de retrouver William Klein. Il

aurait dû éprouver de la reconnaissance à son égard, mais après sa discussion avec Auguste, il le suspectait de ne pas être franc du collier. Tout cela était trop beau pour être honnête, se disait-il. Il en eut la confirmation sans attendre.

« Et s'il te mène, comme je le crois, à William Klein, reprit Max, tu reviendras me payer ce que tu me dois, sinon, tant pis pour moi.

— Vous payez ce que je vous dois ?... s'étonna Edmond.

— Parce que tu ne penses tout de même pas que je fais ça gratuitement !... »

Le visage de Max s'était soudainement durci. Il avait dévoilé son jeu. Il n'était plus dans la séduction comme auparavant. « Un jour, j'ai sauvé des enfants, reprit-il, cela m'a coûté mon poste et ma place dans l'*Extat*... Depuis, tu sais... la générosité...

— Oui... Et quel est le prix ? interrompit Edmond.

— Presque rien.

— Et encore ?

— Tu te laisseras faire, voilà tout.

— Hors de question ! » s'emporta Edmond, que cette proposition malhonnête n'étonna qu'à moitié.

Révolté, il s'écarta de Max afin que sa main ne puisse plus toucher son épaule. Avec l'arrivée du jour, la température s'était remise à grimper. Aussi, Edmond n'aurait pu déterminer s'il devait sa brusque perlée de sueur à cette chaleur ou bien à la proposition scabreuse de Max. « Une petite nuit seulement... reprit-il. Pas plus... Après, c'est toi qui choisis... C'est à prendre ou à laisser !

— Et si je ne reviens pas te régler ? menaça Edmond, qui s'était mis à le tutoyer.

— Mes gardes te retrouveront !... Et ça sera bien plus qu'une nuit, alors... »

Edmond ne réalisa pas immédiatement qu'il aurait à donner de sa personne pour retrouver William Klein. Il crut d'abord à une farce.

Mais Max était des plus sérieux. Alors, il se mit à analyser les différentes options qui se présentaient à lui. Il les envisagea lucidement. Et petit à petit, il en vint à la conclusion qu'il n'avait pas le choix. Il eut une réaction de dégoût. Mais après réflexion, il se fit une raison et se convainquit que c'était une expérience à tenter ; qu'après tout, retrouver William Klein avait un prix. « D'accord ! lâcha-t-il. Mais ça sera protégé !

— Toujours ! s'exclama Max. C'est une exigence chez moi. Je tiens à conserver encore longtemps ma bonne santé ! »

Max affichait un visage réjoui. Il était parvenu au but qu'il s'était fixé la nuit précédente lorsqu'il avait fait monter chez lui ce beau jeune homme pris à partie par une foule enragée. « Comme convenu, ce soir, Roberto Diaz te conduira jusqu'à Lubitsch, dit-il. En attendant, tu devrais aller te reposer. Je vous cède ma chambre pour la journée, à toi et ton ami... Une chose !... Pour m'assurer que tu ne me joueras pas de mauvais tours, j'ai demandé à Roberto Diaz de ne pas te lâcher d'une semelle. Et rappelle-toi... Ne parle de ça à personne... » Ainsi, ce qui aurait pu devenir une amitié sincère s'avéra une triviale relation d'affaires. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis Edmond, préoccupé, alla retrouver Auguste qui l'attendait patiemment en observant la rue déserte à travers des persiennes presque closes. « Alors ? » s'empessa-t-il de demander, dès qu'il vit Edmond, la mine déconfite, pénétrer dans la pièce. « Tu y es passé ? » rajouta-t-il, le rire aux lèvres. « Si tu pouvais être un peu moins con, tu serais un gars sensas ! » s'emporta Edmond, encore sous le choc du marché qu'il venait de conclure. L'air renfrogné, il se déshabilla et, se préparant à affronter les nouvelles fortes chaleurs qui s'annonçaient, but un coup avant de s'étendre sur le lit. Était-ce le contrat qu'il avait passé avec Max ? mais Edmond ressentit, soudain, plus vivement, les affres de cette dépression propre aux longues absences hors du *Grosky*. Il se raisonnait pour ne pas prendre de *doliène*. « Tu n'as rien d'autre à dire ? » lui lança Auguste. Comme Edmond ne répondit pas, il alla s'asseoir sur la chaise, écrivit quelques messages salaces à Tania, avala un cachet de *doliène*, puis chahuta l'écran de son *subtrim* en

le balayant du regard de façon désordonnée. Provenant du couloir, on entendait des bruits de pas, des gémissements, des cris parfois.
« On fait quoi ici ? demanda Auguste.

— Approche ! chuchota Edmond.

— Quoi ? bougonna Auguste, en s'avancant vers Edmond.

— Approche encore !

— C'est quoi ton truc ? insista Auguste en approchant son oreille de la bouche d'Edmond.

— Ce soir, je pars à la recherche de William Klein. Un certain Lubitsch saurait où il se cache. Tu veux venir ?

— Lubitsch..., Lubitsch..., ça me dit quelque chose, Lubitsch. »

Chapitre XII

Vendredi 5 aout 2095 ; 16 h 3 ; prison centrale

Les hurlements s'étaient tus avec la mort des derniers atrébates. Quelques jeunes légionnaires, encore ivres de sang et de carnage, s'amusaient avec les têtes décapitées de nos hommes. Ils les agrippaient par leurs nattes, les faisaient tourner avant de les envoyer sur l'un des leurs. Le sang qui jaillissait des artères tranchées était projeté en de longs filets qui venaient maculer les visages et les tuniques. Dans la fumée âcre du campement en feu, les soldats se menaçaient aussi de leurs javelots ou se frappaient les uns les autres avec le plat de leur glaive, tout cela dans une ardeur virile et communicative. Le crépitement des flammes recouvrait leurs rires. Les plus vieux, lassés des massacres et des combats, s'étaient précipités sur nos charriots pour en piller les richesses, des bouteilles d'hydromel et des pièces fumées de gibier notamment. Ils se gavaient et s'abreuvaient en jouissant du spectacle qui se déroulait autour d'eux. Pendant ce temps, les deux ou trois Romains qui avaient été blessés pendant l'échauffourée se faisaient soigner un peu plus loin par un chauve à l'armure dépareillée.

Nous étions sur le point de nous retirer, de laisser derrière nous ces abominables bacchanales, quand, soudain, blottie dans les aspérités d'une vieille souche, une jeune esclave que les légionnaires n'avaient pas repérée jusque-là se leva d'un bond et s'enfuit, ventre à terre. Elle courut dans notre direction sans savoir que nous nous cachions là. L'œil hagard, des soldats la regardèrent d'abord détalier, puis, le premier instant de surprise passé, se mirent à la poursuivre. L'un d'eux comprit rapidement qu'elle faisait montre de trop d'agilité pour être rattrapée aisément. Aussi s'arrêta-t-il, arma son bras, et lança son javelot avec toute la force que lui permettait sa puissante musculature. La lance resta suspendue un long moment dans l'air avant de venir se fichir dans le sol à quelques pas de la jeune femme. Celle-ci ne vit pas le projectile s'abattre à ses côtés. Elle

continua sa course effrénée et allait commencer à gravir la colline qui menait à notre sous-bois, lorsqu'un autre Romain décocha son javelot. Mieux réglé, le tir atteignit cette fois-ci sa cible. Atteinte en pleine cuisse, l'esclave s'affaissa. Elle voulut se relever, sautilla sur une jambe, mais comprenant qu'elle ne pourrait échapper à ses adversaires, se saisit de la lance profondément enfoncée dans sa jambe et tenta de la retirer. Traversée d'une terrible douleur, la malheureuse laissa échapper un hurlement effrayant. Elle dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant d'y parvenir. C'est dans un ultime geste de désespoir qu'elle réussit finalement à l'extraire de sa jambe. Le sang s'écoulait de la plaie à gros bouillons. Et déjà, les soldats arrivaient sur elle.

Tincomarus, qui avait suivi froidement toute la scène, surgit du bois avant qu'on ait eu le temps de réagir. Il dévala la colline à bride abattue. Mais alors qu'il avait parcouru la moitié de la distance qui le séparait de la jeune femme, celle-ci, d'un mouvement brutal du corps aussi inattendu que rapide empala sa gorge frêle dans le fer de la lance. Aussitôt, comprenant qu'il ne pourrait la sauver, Tincomarus tira sur les rênes de son animal pour rebrousser chemin et échapper aux Romains qui s'approchaient. Or, le cheval ne s'arrêta pas immédiatement : emporté par son élan, il glissa sur l'herbe encore chargée de rosée, pour s'immobiliser non loin de l'esclave qui gigotait encore au bout du javelot. Les légionnaires, au nombre d'une demi-douzaine, se trouvaient quelques mètres plus bas. Ils avaient d'abord ralenti l'allure, lorsque Tincomarus était sorti du bois pour se ruer sur eux tel un dieu venu du Sidh. Mais comprenant qu'ils n'avaient affaire qu'à un Gaulois esseulé, ils accélérèrent leur course pour s'en prendre à lui.

De son côté, Tincomarus estima qu'il était trop tard pour faire demi-tour, qu'en s'y risquant, il exposerait son dos aux redoutables lances romaines dont il connaissait la précision. Aussi choisit-il de s'attaquer au petit groupe avant que les hommes n'aient eu le temps d'armer leurs bras. Perché sur son cheval et muni de son épée – plus longue que les glaives –, il avait une chance de s'en sortir face à cette poignée de légionnaires. Déjà, nous galopions pour lui porter

secours. Notre réaction fut rapide. Quelques secondes après l'avoir vu se précipiter au-devant de l'ennemi, nous avons décidé, sans nous consulter, de nous lancer à sa poursuite. Perdre notre prince revenait à perdre notre propre vie. Nous n'avions pas hésité longtemps. Nous fonçâmes sur l'ennemi comme un seul homme. Le temps de parvenir à sa hauteur, notre chef avait décapité un Romain d'un coup d'épée. Mais pendant ce temps, un soldat en avait profité pour enfoncer son glaive dans le poitrail de sa monture, laquelle, touchée en plein cœur, s'était écroulée comme une masse. Tincomarus venait de se relever, repoussé par ses assaillants, quand nous arrivâmes pour l'aider. Débordés, impressionnés par la charge de cavalerie qui s'abattait sur eux, les légionnaires s'enfuirent sans demander leur reste. Nous les poursuivîmes sur quelques mètres et parvînmes à en blesser deux avant de retrouver Tincomarus qui nous attendait près de son cheval. Celtillos lui céda le sien et monta avec moi. Il nous fallait déguerpir au plus vite, car, au loin, les deux centurions, à la tête d'une trentaine de cavaliers, venaient de s'élancer à notre poursuite, serrés de près par l'infanterie qui cherchait à reformer ses rangs dans la confusion la plus totale.

De retour dans le bois, Tincomarus prit en croupe son esclave, qui avait suivi toute la scène la peur au ventre, puis nous nous enfûmes à bride abattue par la route que nous venions de parcourir. Nous ne tardâmes pas à entendre la cavalerie romaine entrer à son tour dans le bois. Les centurions aboyaient des ordres. Ils enjoignaient aux soldats de se séparer pour nous attaquer à revers, tandis que de notre côté, nous n'avions qu'une idée, galoper et galoper encore pour échapper à cette meute de loups assoiffés de sang gaulois. Ma monture, qui devait supporter le poids de deux hommes, peinait à suivre le groupe. Je crus par moment que nous serions rattrapés tant nous chevauchions lentement. À cet endroit, la forêt était clairsemée et les troncs se dépouillaient à leur base. Si cela nous permettait de foncer sans craindre d'être désarçonnés par des branches scélérates, d'avoir suffisamment de visibilité pour anticiper les arbres morts ou les rochers formant obstacle, en revanche, nos ennemis pouvaient nous apercevoir de loin, ce qui nous laissait peu

de chance de les semer. Mais bien vite, la forêt s'épaissit. Et il fut impossible de discerner un cavalier à plus d'une cinquantaine de mètres. Nous échappions ainsi aux regards de nos poursuivants qui devaient mettre régulièrement le pied à terre pour relever nos traces. Puis, le terrain devint plus accidenté. Des raidillons et des fossés vinrent entraver notre progression. De plus, un épais lit de feuilles mortes jonchait le sol. Les pièges qui pouvaient s'y dissimuler, ajoutés aux irrégularités du relief, nous obligeaient à la plus grande prudence : que nos montures se blessent et nous aurions connu une mort certaine. Ainsi, nous galopâmes à couvert, toujours soucieux de trouver le bon rythme entre une vitesse soutenue qui nous gardait à distance de nos ennemis, et la prudence, sans laquelle nous aurions été privés de nos bêtes et livrés aux loups.

Ce film défilait toujours en boucle dans sa tête, quand il fut interrompu par une envie pressante d'uriner. Ces images sanglantes l'accaparaient tellement, les hommes en bleu l'avaient tellement traumatisé, qu'il en avait oublié ses besoins les plus fondamentaux. D'ailleurs, depuis quatre jours qu'il végétait dans cette cellule, il n'avait presque rien mangé. Trois ou quatre *pens de river*, guère plus. Immédiatement, il se leva, ramassa le coussin, le posa sur la couchette, puis se dirigea vers les toilettes. Le couvercle était fermé. Il le souleva et s'assit sur la lunette. Il préférait opérer de cette manière. Ainsi, il n'avait pas à craindre l'odeur de l'urine projetée au sol. Le clapotement du jet cessa. Son visage le faisait souffrir. Le sbire avait l'habitude de le frapper sur la pommette gauche et c'est à cet endroit qu'il avait le plus mal. Il suffisait qu'il appuie légèrement sur l'hématome pour ressentir des élancements jusque sous son *groskyer*. Il n'avait plus le courage de se lever et de remonter son bermuda. Les avant-bras posés sur les cuisses, le buste avachi, la tête baissée et les yeux mi-clos, il était atteint d'une lassitude extrême. Il resta ainsi de longues minutes sans bouger. Il entendait les gardiens discuter dans le couloir. Les scènes de combats s'étaient remises à défiler dans son cerveau fatigué. Il songeait aussi à ces

deux brutes qui, le matin, lui avaient filé des coups avec une jubilation à peine contenue. C'est alors qu'un bruit sourd et lointain résonna dans la cellule.

C'était à nouveau cette voix qui provenait de toutes les directions à la fois. Elle appelait quelqu'un. Intrigué, il redressa le buste, puis tourna lentement la tête pour repérer d'où provenait le son. Mais qu'il la tourne d'un côté ou de l'autre, la perception demeurerait la même. Il resta alors quelque temps à l'affût, sans bouger. La voix s'arrêtait une ou deux minutes, reprenait quelques secondes et ainsi de suite. Il semblait comprendre les mots : « Je », « Coté ». Ils étaient très déformés. « Ho, ho ! » finit-il par crier. « Ho, ho ! » répondit aussitôt la voix. Il recommença ce petit jeu jusqu'à découvrir que le son s'échappait de l'espace qui séparait ses cuisses, et plus exactement de la réserve d'eau située sous ses fesses. Abasourdi, il se leva, remonta son bermuda, se pencha sur les w.c. et se mit à écouter. La voix continuait à s'exprimer. Elle était transmise par les canalisations et résonnait au fond de la cuvette. Il y avait bien quelque part une personne qui appelait, mais la plupart de ses paroles, déformées par les matériaux qu'elles traversaient, étaient incompréhensibles. De façon toute naturelle, Edmond approcha son oreille de l'eau. La tête entre les parois des w.c., il finit par saisir des mots comme : « Quelqu'un », « Entend », « Parlez »... Edmond cria alors timidement : « C'est qui ? » Il y eut un moment de silence, puis la voix reprit plus distinctement : « Je suis dans la cellule 2569. Je m'appelle Michel. Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Edmond, répondit celui-ci, je suis dans la cellule 2570.

— Approchez-vous plus de l'eau ! dit la voix. Je vous entends mal !

— C'est mieux comme ça ? demanda Edmond, après avoir enfoncé la tête plus avant dans le cabinet.

— C'est beaucoup mieux !... Je n'ai pas entendu votre nom...

— Edmond !

— Je suis content de vous entendre ! reprit la voix. Cela fait deux jours que je m'époumone dans ce chiotte !

— Comment avez-vous découvert ce truc ?

— C'est celui de la 2568..., avant de se faire emmener..., y'a deux jours...

— Vous permettez que j'évacue l'eau ? demanda Edmond. Parce que là, j'ai mon nez dans la pisse !

— Allez-y, je vous en prie ! dit la voix. On se rappelle après !

— D'accord ! »

Edmond se releva et tira la chasse d'eau. La situation était cocasse. À l'heure où les transmissions se montraient d'une efficacité redoutable, il apprenait à communiquer d'une façon archaïque à travers des sanitaires. Mais pour Edmond, qui se réjouissait d'avoir trouvé quelqu'un avec qui parler, le procédé était inespéré. Il s'étonnait même que les autorités pénitentiaires n'aient jamais détecté cette faille dans leur système de sécurité. Quoi qu'il en soit, il imaginait déjà les échanges qu'il aurait avec ce mystérieux voisin et s'impatiait en attendant que le réservoir d'eau se remplisse. Mais tandis que celui-ci émettait ses derniers borborygmes, des tintements de clés et des bruits de portes résonnèrent dans le couloir. « Je viens chercher le 2569 ! » cria un individu. Edmond reconnut la voix de l'homme à la stature imposante. « J'arrive ! » répondit un gardien qui devait se trouver à l'autre bout du couloir. C'était Farid. Il y eut encore des claquements de pas, puis une clé s'introduisit dans une serrure. On venait chercher Michel. On le sortit de sa cellule et on l'emmena. Il n'avait pas décroché un mot. Sans doute recevra-t-il des gnons lui aussi, songea Edmond. Il avait de la peine pour lui. Il s'étendit sur sa couche et se remit à penser à sa femme.

Il l'avait rencontrée quelque temps après avoir été définitivement admis dans l'*Extat*. À l'époque, il fréquentait la *Winstub*, un établissement dans un coin reculé du secteur 78B. C'est là qu'il se retrouvait avec ses collègues, techniciens de laboratoire comme lui,

quand il ne travaillait pas, ou ne préparait pas des virées dans le *Grosky*. L'établissement était réputé pour son vin importé de Finlande, le seul pays européen où le climat permettait encore de cultiver la vigne. Son prix était exorbitant, mais ils avaient les moyens, peu de dépenses, et désiraient profiter des plaisirs de la vie. Ils ne restaient pas moins raisonnables, et s'ils se grisaient, c'était sans excès. La *Winstub* était aussi connu pour sa musique. À longueur de journée, on y diffusait d'anciens standards de blues, ce qui changeait des musiques agressives qu'on entendait ailleurs. De même que sur les murs étaient projetées de vieilles images de la terre vue de l'espace. Dans cette ambiance délicieusement rétro, vautrés dans leur canapé, l'œil rivé sur leur *substrim*, ils sirotaient leur vin en discutant de leurs dernières expériences dans le *Grosky*. Certains y allaient pour jouer au foot ou au tennis, pour se promener, pour jardiner, et d'autres encore, comme Edmond, pour revivre de grandes épopées du passé. Alors ils avaient toujours une anecdote à raconter, un souvenir amusant ou étonnant à faire partager.

Comme eux, Lucie courait la *Winstub* à cause du vin qu'elle appréciait énormément ; moins pour la musique et les images auxquelles elle prêtait peu ou pas d'attention. Elle s'y rendait avec une bande de copines originaires de l'*Extat* – qui, comme elle, n'avaient jamais vu la lumière du soleil. Ce choix avait de quoi surprendre lorsqu'on sait que la plupart des clients de la *Winstub* étaient issus des ghettos, et que les enfants des nantis n'avaient pas pour habitude de se mêler à eux hors du travail. Mais quand il s'agissait de boire du vin, cette bande de filles n'avait aucun scrupule à côtoyer la plèbe. Peut-être espéraient-elles aussi trouver, parmi ces jeunes gens méritants, du sang neuf pour régénérer le génome vieillissant de leur classe huppée, composée en majorité de Blancs. Une relation amoureuse se montrait toujours plus glamour que d'avoir recours à une insémination artificielle ! devaient-elles se dire inconsciemment. En revanche, les habitués les acceptaient volontiers et avaient même tendance à leur apporter une attention particulière. Ils n'hésitaient pas à leur venir en aide quand, par exemple, elles

rencontraient des difficultés avec l'automate serveur. Il faut dire qu'en plus d'appartenir à la haute société, elles étaient fort jolies, ce qui n'était pas pour déplaire aux clients de l'établissement qui, garçons comme filles, n'auraient pas refusé de passer une soirée coquine avec l'une d'elles.

Cette bande de copines s'installait souvent dans un canapé situé face à celui qu'Edmond et ses collègues avaient l'habitude d'occuper. Edmond pouvait donc observer Lucie tout à son aise, ce qu'il faisait sans se lasser, tant il y prenait de plaisir. Il estimait que c'était la plus belle fille du monde, plus belle qu'Henriette, sa meilleure amie, laquelle était très belle aussi. Il ne se lassait pas d'admirer ses grands cheveux blonds, sa bouche finement dessinée, ses pommettes saillantes, son nez en trompette et son menton à la courbe parfaite. Pour lui, Lucie était inaccessible. Elle était si jolie qu'il n'imaginait pas la séduire un jour. De plus, il était timide, ce qui n'arrangeait rien. Aussi se contentait-il de rester là, à la regarder bavarder et rire avec ses amies. C'est ainsi que durant des mois, leurs dialogues se limitèrent à « bonjour » et « au revoir », échangés au moment d'entrer ou de sortir de l'établissement. De son côté, Lucie ne dut jamais voir Edmond, ou furtivement au moment des salutations, lorsqu'elle passait près de lui. Car elle regardait rarement autour d'elle. Elle ne portait d'attention qu'à son *substrim* ou à ses interlocutrices. Se sachant très belle, elle craignait sans doute d'affronter l'œil plein de convoitise des admirateurs comme Edmond. Il fallut donc des circonstances exceptionnelles pour qu'il aille la trouver afin de lui adresser plus de deux mots à la suite, et qu'elle le remarque enfin, si l'on peut parler ainsi.

Ceci eut lieu alors que l'on inaugurait la nouvelle aile du secteur 78B – dont le volume devait augmenter de vingt pour cent. Pendant huit mois, les tunneliers avaient travaillé d'arrache-pied pour y parvenir. Par endroits, ils avaient rencontré une roche si dure que le projet fut un temps remis en cause. Mais finalement, une centrale géothermique, une caserne, un hôpital, des bâtiments administratifs, un jardin d'enfants – mieux aménagé que le précédent – et d'autres infrastructures étaient venus s'ajouter à celles déjà existantes. Les

administrés du secteur 78B pouvaient ainsi prétendre à des services de meilleure qualité, plus réactifs, moins astreignants. La sécurité, l'alimentation en électricité, les transports de marchandises étaient nettement améliorés. Mais surtout, les gens bénéficiaient de plus d'espace. Certaines personnes, qui attendaient depuis longtemps un logement plus vaste, avaient vu leurs souhaits exaucés. C'était le cas d'Edmond, à qui on avait accordé un appartement de cent-sept mètres carrés, soit trois fois plus grand que le studio qu'il avait récupéré en rejoignant l'*Extat*. Il y avait donc de quoi se réjouir. Et pour l'occasion, la *winstub* avait décidé d'offrir un verre de vin pour un acheté et de la *doliène* à volonté si elle était consommée sur place. L'établissement avait aussi prévu de diffuser des morceaux de B. B. King, Muddy Waters et John Lee Hooker, spécialement rematriculés avec des techniques de pointe. Et au lieu des images de la planète bleue, ils allaient projeter – filmées avec une caméra dernier cri –, celles de la planète rouge lors de son approche par la mission habitée, Provator VI. Ajoutés à cela, les images et les sons étaient *saturés* afin que les sens soient fortement stimulés. Autant dire que l'ambiance fut chaude et particulièrement festive. Les inhibitions furent vite levées et les gens s'en donnèrent à cœur joie. Boire, crier, chanter, danser, et même se rouler par terre, tout ce petit monde était entré dans un état second.

Edmond avait dû boire une demi-douzaine de verres, lorsqu'il s'en alla trouver Lucie. Il était éméché, mais tenait debout et savait encore ce qu'il disait. En revanche, pour Lucie, c'était plus difficile. Avec le projet d'augmentation du secteur 78B, les autorités avaient décidé de créer une station météorologique régionale, et c'est Lucie qui devait en prendre la direction. Cela la réjouissait ; elle avait profité de cette ambiance survoltée pour fêter sa nomination et se laisser aller aux plaisirs de la boisson. Elle devait être à son dixième verre, en plus des quelques cachets de *doliène* qu'elle avait avalés, lorsqu'Edmond, désinhibé lui aussi, vint la trouver. Allongée sur le canapé, un verre à la main, elle criait des insanités. Avec ses amies, elle s'affichait sans retenue, et son charme en souffrait. Mais cela ne rebuta pas Edmond, au contraire. La découvrant dans un état

second, il en profita pour s'approcher d'elle. Il s'accroupit à ses côtés et, dans le vacarme ambiant, lui hurla cette phrase stupide : « Vous savez que vous êtes très belle ! » Elle se tourna vers lui, le regard perdu, le sourire béat, puis, sans prévenir, se jeta à son cou pour l'embrasser. Après avoir desserré son étreinte, elle lui lança encore sur un ton euphorique : « Vous aussi vous êtes très beau ! » Surpris, il resta sans voix quelques secondes. Elle était plongée dans un état de contentement un peu niais. Il lui releva quelques cheveux rebelles qui étaient tombés sur ses yeux et les rabattit derrière son *groskyer*. Elle se laissa faire. Il lui demanda ensuite si elle voulait bien sortir se promener dans les allées de l'*Extat*.

Après cela, ils ne se souvinrent plus de grand-chose, juste de vagues scènes de déambulation dans les couloirs du secteur 78B, mais rien de bien précis. Quand ils se réveillèrent, ils étaient étendus, nus, dans le lit d'Edmond. C'est lui qui émergea le premier. Il avait mal au crâne. Il l'attribua à ce vin de Finlande qu'il avait bu en quantité la veille. Au début, il ne se rendit pas compte qu'il n'était pas seul dans le lit. Il se rappelait juste qu'on était dimanche et qu'il n'aurait pas à travailler ; qu'il avait prévu de retrouver William Klein au siège de Sébastopol. Puis il entendit un bruissement. Il pensa d'abord que c'était l'une de ces putains qu'ils faisaient venir le samedi soir. Mais il se souvint rapidement qu'il n'avait pas fait appel à leur service. Aussitôt, il se retourna. Sur l'instant, il crut à un songe ou à une partie fine dans le *Grosky*. Il n'en revenait pas : étendue sur le dos, Lucie dormait paisiblement. Il pouvait voir son visage, son cou, ses seins, son ventre, ses hanches, ses jambes, ses pieds, le grain de sa peau. Tout était magnifique. Il avait tellement rêvé vivre un moment comme celui-ci, lorsqu'à la *Winstub* il l'observait, et maintenant elle était couchée là toute nue, toute proche, resplendissante de beauté. Il aurait pu la caresser. Mais il ne voulait pas la réveiller. Il se souvenait qu'elle délirait quand il l'avait invitée chez lui. Il craignait qu'en découvrant la situation elle ne s'effraye, qu'elle ne se rhabille promptement pour le laisser en plan sans plus d'explication. Alors, souhaitant profiter de ce moment le

plus longtemps possible, il s'efforça de ne pas bouger et se contenta d'admirer ce corps délicieux, allongé près de lui.

Ils n'avaient pas fait l'amour. Ils avaient absorbé trop de substances euphorisantes pour s'en sentir capables. Ils s'étaient déshabillés, et s'étaient endormis sans plus de cérémonie, vers les quatre heures du matin. Quand Lucie se réveilla sept heures plus tard, elle fut d'abord prise de panique. Elle ne comprenait pas où elle était. Elle chercha autour d'elle et découvrit ce mec étendu à ses côtés, qui la regardait avec insistance. Elle l'avait vu quelques fois à la *Winstub*, mais il ne lui avait inspiré aucun effet. Il était trop réservé pour cela. Elle se souvenait aussi des verres et des cachets qu'elle s'était envoyés la veille. C'est là qu'elle comprit ce qui lui était arrivé : il avait abusé de son état pour l'attirer chez lui. Aussitôt, elle porta sa main à son sexe pour y détecter des traces de sperme. Elle ne sentit rien. « On a fait l'amour ? » demanda-t-elle, inquiète. Ce furent ses premiers mots. « Non ! » répondit Edmond, la voix éraillée après les abus de la nuit. « Nous sommes rentrés chez moi et nous avons tout de suite dormi ! » Il n'avait cessé de l'admirer et priait pour qu'elle reste là, couchée à ses côtes, quelques minutes encore. Lucie était rassurée. Apparemment, ce type ne l'avait pas touchée. « Je ne me souviens plus de rien ! dit-elle tout en se levant. Quelle idiote je fais ! Se laisser aller comme ça... » Lui tournant le dos, elle s'assit au bord du lit, prit ses vêtements étalés par terre et commença par se rhabiller. Voyant son rêve s'envoler, encore sous l'emprise des excès de la nuit, Edmond se mit à pleurer. Comme il était couché sur le côté, ses larmes coulaient lentement sur son nez, puis sur son *groskyer*, avant de se répandre sur le matelas. « C'est la première et dernière fois que je me mets dans un état comme ça ! continuait-elle. Se retrouver toute nue chez un inconnu !... C'est pas possible... Je suis vraiment désolée ! Je ne sais pas ce qui s'est passé pour que je me retrouve chez vous, mais en tout cas ça me servira de leçon ! » Elle venait de remettre son bermuda, quand elle se retourna pour jeter un œil sur Edmond. C'est là qu'elle le vit pleurer. « Que vous arrive-t-il ? demanda-t-elle, confuse.

— Hier soir, vous avez dit que j'étais très beau ! » fit tout doucement Edmond, en esquissant un sourire.

Attendrie, elle se rapprocha de lui, elle le regarda fixement, puis confirma : « C'est vrai que vous êtes très beau ! » Elle lui essuya les larmes avec le pouce, avant d'ajouter : « Vous voulez que je reste encore un peu avec vous ? » Il lui répondit par un clignement d'œil. C'est ce clignement qui la fit chavirer et les conduisit à faire l'amour deux heures plus tard, puis à emménager ensemble dans les jours qui suivirent.

Chapitre XIII

Samedi 13 aout 2095 ; 0 h 3 ; Lingolsheim

Minuit venait de sonner. En un peu plus d'une heure et demie, Edmond, Auguste et Roberto Diaz allaient parcourir la distance qui sépare le *sgreeg* d'Eckbolsheim du sud d'Illkirch-Graffenstaden, là même où demeurait Lubitsch. Roberto Diaz conduisait le petit groupe ; Auguste lui emboitait le pas et Edmond fermait la marche. Ces deux derniers avaient mis leur *groskyer* à l'abri des regards, et leur nez, ainsi que leur bouche, à l'abri de la poussière. Depuis leur départ, ils fendaient la foule, l'un derrière l'autre, sans échanger ni regards ni paroles. Edmond éprouvait alors de l'aversion pour ce Roberto Diaz qu'il considérait comme un vulgaire homme de main à la botte du vil Max. Mais il n'allait pas tarder à revoir son jugement. Cela se produisit à la suite d'un incident qui survint du côté de Lingolsheim. Là, une demi-douzaine de jeunes miliciens s'étaient mis en tête, pour s'amuser, de chercher des noises à Edmond et Auguste, dont ils avaient dû apercevoir le *groskyer* caché sous leur capuche. L'air narquois, ils s'étaient placés en travers de leur chemin et avaient commencé par les provoquer. Puis, constatant qu'ils ne réagissaient pas à leurs provocations, ils s'étaient rapprochés, les menaçant de leurs armes. Ils allaient bousculer Edmond, quand d'un geste sûr, sans montrer le moindre signe de nervosité, Roberto Diaz sortit lentement sa batte tout en fixant durement ses agresseurs. Ceux-là, intimidés par on ne sait quelle force obscure qui se dégageait du garde du corps, n'insistèrent pas et disparurent sans demander leur reste. Ce pouvoir de dissuasion impressionna Edmond qui se surprit à féliciter Roberto Diaz. Puis, plus tard, au milieu d'une foule plus clairsemée, Edmond se rapprocha de lui pour entamer la conversation, tandis qu'Auguste suivait toujours derrière, rêvant sans doute au corps désirable de Tania.

Physiquement, Roberto Diaz ne payait pas de mine. Il était de taille moyenne et d'apparence plutôt chétive. Peut-être possédait-il

une musculature puissante, mais elle était enfouie sous une ample chemise à manches longues qui ne permettait pas de l'apprécier. Ce n'était donc pas cet aspect de sa personne qui impressionnait ses adversaires. De même que son regard ne reflétait aucune once d'intelligence. Sa voix était monocorde et n'exprimait aucun sentiment. La paupière tombante, le visage inexpressif, il affichait une bêtise émouvante, une gentillesse béate, une bravoure servile, une apathie crispante qui, là non plus, ne le prédisposaient pas à subjuguier un rival. D'ailleurs, au premier coup d'œil, on comprenait que Max n'avait pas eu de mal à en faire son objet de plaisir, son mignon, qu'il pouvait en abuser comme bon lui semblait. Pour tout dire, il émanait de Roberto Diaz cette docilité et ce manque de caractère propres aux animaux domestiques. Et pourtant, quand ces jeunes miliciens voulurent lui barrer le passage, il lui suffit de sortir sa batte pour les convaincre de le laisser passer. D'un coup, derrière ce physique ordinaire et cette intelligence sommaire, Edmond découvrait une personnalité insoupçonnée.

Durant leur échange, Roberto Diaz lui expliqua qu'il était l'aîné d'une fratrie de six enfants ; qu'il avait grandi dans une mesure en tôle d'une quarantaine de mètres carrés, campée au huitième étage d'un parking désaffecté. Des centaines de familles comme la sienne vivaient dans ce taudis ouvert à tous les vents. Une immonde promiscuité y régnait. L'endroit était insalubre, vétuste, bruyant, dépourvu de toute commodité. Nombreux étaient les malades, les impotents, les handicapés qui s'y entassaient, gisant dans les allées, abandonnés à leur sort – immunisés contre la pique d'*aedes*. De jour comme de nuit, un concert de cris, de disputes, d'esclandres, de pleurs s'échappait des baraques et résonnait entre les dalles de béton. Pas un jour ne passait sans qu'un résidant ne soit tué de mort violente. Les agressions, les chapardages, les représailles, les règlements de compte étaient monnaie courante dans ce lieu où l'homme était réduit à l'état de bête. C'était une jungle aliénante où ceux qui ne parvenaient pas à s'imposer devaient se plier aux dictats de mafias despotiques. C'est là, dans le dénuement le plus complet, que son père était mort de la fièvre des lueurs. À l'époque, Roberto

Diaz n'avait que dix ans. En tant qu'ainé, il dut jouer des poings et de la batte pour protéger sa famille contre ceux, nombreux, qui convoitaient leur cabane, leur eau, leur *pens de river*. C'est ainsi qu'à force d'hostilité, de luttes et de bagarres, il acquit ce don d'en imposer à ses adversaires. Puis, ce fut au tour de sa mère d'être emportée par la fièvre des lueurs. Les autorités le placèrent alors, lui et ses frères, dans un sanctuaire réservé aux orphelins, la Friche. C'est là qu'il vécut jusqu'à sa majorité.

Les trois hommes parvinrent en un lieu où venait de se dérouler une insurrection spontanée. À coups de tirs à balles réelles, les drones avaient réprimé avec violence ce qui avait commencé par une banale manifestation. Pour faire entendre leur voix, les participants avaient décidé de marcher sur le puits d'Hindisheim, mais les forces de l'ordre s'étaient interposées. Le mouvement s'était durci. Avec leur batte, les personnes les plus déterminées, qui ne semblaient n'avoir plus rien à perdre, s'étaient lancés à l'assaut des policiers, lesquels, aidés de nombreux drones, les avaient abattues sans sommation. Tout le quartier avait subi les contrecoups de cette émeute : cabanes éventrées, vitres brisées, passants tués, immeubles incendiés. Pour éviter les ennuis, les trois hommes contournèrent les lieux. Ce climat insurrectionnel surprit Edmond qui ignorait à quel point la violence et le désarroi touchaient le ghetto Ouest, pourtant réputé démocratique et égalitaire. « C'est cette canicule qui rend les gens fous ! » expliqua Auguste après qu'Edmond se soit indigné ouvertement de cette situation. « Jamais je n'ai vu autant de fossoyeurs la nuit ! » rajouta Auguste : les chaleurs épouvantables commençaient à décimer la population, et les fossoyeurs n'avaient plus assez de la journée pour ramasser tous les cadavres.

Enfin, ils atteignirent la Seigneurie, l'endroit où vivait Lubitsch. C'était un ensemble homogène de petits immeubles de trois étages, érigés autour d'une grande cour centrale située en contrebas des terrains alentour. Cette cour était encombrée de baraquements délabrés, serrés les uns contre les autres, dans lesquels s'entassaient des hommes et des femmes qui végétaient dans un

extrême dénuement. Le plus souvent en haillons, les joues creusées, les yeux noirs de cernes, les membres squelettiques et crasseux, abrutis par la *doliène*, les plus actifs erraient comme des zombies entre les taudis, quand les autres n'étaient plus que des ombres accablées, étendues amorphes dans les profondeurs sombres de ce cloaque. Aucun cri, aucun rire d'enfant ne s'élevaient. Car lorsque par malheur l'un venait à naître, il était emporté en quelques jours par les germes meurtriers qui proliféraient dans ce taudis insalubre. Figée dans une immobilité consternante, cette populace croupissante, soumise à l'ennui et aux chaleurs suffocantes, attendait comme une délivrance la mort toujours trop longue à frapper. Malgré lui, ce peuple des basfonds continuait à survivre, fragile mais immuable, sous le joug de forces vitales que l'adversité, même extrême, ne pouvait annihiler.

Tout autour de la cour, au pied des immeubles, d'anciens garages avaient été aménagés en habitations. Ces box en dur qui se fermaient par une porte coulissante et bénéficiaient d'une relative fraîcheur étaient la propriété d'un chef et de ses hommes. Pour susciter la crainte, ils s'étaient affublés d'une armure en kevlar, s'étaient fait tatouer le visage, percer le nez et les oreilles, et portaient une barbe taillée en pointe ainsi qu'une chevelure que la crasse et un filet brodé maintenaient en une longue masse laineuse informe. À l'image de la harde de miséreux qu'ils gouvernaient, c'étaient de pauvres gueux qui s'étaient approprié ces emplacements privilégiés en se montrant les plus entreprenants, les plus dictatoriaux et les plus dénués d'empathie. Leur influence restait limitée, leur autorité ne s'exerçant que sur une population atone. Leur seule prérogative consistait à spolier les rentes de leurs indigents sujets. Avec l'eau, les *pens de river* et la *doliène* qu'ils leur soutiraient, ils organisaient toutes sortes de trafics. Tout cela dans un climat de relative impunité, car l'état de déchéance du lieu s'avérait tel que les milices ne se pressaient pas pour y effectuer des descentes. En échange, ce chef et ses hommes garantissaient une certaine sécurité à ce peuple de l'abîme. Quand une menace

surgissait, à condition seulement qu'elle présente une dangerosité acceptable, il s'y confrontait sans trop de réticence.

De l'extérieur, on accédait à cette cour par un passage en pente douce, gardé par des vigiles qui se relayaient jour et nuit pour filtrer les allées et venues. C'est à cette entrée que les trois hommes se présentèrent. Quand le garde de faction reconnut Roberto Diaz, il laissa passer la petite troupe sans poser de questions. Juste avant de déboucher dans la cour, Roberto Diaz ordonna à ses deux compagnons de s'arrêter. Il leur désigna une fenêtre située au dernier étage de l'immeuble qui leur faisait face : « Voyez-vous la fenêtre là-haut ? » Et tandis qu'Edmond et Auguste levèrent la tête dans cette direction, Roberto Diaz ajouta : « C'est ici que vit votre homme. » Mais aussitôt, le regard d'Edmond fut happé par le vaste bouge insalubre et surpeuplé qui s'étalait devant lui. Des gens, l'œil hagard, le dos vouté, les bras ballants, les observaient. Auguste, sur qui ce type de spectacle n'avait plus d'emprise, demanda à Roberto Diaz : « Bien, que faisons-nous à présent ?

— Il peut sortir de chez lui par l'avant ou par l'arrière du bâtiment, fit Roberto Diaz. Il faudrait donc surveiller les deux entrées. Je reste là avec Edmond, pour garder celle-là. Et toi, tu vas garder celle qui se trouve de l'autre côté. Dès que tu vois quelque chose, tu envoies un message. »

Et alors qu'Auguste remontait le passage pour contourner la Seigneurie, Roberto Diaz demanda à Edmond de le suivre. « Où m'emmènes-tu ? fit ce dernier.

— Chez le chef. Je dois le voir pour une affaire.

— Comment tu connais ces gens ? s'étonna Edmond.

— T'occupe et suis-moi ! lui fit Roberto Diaz. Et pas un mot, compris ? »

Ils s'engagèrent alors dans une étroite allée qui courait entre les baraques aux murs décrépits et branlants. L'odeur était immonde. Un filet d'eaux usées coulait dans une rigole infâme et allait se déverser dans un trou recouvert d'une grille où s'accrochait un tas

d'immondices à l'aspect filandreux. Des nuées de mouches enveloppaient l'endroit et des rongeurs s'y agitaient. En passant devant l'entrée de certaines cabanes, les émanations nauséabondes provoquaient chez Edmond des haut-le-cœur. Debout sur leur pas-de-porte, des êtres hallucinés, en guenilles, les dévisageaient, les interpelaient, tendaient la main à leur passage ; d'autres, allongés à même le sol, maculés d'excréments, gémissaient, se plaignaient de leur sort. Le pire survint lorsqu'Edmond tomba sur un cadavre autour duquel grouillaient des rats excités par la chair faisandée. Leurs cris stridents, leur agitation fébrile, leur queue frétilante, ajoutés à la moue hideuse du visage de l'homme surpris par la mort, laissèrent à Edmond une impression de dégoût comme il en ressentit rarement dans sa vie.

Dire qu'il fut soulagé lorsqu'il se présenta avec Roberto Diaz devant le chef de cet indescriptible ramassis de loques humaines est faible. Assis à l'entrée de son garage dans la lueur d'une lampe, Raskiyac brodait un filet destiné à envelopper son épaisse chevelure. Outre les tatouages et des piercings qui couvraient son visage, il portait à l'oreille droite une étoile à cinq branches, ce qui ne manqua pas d'étonner Edmond. Il reconnut le signe distinctif des natifs du ghetto de la Sainte-aux-seins. À ses côtés, un compère accoutré comme lui, mais plus petit et la joue balafmée, se tenait debout, appuyé sur un long bâton de combat planté dans une anfractuosité de l'asphalte défoncé. C'était son lieutenant. « Ah !... Roberto Diaz ! » lança le chef, après avoir paresseusement levé la tête en direction des deux visiteurs. « Qu'est-ce qui t'amène ?

— Salut Raskiyac... répondit Roberto Diaz. Je voulais savoir si tu avais de la *doliène* à me refourguer, mes potes et moi allons bientôt en manquer.

— Toujours à consommer plus que l'administration vous donne !... »

Raskiyac se tourna l'air entendu vers son lieutenant qui, après avoir acquiescé d'un discret battement de sourcils, lâcha son bâton

et disparut entre des baraques qui se dressaient un peu plus loin. Puis occupé à son ouvrage, le chef dit : « Et lui ?

— C'est un proscrit... Il vient de sortir de l'*Extat*...

— Quel est ton nom ?

— Edmond Fourrier ! » répondit celui-ci.

Raskiyac s'arrêta de broder et, lentement, se pencha pour vérifier si Edmond possédait bien un *groskyer*. Sans un mot, Edmond retira sa capuche et remonta ses cheveux de telle sorte qu'on le distingue parfaitement. Le chef lâcha alors un « hum ! » de mépris et reprit son travail. Roberto Diaz ajouta : « Il manque aussi de *doliène*... » Ce dernier faisait passer Edmond pour un junkie, ce qui interpela l'intéressé. « T'es pas venu voir Lubitsch, cette fois-ci ? » demanda le chef en s'adressant à Roberto Diaz qui, visiblement embarrassé, répondit du bout des lèvres : « Non, non...

— Vous connaissez Lubitsch ? demanda Edmond en se tournant vers Raskiyac.

— Tout le monde connaît Lubitsch dans le coin ! répliqua le chef. Pourquoi ?

— Rien, rien..., coupa Roberto Diaz. Il a entendu parler de lui, voilà tout. »

Roberto Diaz cherchait à faire taire Edmond. Or, ce dernier n'avait pas l'intention de se laisser dicter sa conduite par un vulgaire garde du corps. Edmond n'était porté que par un unique but : retrouver William Klein, et qu'importe les simagrées et les mystères de Roberto Diaz. Du coup, il en avait oublié son surprenant pouvoir de persuasion et la sympathie qu'il avait pu éprouver pour lui. Edmond se disait surtout qu'il aurait une chance d'échapper aux visées libidineuses de Max s'il mettait la main sur William Klein sans passer par Lubitsch. Ainsi, voyant que ce chef avait l'air bien renseigné, il voulut en profiter : « Je suis à la recherche d'un homme, dit-il. Il semblerait que Lubitsch le connaisse aussi...

— À la recherche de qui ? demanda dédaigneusement Raskiyac.

— À la recherche de personne, s'empessa de répondre Roberto Diaz.

— De William Klein. Un gars originaire de la Sainte-aux-seins comme vous ! » lança hardiment Edmond.

Jusque-là, le chef avait affiché une attitude plutôt désinvolte. Mais lorsqu'il entendit le nom de William Klein, il se raidit, stoppa tout net son travail et regarda fixement Edmond. Celui-ci n'aurait causé pire effet sur Raskiyac s'il lui avait annoncé la fin du monde. « T'es qui toi pour chercher William Klein ? s'emporta-t-il.

— Vous connaissez William Klein ? » se réjouit Edmond.

Le chef se leva, posa la broderie sur son siège et se mit à observer la lune, dont les deux tiers brillaient au milieu d'un ciel piqué d'une multitude d'étoiles. De toute évidence, il se dominait pour ne pas sombrer dans la violence. Mais il n'y parvenait pas ; cela se transforma en un accès de colère incompréhensible qui monta crescendo. « Demain, il fera chaud, dit-il, d'abord doucement. Plus chaud qu'aujourd'hui. Et après-demain, ce sera encore pire... On aura soif... » Sa voix se faisait toujours plus forte : « On transpirera comme des damnés plongés dans les feux de l'enfer... On regardera, paniqué, la température grimper sur nos *subtrim*... et toi, tu viens de sortir de l'*Extat* et tu cherches William Klein !... Tu ne vois donc pas tout ce merdier autour de toi ? Bordel de merde ! Tu ne trouves pas que c'est dérisoire de rechercher un homme alors qu'on est tous en train de crever ?

— C'est vrai..., fit Edmond, timidement.

— Tu vois tous ces hommes et ces femmes qui brûlent à petit feu dans leur baraque ? s'emporta finalement le chef en quittant la lune des yeux et en fixant Edmond. Tout ça, c'est de votre faute, les élites ! Cette putain de chaleur qui n'arrête pas de grimper, c'est encore de votre faute ! Vous avez tout foutu en l'air. Maintenant, ces gens suffoquent pendant que vous vous la coulez douce dans votre *Extat* ! Et toi tu cherches un homme ! Tu crois vraiment que c'est le moment de chercher un homme alors qu'on est en train de crever ?... »

De toute évidence, Edmond avait réveillé chez cet homme une colère sourde, alimentée par des jours, des mois, des années de sombres imprécations intérieures. Une profonde amertume, une logorrhée verbale, un magma de ressentiments envers les élites se déversaient sur Edmond qui n'osait répondre, craignant que le volcan s'emballe davantage et que son interlocuteur en vienne aux mains. Autoalimenté par une énergie émanant des tréfonds de son être, le chef s'emportait de plus en plus. C'était excessif. Il avait commencé à pousser Edmond qui se gardait bien de lui opposer la moindre résistance. Puis, soudain, Roberto Diaz, qui n'avait pas envie de voir ce monologue se transformer en pugilat, sortit son arme. Raskiyac resta indécis un instant, puis alla se rasseoir, reprit sa broderie, et, enfin, grogna comme une évidence : « Non..., je ne connais pas de William Klein ! » La batte de Roberto Diaz l'avait persuadé de ravalier sa hargne. Entre temps, le lieutenant était revenu avec une dizaine de plaquettes de *doliène*. Il les remit à Roberto Diaz qui, après avoir rangé son arme, fouilla dans son havresac pour lui donner un lot de *pens de river* en échange. Au même moment, Edmond sentit un message arriver sur son *subtrim*. Auguste lui écrivait : « Il sort ! » Il prévint alors Roberto Diaz, qui, sans attendre, remercia et salua le chef. « C'est cela... c'est cela... Allez-y ! » leur lança-t-il, continuant intérieurement à ruminer sa haine des élites.

Alors qu'il retraversait la cour avec Roberto Diaz, Edmond envoya :
« Où es-tu ?

— Je le suis... Il est accompagné de deux hommes !

— Dans quelle direction ?

— Vers le *sgreeg*. »

En haut du passage, Roberto Diaz salua encore l'homme de faction et, avec Edmond, tourna à droite pour rejoindre l'artère qui conduisait à l'ancien cimetière de la ville, devenu un *sgreeg* depuis que les cadavres étaient évacués par les tubes dans des zones désertiques où de vastes fosses communes avaient été creusées pour les accueillir. En chemin, et alors qu'ils devaient jouer des

coudes pour remonter la rue, Edmond, suspicieux, bombardait Roberto Diaz de questions : « Tu ne m'as pas dit que tu connaissais Lubitsch !

— Non...

— Mais d'où le connais-tu ?

— Qu'importe !

— Quand même !... fit Edmond. Ça ne serait pas plus simple d'aller le trouver, si déjà tu le connais ?

— Il ne te dira rien... D'ailleurs, tu n'aurais pas dû parler de William Klein à Raskiyac.

— Hein ?

— Maintenant, il risque de prévenir Lubitsch et de faire échouer ton plan. »

À ce moment-là, ils aperçurent Auguste passer au loin sur l'avenue du cimetière. Il marchait comme s'il avait voulu se montrer le plus discret possible. Les deux hommes accélérèrent le pas pour ne pas le perdre de vue au milieu de cette foule compacte qui se rendait au *sgreeg* chargée de récipients vides. Dans la précipitation, cherchant à doubler tout le monde, Roberto Diaz bouscula un mauvais coucheur qui s'en prit immédiatement à lui. À nouveau, il lui suffit de sortir sa batte pour que l'autre se calme et passe son chemin sans demander son reste. Les gens pressés de renouveler leur provision d'eau n'avaient pas prêté attention à la scène. Une minute plus tard, les deux hommes avaient rattrapé Auguste qui, avec sa gouaille habituelle, exprima la joie de les revoir, avant d'ajouter : « Il est là-bas ! » Il désignait, à dix mètres environ, un individu d'une cinquantaine d'années, de belle prestance, vêtu d'un pantalon et d'une chemise en flanelle. Derrière lui, deux costaux chargés de bidons vides le suivaient de près. « Comment es-tu certain que c'est Lubitsch ? demanda Edmond.

— La lumière du troisième étage venait de s'éteindre quand ils sont sortis ! répondit Auguste.

— C'est bien lui », confirma Roberto Diaz.

Il venait de prononcer ces paroles lorsque d'un geste brusque il leur fit comprendre de stopper, ce qui s'avéra compliqué tant la pression exercée par l'afflux de gens autour d'eux était massif. Pour y parvenir, ils durent se déporter et se réfugier dans le renfoncement d'une entrée. En effet, en face, un peu plus loin sous une tonnelle, Lubitsch, entouré de ses hommes, s'était arrêté pour consulter son *substrim*. Puis il releva la tête et se mit à scruter la foule. Ses hommes ne tardèrent pas à en faire autant et bientôt ils aperçurent Auguste, Roberto Diaz et Edmond, réfugiés dans une entrée d'immeuble. « Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Edmond.

— On attend... répondit Roberto Diaz. Quoi d'autre ?... Tu parleras moins la prochaine fois...

— Hein ! s'exclama Auguste, qui ne comprenait pas le reproche que Roberto Diaz adressait à Edmond.

— Ils nous ont repérés parce que ton ami a trop parlé, fit Roberto Diaz.

— Et toi tu ne parles pas assez ! » répliqua Edmond.

Après avoir fendu la foule, non sans mal, Lubitsch et ses gardes du corps se présentèrent devant les trois hommes. « Que fais-tu là, Roberto Diaz ? » dit-il, sur un ton paternel, avant d'ajouter : « Raskiyac vient de m'écrire que tu trainais dans le coin ! » Il dissimulait son *groskyer* sous un panama. Il paraissait content de retrouver Roberto Diaz. On devinait dans son regard, une intelligence, une amabilité, un côté posé et agréable qui le rendait attachant au premier abord. Bien que perclus de tics, il était le type d'homme qui inspirait la sympathie et le respect. En tout cas, c'est l'opinion qu'Edmond se fit de Lubitsch à cet instant. Il refusa toutefois de se fier à cette première impression et repoussa à plus tard un jugement définitif. Ses anciennes expériences malheureuses dans ce domaine l'avaient échaudé. Et donc, même si Lubitsch le salua par un sourire avenant, Edmond ne répliqua que par un bref signe de la tête. « Bonjour monsieur Lubitsch, dit Roberto Diaz.

— Quelque chose à me dire que les *substrim* ne doivent pas entendre ? demanda Lubitsch. — Euh... Non, répondit Roberto Diaz. Nous sommes allés voir Raskiyac pour nous ravitailler en *doliène*. Nous retournions chez Max.

— Avec ces messieurs ? fit Lubitsch, en désignant Edmond et Auguste.

— Oui, ils en avaient besoin aussi... Je vous présente Edmond et Auguste, deux proscrits. — Enchanté ! dit Lubitsch, en les fixant l'un après l'autre comme s'il avait voulu y déceler leur personnalité.

— Enchanté ! répondit Edmond.

— 54^e régiment aéroporté ? s'enflamma Auguste.

— C'est bien cela !... fit Lubitsch qui cherchait à resituer le bonhomme.

— Vous étiez mon colonel !...

— Oui !... Je me souviens maintenant !

— Lubitsch... Colonel Lubitsch. Je savais que ce nom me disait quelque chose !

— Vous étiez l'indiscipliné qui dessinait merveilleusement bien, hein ?

— Oui, c'est cela !

— C'est vous qui composiez les faireparts d'invitation pour le gala des officiers ! Chaque officier avait le droit à sa caricature... Vous m'aviez représenté en poisson-chat...

— Oui... C'est vrai ! Ça alors, vous vous rappelez ça !

— Allez... Ne restons pas là au milieu de cette foule, dit Lubitsch, qui se faisait bousculer par des passants pressés. Je vous invite chez moi ! Tant pis pour ce moment de fraîcheur qui m'attendait dans l'*anturlure* ! C'est si rare de rencontrer de nouveaux proscrits par ici ! »

Lubitsch demanda encore à ses deux gorilles d'aller reconstituer son stock d'eau et reprit le chemin du retour avec ses trois invités,

lesquels n'avaient pas eu la force de refuser. Tous les corps souffraient de l'étouffante moiteur nocturne qui s'était abattue sur la ville. L'air était devenu irrespirable. Les vêtements collaient à la peau. La sueur coulait à grosses gouttes. La pesanteur ambiante abêtissait les esprits.

Dès que la foule se fit moins dense, Lubitsch échangea quelques mots de sympathie avec Auguste, puis se rapprocha d'Edmond. « Ça fait longtemps que vous êtes dans le ghetto ? lui demanda-t-il.

— Je viens d'arriver », répondit froidement Edmond.

De toute évidence, celui-ci n'était pas d'humeur à se confier. Alors Lubitsch se rabattit sur des questions moins intrusives : « Cette chaleur doit vous changer de l'*Extat* ?

— Un peu...

— Je n'en ai jamais connu de pires... Il fait de plus en plus chaud ! Où cela va-t-il nous mener ? »

Finalement, l'homme se montrait si sympathique qu'Edmond se décida à échanger avec lui : « Depuis quelques jours, les stations météo n'affichent plus leurs prévisions ! Ça n'est jamais arrivé. — C'est vrai !... s'exclama Lubitsch.

— C'est pour éviter les vents de panique.

— C'est ce qu'on dit... Mais est-ce vrai ?

— Ma femme travaillait dans une station météorologique...

— Votre femme ?

— Elle m'a quitté, dit Edmond qui trouvait dans ce mensonge un moyen d'évincer toute question se rapportant à sa vie.

— Cela n'empêche pas des émeutes d'éclater un peu partout à cause de cette chaleur ! » ajouta Lubitsch.

Chapitre XIV

Samedi 6 aout 2095 ; 22 h 20 ; prison centrale

Comme toujours, ils l'avaient d'abord roué de coups. Mais là, au lieu de le questionner sur le rôle joué par John Sudergeon dans l'évasion de William Klein, et sur les raisons de cette fuite, ils lui avaient demandé s'il se souvenait du château de Versailles. Comme à leur habitude, ils posaient des questions imprévisibles pour obtenir des informations qu'ils n'auraient pas pensé réclamer. Ce jour-là, l'homme à la carrure imposante lui dit : « Tu ne te rappelles pas de cette marquise qui te taillait des pipes dans ses appartements ? Tu allais la rejoindre en passant par les cabinets intérieurs ! » Dès qu'Edmond entendit « marquise » et « pipe », il comprit à quoi ses tortionnaires faisaient allusion et n'hésita pas à leur répondre pour afficher sa bonne foi : « Louis XV ! J'étais Louis XV !

— C'est cela..., tout juste ! pérorait l'autre. T'étais Louis XV ! Donc, tu vois que tu te rappelles !... Et qui était cette femme ? »

Edmond avait oublié cet épisode. Mais maintenant que l'homme à la carrure imposante y faisait allusion, les détails lui revenaient en mémoire. Et en effet, c'était William Klein qui lui avait demandé de se rendre au château de Versailles pour rencontrer la marquise de Pompadour. Mais Edmond n'en savait pas davantage. « Pourquoi es-tu allé retrouver cette dame en 1747 ? » insistaient ses tortionnaires. Il ne pouvait leur avouer qu'il s'y était rendu à la demande de William Klein. Ils l'auraient interrogé de manière plus virile et lui n'aurait pas pu répondre. Ils n'auraient pas compris qu'il ignorait les raisons qui avaient poussé William Klein à l'envoyer là-bas. Il aurait reçu des coups plus violents encore. « Tu vas enfin nous dire que t'étais missionné par William Klein ! » finirent-ils par lui crier aux oreilles. En même temps, le sbire lui avait asséné une autre claque. Ils étaient donc au courant du rôle que William Klein avait joué dans cette affaire, pensait Edmond. « Tu as déjà entendu parler d'une

régulatrice ? Un haut fonctionnaire ? C'est une personne qu'un petit puceron comme toi ne devrait même pas avoir le droit de regarder ! Et toi, tu te fais sucer par elle ! Monsieur se fait sucer par une régulatrice et il ne le sait pas !... » Le coup qu'il venait de recevoir lui avait ouvert la pommette gauche. Il sentait le sang couler autour de son *groskyer*. Une oppressante douleur avait envahi son visage, mais il n'y prêtait pas attention. Pour calmer cette pluie de gifles, il leur avait tout de même avoué que c'était à la demande de William Klein qu'il avait rejoint le 18^e siècle. Mais il ajouta aussi qu'il ignorait tout des mobiles de William Klein. « T'es quand même une sacrée tête de mule ! martelaient les hommes en bleu. William Klein te propose un coup tordu et toi tu ne lui poses pas de questions ! À qui vas-tu faire croire ça ?... Tu savais pourquoi tu le faisais ? Avoue ! T'es son complice... Si je te dis que ton copain a monté ce coup pour dérouter les drones, tu prétendras encore que tu ne sais rien ? » Edmond se rappela alors cette phrase qu'il devait crier aux oreilles de la marquise : « Une fois par jour, lorsqu'un drone chargé de victuailles passera au dessus du ghetto de Bischwiller, fais en sorte qu'il atterrisse dans le palais de la reine !... » C'était donc ça, se dit Edmond. William Klein l'avait utilisé ! « C'est un malin ton copain ! continua l'homme en bleu. Il a trouvé le moyen de manipuler la volonté des gens sans qu'ils ne remarquent rien ! » Ce furent les derniers mots qu'Edmond entendit.

Ainsi, d'après son cahier de laboratoire, William Klein était capable d'influer sur la décision de n'importe quel être humain en leur proférant des messages subliminaux lorsqu'ils étaient dans le *Grosky* avec un *groskyer* réglé sur une grossesse de huit. De ce fait, en ciblant des gens haut placés, il pouvait prendre le contrôle de certains rouages de l'*Extat*. C'est sans doute ce à quoi il avait songé dès le début de ses recherches ! C'est pour cette raison qu'il ne voulut pas les rendre publics et qu'il s'y était autant investi. Il aurait pu utiliser sa découverte de mille autres façons. Ses champs d'applications étaient nombreux et prometteurs. S'il en avait publié les conclusions, il serait probablement devenu célèbre et son avenir aurait été assuré. Mais il nourrissait d'autres ambitions : il souhaitait

exploiter le résultat de ses recherches à des fins personnelles, et plus exactement pour aider les siens. Dans un premier temps, il dut se demander comment s'y prendre, comment utiliser au mieux ses découvertes. Contrôler la volonté des hommes et des femmes de pouvoir au sein de l'*Extat* était une option séduisante. Il se mit donc à s'intéresser aux élites des élites. Il voulut connaître leurs mœurs, leurs prérogatives, leur sphère d'influence, ceci afin de pouvoir en tirer parti. C'est comme ça qu'il tomba sur miss Bich' !

Au niveau de chaque puits, de grandes plateformes sur pilotis étaient installées pour permettre le décollage et l'atterrissage des nombreux drones qui sillonnaient en permanence le ciel. À ces endroits, c'était un essaim d'appareils vrombissants ; un ballet aérien réglé au millimètre près. Des calculateurs quantiques organisaient les approches, les départs et les arrivées de ces véhicules téléguidés avec une précision et une fluidité remarquables. Le contrôle de cette flotte s'effectuait depuis les tours de verre, parfois de simples pylônes qui se dressaient au centre des puits. Sous terre, on retrouvait la même agitation. Car les plateformes étaient découpées en plateaux élévateurs de différentes tailles qui montaient les drones à la surface ou les descendaient dans des lieux entièrement mécanisés situés dans les entrailles de l'*Extat*. Tout était conçu pour que chaque plateau soit utilisé au mieux, toujours selon la dimension de l'appareil qu'il devait accueillir. Et tandis qu'à l'extérieur les drones quittaient ou retrouvaient leur ruche dans un va-et-vient incessant, en profondeur, un écheveau de tapis roulants, de bras automatisés, de roues et de pistons les emportait avec la même effervescence dans des hangars, pour les nettoyer, les charger de marchandises, les décharger, les entretenir ou les reprogrammer.

La presque totalité de cette activité s'effectuait sans intervention humaine : la plupart des missions étaient périodiques, planifiées ou déclenchées par un évènement prédéfini. Des manutentionnaires avaient néanmoins la possibilité d'agir à n'importe quel stade du processus s'ils en recevaient l'ordre. Les calculateurs prenaient immédiatement la mesure de ces changements et adaptaient le système aux nouvelles contraintes afin que toutes les séquences

continuent à s'enchaîner selon une mécanique parfaitement huilée. Mais la modification des plans de vol faisait appel à un protocole strict. Si quelqu'un souhaitait intervenir sur ceux-là, il devait impérativement soumettre une demande argumentée au régulateur qui donnait ou non son feu vert après en avoir étudié la pertinence. Le régulateur, un haut fonctionnaire qui avait toute la confiance des autorités, était le seul apte à juger de l'opportunité d'une demande. En quelques secondes, celle-ci pouvait être déposée, traitée et exécutée ; un drone était alors dérouté ou bien affrété pour une mission imprévue. Ce cas de figure se produisait le plus souvent lorsqu'il fallait procéder à une vérification particulière, une réparation pressante, mener une offensive sur un terrain de conflit, ou bien quand, au niveau d'un puits, une marchandise dont on avait un besoin urgent venait à manquer. Parce que les drones rendaient essentiellement cinq types de services : la surveillance des ghettos, la maintenance des installations publiques, la défense des puits, la lutte contre les incendies et enfin l'approvisionnement rapide en médicaments ou en denrées périssables.

Il s'avère que le régulateur du secteur 78B était cette miss Bich'. Cette femme d'âge mûr au caractère bien trempé était l'homologue de John Sudergeon, sauf qu'elle était responsable de la circulation des drones, alors que John Sudergeon était responsable de l'accès aux puits. On l'appelait miss Bich' parce qu'elle avait soi-disant des yeux de biche, mais son vrai nom était Sandrine Luvasky. Elle n'avait jamais eu ni compagnon ni enfant, ayant toujours préféré assurer sa carrière plutôt que sa pérennité. Pour autant, elle ne ressemblait en rien à ces vieilles filles coincées, effrayées par les fougueux ébats amoureux. Au contraire, elle avait dans le domaine de l'éros des exigences et des besoins que peu d'hommes pouvaient satisfaire. Elle savourait tout particulièrement les jeunes mâles qu'elle gratifiait d'un savoir-faire dont les malheureux se remettaient difficilement par la suite. Cette rencontre était pour eux un feu d'artifice de plaisir aussi intense qu'éphémère auquel ils ne cessaient de songer avec nostalgie par la suite. Car si elle ne se montrait jamais frileuse avec

eux, elle avait par contre pour habitude de ne garder ses amants que le temps d'une nuit.

Pour approcher ses futurs partenaires, elle s'y prenait toujours de la même manière. Dans le *Grosky*, on pouvait se transporter à Versailles aux environs de 1747, alors que Louis XV régnait sur la France. C'est là où miss Bich' s'empressait de se rendre quand elle n'occupait pas son poste de régulatrice. Elle éprouvait pour cette époque une fascination qu'elle attribuait à son amour des belles toilettes, des belles lettres, ainsi qu'au faste et au libertinage qui y avaient cours. Avec une prégnance de sept, elle endossait l'habit de Jeanne-Antoinette Poisson, plus connue sous le nom de marquise de Pompadour, et profitait des relations privilégiées qu'elle entretenait avec le roi, pour rencontrer celui qui incarnait son rôle, le plus souvent un adonis que le sexe et le pouvoir avaient attiré dans ce voyage. C'était un moyen pour elle de passer directement aux choses sérieuses sans s'embarrasser de préliminaires ennuyeux. À la fin, lorsqu'elle estimait que l'essai avait été concluant, que le jeune homme qui interprétait le monarque était à son goût, elle retrouvait l'original – ce qu'elle arrivait à faire sans trop de mal grâce à son statut de haut fonctionnaire –, et réitérait dans la réalité, le temps d'une nuit, l'expérience qu'elle avait vécue dans le *Grosky*. Ses amants étaient si conquis par ses dispositions qu'ils cherchaient souvent à la revoir. Mais que ce soit dans le *Grosky* ou dans l'*Extat* tout était conçu pour qu'ils n'y parviennent jamais, le système de protection des hauts fonctionnaires y veillait.

Tout ceci se sut très vite et créa un certain émoi. Non pas que ce type de comportement fût exceptionnel, nombreuses étaient les femmes qui se livraient aux mêmes excès, mais qu'un régulateur, qui avait un devoir d'exemplarité, s'y adonne était plutôt inattendu. Les débordements de miss Bich' n'étaient pas non plus placardés en place publique, non, mais en s'intéressant aux potins qui couraient du côté du puits de Truchtersheim, on arrivait assez rapidement à en connaître les détails. C'est ainsi que William Klein découvrit les pratiques de miss Bich'. C'est ce qu'il relatait dans ses cahiers.

Ses pouvoirs importants et sa prédilection pour les jeunes hommes, qu'elle allait cueillir dans le *Grosky*, offraient à William Klein tout ce dont il rêvait pour atteindre le but qu'il s'était fixé. Nul doute que s'il parvenait à se faire prendre pour l'un d'eux et à manipuler la conscience de miss Bich', il serait en mesure de contrôler le plan de vol de tous les drones de la région. Il pourrait ravitailler en vivres n'importe quel ghetto en lui intimant l'ordre suivant : « La prochaine fois qu'un drone cargo chargé de victuailles passe à proximité de tel ghetto, fais en sorte qu'il atterrisse à tel endroit !... » Pour cela, il lui suffirait de se projeter au 18^e siècle dans la peau de Louis XV et d'entrer en relation avec la marquise. Les perspectives apparaissaient alléchantes. Cependant, ce plan posait un problème : miss Bich' réglait toujours son *groskyer* sur une grossesse de sept, alors que l'expérience nécessitait une grossesse de huit. William Klein devait donc lui suggérer de l'augmenter. Mais comment ? Il lui était impossible d'approcher ce haut fonctionnaire. Aussi ne pouvait-il influencer sur sa décision. Or, comme on le sait, miss Bich' essayait souvent de retrouver son amant après avoir vécu une aventure avec lui dans le *Grosky*. William Klein comptait profiter de cette excentricité pour gagner sa confiance et la convaincre de régler sa grossesse sur huit. Étant jeune et beau, il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne cherche pas à le revoir après avoir fricoté avec lui dans la galerie des Glaces. Mais là encore, il se trouvait face à une difficulté : elle ne gardait son amant que le temps d'une nuit, puis disparaissait à jamais de sa vie. Comment, dans ces conditions, pouvait-il la retrouver dans le *Grosky*, avec son *groskyer* réglé sur huit, pour lui insuffler l'ordre qui lui permettrait de prendre le contrôle de ses actes ? C'est là qu'il eut l'idée d'organiser le coup à deux.

Si, après une séance dans le *Grosky* avec elle, il parvenait à la revoir et à la convaincre d'augmenter son niveau de grossesse à huit, un comparse, revêtant à son tour l'habit de Louis XV, pourrait parfaitement formuler le fameux ordre pendant qu'elle s'éprendrait de lui. Ce plan était osé, compliqué, demandait sans doute beaucoup d'efforts, mais pour William Klein le jeu en valait la chandelle. Car

sans doute éprouvait-il le profond désir de ravitailler en vivres son ghetto d'origine, le ghetto de la Sainte-aux-seins. C'est le complot qu'il fomentait depuis le début. Toutes les recherches qu'il avait conduites en secret jusque-là, il semblait les avoir entreprises dans cet unique but. Faut-il en conclure qu'il n'avait jamais oublié les siens, qu'il avait toujours une pensée pour sa reine et ses guerrières, ses cérémonies religieuses si particulières ? Sans doute ne pouvait-il supporter que son peuple se nourrisse presque exclusivement de *pens de river* alors que lui consommait de la viande et des légumes deux à trois fois par semaine. Pour cette raison sans doute, dès qu'il comprit le potentiel que recélait sa découverte, il envisagea de l'exploiter pour aider les siens. Cela était totalement interdit, passible de la pire des sentences, une expulsion immédiate de l'*Extat*, mais qu'importe, il ne prenait guère de risque : sa méthode demeurerait trop subtile pour qu'on le suspecte d'être à l'origine de détournement de drones.

Or, pour dérouler son plan, il dut encore trouver un comparse, un ami de longue date en qui il avait toute confiance, qui, de surcroît, se montrerait discret et ne poserait pas de questions. Il avait dans son entourage une telle personne. Comme lui, elle était issue des ghettos et comme lui, elle partageait les mêmes aventures au sein du *Grosky*. Cette personne n'était autre qu'Edmond. Dans ses cahiers, William Klein n'avait pas révélé son nom, mais les autorités avaient fait le rapprochement. Et celui-ci venait d'avouer que c'était à la demande de William Klein qu'il s'était reporté vers 18^e siècle. Dans le détail cela s'était passé ainsi : un jour, plusieurs mois auparavant, William Klein l'avait appelé pour lui demander s'il était libre. Il souhaitait le rencontrer pour s'entretenir avec lui en particulier. Le rendez-vous avait été pris dans une *dorquine* populeuse, qui, malgré les apparences, garantissait une relative discrétion. Le brouhaha et le passage continu d'une foule nombreuse empêchaient les installations-espionnes de suivre une conversation de bout en bout. Ils s'étaient assis devant un écran qui diffusait une chasse à courre, tel qu'on la pratiquait dans l'ancien temps, et pendant que le cerf, paniqué, s'enfuyait à travers bois,

William Klein demanda : « T'es-tu déjà transporté au siècle des Lumières ?

— Oui, une fois, j'étais au début de l'été 1778, à Ermenonville, je fus le marquis de Girardin et j'assistai aux derniers jours de Rousseau.

— Et si je te demandais de te projeter quelques décennies plus tôt, en 1747 par exemple ?

— Soit, et pour faire quoi ?

— J'aimerais que tu me rendes un service. Que tu t'y transportes quand je te ferai signe et que tu incarnes Louis XV.

— Rien que ça ?

— Oui. Mais ce n'est pas tout... Tu vas certainement rencontrer la marquise de Pompadour. Tu auras une relation amoureuse avec elle : c'est l'histoire. Bien... Mais quand elle vivra avec toi un moment intense, il faudrait lui crier ces mots : "Une fois par jour, lorsqu'un drone chargé de victuailles passera au dessus du ghetto de Bischwiller, fais en sorte qu'il se pose dans le palais de la reine !..."

— Si la Pompadour a réglé son *groskyer* sur une prégnance de huit, elle me prendra pour un fou !

— Elle aura bien une prégnance de huit, oui ! Et elle te prendra certainement pour un fou... Mais qu'importe !... Par contre, toi, reste à quatre ou cinq ; plus haut, tu risquerais de ne pas pouvoir prononcer cette phrase.

— Le ghetto de Bischwiller... Ce n'est pas ton ghetto ?

— Si.

— Bizarre, ce que tu me demandes là !... Ce doit encore être une de tes expériences ! »

Ainsi, Edmond s'était projeté à Versailles en 1747. Et comme prévu, il y rencontra la marquise de Pompadour qui se comporta comme s'ils avaient été des intimes de longue date. Rapidement, elle s'offrit à lui. La femme n'ayant pas un physique désagréable, il prit un certain plaisir à la combler et remercia même son ami de l'avoir

poussé dans cette aventure. Le *groskyer* de la marquise était réglé sur sept, mais cela ne l'inquiéta pas outre mesure. Il pensa que William Klein s'était trompé, voilà tout. Comme prévu, il eut l'air ridicule quand il lui lâcha la fameuse phrase. Or, plus tard, à sa sortie du *Grosky*, lorsqu'il envoya à William Klein, « Mission réussie, mais sa prénance était de sept et non de huit... », il eut l'échange suivant : « Quoi ? Tu en es sûr ? »

— Certain ! renvoya Edmond.

— Comment était cette femme ? Décris-là moi !

— Belle, élégante, un petit nez en trompette, trente ans environ...

— Ce n'est pas la bonne ! Il faut que tu y retournes ! »

Trois jours après, Edmond, suivant les nouvelles directives de son ami, se projeta à nouveau à la cour de Louis XV. Cette fois-ci, la marquise était une femme d'âge mûr qui affichait bien une prénance de huit. Quoique moins attirante que la première, sa longue expérience de la gent masculine compensait ce désavantage. Ne serait-ce qu'à la façon dont elle s'y prenait pour dégrafer son casaquin et retirer son corps à baleines, elle possédait de quoi déstabiliser l'homme le plus indifférent au charme féminin. Malgré cela, Edmond parvint à prononcer la fameuse phrase, alors que madame de Pompadour devait déployer en feu d'artifice son troisième ou quatrième orgasme. Et quant à la fin, il relata son voyage à William Klein, celui-ci sembla satisfait. Mais pour Edmond, l'histoire ne s'arrêta pas là : il ignorait que miss Bich' manifestait la curieuse tendance à vouloir renouer, dans la réalité, avec les plaisirs qu'elle avait connus dans le *Grosky*. Williams Klein ne l'avait pas informé à ce sujet. Edmond fut donc surpris, une semaine plus tard, de recevoir sur son *subtrim* le message laconique suivant : « Pouvons-nous nous rencontrer ? Signé : la marquise de Pompadour. » Comme il a déjà été dit, il était très difficile, voire impossible de renouer avec l'original d'un double digital dont on avait fait la connaissance dans le *Grosky*. Même si par hasard on se croisait dans l'*Extat* et qu'on se reconnaissait, malgré l'avatar qui dans le *Grosky* garantissait l'anonymat, le savoir-vivre le plus

élémentaire commandait de ne pas tenter d'entrer en relation. On devait passer son chemin. Un adage résumait bien cette règle : « Ce qui a lieu dans le *Grosky* reste dans le *Grosky*. » On comprend ainsi pourquoi Edmond fut si surpris lorsqu'il vit apparaître ce message sur son *subtrim*. Il le reçut alors qu'il dégustait avec sa femme un steak à la sauce au poivre accompagné de frites et de petits pois. Dans sa bouche, la viande prit subitement un gout amer. Il était embarrassé et ne savait que penser. Dans le *Grosky*, avoir une relation extraconjugale n'était pas une faute ; en tout cas, cela n'était pas perçu comme tel. En revanche, dans la réalité, c'était une autre affaire. Et ne pas répondre aux avances de cette marquise si douée aux jeux de l'amour était une hérésie, une occasion de regretter son refus sa vie durant ! Le dilemme ne le tourmenta pas longtemps. Tandis que sa femme se leva pour mettre les assiettes dans le lave-vaisselle, Edmond s'empressa d'écrire : « Quand ? » Le retour fut presque instantané : « Demain, 19 heures, chambre 26 de l'hôtel Continental.

— J'y serai », renvoya Edmond.

Et comme tous les jeunes hommes que miss Bich' avait comblés auparavant, Edmond n'eut de cesse de rêver à elle durant les semaines qui suivirent leur rencontre furtive dans cet hôtel chic, réputé pour son standing et son style rococo. Dans les bras de sa femme, il pensait encore à elle. Il tenta bien de rejoindre le Versailles de 1747 dans l'espoir de la revoir, mais le système de protection des hauts fonctionnaires l'en empêcha. Il en voulut quelque temps à William Klein de ne pas l'avoir prévenu, puis finit par oublier l'épisode jusqu'à ce qu'il se retrouve attaché sur cette chaise en présence des hommes en bleu.

Lorsqu'il se réveilla, il était dans sa cellule, étendu sur sa couche. Il entendait la voix de Michel. Mais il n'avait pas la force de lui répondre. Et le petit garçon, les bras tendus, le visage éploré, criait : « Je veux le revoir ! » Qui voulait-il revoir ? se demandait une nouvelle fois Edmond qui flottait encore dans une semi-inconscience. Il avait la face tuméfiée ; sa pommette meurtrie lui causait des élancements. Soudain lui revint cette nuit qu'il avait passée avec

miss Bich' dans la chambre 26 de l'hôtel Continental. Une nuit sublime, inoubliable, qu'il paya cher par la suite. Cette nuit-là, il s'était brulé à un monde d'opulence et de volupté dont il n'aurait jamais soupçonné l'existence. Un majordome en livrée leur avait apporté un verre de champagne. Edmond n'avait jamais bu de champagne jusque-là. Le seul vin qu'il avait bu c'était ce vin de Finlande. Depuis longtemps, on ne fabriquait plus de champagne, et les dernières bouteilles s'arrachaient à prix d'or. Le majordome leur avait aussi monté des toasts de foie gras truffé. Edmond en avait entendu parler, mais n'en avait jamais goûté non plus. Il trouvait cela surfait. Il comprenait maintenant pourquoi il avait bénéficié de ce traitement de faveur : une régulatrice, il avait vécu une aventure avec une régulatrice ! Et William Klein qui s'était bien gardé de le prévenir !

Chapitre XV

Samedi 13 aout 2095 ; 2 h 44 ; entre les ghettos de la Wantzenau et d'Oberhausbergen

L'effroi que Soan et Younès affichaient à l'idée de voir Anastasia pénétrer dans le tunnel sans protection avait dissuadé celle-ci de s'y aventurer. Intriguée, elle voulut connaître la nature des menaces qui la guettaient. Mais en dépit de ses injonctions et de ses intimidations, elle n'avait rien pu tirer des deux hommes, lesquels refusaient obstinément d'expliquer les raisons de leur crainte. Agenouillée près de la trappe, elle écoutait le bourdonnement sourd qui s'en échappait. Elle resta ainsi une dizaine de minutes, tandis que Soan et Younès s'escrimaient encore avec la corde qui les reliait au wagonnet dans lequel était enfermée Rhonda. Celle-ci allait bientôt manquer d'oxygène et la situation paraissait désespérée. Il fallait prendre une décision. Anastasia se mit alors à fixer les deux hommes. Elle venait d'élaborer un plan machiavélique. Elle les regardait avec insistance comme une panthère qui s'apprête à bondir sur sa proie. Quand Soan et Younès s'en aperçurent, ils cessèrent progressivement tout effort. Une terreur les envahit, car l'œil de la guerrière était glacial, inquiétant. Alors, doucement, Younès lâcha la corde et, à reculons, s'approcha de la plateforme par où ils étaient descendus dans la galerie. Et plus il se reculait, et plus le regard d'Anastasia devenait menaçant. Il n'avait plus rien d'humain. Elle semblait dire : « Quoi que tu fasses, c'est fini pour toi ! » Mais l'homme continuait à se rapprocher de l'ascenseur. À quelques mètres de lui, son compagnon n'osait tenter le moindre geste. Les secondes se transformèrent en minutes. Puis Younès leva la main et agrippa une cordelette qui tombait du puits de mine. Le bras tremblant, il tira dessus. Aussitôt, le monte-charge s'ébranla. Il enjoignit encore Soan de le suivre, mais déjà, Anastasia s'était ruée sur Younès et, sous le regard effaré de son compagnon, lui éclata la tête d'un puissant coup de batte.

La violence de la scène statufia Soan. Anastasia en profita pour tenter de retenir l'ascenseur, mais celui-ci, mu par une force prodigieuse, s'éleva inexorablement et disparut dans le puits de mine. Elle ne put rien pour l'en empêcher. Aussi allait-il bientôt retrouver la surface, où les hommes, le voyant remonter à vide, ne manqueraient pas d'envoyer des renforts. Comprenant qu'il n'y avait plus un instant à perdre, Anastasia alla placer sa batte sous le menton de Soan et, d'une voix péremptoire, lui ordonna de s'engager dans le tunnel. Mais le jeune homme, pris de panique, se braqua. Il avait les yeux suppliants et s'exprimait par des tressaillements nerveux de la tête. Il bafouilla : « Tu m'envoies à la mort ! Tu auras besoin de moi après ! » Elle fit alors mine de le frapper. Se sentant perdu, il chercha une issue. Son regard désespéré parcourut la pièce, quand il s'arrêta sur le cadavre de Younès, dont le visage défoncé baignait dans une mare de sang. Il se jeta sur lui et, pressé par Anastasia qui le menaçait toujours avec son arme, lui retira ses habits et les noua autour des parties dénudées de son propre corps. Quand enfin il fut prêt, que plus un morceau de sa peau n'apparaissait, que même ses yeux étaient recouverts d'un voile transparent, il s'avança, hésitant, vers la trappe. Emmaillotté comme une momie, il se retourna vers Anastasia pour la supplier une nouvelle fois : « Ne m'envoie pas dans le tunnel ! » Mais celle-ci, impitoyable, lui répondit en le poussant sans ménagement. Alors Soan, tremblant de peur, vérifia sa tenue improvisée, en réajusta quelques parties, puis s'engouffra dans le boyau.

Pendant de longues minutes, la présence de Soan ne se manifesta que par les soubresauts de la corde qui servait à tracter le wagonnet. Dans le puits de mine, le bruit de l'ascenseur avait cessé. Il avait atteint la surface. S'ensuivirent des cris terribles qui déroutèrent l'amazone. Ils provenaient du tunnel. Les bourdonnements avaient redoublé d'intensité. Dans l'esprit d'Anastasia, le monstre s'en prenait à Soan. Puis la corde se mit à filer, d'abord timidement, puis plus rapidement. Il y eut encore quelques à-coups, et le wagonnet s'éloigna à vitesse constante vers

l'entrée opposée. Anastasia s'empara immédiatement de la corde et tira dessus de toutes ses forces. Elle sentait le roulement de la boîte sur la voie et les chocs successifs des trappes. Puis tout se bloqua. Une marque sur la corde signalait que le véhicule avait atteint sa destination. Alors Anastasia se figea, resta à l'affût du moindre bruit. Le bourdonnement dans le boyau était extrême. En revanche, le puits de mine demeurait silencieux. Dans l'attente, elle jeta un œil sur la pique de moustique qu'elle avait reçu quelques heures plus tôt. Elle appuya sur la marque rouge, la gratta un peu. Si elle n'en avait plus pour longtemps à vivre, elle était parvenue à sauver sa consœur. Du moins l'espérait-elle. Et peut-être y avait-il encore une chance de ramener William Klein à la maison ! Elle songeait à cela, lorsque la corde se remit à filer : le wagonnet revenait. Au même moment, un bruit retentit dans le puits de mine, signalant la redescente de l'ascenseur.

Sans paniquer, mais sans perdre de temps non plus, elle rappela l'engin. Et alors qu'elle entendait les grincements du monte-charge tout proche, le wagonnet jaillit dans la galerie et vint percuter une butée placée en bout de course. Anastasia se précipita pour dénouer le nœud attaché à l'arrière du véhicule. Elle interdisait ainsi à ceux qui étaient en train de descendre de le retenir quand elle serait elle-même engagée dans l'étroit conduit. Pendant qu'elle effectuait cette opération, non sans mal, car le nœud était solidement attaché, la corde fixée sur la face opposée de la caisse se tendait à intervalle régulier. À l'autre extrémité du tunnel, des mains imprimaient de légères impulsions à la corde afin d'apprécier le poids du wagonnet et de déterminer s'il était chargé ou non. Dès qu'Anastasia eut achevé de dénouer le nœud, elle sauta dans ce qui avait toutes les apparences d'un cercueil, coinça sa batte entre ses jambes et referma le couvercle du mieux qu'elle put. À peine s'était-elle calfeutrée qu'elle entendit l'impact de l'ascenseur sur le sol et les voix d'individus survoltés envahir la galerie. À cet instant, le wagonnet n'avait pas encore bougé. Il tressaillait, mais n'avancait toujours pas. Baignant dans une obscurité totale, à l'étroit entre ses quatre planches, Anastasia avait remis sa vie entre les mains de

ceux qui tenaient l'autre extrémité de la corde. Elle resta calme. Grâce à deux poignées fixées à la hauteur de ses épaules elle agrippait le couvercle afin que le « monstre » ne parvienne pas à l'ôter. Puis elle sentit une secousse un peu plus violente que les précédentes. Durant ces quelques fractions de seconde, les assaillants avaient absorbé le choc psychologique causé par la découverte du corps désarticulé et fracassé de Younès ; ils avaient évalué la situation et allaient se précipiter sur la caisse. « Retenez-là ! Retenez-là ! » hurlaient-ils. Mais déjà, celle-ci s'ébranlait. Et alors qu'un homme, le plus agile, allait l'atteindre, elle roulait à bonne allure vers l'entrée du tunnel. Il essaya de la stopper, tenta de la faire chavirer, mais en vain. Le véhicule avait eu le temps de prendre suffisamment de vitesse pour s'engouffrer dans le boyau sans être déstabilisé.

À mesure qu'il progressait, qu'il franchissait les trappes, la clameur des assaillants s'éloignait, remplacée peu à peu par des bourdonnements de plus en plus intenses. Ces bruits inquiétants s'accompagnaient d'impacts sur les parois de la boîte. D'abord irrégulière, la fréquence de ces impacts augmenta à chaque passage de trappe jusqu'à s'apparenter au crépitement d'une grosse averse de grêle. À l'intérieur du wagonnet, véritable caisse de résonance, le bruit devint insupportable. Il recouvrait celui des roues ballotées par les rails. Anastasia sentait une force implacable agir sur le couvercle. Elle le retenait aussi puissamment qu'elle le pouvait. Malgré cela, il ne cessait de sursauter, prêt à s'envoler au moindre relâchement de sa part. Ignorant ce qui la harcelait avec une telle violence, elle fut soudain saisie d'une peur incontrôlable. Elle se mit à crier, à taper des pieds, à pleurer comme une enfant. Trouvant en elle une énergie insoupçonnée, elle se crispa, s'arcbouta sur les poignées du couvercle afin qu'il ne décolle pas. Le temps d'un instant, elle crut ne jamais sortir de cet enfer sonore. Mais après ce qui lui parut une éternité, la tempête s'apaisa. À chaque clapet qui se refermait, le bourdonnement s'éteignait un peu plus. Dans sa boîte, Anastasia, bien qu'encore tremblante, retrouva doucement son calme. Puis le wagonnet ralentit, le son d'une clochette retentit et l'engin stoppa

brutalement. Une plainte sourde et lointaine s'élevait à l'extérieur. Elle n'osait sortir. Prostrée, dans l'attente, elle écoutait cette plainte en attendant la manifestation d'un signe ami. Puis on frappa sur la caisse et une voix lui cria : « Allez ! Dehors ! » C'était la voix rauque de Rhonda.

Aussitôt, Anastasia souleva le couvercle et, tandis qu'elle remplissait ses poumons d'un grand bol d'air frais, son amie apparut dans la lumière. Celle-ci arborait un sourire compatissant. « Ça va ? » lui lança-t-elle, tout en l'inspectant de la tête aux pieds. Sans dire un mot, Anastasia sortit de la boîte et, après un rapide échange de regards, enlaça Rhonda. Puis les deux femmes se reculèrent et se fixèrent comme pour mieux lire dans les yeux de l'autre l'histoire des durs moments qu'elles venaient de traverser. « Et toi, comment vas-tu ? lui demanda Anastasia.

— Ça va... répondit Rhonda. Il m'a sorti juste à temps. »

Elle avait désigné un endroit plongé dans la pénombre d'où s'élevaient les gémissements plaintifs qu'Anastasia avait entendus en arrivant. Après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle pour constater qu'ils n'étaient que trois, Anastasia s'approcha et découvrit Soan. Il était assis en tailleur, le dos appuyé contre un mur, les bras ballants et la tête basculée sur la poitrine. Tout son corps, à l'exception de son visage et de ses mains, était encore emmaillotté. Des lambeaux de tissus avaient été arrachés et pendaient par endroits. À l'aide de sa batte, Anastasia lui souleva la tête afin d'en mesurer l'état. Ce qu'elle découvrit alors n'avait plus rien d'humain. Elle ne put soutenir longtemps le spectacle d'horreur qui s'offrait à elle. Plus aucune partie saillante du visage n'était reconnaissable. Le nez, la bouche, les yeux, le menton, les pommettes de Soan se présentaient comme autant de boursoufflures affleurant une masse de chairs informes. À l'instar de sa tête, ses mains, qui reposaient sur le sol, n'étaient plus qu'une immonde hypertrophie recouverte d'une peau tuméfiée formée d'amas de cloques qui se dévoraient les unes les autres. Les gémissements s'échappaient d'un trou percé en bas de ce qui avait été un visage. Et plus haut, on devinait des cils qui frétilaient entre deux minces fentes. Les doigts, qui avaient triplé de volume,

ressemblaient à de petits boudins au bout desquels se détachaient des ongles décollés.

« Qu'est-ce qui a pu lui faire ça ? demanda Anastasia.

— Je ne sais pas ! répondit Rhonda. Il a déverrouillé mon couvercle, puis il est allé s'asseoir là. Il n'a plus bougé depuis. »

Pressée de retrouver la surface, Rhonda chercha la poignée rouge que Younès leur avait dit d'actionner pour prévenir le passeur de leur arrivée. Elle ne mit pas longtemps à la trouver. Et tandis qu'Anastasia retirait sa batte de la tête boursoufflée de Soan, laquelle retomba tel un poids mort, Rhonda tira la poignée. Comme rien ne se produisit, elle insista plusieurs fois. Puis estimant que le signal avait été donné, elle se joignit à sa compagne pour prendre connaissance des lieux. Elles se trouvaient dans une grotte taillée dans la roche, éclairée par quelques veilleuses en fin de vie. Des meubles vermoulus laissaient à penser que l'endroit avait été habité. Hormis le passage par lequel les deux femmes étaient arrivées, deux vastes galeries desservaient la salle. En attendant leur guide, elles s'y aventurèrent. La plus importante devait mesurer sept ou huit mètres de hauteur sur autant de large. Des veilleuses placées à intervalles réguliers dessinaient, de part et d'autre de la paroi, deux traits de lumière qui s'enfuyaient jusqu'à se rejoindre pour ne plus former qu'un point lumineux au loin. Ce couloir qui courait en ligne droite sur une grande distance ne semblait offrir aucune issue vers la surface. Les deux femmes le remontèrent tout de même sur quelques mètres avant de rebrousser chemin. L'autre galerie était moins accueillante. Un homme de taille moyenne n'aurait pu y tenir debout. De plus, son tracé était sinueux et son éclairage insuffisant. Convaincues qu'il serait hasardeux de s'engouffrer dans ces tunnels sans guide, les deux amazones regagnèrent la grotte pour y attendre leur passeur. Elles patientèrent plusieurs heures, durant lesquelles Soan rendit l'âme après une longue agonie. Elles actionnèrent plusieurs fois la poignée rouge, mais sans plus de résultat. Finalement, n'en pouvant plus d'attendre, Rhonda demanda : « Par où allons-nous ?

— Par là ? » fit Anastasia, en désignant la petite galerie.

Son instinct lui disait qu'elles y trouveraient plus rapidement un puits de mine. « Eh bien, soit ! » lui répondit Rhonda, sans conviction. C'est ainsi que les deux femmes s'engagèrent dans le chemin le moins accueillant, mais le plus prometteur à leurs yeux. À intervalles réguliers, les parois de la galerie étaient percées d'ouvertures qui donnaient sur des alvéoles. C'était autant de minuscules pièces dans lesquelles pouvait loger un homme. Sans doute avaient-elles servi de chambres à ceux qui avaient vécu là, car, par endroits, traînaient des sommiers, le plus souvent disloqués. Les lampes avaient été installées dans chacune d'elles, et non dans l'allée, ce qui plongeait celle-ci dans une quasi-obscurité quand les alvéoles se trouvaient trop éloignées les unes des autres. Aussi les guerrières ne disposaient-elles souvent, pour se diriger, que d'une vague lueur luisant au loin. Elles progressaient alors à tâtons, prenant toujours soin de marcher baissées pour ne pas se heurter la tête à la paroi. Après quelque temps, elles remontèrent un passage où les alvéoles donnèrent place à de grandes pièces dans lesquelles trônaient de vieux canapés dégingués, des fauteuils et des chaises en piteux état. Une fois, tandis qu'elles avançaient dans une obscurité presque totale, un gros animal leur passa entre les jambes. Une autre fois, elles durent déranger une colonie de chauvesouris, car elles furent assaillies par une multitude de petites choses qui leur frôlèrent le visage.

Comme à leur habitude, les deux amazones échangeaient peu de mots. À un moment, Anastasia murmura : « Nous devrions retourner dans la grotte ! » Mais Rhonda ne releva pas. Plus tard, alors que les deux femmes venaient d'atteindre un carrefour d'où partaient trois galeries toutes identiques, Rhonda s'exclama : « C'est un véritable labyrinthe, cet endroit !

— Toujours le plus à gauche ! » répondit laconiquement Anastasia.

Ce n'était pas le premier embranchement qu'elles rencontraient. Les deux guerrières savaient par expérience que pour ne pas se perdre, elles devaient suivre, quoi qu'il advienne, le tracé, soit le plus à gauche, soit le plus à droite. En l'occurrence, elles avaient choisi le

plus à gauche. Pour regagner leur point de départ, il suffisait alors qu'elles reviennent sur leurs pas en prenant le trajet le plus à droite. « Ne faudrait-il pas rebrousser chemin dès maintenant et tenter de remonter l'autre galerie ? demanda encore Rhonda.

— Continuons encore un peu... Nous verrons où cela nous mène ! » insista Anastasia, persuadée qu'elles suivaient la bonne route.

Elles allaient marcher quinze autres minutes ainsi, quand elles rejoignirent une galerie plus importante, laquelle déboucha, après une dizaine de mètres, dans une vaste salle équipée de fourneaux et d'ustensiles culinaires de toutes sortes. Les amazones avaient rapidement compris que ce dédale de couloirs qui desservait des pièces de toutes tailles et de diverses fonctions, et à présent cette cuisine, devait appartenir à une grande cité, sorte de ruche où la vie avait été bouillonnante. Mais était-ce une ville minière ou bien un abri, ou encore les vestiges d'un complexe militaro-industriel tenu secret ? elles n'auraient pu le dire. C'est seulement en découvrant sur l'un des murs de la salle cette inscription en lettres de faïence, « Son métier de cul-de-jatte, condamné à rester assis, lui donna l'amour extatique du vol et de la lumière », qu'elles comprirent de quoi il s'agissait. Depuis leur plus tendre enfance, elles connaissaient cette phrase de Jules Michelet. Tout le monde la connaissait. C'était la devise des élites ; celle qui avait donné son nom à l'*Extat*. Aussi comprirent-elles à ce moment-là qu'elles avaient pénétré dans l'un de ces abris où les élites se réfugiaient avant que ne soit bâtie l'actuelle cité souterraine. C'est dans des endroits comme celui-ci, que l'été, il y a plusieurs décennies, les privilégiés venaient se protéger des fortes chaleurs.

En découvrant les conduits d'aération qui s'échappaient des fourneaux, elles décidèrent de les suivre, pensant qu'ils les mèneraient au puits de mine qui remontait à la surface. Après cela, elles traversèrent plusieurs intersections sans respecter la règle qu'elles s'étaient fixée de toujours emprunter le trajet le plus à gauche. Elles se dirent qu'il suffirait de suivre ces tuyaux pour revenir sur leurs pas. Mais bientôt, il en vint de partout qui se

réunirent pour n'en former qu'un seul, et cela se reproduisit plusieurs fois. Elles étaient face à un dilemme : ou bien elles continuaient d'avancer au risque de ne jamais sortir de ce labyrinthe, ou bien elles rebroussaient chemin au risque de s'éloigner du puits salvateur. L'inquiétude grandissante, elles choisirent la première alternative et s'enfoncèrent davantage dans les méandres de la cité fantôme. Elles couraient dorénavant le danger de tourner en rond jusqu'à périr d'épuisement. Elles ne tardèrent pas à rejoindre une galerie plus haute, plus large et mieux éclairée que toutes celles qu'elles avaient prises auparavant. Cette galerie les conduisit devant une lourde porte à double battant délicatement ouvragée. À quelques centimètres du plafond, un trou percé dans l'huisserie laissait passer le tuyau. Après avoir franchi la porte, elles se retrouvèrent sur un balcon qui surplombait le parterre d'une vaste grotte.

Face à elles, sculpté dans la paroi, s'élevait un imposant Christ en croix. Aux pieds de celui-ci gisait un autel renversé, et de chaque côté, étaient accrochés des tableaux défraîchis illustrant des scènes de la Bible. Plus loin, dans une chapelle, se voyait un baptistère en pierre, ainsi qu'un candélabre sur lequel se trouvaient encore quelques chandelles tordues, en partie consumées. Une frise sculptée en ronde-bosse, représentant les quatorze stations du chemin de croix, serpentait sur les murs latéraux. De la voute pendait un lustre où une ampoule sur cinq brillait encore, jetant dans la salle une faible clarté. Enfin, comme si un ouragan était passé par là, un fatras de bancs et de chaises renversés et désarticulés couvrait le parterre. Indifférentes à l'incongruité esthétique des lieux, les deux guerrières s'intéressèrent au conduit d'aération. Celui-ci, entouré d'une gaine en bois, courait dans l'angle formé par le mur et le plafond. Il longeait toute la salle et disparaissait derrière une tenture élimée suspendue à droite de l'autel. Anastasia et Rhonda descendirent alors l'escalier qui rejoignait le parterre. Elles s'apprêtaient à traverser la nef, quand elles entendirent des ronflements dans leur dos. D'un bond, elles se retournèrent, tout en dégainant leur batte. Il y avait là un

renforcement. Il était si profond que la lumière n'y pénétrait pas. Les deux amazones se trouvaient devant une cavité obscure dont elles ne distinguaient pas l'intérieur. Aussi s'avancèrent-elles avec prudence jusqu'à découvrir un individu qui dormait paisiblement sur une chaise.

Aussitôt, Rhonda se jeta sur lui et, l'attrapant par la chemise, l'envoya rouler dans les bancs qui s'étaient plus loin. L'individu, qui avait chuté lourdement, demeura à terre le temps de retrouver ses esprits. Puis, il se releva avec peine, retira les toiles d'araignées qui s'étaient accrochées à sa manche, et observa les deux guerrières avec un regard affable. C'était un vieillard au visage glabre, à la peau parcheminée et au crâne chauve d'où pendaient de rares cheveux. Il aurait dû être effrayé, ou bien trembler de peur face à ces deux créatures ensauvagées, mais non, il resta calme. Les deux femmes, qui avaient armé leur bras, prêt à frapper, se retrouvèrent déconcertées devant une telle attitude. « Ce ne sont pas des manières de traiter un vieil ermite ! » s'indigna celui-ci avec amusement. « Qui es-tu ? demanda sèchement Rhonda.

— Comment ? répondit le vieil homme.

— Qui es-tu ? répéta Rhonda en haussant la voix.

— Augustin Schmitt, gardien de ces lieux depuis cinquante-deux ans. Je suis le passeur officiel du ghetto évangéliste d'Oberhausbergen et c'est la première fois que je vois...

— Tu vas nous sortir d'ici ! coupa Rhonda.

— Mais comment êtes-vous arrivées jusque-là ? s'étonna le vieil homme qui n'avait pas entendu l'injonction de la femme. Pourquoi n'avez-vous pas sonné ? D'habitude, les clients sonnent !... C'est moi qui vais les chercher !

— Nous avons sonné ! cria Anastasia.

— Je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas sonné ! » répéta le vieillard.

Certes, il était sourd, mais peut-être était-il également sénile, ou bien lunaire, ou bien immodérément gentil, toujours est-il qu'il

n'avait pas mesuré la dangerosité de ces deux tueuses, prêtes à tout pour remplir la mission qui leur avait été confiée. Car leur attitude révélait un caractère inquiétant qui aurait dû lui inspirer de la peur. Insouciant, il releva calmement une chaise qui trainait là et s'y assit pour soulager ses jambes. « Vous avez eu de la chance de ne pas vous perdre et de tomber sur moi ! » reprit-il. « Cette taupinière fait des hectares et on a vite fait de s'y égarer !... Et je suis le seul à vivre ici !... » Chacune de ses phrases était ponctuée par une moue de satisfaction et par un silence, durant lequel il cherchait dans le regard de ses interlocutrices un signe d'approbation. C'est alors qu'il vit sur Anastasia quelque chose qui l'intrigua : « Mais je reconnais votre boucle d'oreille ! Vous êtes de la Sainte-aux-seins !

— Tu as assez parlé ! lui rétorqua Rhonda, en le soulevant par le col. Conduis-nous dehors, maintenant.

— Vous voulez sortir, c'est ça ? demanda le passeur.

— Dans le ghetto des incroyants ! dit Anastasia en haussant la voix.

— Ghetto des incroyants !... répéta le vieil homme qui avait lu sur les lèvres de la femme. Hum !... Un ramassis d'athées et de proscrits protégés par les autorités !...

— Allez ! Emmène-nous là-bas ! reprit Rhonda.

— Je peux vous faire sortir place de Haguenau si vous voulez !

— Ça nous va ! firent en écho les deux guerrières.

— C'est par là que nos hommes sont sortis la dernière fois qu'on a attaqué ce ghetto de damnés ! » ajouta encore le vieil homme, avant d'afficher sa moue de satisfaction.

Alors, péniblement, le passeur se leva et se rendit dans le coin sombre du renforcement où les deux femmes l'avaient surpris quelques minutes auparavant. Peu de temps après, il en ressortit avec une canne. La main des deux tigresses s'était crispée sur leur batte. Le vieillard ne s'aperçut de rien et partit en avant. « Suivez-moi ! » lança-t-il. Le dos vouté, claudiquant de la jambe gauche, aidé de sa canne, il se dirigea vers la tenture élimée en se frayant un

chemin au milieu des bancs renversés. Les deux amazones, sans baisser leur garde, lui emboîtèrent le pas. Si elles craignaient toujours un piège, elles n'en étaient pas moins soulagées d'avoir rencontré ce guide providentiel disposé à les sortir de ce labyrinthe. De plus, en les conduisant place de Haguenau, elles évitaient le ghetto d'Oberhausbergen où, par le passé, plusieurs de leurs camarades avaient disparu sans laisser de traces. Il ne leur restait pas moins à parcourir cinq kilomètres sous terre, ce qui allait prendre plusieurs heures, vu que le vieil homme avançait lentement.

Après une quinzaine de minutes de marche à travers un inextricable dédale de passages, ils débouchèrent dans une galerie rectiligne éclairée par des veilleuses dont la lumière formait deux traits qui se rejoignaient au loin. Les deux femmes reconnurent le couloir qu'elles avaient hésité à emprunter quelques heures plus tôt. « C'est là-bas, un peu plus loin, que j'aurais dû venir vous chercher, si vous aviez sonné ! » dit le vieil homme en indiquant la direction de la grotte où le wagonnet les avait amenées. Puis, s'arrêtant pour reprendre son souffle, il en profita pour demander : « Quel temps fait-il là-haut ?

— Chaud ! répondit Anastasia.

— Quand j'étais gamin, mon père me racontait qu'à son époque les gens prenaient régulièrement la voiture ou l'avion... Voilà où ça nous a menés... Maintenant, on marche à pied... Mais moi je m'en fous de tout ça, j'avais vous dire ! Ici, je suis bien, il fait vingt-cinq degrés été comme hiver...

— Allez, avance ! lui décocha Rhonda.

— Je me rappelle aussi, continua le vieil homme qui n'avait pas entendu la guerrière, que dans le bureau de mon père, il y avait une photo d'accrochée. Elle représentait des enfants en haillons qui marchaient à la queue leu leu sur une terre ravagée par la sécheresse. Et en dessous, la légende disait : "Ce qu'on leur laissera." J'me rappelle de ça, oui... »

Il ponctua sa phrase par une nouvelle moue de satisfaction en direction des deux femmes, puis, d'une main mal assurée, sortit de

sa poche un ancien modèle de *substrim* qu'il se mit à consulter. « Il fera bientôt nuit ! grommela-t-il. Je vous remonte tout de suite ? » Les deux femmes s'adressèrent un regard furtif, puis acquiescèrent.

Chapitre XVI

Samedi 13 aout 2095 ; 5 h 26 ; La Seigneurie, Illkirch-Graffenstaden

Absorbés par leur discussion sur le climat, Lubitsch, Edmond et Auguste en avaient oublié le monde autour d’eux, ce qui avait permis à Roberto Diaz de disparaître sans se faire remarquer. Arrivé devant la porte de son immeuble, Lubitsch se mit à scruter l’impasse menant chez lui : « Vous voyez Roberto Diaz ? demanda-t-il.

— Où est-il passé ? » s’étonnèrent Auguste et Edmond qui, à leur tour, s’étaient mis à balayer la ruelle du regard.

Dans leur dos, un gardien avait déverrouillé une épaisse porte vitrée qui donnait dans un hall d’entrée décrépit. Ce hall desservait un escalier et quelques appartements restés ouverts. À l’intérieur, dans la pénombre, des hommes armés surveillaient les allées et venues. « Sans doute est-il retourné chez Max !... lança Lubitsch en pénétrant dans le hall.

— Comment ?... Vous connaissez Max ? fit Auguste, qui emboîta le pas des deux hommes.

— Je le connais bien, oui, dit l’ancien officier. Pourquoi ?

— Parce que c’est lui qui nous a demandé de vous filer ! dit Auguste sur un ton sarcastique.

— Me filer ? s’étonna Lubitsch.

— Oui... intervint Edmond. Je cherche un homme, et d’après Max, vous le connaissez. C’est pour ça... Il nous a dit qu’en vous prenant en filature, vous nous mèneriez peut-être à lui. Il m’a aussi demandé de ne pas vous approcher...

— Me prendre en filature !... répéta Lubitsch en s’engageant dans l’escalier. Comment s’appelle l’homme que vous recherchez ?

— William Klein. »

Durant un quart de seconde, le pied de Lubitsch resta suspendu au-dessus de la marche, puis l'homme reprit son ascension comme si de rien n'était. « On vous a envoyé dans le ghetto pour ça ? demanda Lubitsch, l'air narquois.

— C'est un ami, s'empressa de répondre Edmond. J'ai été chassé de l'*Extat* pour l'avoir aidé à détourner des cargos de nourriture. Depuis, je le cherche. Savez-vous où je pourrais le trouver ?

— Désolé, mais je ne le connais pas de William Klein... Max vous a mal renseigné ! »

Max avait surtout vu juste quand il disait que Lubitsch ne dirait rien ! songea Edmond.

Au troisième étage, ils entrèrent dans un spacieux duplex qui donnait, d'un côté, sur la cour des indigents qu'Edmond avait traversée une heure plus tôt ; de l'autre, sur des maisons géminées en ruines que des squatteurs avaient retapées avec des matériaux de récupération. Une petite bonne femme affichant un beau sourire vint les accueillir, puis disparut dans une pièce voisine, les abandonnant dans une salle commune qui s'ouvrait au fond d'un couloir sombre. Au plafond, de grands ventilateurs brassaient l'air chaud. Jusqu'au matin, et avant que les grosses chaleurs ne réapparaissent, les trois hommes discutèrent en toute confiance, buvant verre sur verre pour étancher leur insatiable soif. Lubitsch et Auguste s'étaient d'abord remémoré le bon vieux temps. Puis Edmond interrogea son hôte sur ses habitudes, sur la manière dont il envisageait l'avenir, sur l'immeuble qu'il habitait et les nombreux gardes du corps qui l'entouraient. Lubitsch répondit à toutes ses questions avec une gentillesse infinie. Edmond expliqua en retour les détails du marché obscène qu'il avait passé avec Max. Auguste, qui l'apprenait à ce moment-là, ne se priva pas d'en rire. « Je lui avais dit ! » ne cessait-il de répéter en prenant Lubitsch à témoin. Celui-ci était resté impassible : il connaissait suffisamment Max pour ne plus s'étonner de ses mauvais coups. « Après ce que vous venez de me raconter, dit-il, je crains que Roberto Diaz ne soit allé chercher du renfort du côté de chez Max ! Il faudra que vous demeuriez

prudent... » Cette mise en garde n'était pas pour rassurer Edmond qui comptait cependant sur Lubitsch et ses hommes pour le protéger. « Vous ne me laisserez pas tomber ? dit-il sur le ton de la plaisanterie.

— Tant que vous serez chez moi, vous n'avez rien à craindre », répliqua Lubitsch.

Plus tard, les deux gorilles qui revenaient du *sgreeg* chargés d'eau se présentèrent pour signaler à leur maître qu'ils avaient vu Roberto Diaz s'enfuir vers le nord, sans doute pour retourner chez Max, comme l'avait prédit Lubitsch. Avant qu'ils ne quittent les lieux, Lubitsch les prit encore à part pour leur chuchoter quelque chose. Après cela, Auguste, qui tombait de sommeil, demanda s'il y avait un endroit où dormir. Lubitsch le conduisit dans une pièce située à l'étage. Pendant ce temps, Edmond sirota un sachet de *pens de river* tout en consultant son *subtrim*.

À force d'échanger avec Lubitsch sur les calamités qui frappaient le monde, sur ses habitudes, sur la façon dont il traitait ses hommes, Edmond était de plus en plus convaincu qu'il se trouvait en présence d'une franche et honnête personne. Il ne pouvait croire qu'à l'image de Max ou d'Auguste, Lubitsch dissimulât sa véritable nature derrière une apparence trompeuse. Edmond avait bien eu un doute quand il avait découvert que tous les appartements et les studios de son immeuble étaient occupés par des hommes célibataires qu'il employait comme garde du corps. Une nouvelle fois, il crut avoir affaire à un esclavagiste, à un pédéraste utilisant sa garde rapprochée pour assouvir son appétit sexuel. Mais ses craintes s'étaient estompées lorsque Lubitsch lui apprit que ces hommes n'étaient en rien des esclaves, encore moins des esclaves sexuels ; qu'en tout bien tout honneur, ils effectuaient un travail en échange duquel ils percevaient une indemnité convenable que Lubitsch leur versait grâce à l'importante rente qu'il recevait lui-même en tant qu'ancien officier supérieur.

Afin de se rassurer, Edmond profita de l'absence de Lubitsch pour interroger son *subtrim* et se renseigner sur lui. En effectuant une

recherche sur « général Lubitsch », il était d'abord tombé sur un réalisateur de cinéma oublié, puis enfin sur la personne qui l'intéressait. Son matricule était le G255GK26U. À cet identifiant, le *subtrim* affichait toute une série d'actes de bravoure et de coups d'éclat militaires avant de s'achever par ces mots : « Durant l'émeute du 18 septembre, il a refusé de lancer ses hommes à l'attaque des ghettos du Mans et de Saint-Rémy-la-Chapelle, ce qui lui valut un renvoi définitif de l'*Extat* ». L'émeute du 18 septembre avait opposé les forces gouvernementales à des dizaines de milliers d'assistés privés d'eau à la suite d'une erreur d'alimentation des *sgreegs*. Ce jour-là, sous une chaleur accablante, des assistés qui ne pouvaient supporter de voir plus longtemps les leurs mourir de soif décidèrent de prendre d'assaut le puits de Savigné-l'Évêque. À bout de force, mais encore debouts, ils attaquèrent avec une rare détermination. Les escadrons Durfier, incapables de contenir la marée humaine, durent appeler l'armée en renfort. Ce fut un carnage. La plupart des rebelles, déjà très déshydratés, préférèrent en finir au plus vite plutôt que d'agoniser des jours durant. Pendant des heures, les armes des forces gouvernementales ne cessèrent de crépiter, tandis que les assistés, à l'aide de cordes, d'échelles, de grappins, tentèrent de passer le mur d'enceinte qui entourait le puits. Munis de simples battes, les rares insurgés qui y parvinrent furent abattus sans pitié. À la fin des combats, on parla de cinquante-sept-mille morts. Deux à trois fois plus nombreux, les blessés, déjà très affaiblis avant la révolte, périrent pour la plupart dans les jours qui suivirent. Il fallut des semaines pour évacuer tous les corps. Aussi, à la soif, succédèrent les maladies dues aux miasmes provenant des cadavres en décomposition. Quand l'eau revint, la population de ces ghettos avait été décimée à quatre-vingts pour cent. Des campagnes de repeuplement durent être menées par la suite. C'est dans ce contexte que le général Lubitsch s'était comporté dignement. Lui et ses hommes auraient dû intervenir en renfort. Mais prétextant qu'il n'avait pas vocation à massacrer des innocents, il refusa, ce qui lui valut d'être renvoyé de l'*Extat*. En conscience, il avait préféré devenir un paria et se désolidariser d'un système qu'il servait avec dévouement, plutôt que d'être complice d'un carnage. Aux yeux

d'Edmond, ce comportement à lui seul faisait de Lubitsch un honnête homme.

Edmond réfléchissait à tout cela, quand Lubitsch vint le retrouver. « Vous savez pourquoi il a été renvoyé de l'*Extat* ? demanda-t-il, l'air sombre.

— Non... dit Edmond, après avoir compris qu'il parlait d'Auguste. Pas vraiment... D'après sa sœur, il aurait profité de sa position pour vendre des informations confidentielles à des femmes trompées qui enquêtaient sur les débordements de leurs maris. J'en sais pas plus.

— C'est ce qu'on a bien voulu nous faire croire ! Mais ce n'est pas la vraie raison... J'ai suivi cette affaire à l'époque... J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour lui... C'est un grand artiste... Plein de talent, vous savez... Même s'il est connu dans le ghetto pour se payer les plus belles prostituées... Vous avez déjà vu ses dessins ?

— Oui, j'ai vu quelques-unes de ses toiles lorsque j'étais en visite chez lui.

— Tant qu'il était sous mes ordres, j'ai fait de telle sorte qu'il soit déchargé le plus possible de ses obligations militaires. Je voulais qu'il s'adonne à son art. Puis je l'ai perdu de vue lorsqu'il a été affecté à une brigade des escadrons Durfier, continua Lubitsch. Ce n'est que deux ou trois ans plus tard, quand l'affaire a éclaté, que je me suis à nouveau intéressé à lui. J'avais un ami qui le connaissait bien et qui m'a raconté l'envers de la médaille... C'est un gâchis... Un véritable gâchis... »

Lubitsch s'était tu. Il regardait ses mains. Sa tête oscillait doucement de gauche à droite. Il semblait porter le poids d'une injustice. Il en voulait certainement à l'humanité toute entière de n'avoir pas su traiter cet artiste comme il le méritait.

« Que s'est-il passé ? demanda Edmond, pressé d'en connaître davantage.

— Il vivait avec une femme qui occupait un poste important dans l'administration, reprit Lubitsch. Ils avaient eu un garçon ensemble. Et un jour, sans prévenir, elle et l'enfant sont partis avec un haut

fonctionnaire. Auguste s'est mis à les chercher. Il est devenu comme fou. Il adorait son fils ! Sa compagne aussi ! Il fit des pieds et des mains pour les retrouver. En vain. La femme était protégée, et il ne put obtenir d'informations la concernant. C'est à ce moment-là qu'il abusa de ses prérogatives et exploita sans autorisation les données que les escadrons Durfier détenaient. Il découvrit qu'elle avait emménagé avec un haut fonctionnaire aussi intouchable qu'influent. En enquêtant sur l'homme, il découvrit aussi que c'était un fêtard sans scrupules et qu'il ne cessait de la tromper. Auguste était toujours amoureux d'elle. Il espérait la convaincre de revenir vivre avec lui. Donc il se rapprocha d'elle. Mais celle-ci ne voulut rien savoir. Il négocia ensuite pour revoir son fils, pour le prendre en pension quelques jours par mois. Mais là encore, elle refusa ses propositions. Il était désespéré. Il commença alors à lui révéler les frasques de son compagnon. Elle crut que c'était des fables inventées de toutes pièces pour la persuader de revenir vivre avec lui. Pour s'en convaincre, elle dut en parler avec son compagnon, et sans doute que celui-ci prit peur. A-t-il fait appel à ses relations ? Toujours est-il qu'un matin, Auguste fut arrêté. Il pensait qu'il serait accusé de harcèlement envers un fonctionnaire de l'*Extat*. Cela l'aurait arrangé. Il aurait fait valoir ses droits de père. Mais non, Auguste fut poursuivi pour "exploitation de documents confidentiels en vue d'en tirer un profit personnel". On craignait sans doute que l'affaire prenne une dimension politique, alors on préféra le livrer à la vindicte populaire. On l'accusa de vendre des informations secrètes à des femmes désespérées qui cherchaient à en savoir davantage sur les liaisons qu'entretenait leur compagnon infidèle. Après cela, je crois qu'il est resté trois mois en prison avant d'être expulsé définitivement de l'*Extat*, ce qui dut arranger la mère de son fils et son compagnon... C'est maintenant, vingt-trois ans plus tard, que je le revois pour la première fois !... » Lubitsch s'était arrêté de parler. Edmond, en nage, songeait à ce graffiti qui représentait un petit garçon, les bras tendus, le visage éploré, suppliant : « Je veux le revoir ! » C'était donc ça, pensa-t-il en lui-même : il avait dessiné son fils.

L'air était redevenu suffocant. L'immeuble semblait endormi. On n'entendait plus que le ronronnement des ventilateurs et le son étouffé des drones à travers les fenêtres à triple vitrage. Les deux hommes étaient fatigués. D'un commun accord, ils convinrent d'aller se coucher pour affronter un pic de chaleur qui était parti pour frôler des sommets encore jamais atteints. Lubitsch conduisit Edmond dans la chambre, à l'étage, où Auguste dormait comme un bienheureux. Dans la pénombre, on distinguait des futons étalés au sol. Des bouteilles d'eau étaient entreposées dans un coin de la pièce. À l'invitation de Lubitsch, Edmond en prit quelques-unes et s'étendit sur l'un des futons. Malgré la chaleur, il s'endormit assez rapidement. Six heures plus tard, après un sommeil entrecoupé de périodes de veille et par l'engloutissement de plusieurs litres d'eau, il fut réveillé par le grondement diffus de la population, soulagée de constater que la température redescendait. Celle-ci avait dépassé les cinquante-sept degrés Celsius au plus fort de la journée. Maintenant, la nuit n'allait pas tarder à tomber. Auguste avait quitté la chambre. Edmond le retrouva dans la salle commune. Il discutait avec Lubitsch. La petite bonne femme était assise avec eux.

« J'ai une nouvelle à vous annoncer ! » fit Lubitsch, dès qu'il vit Edmond. Il n'était plus le même. Il était anxieux. Cela se voyait à ses tics nerveux qui déformaient son visage à intervalles réguliers. « William Klein est prêt à vous rencontrer ! », ajouta-t-il. Aussitôt, la mine défaite d'Edmond s'illumina. « Quoi ! s'exclama-t-il... Qu'est-ce que vous me racontez ?

— Parfaitement, répliqua Lubitsch, William Klein est prêt à vous rencontrer ! ... »

Alors qu'Edmond avait perdu l'espoir de retrouver un jour son ami, qu'il craignît que l'homme ait disparu sans laisser de traces, Lubitsch lui apprenait qu'il voulait le voir. Cette nouvelle s'avérait d'autant plus surprenante que Lubitsch, la veille encore, avait prétendu ne pas le connaître. « Dès que la nuit sera tombée, vous irez trouver Raskiyac, continua Lubitsch.

— Vous parlez de ce chef qui porte une boucle d'oreille en forme d'étoile à cinq branches ?

— C'est cela !

— C'est lui, cette nuit, qui vous a signalé notre présence, n'est-ce pas ?

— En effet, c'est lui. C'est lui aussi qui est en relation avec William Klein.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous ne connaissiez pas William Klein ?

— Je ne connais pas William Klein ! fit Lubitsch, visiblement ennuyé. Je ne l'ai jamais vu... C'est Raskiyac qui le connaît... Qui est en contact avec lui... Je ne suis qu'un intermédiaire !

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ?

— Parce que Raskiyac m'a demandé de rester discret à son sujet. Jamais je ne vous aurais parlé de William Klein s'il n'avait pas demandé de vous rencontrer !...

— Et comment ça s'est passé ?

— Quand vous étiez ici, j'ai envoyé un de mes hommes chez Raskiyac pour lui dire que vous recherchiez William Klein. Mais il était déjà au courant... Vous lui en aviez parlé quelques heures plus tôt.

— Oui, d'ailleurs, lui aussi prétendait qu'il ne connaissait pas William Klein !...

— Ce qui n'est pas le cas !... Après votre visite, il a immédiatement averti votre ami que vous étiez à sa recherche ! C'est là que William Klein a dit à Raskiyac qu'il était prêt à vous recevoir. Alors, quand mon garde du corps est allé trouver Raskiyac, celui-ci lui a passé le message. Voilà comment je sais que William Klein souhaite vous rencontrer. Mais il veut vous rencontrer seul ! »

Edmond était dubitatif. Tous ces non-dits, ces mystères autour de William Klein le rendaient méfiant. Pourquoi, d'un coup, toutes ces langues se déliaient-elles ? Il se demandait à nouveau s'il devait faire

confiance à Lubitsch. Est-ce que celui-ci ne lui tendait pas un piège ? Il avait cru que c'était un homme franc et honnête, mais ne lui avait-il pas menti quand il prétendit ne pas connaître William Klein ? Et pourquoi fallait-il se rendre seul à ce rendez-vous ? Ces questions occupaient son esprit après les révélations de Lubitsch. « Y'a-t-il un risque ? demanda Edmond.

— Je ne sais pas ce qui vous lie à William Klein..., répondit Lubitsch. Mais vous êtes le premier qu'il daigne recevoir ! Je ne sais pas quoi en penser...

— Et ce Raskiyac, est-il digne de confiance ?

— Vous n'avez rien à craindre de ce côté...

— Bien ! fit Edmond. Quand la nuit sera tombée, j'irai le retrouver.

— Tu ne vas pas y aller seul ! s'exclama Auguste.

— Ai-je le choix ?

— Compte sur moi pour te suivre !

— Cela ne servira à rien ! intervint Lubitsch. Les hommes de Raskiyac veilleront à ce qu'il vienne seul... Mais dites-moi, vous êtes bien un ami de William Klein ? Vous n'êtes pas là pour l'éliminer ?...

— Pourquoi dites-vous ça ? s'étonna Edmond.

— Non, comme ça... Et puis si c'était le cas, les hommes de Raskiyac auraient vite fait de vous rattraper pour vous abattre... »

Après une courte hésitation, Lubitsch reprit sur un ton plus grave : « Je dois vous dire que je vous ai pris pour un agent de l'*Extat*. Mais je ne crois pas que vous en soyez un. Je ne crois pas que vous soyez là pour tuer William Klein...

— Bien sûr que non ! dit Edmond. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Ce sont des bruits qui courent... »

Edmond questionna encore Lubitsch, mais ne put en tirer davantage. À la nuit tombée, lorsque l'air ambiant se remplit à

nouveau du brouhaha de la ville, il dit au revoir à ses amis. Pour la première fois, il crut deviner de l'inquiétude dans les yeux d'Auguste. « Si dans deux heures tu n'as pas donné de tes nouvelles, je pars à ta recherche », lui dit-il, d'une voix résolue. Au rez-de-chaussée de l'immeuble, la porte qui s'ouvrait dans la cour était fermée à clé. Un gardien lui expliqua qu'elle était condamnée, car l'accès occasionnait des nuisances. Edmond décida alors de contourner la Seigneurie par l'impasse qu'il avait empruntée avec Lubitsch et Auguste. Dans la ruelle, les lampadaires crachaient une lueur jaunâtre qui imprégnait le quartier d'une ambiance fantasmagorique. Des gamins jouaient dans le caniveau pendant que des adultes s'activaient autour de leur taudis. Certains les aéraient en ouvrant en grand toutes les fenêtres et les portes. D'autres rafistolaient des orifices pour se prémunir d'une intrusion fortuite d'*aedes*. D'autres balayaient devant chez eux ou se préparaient à rejoindre le *sgreeg*. Ils chargeaient des bidons dans leurs carrioles. Quelques-unes bringuebalaient déjà sur la chaussée défoncée. Le grincement de leurs roues recouvrait le bruit des drones qui filaient sous la voute étoilée. Après avoir parcouru une dizaine de mètres, Edmond, la tête enfouie dans sa capuche, se retourna pour saluer Lubitsch et Auguste. Accoudés au balcon du troisième étage, les deux hommes le regardaient s'éloigner en lui manifestant de petits signes d'encouragement. Au bout de la ruelle, Edmond rejoignit une artère encombrée de gens qui couraient se ravitailler en eau. Il tourna à droite. Après une centaine de mètres, il atteignit l'endroit où la veille il avait rencontré Lubitsch pour la première fois.

L'idée de revoir William Klein l'avait rendu anxieux. Il avait été si impatient de connaître ce moment, et à présent, curieusement, il le redoutait. Il craignait faiblir. C'est alors qu'il entendit derrière lui le bruit d'une bousculade. Il n'eut pas le temps de se retourner que déjà deux hommes lui agrippèrent les bras, quand un troisième, vif comme l'éclair, lui lia les mains dans le dos. À peine avait-il commencé à se débattre qu'un quatrième, sorti d'on ne sait où, lui passa par la tête une camisole de force qui vint immobiliser tout le haut de son corps. Edmond allait crier, mais l'un de ses agresseurs,

armé d'une batte, lui lança : « tais-toi ou je t'assomme ! » Cinq secondes, tout au plus, avaient suffi à ces hommes pour maîtriser Edmond. Ils le serraient de près, formaient un cercle autour de lui, le menaçaient de leurs battes. « Suis-nous tranquillement, et il ne t'arrivera rien ! » dit celui qui devait être leur meneur. Le calme revenu, les gens, le visage hagard, avaient repris leur chemin comme si de rien n'était. Tout juste effectuaient-ils un détour pour éviter cet inquiétant regroupement d'individus louches. Ils faisaient mine de n'avoir rien vu, craignant sans doute d'être molestés. Au fond d'eux, ils étaient contents qu'un proscrit se fasse agresser par des assistés !

Encore sous le choc de cette subite agression, Edmond obéit aux ordres de ses ravisseurs sans renâcler. Un peu sonné, il se laissa emmener à travers les rues grouillantes de monde. À ses côtés, de part et d'autre, deux de ses agresseurs tenaient des lanières de cuir fixées à sa camisole. Le meneur ouvrait la marche et le quatrième la fermait. Quand il fut remis de ses émotions, Edmond essaya bien de résister un peu, mais les lanières se tendaient aussitôt pour l'obliger à avancer. Il voulut appeler à l'aide aussi. Il ne s'y risqua qu'une fois, car le meneur intervint : il lui plaça sa batte sous le menton et le fit taire en le paralysant de son regard perçant. Dominé ainsi, Edmond ne pouvait qu'obéir aux injonctions de ses ravisseurs. Ceux-là s'évertuaient à emprunter les rues les plus encombrées, parce que noyé dans la foule compacte le petit groupe passait inaperçu. Nul n'aurait pu suspecter qu'il s'agisse là d'une escorte de prisonnier tant elle se fondait dans la masse. Une fois, un drone de surveillance s'immobilisa néanmoins à quelques mètres au-dessus d'eux. Pour s'assurer qu'Edmond ne les trahirait pas, le meneur se retourna et le transperça une nouvelle fois de son regard d'acier. L'autre, effrayé, ne broncha pas, et l'engin passa sans rien détecter d'anormal. Lorsque les rues devinrent plus claires, les ravisseurs se montrèrent plus inquiets. Ils devaient s'éloigner d'Edmond pour ne pas éveiller l'attention des caméras placées un peu partout. Mais là encore, Edmond ne chercha pas à jouer avec son destin. Il savait qu'un coup de batte frappé au centre de son *groskyer*, et la tige de

Salmian, en s'enfonçant seulement d'un millimètre, viendrait lui détruire le cerveau. Ses ravisseurs devaient le savoir mieux que lui. Il se contenta donc de marcher à leur côté sans faire d'histoire.

Il avait compris où on l'emmenait et ce que ces hommes lui voulaient. Non seulement la direction qu'ils prenaient dénonçait leurs intentions, mais, plus déterminant encore, il reconnut, parmi ses ravisseurs, des têtes qu'il avait déjà vues par ailleurs. Aussi, estimant qu'il n'avait à craindre que pour quelque partie intime de son anatomie, il n'entreprit rien qui mette sa vie en danger, ces hommes ayant certainement reçu l'ordre de l'abattre s'il cherchait à s'enfuir.

C'est ainsi qu'après une heure et demie de marche, Edmond, nullement surpris, fut courtoisement accueilli par un Max souriant, vêtu de son éternelle robe de chambre et de ses petites babouches. « Aaah !... Mon ami Edmond ! fit-il. Te voici enfin ! Tu m'as manqué, tu sais ! » Edmond avait toujours les mains liées dans le dos et le haut du corps pris dans une camisole. Il se tenait debout dans la chambre de Max. « Et je suis certain que si mes hommes n'étaient pas venus te chercher, tu ne serais pas revenu !... » Edmond ne disait rien. Il bouillait intérieurement, mais son apparence demeurait de marbre. « Roberto Diaz m'a tout raconté », continua Max avant de crier pour être entendu dans tout l'appartement : « Roberto Diaz ! » Dans le couloir, des bruits de pas résonnèrent, puis le garde du corps apparut dans l'embrasure de la porte. « Salut Roberto Diaz ! fit Edmond sur un ton réprobateur.

— Salut, Edmond, lui répondit celui-ci, visiblement mal à l'aise.

— Roberto Diaz m'a raconté que tu as fait la connaissance de Lubitsch !... reprit Max. Je t'avais pourtant dit de le suivre, pas de faire sa connaissance !... Et maintenant ?... Tu en sais plus sur William Klein ?... Non ! Il n'a rien dit et tu as perdu tout espoir d'en savoir plus... C'est pas vrai ? »

Max attendit une minute, effectuant les cent pas dans la pièce, et comme Edmond demeurait désespérément mutique, il continua : « Mais tu ne crois tout de même pas que je vais me faire avoir comme ça ! Un marché c'est un marché. Et le marché, là, c'était de

suivre Lubitsch pour qu'il t'amène à William Klein, et non que tu ailles à sa rencontre !

— Vous vous connaissez... finit par lâcher Edmond.

— Ah oui ! C'est lui qui t'a dit ça ?... C'est mon ami, en effet, et Roberto Diaz peut en témoigner. Hein, Roberto Diaz ? Mais il ne faut pas demander à Lubitsch où se trouve William Klein ! Ah non, ça... Il ne dira jamais rien sur William Klein ! Jusqu'à ce que Laurent nous prévienne que tu lui voulais du mal, je ne connaissais même pas son nom ! Je ne savais même pas qu'il s'était enfui de l'*Extat* il y a quinze jours ! Quand Lubitsch nous parle de lui, c'est sans citer personne, juste pour nous demander de donner un blanc-seing à un inconnu qui désire intervenir sur les réseaux ! Mais pour moi, si ce gars intervient sur les réseaux, nous serons fichus... On perdra notre réseau. Parce que je pense que ce gars, ton William Klein, c'est un agent envoyé par les gens de l'*Extat* pour nous balancer ! C'est ce que j'ai toujours dit à Lubitsch ! Mais Lubitsch pense que c'est toi l'agent... Tout ça parce que t'as été dire à Laurent que tu voulais faire la peau à William Klein. Je ne crois pas, moi, que tu sois un agent ! »

Edmond écoutait calmement. Il ne comprenait pas tout ce que lui racontait Max, lequel était visiblement très remonté contre Lubitsch. Cette histoire de réseau l'intriguait. Il apprenait aussi que Max et Laurent, l'homme de main de la mère Osso, se connaissaient. Il comprenait surtout pourquoi Lubitsch l'avait pris pour un agent de l'*Extat*. « Mais tu ne t'en sortiras pas comme ça ! continua Max. Tu ne m'as pas écouté quand je t'ai dit de prendre Lubitsch en filature... C'est dommage... Je n'aurais passé qu'une nuit avec toi, mais là... »

Silencieux, ressassant ses rancœurs, Max effectua plusieurs fois le tour de sa chambre, puis demanda à Roberto Diaz d'enfermer Edmond dans une pièce vacante. « Je viendrai m'occuper de toi plus tard », dit encore Max, avec son inimitable air goguenard.

Chapitre XVII

Dimanche 7 aout 2095 ; 15 h 21 ; prison centrale

Les Romains nous talonnèrent toute la matinée. Par moment, nous les entendions. Ils étaient tout proches. Trainant à l'arrière avec Celtillos, il m'arriva de voir briller une cotte de mailles dans la lumière d'un rayon de soleil qui perçait le feuillage. Dans l'espoir de les semer, nous changions souvent de direction. Nous n'hésitions pas à remonter le lit des rivières ou à traverser des sols caillouteux pour réduire les traces laissées derrière nous. Au plus haut du jour, n'entendant plus que le chant des oiseaux et le craquement des branches dans la cime des arbres, nous crûmes que nous étions tirés d'affaire. Tincomarus demanda alors qu'on s'arrête le temps de reprendre notre souffle. Nous avions mis pied à terre sur un plateau boisé, formé par les sommets érodés de deux montagnes. Leurs pentes trop douces et la végétation trop épaisse ne nous permettaient pas d'apercevoir leurs versants. Or, sans comprendre comment il était parvenu à nous rattraper, le manipulateur montait à l'assaut du massif. Il nous encerclait. Malgré le nombre de ses légionnaires, il avançait sans bruit afin de nous surprendre.

Quand nous vîmes l'ennemi débouler de toutes parts, ce fut un sauve-qui-peut général. Tout alla très vite. Dans l'immense confusion qui s'ensuivit, nous fûmes seulement quatre, assez prompts pour grimper sur nos montures et nous enfuir avant que les soldats ne nous atteignent. Nos autres compagnons furent capturés et exterminés sans pitié. Leurs râles d'agonie nous saisirent d'effroi. Dans l'énergie du désespoir, nous traversâmes à fond de train le mur de légionnaires qui nous barrait le passage vers le couchant. C'est en forçant ce passage qu'Iclos fut tué d'un coup de lance. Il s'affala d'abord sur l'encolure de son cheval puis, doucement, glissa et tomba à terre. Longtemps, sa bête paniquée courut à nos côtés. Celtillos, quant à lui, fut touché au bras par le tranchant d'un glaive. Après avoir percé ce rempart de soldats, nous dévalâmes la pente à

bride abattue. Nous descendions si vite que plusieurs fois nos montures manquèrent de se rompre le cou. Au pied de la montagne, nous débouchâmes dans une grande vallée à découvert. À ce moment-là, nous aperçûmes sur notre droite la cavalerie romaine se précipiter sur nous. Conduits par l'un des centurions que nous avions déjà vus sur la butte, ils devaient être une vingtaine de cavaliers à nous prendre en chasse.

Je galopai aux côtés de Tincomarus et de Celtillos. Nous n'avions aucune chance d'échapper aux Romains : nos bêtes épuisées ne pouvaient tenir longtemps le rythme effréné que nous leur imposions. Nous allions terminer comme nos compagnons. Je lisais la peur sur le visage de Tincomarus. Il essayait de faire bonne figure, mais n'y parvenait pas. Derrière nous, les soldats se rapprochaient inexorablement. Nous entendions de plus en plus distinctement le martèlement des sabots. Je me souviens qu'un javelot passa tout près de Celtillos. Je me contentais de cravacher ma monture en fixant son encolure. J'avais déjà placé mon destin entre les mains des dieux. Puis, tout à coup, la horde qui nous poursuivait se mit à ralentir. Intrigué, je me retournai et vis en effet que les animaux laissaient dérouler leur foulée, réfrénée par des cavaliers qui tiraient sur leurs rênes. Tincomarus cria alors quelque chose. Il regardait au loin devant lui. Je fis de même et découvris sur l'horizon un nuage de poussière soulevé par des chevaux, des charriots et des gens à pied : c'était Commios et son armée qui s'avançaient vers nous. Nous étions sauvés.

Tandis que les Romains défilaient, plusieurs centaines de cavaliers atrébates se portèrent à notre rencontre. Le roi se tenait à leur tête. C'était un colosse. Il avait une oreille arrachée, un profond trou à la place de l'œil droit et une cicatrice qui lui balafrait la face. De toutes ces infirmités se dégageait un air sardonique qui suscitait l'inquiétude. Pourtant, il n'y a pas de mots pour décrire le soulagement que nous éprouvions à le retrouver entouré de ses guerriers. À cet instant, nous avions oublié que notre expédition venait d'être décimée. Nous ne nous sentions plus coupables d'être les seuls rescapés. En revanche, le roi semblait beaucoup plus amer.

Il paraissait en vouloir à son fils. « Où sont les autres ? » lui cria-t-il sèchement dès qu'il se trouva assez proche de nous. « Tous morts ! Nous sommes les derniers survivants ! » répondit celui-ci, sur un ton fier que les scrupules n'avaient pas adouci. Commios ne réagit pas. Tout juste sentait-on son unique œil s'assombrir. Il lança toujours aussi sèchement : « Combien sont-ils ? »

— Un manipule ! dit Tincomarus.

— Suivez-moi ! » cria alors le roi qui venait de fouetter sa monture.

Et tous les guerriers repartirent à la poursuite de la cavalerie romaine. Bien qu'épuisés, Tincomarus et moi les suivîmes, laissant derrière nous Celtillos qui ressentait des tiraillements dans tout le corps à cause de son bras blessé. Mais bientôt, nous fûmes distancés. Nous nous retrouvâmes isolés, marchant à côté de nos chevaux sur un sentier qui serpentait au milieu d'un dédale de rochers. Nous ne demandions qu'à rejoindre nos guerriers, mais nos montures étaient trop fourbues pour pousser plus avant. Nous décidâmes dès lors de nous arrêter au bord d'un cours d'eau, le temps que nos bêtes se désaltèrent et se reposent. À quoi bon insister si les chevaux ne peuvent plus avancer ! Soudain, nous entendîmes les martèlements d'une chevauchée. Tout de suite après, des cavaliers lancés au galop apparurent sur le chemin. Nous avions saisi nos épées, prêts à vendre chèrement notre peau. Mais à juger de la forme des protège-joues qui ornaient leur casque, nous reconnûmes des représentants de la tribu des Éduens, ceux que nous devons rejoindre pour venir renforcer l'armée de Vercingétorix. Même si, dans le passé, des différends entre nos deux peuples s'étaient parfois réglés par des combats sanglants, nous fûmes rassurés. N'étions-nous pas alliés ? Pourtant, dès qu'ils nous virent, ils adoptèrent une attitude agressive. Ils sautèrent de leurs chevaux qui galopaient encore, et avant que nous ayons eu le temps de prononcer la moindre parole, ils nous avaient désarmés et immobilisés. Tincomarus cria et se débattit comme un forcené, mais se montra impuissant face aux cinq gaillards qui l'avaient agrippé.

Celui qui devait être leur chef s'approcha alors et nous demanda :
« Qui êtes-vous ? »

— Je suis Tincomarus, le fils du roi Commios ! » vociféra le prince, cherchant toujours à se libérer de l'emprise de ses assaillants.

Les Éduens se consultèrent dans leur dialecte, cela semblait les amuser, puis le chef reprit : « Si tu dis vrai, pourquoi n'es-tu pas en train de combattre aux côtés de ton père ? »

— Nos chevaux sont fourbus ! dis-je, retenu avec fermeté par les bras moi aussi.

— Et pourquoi sortir vos armes ? continua le chef. Pourquoi cette méfiance ?

— Des Romains rôdent dans les parages... rajouta Tincomarus.

— Il y a peu, fit le chef de sa voix gutturale, nous avons croisé Commios. Il poursuivait des cavaliers romains ! Quand nous lui avons demandé s'il voulait qu'on se joigne à lui, il nous a demandé de veiller sur ses arrières... Jamais il n'a parlé d'un fils qui le suivait !

— Jamais ! » s'exclamèrent en chœur quelques guerriers.

C'est ainsi qu'après avoir échappé aux Romains, nous nous retrouvâmes prisonniers des Éduens, lesquels étaient persuadés d'avoir mis la main sur quelque espion gaulois à la solde de César. Tincomarus eut beau manifester avec vigueur son indignation, rien n'y fit. Les Éduens nous ligotèrent, nous hissèrent sur nos chevaux et nous conduisirent jusqu'à leur village.

Ils venaient de ramener Michel. Edmond avait entendu la porte de sa cellule s'ouvrir, puis l'homme à la carrure imposante dire à ses collègues : « Couchez-le-là, il s'en remettra ! » Ils se sont acharnés sur Michel, pensa Edmond. Lui, le matin même, avait reçu quelques claques ; rien de bien méchant. Sa pommette était encore douloureuse et il était bien content qu'ils n'aient pas trop tapé dessus. Ils ne comprenaient toujours pas comment et pourquoi

William Klein s'était enfui de l'*Extat*. Rien dans ses cahiers n'en faisait référence. Ils tournaient en rond. Ils avaient exploré toutes les pistes avec la certitude que William Klein s'était servi de John Sudergeon pour sortir de l'*Extat*. Mais ce n'était qu'une hypothèse. Ils cherchaient à la confirmer, car ils craignaient que toute cette histoire compromette la sécurité de l'*Extat*. Cela s'était produit lors de la bataille d'Alésia. Ils en étaient persuadés. Tous les éléments concordaient : John Sudergeon y avait participé avec William Klein, il avait réglé son groskyer sur huit, et nul autre que lui n'était en mesure de laisser quelqu'un s'enfuir par le puits d'Achenheim. Mais Edmond était incapable d'aider ses tortionnaires. Pour lui, rien de ce qu'il avait entendu dans le *Grosky* ne ressemblait à la phrase subliminale que les hommes en bleu attendaient. Ces mots qu'il avait perçus avant de se faire tuer par un Romain parlaient du 15 aout, alors que William Klein était sorti un 31 juillet. Cette date du 15 aout était celle prévue pour l'attaque des palissades romaines. Il en était persuadé. Aussi, pourquoi leur en aurait-il parlé ? Pour avoir d'autres ennuis ? Il payait déjà suffisamment cher sa collaboration dans l'affaire miss Bich'. Il avait fini par avouer que c'est à la demande de William Klein qu'il s'était rendu à la cour de Louis XV pour crier une phrase subliminale aux oreilles de la Pompadour. Après, ils l'avaient frappé afin d'en savoir plus, mais lui n'en avait pas dit davantage. Il s'était même gardé de leur parler de cette rencontre avec miss Bich' à l'hôtel Continental.

Edmond en savait toujours davantage sur le déroulé des évènements. Après sept interrogatoires de plus d'une heure chacun, les hommes en bleu lui avaient dévoilé suffisamment d'éléments pour qu'il parvienne à reconstituer les circonstances qui avaient conduit à son arrestation. Cela avait commencé par une dénonciation. À la fin du mois de juillet, un proche collaborateur de William Klein était allé voir les autorités avec sous le bras des cahiers de laboratoire. Il prétendait qu'ils contenaient des découvertes pouvant nuire à la sécurité de l'*Extat* s'ils tombaient entre des mains indelicates. Pour lui, ces découvertes n'avaient jamais été portées à la connaissance du Comité scientifique de surveillance, ce qui était

suspect. Dès que les autorités en furent informées, elles firent mander William Klein, l'auteur de ces cahiers, mais celui-ci ne se trouvait ni à son adresse ni dans les endroits qu'il avait l'habitude de fréquenter. Alors on entreprit des recherches dans l'ensemble du secteur 78B. Finalement, les escadrons Durfier découvrirent qu'il avait délibérément emprunté le puits d'Achenheim pour quitter l'*Extat*. Connaissant l'importance névralgique des travaux scientifiques de William Klein, les autorités prirent l'affaire au sérieux. Savoir qu'un homme en possession d'informations aussi sensibles soit parvenu à s'enfuir les inquiétait. Elles craignaient que ces informations ne tombent entre des mains malveillantes, qu'il aille les vendre à des groupes dissidents. On commença donc par diffuser un avis de recherche dans le ghetto Ouest, puis on diligenta plusieurs enquêtes afin de comprendre dans quelle circonstance, comment et pourquoi s'était-il enfui.

Pour comprendre d'abord dans quelle circonstance il s'était enfui, on interrogea les collaborateurs de William Klein et notamment celui qui avait rapporté les précieux cahiers. Celui-ci avait trouvé ces cahiers sur le bureau de William Klein alors que ce dernier était encore dans l'*Extat*. Intrigué par ces papiers, qu'il n'avait jamais vus auparavant, l'homme se mit à les feuilleter, d'abord par simple curiosité, puis plus attentivement. Il comprit rapidement de quoi il s'agissait, ayant lui-même participé à une partie des recherches consignées dans ces pages. Il réalisa alors ce qu'il tenait entre les mains et, sans hésiter, s'en alla les remettre aux forces de l'ordre. Il ne fut pas reçu tout de suite. C'était le soir, les fonctionnaires étaient fatigués. Ils le dédaignèrent, observèrent ces cahiers comme des curiosités sans valeur. Ils tergiversèrent, n'appelèrent pas leurs supérieurs immédiatement. Finalement, ce n'est qu'au matin, à l'arrivée des supérieurs qui comprirent l'urgence de la situation, qu'ils firent demander William Klein. Mais ce contretemps lui avait permis de s'enfuir sans être inquiété. On en conclut qu'il avait pris sa décision après avoir constaté que ses cahiers n'étaient plus à leur place. Cette hypothèse fut corroborée par des chercheurs qui l'avaient vu partir en trombe du laboratoire.

Pour savoir comment William Klein s'était enfui, des enquêteurs interrogèrent les employés du puits d'Achenheim, tandis que d'autres, secondés par des scientifiques de confiance, épluchèrent les fameux cahiers. Bizarrement, John Sudergeon ne se rappelait pas avoir autorisé le dénommé William Klein à sortir de l'*Extat*, alors que ses subalternes confirmaient qu'il en avait bien donné l'ordre. En croisant ces témoignages avec d'autres sources, on en vint à suspecter John Sudergeon. De toute évidence, il avait aidé William Klein à quitter l'*Extat*. En même temps, les cahiers révélaient que William Klein avait découvert un procédé qui permettait d'agir sur les consciences en utilisant certaines propriétés du *groskyer*. Plusieurs personnes en avaient été les victimes, notamment un ingénieur des transmissions et une régulatrice, miss Bich'. Ne pouvant plus interroger l'ingénieur, parce qu'il avait été expulsé de l'*Extat*, les enquêteurs concentrèrent leurs recherches sur miss Bich'. Après examen, il fut confirmé que des drones chargés de nourriture avaient bien été détournés vers le ghetto de Bischwiller sans que la régulatrice se souvienne en avoir donné l'autorisation. On en vint dès lors à la conclusion que John Sudergeon, comme miss Bich', avait été victime d'une manipulation de la part de William Klein. Il restait à savoir comment ce dernier avait procédé pour mystifier John Sudergeon. Car si dans le cas de miss Bich', on connaissait la phrase qui avait été prononcée et les circonstances dans lesquelles elle l'avait été, dans le cas de John Sudergeon, cela demeurerait un mystère. Les cahiers de laboratoire étaient muets à ce sujet. Cependant, après l'analyse des emplois du temps de John Sudergeon, de fortes présomptions portaient à croire que cela s'était déroulé durant la bataille d'Alésia. En effet, c'était la seule fois où les deux hommes s'étaient rencontrés dans le *Grosky*. De plus, John Sudergeon possédait à ce moment-là un *groskyer* réglé sur huit, comme le préconisaient les expériences décrites dans le cahier. Les autorités décidèrent donc d'investiguer de ce côté et confièrent la mission à des agents zélés. Immédiatement, ceux-là arrêtaient, pour les interroger, toutes les personnes qui avaient participé à la bataille d'Alésia. C'est dans ce cadre qu'Edmond avait été placé en détention et qu'il fut questionné sans ménagement sur ses relations avec John

Sudergeon. On découvrit plus tard qu'il était un très proche de William Klein et, en enquêtant sur leurs relations, les autorités avaient fini par constater qu'Edmond avait joué un rôle dans l'affaire miss Bich'. C'est ainsi qu'on vint à l'interroger à ce sujet.

Mais dans toute cette affaire, une question subsistait : pourquoi William Klein s'était-il enfui de l'*Extat* ? Avait-il agi ainsi pour échapper aux poursuites et éviter un emprisonnement à vie ? Car en cas de condamnation, il savait qu'il ne serait pas expulsé de l'*Extat* comme l'étaient la plupart des élites. Au vu des informations sensibles qu'il détenait, il ne pouvait être traité comme un vulgaire délinquant. Il aurait été placé en résidence surveillée et y aurait moisi jusqu'à la fin de ses jours. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'était pas enfui sur un coup de tête. En se servant de John Sudergeon pour sortir de l'*Extat*, comme les autorités le suspectaient, William Klein avait préparé son départ bien avant de savoir qu'il serait démasqué par l'un de ses chercheurs. Alors, avait-il préparé sa fuite parce qu'il craignait qu'on découvre un jour son implication dans le détournement de drones ? L'hypothèse était peu plausible, car même si on trouvait que de la nourriture avait été illégalement livrée dans le ghetto de Bischwiller, on n'aurait pu remonter à lui tant sa participation était insoupçonnable. Certainement qu'on aurait accusé miss Bich' à sa place. Non, s'il avait préparé sa sortie de l'*Extat*, ce n'était pas pour échapper à la justice. C'était pour une tout autre raison. C'est cette raison que les autorités tentaient de découvrir.

Dès qu'Edmond entendit la voix de Michel résonner dans sa cellule, il se précipita sur les sanitaires : « Oh ! Oh ! Michel ! cria-t-il.

— Oh ! Oh ! Vous m'entendez ? dit la voix.

— Oui, je vous entends ! répondit Edmond. Ils vous ont fait mal ?

— Quelques contusions, mais rien de grave ! »

Il fallait tendre l'oreille, car la voix était fortement déformée par les matériaux qu'elle traversait. Mais on pouvait dialoguer sans trop

de mal, à condition d'être prêt à rester accroupi la tête plongée dans une cuvette de w.c. « De quoi vous accusent-ils ? continua Edmond.

— D'avoir participé à une bataille avec un certain William Klein.

— La bataille d'Alésia ?

— C'est cela ! répondit Michel. Comment le savez-vous ?

— Je suis là pour les mêmes raisons ! Ils sont complètement fous avec cette histoire !

— Je ne vous le fais pas dire ! renchérit Michel. Ils n'arrêtent pas de me poser les mêmes questions depuis quatre jours !

— Sur John Sudergeon ?

— C'est cela. Vous le connaissez ?

— Oui, un peu, dit Edmond. C'était le responsable de l'institution dans laquelle j'ai fait mon stage d'entrée à l'*Extat*. Mais je ne savais pas qu'il incarnait Commios ! Vous le saviez, vous ?

— Oui, répondit Michel.

— Vous connaissez John Sudergeon.

— Très bien ! dit Michel. C'est un salopard !

— Mais qui étiez-vous à Alésia ? demanda Edmond.

— Celtillos !

— Celtillos ? s'étonna Edmond, heureux de retrouver dans cet endroit sordide le Gaulois avec qui il avait servi Tincomarus.

— Et vous ? » demanda, Michel.

Il y eut à ce moment-là un bruit de tuyauterie qui interrompit brutalement la conversation.

Chapitre XVIII

Dimanche 14 aout 2095 ; 2 h 22 ; non loin du sgreeg d'Eckbolsheim

On lui avait donné un peu d'eau à boire, on lui avait ligoté les pieds et les mains, et on l'avait enfermé dans une pièce vacante. Cela faisait deux ou trois heures qu'il était couché là, dans la pénombre, sur un lit déglingué, les mains liées derrière le dos, incapable de se mouvoir. Attaquée par les punaises de lit, sa peau le démangeait. Dans la rue, il entendait le tumulte de la foule qui se rendait ou revenait du *sgreeg* d'Eckbolsheim. Cette foule n'était plus la même depuis la première fois qu'il était venu ici, c'est seulement maintenant qu'il le réalisait. D'après le brouhaha, elle semblait plus impatiente, plus nerveuse. La cause résidait dans cette chaleur qui ne cessait d'augmenter. Toute une série de phénomènes en résultait : la nuit n'y suffisait plus pour reconstituer le stock d'eau qui était consommé le jour ; le nombre des décès par déshydratation et hyperthermie devenait inquiétant ; la mortalité touchait plus particulièrement les jeunes enfants – et les quelques rares personnes âgées qui avaient survécu jusque-là ; le spectre des anciennes canicules se dessinait dans les esprits et engendrait une angoisse. Ces faits expliquaient la tension de plus en plus palpable qui régnait dans la rue en particulier, et dans le ghetto en général. D'ailleurs, des bagarres, des mouvements de foule avec cris et invectives éclataient plus qu'à l'accoutumée. Des révoltes semblaient se concrétiser un peu partout. Aussi, conscientes qu'une crise majeure secouait le ghetto, les autorités avaient accru leur surveillance. À intervalles réguliers, des flottes de drones passaient dans un vacarme assourdissant. Le hurlement des sirènes toujours plus nombreuses à déchirer la nuit soulignait la dégradation de la situation.

Étendu à plat ventre sur un matelas imbibé de sa transpiration, il attendait, impuissant, que Max lui fasse son affaire. Pour la première

fois, Edmond craignait que tout cela se termine mal. Max en avait trop dit, notamment sur Lubitsch, pour qu'il le laisse repartir sain et sauf. Edmond s'imaginait qu'il serait séquestré ici, pour devenir l'objet sexuel de Max, jusqu'au jour où, lassé, celui-ci s'en débarrasserait en lui assénant un coup de batte sur le *groskyer*. Et comme Max avait pris la précaution de lui confisquer son *substrim*, Edmond n'avait aucun moyen d'avertir quiconque du danger qui le menaçait.

Il se lamentait ainsi sur son sort, quand il entendit une clé s'introduire dans la serrure. La porte s'ouvrit et on lui murmura : « Chut !... C'est moi ! » Edmond reconnut la voix de Roberto Diaz. Celui-ci, à pas de loup, s'approcha d'Edmond et lui détacha les mains et les pieds. « Suis-moi sans faire de bruit ! » lui chuchota-t-il. Edmond se leva et, tout en frictionnant ses poignets en feu, le suivit. Roberto Diaz glissa lentement la tête à l'extérieur pour observer le couloir, puis fit signe à Edmond que la voie était libre. Pour atteindre la porte d'entrée, ils devaient encore passer devant deux chambres en vis-à-vis, toutes deux lumineuses et grandes ouvertes. Il s'en échappait des ronflements et des bruits de frottement.

À pas mesurés, sans gestes brusques, sans tourner la tête ni à droite ni à gauche non plus, Roberto Diaz traversa l'espace entre les deux chambres pour aller se plaquer contre le chambranle de la porte d'entrée et se soustraire ainsi au champ de vision des occupants. Puis, il interrogea Edmond du regard pour le pousser à l'imiter. Des bruits inquiétants provenaient de pièces situées plus loin. Edmond ne se laissa pas distraire et, comme Roberto Diaz, passa devant les deux chambres de manière à ne pas attirer l'attention de leurs occupants. Un grincement de ressort résonna alors à l'autre bout du couloir. Quelqu'un s'était dressé sur son lit. Les deux fuyards, comme tétanisés, restèrent plaqués contre le chambranle. Après quelques secondes, comme rien ne se produisit, Roberto Diaz décida de déverrouiller la porte au risque de se faire surprendre. Malgré le soin infini qu'il déploya pour tourner la clé, la serrure émit de petits cliquetis métalliques. Aussitôt, on entendit l'homme qui s'était levé, s'approcher de l'entrée de sa chambre.

Roberto Diaz se figea une nouvelle fois et attendit. L'individu semblait s'être immobilisé. Roberto Diaz patienta encore un peu et reprit son délicat travail. Le pêne tiré, il actionna lentement la poignée. De légers grincements accompagnèrent son geste. Inquiet, il jeta un ultime coup d'œil à l'autre bout du couloir. Max, le visage hébété, les regardait. Alors, sans réfléchir plus longtemps, Roberto Diaz ouvrit la porte d'un geste et entraîna Edmond avec lui. Et tandis qu'ils dévalaient quatre à quatre les escaliers, ils entendirent Max hurler : « Ils s'enfuient !... Courez-leur après !... Rattrapez-moi ces salopards !... Vous allez vous bouger le cul, bande de bons à rien ! » Ce n'est qu'après avoir atteint le rez-de-chaussée que les deux fuyards perçurent les premiers bruits de pas provenant de l'étage. Abrutis par la *doliène*, les gardes du corps avaient mis un long moment pour s'extraire de leur état second et commencer à poursuivre Edmond et Roberto Diaz. Aussi, lorsque les gardes du corps débouchèrent dans la rue, leurs victimes, qui se faufilaient lestement entre les gens, les avaient suffisamment distancés pour ne plus être inquiétées. C'est en vain que Max, de son balcon, indiqua à ses hommes la direction par laquelle Edmond et Roberto Diaz s'étaient enfuis.

Après avoir couru une vingtaine de minutes, ceux-là s'arrêtèrent dans une ruelle calme. L'aube n'allait pas tarder à pointer et il leur fallait trouver un endroit pour se réfugier durant la journée. Edmond proposa de se rendre chez la vieille femme qui l'avait pris sous son aile. Personne, hormis Auguste, ne connaissait son existence et elle habitait tout près de là. Roberto Diaz, qui venait de signer son arrêt de mort en arrachant Edmond aux griffes de Max, accepta bien volontiers la proposition. Sans s'éterniser, ils suivirent donc le chemin qui conduisait à la vieille femme. Roberto Diaz était à l'affût du moindre visage familier, du moindre regard scrutateur, de la moindre attitude suspecte. Il se tenait prêt à bondir au moindre signe d'hostilité. Et alors qu'il n'avait pas fini de reprendre son souffle, Edmond, qui se perdait en conjectures, lui demanda : « Tu vas d'abord voir Max pour me dénoncer, puis tu me libères ! Je ne comprends pas...

— Le remords... répondit celui-ci. Avant toi, jamais personne ne s'était intéressé à mon sort. En trente ans, je n'ai jamais raconté ma vie à quelqu'un. Tu as été le premier... C'est pas grand-chose, mais lorsqu'on a toujours été pris pour une merde, ça compte... C'est pour ça que tout à l'heure, quand je t'ai vu les mains liées derrière le dos, je me suis dit que j'avais fait une connerie en allant trouver Max pour te dénoncer... En même temps, si je ne revenais pas te dénoncer, ils me poursuivaient pour me faire la peau... Voilà, j'en ai marre de servir ces enflures et de m'en prendre à des gars comme toi... Je suis peut-être foutu, mais tant pis, au moins j'aurais ma conscience pour moi. Et puis...

— T'inquiète ! dit Edmond. Je te sortirai de là.

— Je ne crois pas... Tu ne pourras rien faire... Tu ne sais pas qui sont ces gens. Quoi que tu fasses, ils me retrouveront et me dégageront. Tu n'imagines pas leur pouvoir de nuisance.

— De qui parles-tu ?

— De Max, de Lubitsch, de Laurent, de Raskiyac et de tous les autres que tu ne connais pas... J'peux bien t'le dire, maintenant que je suis mort... Tu as déjà entendu parler de la mère Osso ?

— La mère Osso ! s'exclama Edmond. Oui ! C'est une mafieuse qui sait tout sur tout, non ?

— Oui... Enfin... C'est surtout une organisation dirigée par douze proscrits qui font la pluie et le beau temps dans le ghetto Ouest. Parmi ces douze proscrits, tu trouves Max et Lubitsch. Ils sont entourés de gardes du corps qui veillent sur eux nuit et jour. En plus de ça, ils ont des indicis disséminés dans le ghetto qui les renseignent sur tout ce qui s'y passe. Raskiyac en est un. Laurent en est un autre. Ce sont des dealers et des proxénètes qui reversent une partie de leurs revenus à l'Osso.

— Et le Conseil du Ghetto dans tout ça ?

— Ce sont des incapables. Tout juste bon à... qu'importe. En fait, tes problèmes ont commencé quand tu as été dire à Laurent que tu

voulais t'en prendre à William Klein. Il a balancé l'info sur les réseaux de l'Osso après ta visite chez lui.

— C'est quoi ce réseau ? coupa Edmond.

— C'est le même dont parlait Max, avant. C'est un réseau clandestin auquel les autorités n'ont pas accès. Il a été mis au point par l'un des douze proscrits, Jean de Honfleur, qui travaillait dans une équipe de cryptographie de l'*Extat*. Quand il est arrivé dans le ghetto, il a tout de suite créé ce réseau à l'aide de clés inviolables. Il permet maintenant aux membres de l'Osso, et aux indics, de communiquer entre eux sans que leurs échanges ne soient interceptés par les autorités... C'est comme ça que Laurent a prévenu les douze proscrits que tu voulais t'en prendre à William Klein. Après cela, Lubitsch a demandé à Laurent de t'éliminer. Mais ils ne t'ont pas trouvé. D'après ce que je comprends, Max a été plus rapide. Comme la veille, tu lui avais dit que tu recherchais William Klein, il en a déduit que c'est de toi que Laurent parlait dans son message. Aussitôt, il t'a demandé de rappliquer chez lui. T'as changé de direction et t'as semé les hommes de Laurent du même coup.

— Au lieu de rentrer chez Auguste, j'ai longé le tube Nord.

— En effet... Personne n'aurait songé à te chercher là !

— Mais pourquoi Lubitsch voulait-il m'éliminer ?

— Parce que tu prévoyais de t'en prendre à William Klein et qu'apparemment c'est son protégé.

— Pourtant, à la Seigneurie, il m'a bien accueilli !

— À ce moment-là, il te tenait à sa merci... Il voulait te mettre en confiance pour en savoir plus... »

Ne pouvant accepter l'idée de s'être une nouvelle fois trompé au sujet d'un proscrit, Edmond ajouta : « Hier soir, quand j'ai été capturé par les hommes de Max, j'allais retrouver Raskiyac pour qu'il me conduise à William Klein !... C'est Lubitsch qui a organisé la rencontre !

— Quelque chose a dû se passer entre temps, alors.

— William Klein a demandé à me voir... Mais donc... quand tu m'as présenté à Lubitsch, la nuit dernière, tu savais que tu signais mon arrêt de mort !

— Oui, mais qu'est-ce qui t'a pris de parler de William Klein à Raskiyac, aussi !

— C'est toi qui m'as amené là-bas !

— Les collègues avaient besoin de *doliène*... Je ne pensais pas que tu parlerais de William Klein à Raskiyac... D'ailleurs, te rends-tu compte que Raskiyac t'aurait tué si je n'étais pas intervenu. C'est un sanguin. Quand il a entendu que tu cherchais ce William Klein, il est devenu dingue... Il t'a reproché d'être indifférent à la misère du ghetto, alors que lui-même n'en a rien à foutre. Il voulait te faire peur, c'est tout ! C'est bien qu'ils se connaissent avec William Klein !

— C'est comme toi, tout le monde te connaît chez Lubitsch !

— J'y apporte régulièrement des messages que même le réseau ne doit pas entendre.

— Mais pourquoi Max m'a-t-il proposé de prendre Lubitsch en filature ?

— D'après ce que je comprends, lui et Lubitsch ne partagent pas le même avis sur William Klein. Max est persuadé que c'est un agent de l'*Extat*, alors que Lubitsch pense au contraire qu'il défend les intérêts du ghetto. Il faut savoir que Max et Lubitsch sont des rivaux au sein de l'Osso ! Ils se détestent cordialement... Problème d'égo... Et c'est comme si ce William Klein concentrait toute la haine qu'ils se vouent l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que William Klein fait avec l'Osso ?

— Aucune idée... Les douze doivent le savoir. C'est avec Lubitsch qu'il est en contact. Raskiyac doit être leur intermédiaire.

— Je te le confirme, interrompit Edmond.

— Les autres membres ne savent rien de lui. Max ne connaissait même pas son nom jusqu'à l'appel de Laurent !

— Voilà pourquoi il n’a pas réagi la première fois que je lui ai parlé de William Klein ! Il a dû attendre que Laurent passe son message sur le réseau pour comprendre que l’homme que je recherche et celui en contact avec Lubitsch étaient le même...

— Après cela, comme il savait que tu voulais t’en prendre à William Klein, il a eu l’idée de t’utiliser pour nuire à Lubitsch. En même temps, il avait trouvé un moyen de profiter de ton cul sans user de la force...

— Il a profité du tien ?

— Oh oui ! Souvent... »

Il devait rester une demi-heure avant qu’apparaissent les premières lueurs de l’aube. Les deux hommes avançaient d’un bon pas à travers des rues qui se vidaient peu à peu. La soif les tenaillait. Ils rêvaient à la fraîcheur de l’*anturlure*. Encore une dizaine de minutes à ce rythme et ils atteindraient le cabanon de la vieille femme. C’est à ce moment-là qu’ils entendirent, provenant d’une ruelle perpendiculaire, « Edmond ! Edmond ! » Déjà, Roberto Diaz avait dégainé sa batte et se tenait en position pour contrer toute attaque. Mais ce n’était qu’Auguste, à bout de souffle, qui les rejoignait en courant. « À vot’ place, j’irai encore plus vite ! leur cria-t-il.

— Mais qu’est-ce que tu fous là ?... rétorqua Edmond, étonné de retrouver en cet endroit son ami qu’il croyait toujours chez Lubitsch.

— Tout à l’heure... commença Auguste.

— On n’a pas de temps à perdre ! interrompit Edmond. Allez, viens ! Tu nous raconteras ça en chemin !... On part chez ta sœur !...

— Oui, tout à l’heure, vous êtes passés comme des bolides devant moi et vous ne m’avez pas vu ! reprit Auguste qui emboîtait le pas derrière les deux hommes.

— Où ça, que t’es passé devant nous ?

— Vous sortiez de chez Max ! Vous étiez poursuivis par quatre gaillards. J’ai essayé de vous suivre ! mais impossible... Vous aviez le

feu au cul... C'est seulement maintenant que je vous retrouve... Je me disais bien que vous iriez chez la vieille !

— T'allais faire quoi chez Max ? demanda Edmond.

— Te chercher, pardi !... Hier soir, j'ai attendu deux heures comme prévu, puis, ne te voyant pas revenir, j'suis allé trouver Raskiyac. Il m'a dit qu'on t'avait vu partir vers le nord..., que t'étais escorté par des hommes de Max... »

Arrivé devant le cabanon de la vieille femme, Edmond frappa à la porte. Celle-ci s'entrebâilla quelques secondes après, et le visage parcheminé de l'occupante apparut dans l'embrasure. « Ah ! Edmond ! Entrez ! » s'écria-t-elle, heureuse de le revoir. Elle ouvrit la porte en grand et c'est là, seulement, qu'elle découvrit Roberto Diaz et Auguste. Quand elle constata que le premier ne portait pas de *groskyer*, elle lui glissa un rapide « salut », et pour son frère, elle se contenta d'un « Encore toi !

— Salut la vieille, lui lança Auguste. On vient squatter chez toi pour la journée !

— On est déshydraté ! dit Edmond, repérant les bouteilles qui trônaient sur la table.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda la femme.

— On peut vous prendre de l'eau ? coupa Edmond, torturé par la soif.

— Allez-y ! répondit-elle. »

Sans perdre de temps, les trois hommes se ruèrent sur la table et burent à grandes lampées. Edmond venait de reposer sa bouteille, il allait répondre à la question de la vieille femme, lorsque son regard fut attiré par une forme immobile assise sur le lit où il avait l'habitude de s'étendre. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, le teint pâle, la chevelure abondante, le visage avenant, le corps bien fait. Il portait sur la tempe un *groskyer*, et tenait en main un *substrim* qu'il devait encore consulter quelques secondes auparavant. Comme statufié, il regardait Auguste fixement. « Qu'est-

ce que tu as à me mâter comme ça ? » fit celui-là en voyant qu'il était observé avec insistance. « Qui es-tu ? renchérit Edmond.

— C'est ni plus ni moins que le fils d'Auguste ! » répliqua la vieille femme.

À ce moment-là, les yeux rivés sur le jeune homme, Auguste se mit à blêmir. Il lâcha la bouteille qu'il allait porter à la bouche. Il n'entendit pas le bruit qu'elle provoqua en s'écrasant au sol. Le jeune homme, hésitant, se leva. Il resta quelques secondes debout sans savoir quelle attitude adopter. Auguste interrogea : « Non ! Mon fils ? Est-ce possible ?

— Ben si ! » s'exclama la vieille femme.

Auguste se rapprocha lentement du jeune homme, le prit par les épaules, le regarda attentivement et lui demanda une nouvelle fois : « Mon fils ? » L'autre, ne le quittant pas des yeux, lui répondit par un timide hochement de tête. Alors, un irrésistible élan d'affection s'empara d'eux et ils se serrèrent dans les bras. De mémoire de père et de fils, aucune étreinte ne fut plus émouvante. Ils devaient régulièrement la relâcher, prendre un peu de recul afin de mieux se dévisager. Pas un mot ne parvenait à sortir de leurs gorges nouées. Ils vivaient un moment rare, comme ils n'avaient osé l'imaginer dans leurs rêves les plus fous. Le père était fier et le fils impressionné. La vieille n'avait pu retenir ses larmes. Elle murmurait à Edmond : « Jamais, il m'a dit qu'il avait un fils ! Jamais ! Vous vous rendez compte ? » Edmond et Roberto Diaz étaient touchés par un tel débordement d'affection. Edmond, plus que Roberto Diaz, comprenait l'immense joie qui envahissait Auguste. Il repensait à l'histoire que lui avait racontée Lubitsch. Il repensait à ce gamin dessiné sur le mur de sa cellule. « Je veux le revoir ! » suppliait-il, et voilà qu'il le revoyait. Plus que jamais, Edmond croyait à l'existence de forces mystérieuses capables de créer des moments d'une telle intensité. « Que fais-tu là ? » finit par demander Auguste, encore en proie à une profonde émotion.

— Il est arrivé hier soir ! intervint la vieille femme.

— Je viens d'être expulsé de l'*Extat*, dit le jeune homme, visiblement moins affecté que son père par ces retrouvailles.

— Expulsé ! s'exclama Auguste.

— Je n'avais qu'une seule adresse, reprit son fils, celle de ma tante...

— Mais comment ?... Elle n'apparaît plus nulle part dans le *Grosky* !

— Je sais, mais quand maman est morte...

— Ta mère est morte ? coupa Auguste.

— Oui, il y a trois ans... D'un cancer du pancréas...

— Ta mère est morte !... répéta Auguste, ébranlé par cette nouvelle, incapable de maîtriser son désarroi.

— Tu vas le laisser parler ! intervint la vieille femme.

— Après sa mort, reprit le fils, j'ai voulu savoir qui était mon père. Maman me parlait rarement de toi. C'était un sujet tabou. Elle disait que tu nous avais abandonnés alors que j'étais encore bébé.

— C'est faux ! s'indigna Auguste. Totalement faux...

— Mais tu vas le laisser parler ! répéta la vieille femme.

— C'est seulement quelques jours avant sa mort qu'elle m'a confié son secret, dit le jeune homme, navré. Elle m'a raconté que tu avais été traité injustement et qu'elle regrettait de t'avoir quitté. Elle aurait voulu revenir vivre avec toi, mais les circonstances le lui interdisaient. »

Auguste affichait à présent une pâleur inquiétante. Ses yeux étaient rouges et parfois la pointe de son menton tremblait. Il n'aurait pu prononcer un mot sans trahir la vive émotion qui l'étreignait.

« Alors quand elle est morte, continua le jeune homme, j'ai voulu en savoir davantage sur toi. Je voulais te retrouver pour te dire qu'elle regrettait de t'avoir quitté. Je savais que tu avais été expulsé de l'*Extat*, mais c'est tout. De toi, il n'y avait plus aucune trace nulle

part. Je me suis donc intéressé à mon analyse RG-T25, celle qui compare mon ADN à celle des autres élites. C'est là que j'ai découvert l'existence d'un cousin germain de ton côté : Henry Paul.

— Mon fils ! dit fièrement la vieille femme.

— C'est cela, continua le jeune homme. J'ai découvert qu'il était originaire du ghetto Ouest et qu'il avait été expulsé de l'*Extat* avec sa compagne, une certaine Wisav. J'ai alors été voir les parents de celle-ci, qui m'ont donné l'adresse de ma tante, là où devaient vivre leur fille et leur gendre.

— Mais pourquoi n'as-tu jamais dit que tu avais un fils ? » insista la vieille femme en se retournant vers son frère.

Tandis que Roberto Diaz, assis à table, la tête dans les bras, s'était endormi, Edmond avait écouté la conversation. Comme la vieille femme, il se demandait pourquoi Auguste n'avait jamais fait savoir qu'il avait un fils. Et aussi, pourquoi n'avait-il jamais prévenu qu'il avait fait l'objet d'une machination ?

« C'est moi qui lui ai dit que tu existais bien ! continua la vieille femme, et que tu as été expulsé de l'*Extat* il y a vingt-trois ans, parce que tu as utilisé des informations confidentielles à des fins personnelles...

— Tu es sorti quand de l'*Extat* ? coupa Auguste, piqué au vif par cette contrevérité qu'il avait lui-même instillé dans l'esprit de sa sœur.

— Il est arrivé la nuit dernière ! intervint encore celle-ci. Je lui ai raconté pour Henry et Wisav aussi !...

— Tu ne veux pas le laisser parler un peu ? fit Auguste, excédé par les interventions incessantes de sa sœur.

— Cette chaleur ! dit le jeune homme. Jamais je n'aurais cru qu'il puisse faire une chaleur pareille à l'extérieur !

— Je te rassure, dit Auguste, c'est exceptionnel ! Mais tu verras, ce soir, je t'emmène chez moi, on y sera mieux, j'ai l'air climatisé... Mais dis-moi, pourquoi t'ont-ils expulsé ?

— À cause de mon beau-père...

— Qui ? John Sudergeon ? » demanda Auguste.

Edmond écoutait en silence, quand le nom de John Sudergeon claqua dans son esprit comme un coup de fouet. Il ne put s'empêcher d'intervenir : « John Sudergeon ?... Le haut fonctionnaire ? renchérit-il.

— Oui, c'est bien cela... répondit le jeune homme, le haut fonctionnaire. Un odieux personnage ! Il n'a jamais cessé de faire souffrir maman, de la maltraiter. Dans toutes les réceptions officielles où il se rendait avec elle, il se faisait passer pour un homme charmant, mais en vérité, en privé, il se foutait d'elle, il l'a frappée, il l'a trompée, l'humiliée. J'ai assisté à des scènes affligeantes ! Elle aurait voulu le quitter, mais elle craignait les représailles. Pour préserver sa carrière et éviter le scandale, il était prêt à tout. Elle le savait. C'est pour ça que tant qu'elle était vivante, je n'ai rien tenté contre lui... J'aurais mis ma mère dans l'embarras. »

Auguste était visiblement affecté par la mort et les malheurs de son ancienne compagne et ces révélations le bouleversaient. Mais comme à son habitude, il n'exprimait rien.

« Après la disparition de maman, continua le jeune homme, je voulais que les gens sachent qui était cet odieux personnage. J'ai dénoncé ses agissements sur les réseaux. Mais, il était puissant. Puis, j'ai été arrêté et enfermé pour une vulgaire histoire de complicité avec un évadé. J'ai passé douze jours à la prison centrale avant d'être expulsé...

— Dans quelle cellule ? demanda aussitôt Edmond.

— La 2569 !

— J'étais dans la 2570 ! s'exclama Edmond.

— Edmond ?... s'écria le jeune homme.

— Michel ? répliqua Edmond.

— Comment ? Vous étiez voisin de cellule ! » intervint Auguste.

En effet, celui qui, durant des jours, avait partagé les craintes et les espoirs d'Edmond à travers les sanitaires d'une cellule n'était autre que le jeune homme qui se tenait devant lui. Ils étaient si surpris de se voir, qu'ils s'observèrent bêtement comme deux enfants qui découvrent la mer pour la première fois. Puis Edmond reprit : « Ils ont donc fini par t'expulser ?

— Oui...

— Pour un crime que tu n'as pas commis, j'imagine ?

— C'est cela. John Sudergeon a tout fait pour que les éléments se retournent contre moi.

— L'enfoiré ! s'exclama Auguste.

— On m'accuse d'avoir aidé William Klein à s'enfuir de l'*Extat* en lui ouvrant les portes du puits d'Achenheim...

— Toi aussi tu connais William Klein ? coupa Auguste.

— C'est un ami ! répondit Michel.

— Si j'avais su que le gamin dessiné sur le mur de ma cellule était le prisonnier de la cellule voisine !... fit Edmond qui n'en revenait toujours pas.

— Comment ça ? » demanda Michel.

Edmond se retourna alors vers Auguste, et d'un regard complice invita celui-ci à raconter l'histoire qui l'avait conduit à être expulsé de l'*Extat*. Auguste fit d'abord mine de ne pas comprendre ce qu'Edmond lui réclamait, puis finalement se plia à sa demande. Le bonheur d'avoir retrouvé son fils était terni par l'annonce de la mort et des mauvais traitements de son ancienne compagne, mais comme à son habitude, il s'efforça de ne pas afficher des tourments qui le tenaillaient et se mit à parler avec cette fausse arrogance qui le caractérisait. Il expliqua les différends qu'il avait eus avec John Sudergeon, et comment, à l'image de son fils, il avait été renvoyé de l'*Extat* par la faute de ce haut fonctionnaire. Il expliqua également que s'il avait préféré passer pour un escroc sans vergogne aux yeux de sa sœur et des siens, c'est bien parce qu'il craignait qu'on accable

une femme qu'il aimait plus que tout au monde. Michel écouta cette histoire avec intérêt. Il fut surpris d'apprendre que son père avait, lui aussi, été la victime de John Sudergeon. Si de son côté la vieille femme reprochait à son frère de ne jamais lui avoir révélé l'existence de ce fils, elle ne se montra pas moins heureuse de découvrir qu'elle avait un neveu et que son frère n'était pas le misérable qu'il prétendait être. Toutes ces révélations, ces rapprochements entre pères et fils, entre voisins de cellules, donnèrent de quoi alimenter une partie de la journée en longues explications de toutes sortes. Ils en auraient tous oublié de dormir si la fatigue ne s'était pas faite si pressante, et surtout, si cette insupportable chaleur n'avait pas fini de les terrasser. Car celle-ci semblait partie pour dépasser toutes les limites connues jusqu'alors.

Avant d'aller se reposer, ils élaborèrent encore le programme de la nuit suivante. Auguste avait décidé de rentrer chez lui avec son fils. Il lui présenterait Tania. Edmond, quant à lui, expliqua qu'il voulait retourner chez Raskiyac, qu'il avait toujours l'espoir de retrouver William Klein. C'est à cette occasion que Michel découvrit l'étrange but que s'était fixé son ami. Il lui demanda pourquoi il désirait tant retrouver William Klein, et eut en retour une réponse évasive. Enfin, Roberto Diaz, qui se savait en sursis, recherché par tous les hommes de Max, proposa d'accompagner Edmond, lequel accepta de bonne grâce. Il estimait non seulement qu'un garde du corps ne lui serait pas de trop pour affronter les épreuves qui l'attendaient, mais, privé de *subtrim*, et donc de carte, il avait également besoin d'un guide pour le conduire chez Raskiyac. À la fin, Edmond pria Auguste, la vieille femme, Michel et Roberto Diaz, de ne pas s'inquiéter pour l'avenir, de lui faire confiance, qu'il mettrait tout en œuvre pour les sortir de cet enfer. Personne ne comprit le sens de ses paroles.

Chapitre XIX

Lundi 8 aout 2095 ; 10 h 15 ; prison centrale

« Bien ! dit l'homme à la forte carrure, admettons.... Tu ne savais pas que ton ami avait trouvé le moyen de manipuler les consciences ! Tu l'as aidé à mettre au point sa découverte, mais tu n'étais pas au courant !... Personnellement, je crois que tu nous prends pour des cons ! Mais admettons... On ne va pas insister plus longtemps... Avec toutes les claques que tu as déjà mangées, il ne serait pas raisonnable d'insister !... Tu dis aussi qu'avec les Gaulois tu n'as rien entendu qui ressemble à une phrase subliminale. Allez... Là encore, on va te croire... Tu t'es foutu de notre gueule quand tu prétendais ne pas connaître John Sudergeon, alors que tu as fait ton stage sous son autorité, mais pour les phrases subliminales, on va te croire. Tu vois, aujourd'hui on est gentil ! On a décidé de te croire ! »

Cela faisait une semaine qu'on le maintenait en détention de façon injustifiée ; qu'il était sans nouvelles de l'extérieur. Comme tous les jours, on était venu le chercher dans sa cellule à dix heures du matin. Il subissait à présent son huitième interrogatoire. Mais pour la première fois, ils ne l'avaient pas attaché à la chaise. Les deux autres, assis plus loin, jouaient avec leur *subtrim* sans se soucier de lui. On avait dû leur demander de le laisser tranquille. Restait l'homme à la forte carrure qui, comme à son habitude, tournait dans la pièce et parlait fort et toujours sur un ton moqueur. Finalement, l'atmosphère aurait été plutôt apaisée s'il n'y avait pas eu tous ces instruments de torture autour de lui et cette horrible odeur de cadavre qui flottait dans l'air. De toute évidence, les autorités avaient choisi d'utiliser une méthode plus douce pour lui soutirer des informations. Sans doute estimaient-elles la précédente méthode inadaptée, trop violente, trop humiliante pour quelqu'un comme Edmond qui avait tendance à se braquer quand il était agressé. Elles

voulaient tenter autre chose. Pour autant, il n'était pas totalement détendu. Il craignait de prendre des coups au moment où il s'y attendait le moins. Il en avait trop reçu auparavant pour pouvoir se débarrasser de cette angoisse en un claquement de doigts. Alors il se tenait raide sur sa chaise, la jambe droite tremblante, les poings crispés, la tête haute, le regard fuyant.

« Mais on voudrait revenir sur un point... continua l'homme à la forte carrure. Au sujet de madame Luvasky. Tu te souviens de madame Luvasky ? Miss Bich' comme vous l'appellez, toi et ton ami. Sur votre histoire avec elle, nous ne saisissons pas tout. Si on en croit ta déposition et les cahiers de William Klein, vous avez dû vous y prendre à deux fois pour réussir votre coup. La première fois, ton ami aurait rencontré un problème de prégnance... Il lui en fallait une de huit pour que son dispositif fonctionne. Or, le groskyer de la dame était réglé sur sept. Pas de chance ! C'est bien ça ?

— La seule chose que je peux vous dire, répondit Edmond, c'est qu'à la demande de William Klein je me suis rendu dans le *Grosky* au 18^e siècle, pour crier à la Pompadour, pendant qu'elle prenait son pied, une phrase préméditée.

— Je sais ça, tu nous l'as assez répété et c'est dans les cahiers. On a aussi compris que William Klein t'y a envoyé parce que la dame se faisait un honneur de ne pas rencontrer deux fois le même homme ! Mais ce que je voudrais savoir, c'est comment se fait-il que sa prégnance était réglée sur huit quand toi tu l'as rejointe, alors qu'elle était sur sept les autres fois !

— C'est vous qui m'avez expliqué que William Klein avait persuadé miss Bich' de modifier sa prégnance !

— Tu m'enfumes, là ! s'emporta l'homme. Tu ne vois rien qui cloche dans cette version ?

— Quoi ? répliqua benoîtement Edmond qui savait pertinemment que la version des autorités était incomplète.

— Penses-tu vraiment que William Klein s'est rendu à la cour de Louis XV et, constatant que la Pompadour avait son *groskyer* sur

sept, a convaincu cette dernière, dans le *Grosky*, de le régler sur huit dès qu'elle y reviendrait ? »

Les hommes en bleu venaient de découvrir la faille. Edmond allait devoir se mettre à table. Par respect pour sa femme, il avait toujours refusé de dévoiler cet épisode. « Peut-être... lui répondit Edmond. Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?...

— Non, je ne sais pas comment William Klein s'y est pris pour convaincre miss Bich' de régler son *groskyer* sur huit !

— Il y a des rumeurs qui disent que cette dame apprécie tout particulièrement de coucher avec les jeunes gens qu'elle vient de rencontrer dans le *Grosky*. Ça te parle ?

— Euh... non ! »

À ce moment-là, l'homme fit un signe à ses deux subalternes qui se levèrent avec nonchalance. Mais avant qu'ils n'aient eu le temps de rejoindre la chaise où se trouvait Edmond, ce dernier lâcha : « Ce n'est arrivé qu'une fois !

— Qu'est-ce qui n'est arrivé qu'une fois ? demanda l'homme à la forte carrure, pendant que les deux autres retournaient s'asseoir à leur place.

— Bien..., après le *Grosky*, je n'ai revu miss Bich' qu'une seule fois !

— Eh bien, tu vois que tu sais être raisonnable !... Et donc, on peut penser qu'elle a également rencontré William Klein par la suite ?

— On peut, oui, dit Edmond.

— Et que c'est à ce moment-là, quelque part dans l'*Extat*, et non dans le *Grosky*, qu'il l'a convaincue de régler la prégnance de son *groskyer* sur huit ?

— C'est possible.

— Et où s'est passée cette rencontre avec miss Bich' ?

— Je ne sais plus ».

Une nouvelle fois, l'homme échangea un signe avec ses acolytes, lesquels se levèrent avec la même nonchalance que précédemment. « À l'hôtel Continental ! avoua Edmond.

— Ben voilà ! Ce n'est pas plus dur que ça, mon brave Edmond ! » fit l'homme à la forte carrure tout en tapotant la joue de sa victime.

Après quelques minutes de réflexion, alors qu'il continuait à tourner dans la pièce comme un lion en cage, il lança à ses hommes : « Allez ! qu'on le ramène. »

Une quinzaine de minutes plus tard, Edmond se retrouvait seul dans sa cellule. Il s'étonnait encore de ne pas avoir reçu plus de coups. Étendu sur sa couchette, il se mit à songer à William Klein et à cette emprise qu'il avait sur les femmes. C'est certainement ce pouvoir qui lui avait permis de convaincre miss Bich' d'augmenter la prégnance de son *groskyer*, se disait-il. Depuis toujours, son ami avait exercé une fascination sur la gent féminine. À chaque fois qu'on le croisait, une fille différente était accrochée à son bras. Et il n'avait pas besoin de faire le joli cœur pour les conquérir : il les attirait comme la lumière attire les papillons dans la nuit. Peut-être parce qu'il possédait ce don inné de leur accorder de l'importance, de les faire rêver, de les rassurer. Et il abusait de ce don. Qui s'en serait privé, d'ailleurs ? C'est pourquoi il changeait souvent de compagne, virevoltait de l'une à l'autre sans jamais s'attacher à l'une en particulier. Aussi, en plus d'être un brillant chercheur, il était un homme à femmes, ce qui ne pouvait manquer d'exciter Edmond, qui non seulement avait une situation moins prestigieuse que William Klein, mais, surtout, éprouvait des difficultés à combler ses ambitions en matière d'âme sœur. C'est ainsi qu'avant de rencontrer Lucie, Edmond tint souvent la chandelle lorsqu'il se rendait avec William Klein et son amie du moment dans les endroits branchés de l'*Extat*. Mais avant cela, il y avait eu leurs retrouvailles.

Celles-ci eurent lieu quelques années après la fin de leurs études. Ils ne s'étaient plus croisés depuis cet épisode dans la *dorquine*. À l'époque, ils effectuaient leurs stages d'entrée dans l'*Extat*, et ce

jour-là, Edmond avait quitté William Klein en pensant qu'il ne le reverrait plus, la position sociale et la carrière de son ami atteignant des sommets qui les éloignaient inéluctablement l'un de l'autre. Mais en fait, ils allaient renouer trois ans plus tard, à la suite d'une rencontre dans le *Grosky*. À cette époque, Edmond s'y rendait le dimanche, le mardi et le vendredi. Pris de passion pour les événements historiques, il lui arrivait de vivre plusieurs aventures à la suite. En une soirée, il pouvait participer à la bataille de Diên Biên Phu, au massacre de Sens et à la Charge de la brigade légère. Mais, comme beaucoup, il s'arrangeait pour être accompagné. Il rechignait à affronter seul des expériences traumatisantes. En effet, partager à deux une même aventure permettait d'échanger ses impressions, de démystifier des situations éprouvantes et de combattre ainsi l'apparition des troubles schizophréniques dus à l'utilisation régulière d'une prégnance de cinq. Cet accompagnement avait donc essentiellement un rôle thérapeutique.

Le plus souvent, ses compagnons de voyage appartenaient à son cercle d'amis. Mais il lui arrivait aussi, quand ces derniers n'étaient pas disponibles, de se rapprocher d'inconnus qui s'intéressaient aux mêmes faits historiques que lui. Dans leur monde, les doubles avaient à leur disposition des notices qui leur permettaient de se renseigner sur les différents univers et d'effectuer leur choix. Le catalogue des univers se présentait sous la forme d'une ville virtuelle. Chaque quartier était associé à une époque, chaque immeuble à une région, chaque salle à une période, chaque étagère à un lieu et chaque volume à un événement. C'est dans ces unités de plus bas niveau que les notices étaient classées. Aussi, le double parcourait la pièce où se retrouvaient tous les individus intéressés par les mêmes univers que lui. Ceux-là étaient dissimulés derrière leur avatar, ce qui rendait quasi impossible l'identification de leur original. Mais Edmond n'en allait pas moins les trouver pour leur demander s'ils voulaient former un duo. C'est ainsi qu'un jour, le double d'Edmond se rapprocha d'un individu qui consultait la notification d'un conflit qui s'était déroulé au 14^e siècle, dans le Kosovo, entre les Bulgares et les Ottomans. Intéressé par cette

bataille kosovare, Edmond lui proposa de se joindre à lui. L'autre accepta, et, pendant trois jours, ils allaient se battre côte à côte contre les armées ottomanes.

Rien ne révèle mieux la véritable personnalité d'un homme que le comportement qu'il adopte quand il est confronté à la mort. Face à elle, il est entier, sans fard, sans masque ; il est lui-même. Et lors de cette équipée tragique, nombreuses furent les occasions d'exposer cette véritable nature au regard de tous. Car le double d'Edmond et celui de son compagnon de voyage extrasensoriel traversèrent des situations périlleuses, durant lesquelles ils faillirent y laisser plusieurs fois la vie. Les combats furent âpres et sanglants, les retraites et les contrattaques violentes. Le temps et les conditions jouèrent également en leur défaveur. Ainsi, pendant ces trois jours, Edmond put à loisir apprendre à connaître l'homme dissimulé derrière l'avatar qui l'accompagnait. Et très vite, il eut le sentiment de l'avoir déjà croisé par le passé. Ajouté à cela, l'individu manifestait une intelligence et une personnalité peu communes. Rarement, il avait rencontré un être aussi brillant. Il avait confiance en ses décisions et se fiait à lui aveuglément. Sans y croire véritablement, il suspecta peu à peu William Klein de se cacher derrière ce compagnon d'armes. Il était le seul être qu'il connaissait à posséder de telles qualités. Mais il dut attendre la fin de l'aventure pour en avoir le cœur net. C'est lorsqu'ils se retrouvèrent pour le débriefing dans la salle des notices qu'Edmond put enfin lui faire part de ses doutes. Et comme il le suspectait, il eut la confirmation que c'était bien avec William Klein qu'il avait vécu cet épisode kosovar. Évidemment, ces retrouvailles, qui avaient lieu après plusieurs années de séparation, s'accompagnèrent d'une effusion de joie. Les deux hommes se reprochèrent de ne pas avoir cherché à se revoir plus tôt, et promirent de ne plus se quitter.

Cependant, quelques jours plus tard, quand William Klein l'invita chez lui, Edmond hésita, et ce malgré toute l'amitié et l'estime qu'il lui témoignait. Car cet ami si talentueux lui renvoyait l'image d'un être médiocre. En sa présence, Edmond, simple technicien de laboratoire, souffrait d'un complexe d'infériorité. Il avait beau se

convaincre que William Klein était un carriériste sans idéal, à la botte de l'administration de surcroît, il n'était pas moins jaloux de sa situation. Mais William Klein, qui admirait Edmond pour sa persévérance et son tempérament passionné, insista tant et si bien que celui-ci finit par accepter l'invitation. Il se répéta qu'il lui suffirait de ne pas aborder les sujets en étroite relation avec sa carrière et sa position sociale. Et comme convenu, le jour dit, il se rendit chez son ami. Ce fut d'abord un choc. Il eut le plus grand mal à dissimuler sa stupeur quand il découvrit le standing de son appartement et, plus encore, quand il vit la fille avec qui il vivait à cette époque. Il venait à peine de passer la porte, que déjà il regretta de s'être laissé convaincre. Il était évident que William Klein l'avait invité pour l'épater. Bien sûr, orgueilleux comme il était, Edmond n'exprima rien, et s'il fit mine d'être impressionné, c'est uniquement par politesse. Lui qui habitait dans un studio de quarante mètres carrés et n'avait pour compagnie que les prostituées qu'il parvenait à se payer ne pouvait qu'envier son ami. Mais en fait, cette jalousie s'estompa au cours de la soirée, car William Klein, bien que fier de vivre dans un cadre agréable en compagnie d'une jolie femme, n'afficha pas de dédain particulier. Il avait même l'air de donner peu d'importance à ces signes ostentatoires. Pour lui, l'essentiel était d'avoir retrouvé un vieil ami perdu de longue date. Il exprimait une joie sincère qui faisait plaisir à voir.

En retour, Edmond se trouvait honoré qu'un personnage de la trempe de William Klein lui porte autant d'estime. Il ne se tint pas moins à sa décision : éviter d'aborder les questions qui touchaient à sa situation personnelle, une situation qu'il aurait souhaitée plus enviable aux yeux de celui qu'il admirait, et ce, même s'il restait à ses yeux un arriviste sans idéal. Edmond se montra donc évasif chaque fois qu'il était interrogé sur ces sujets. William Klein, qui n'avait nul besoin d'un dessin pour comprendre la gêne que suscitait sa curiosité, respecta son silence et ne chercha pas à en savoir davantage sur ce jardin qu'Edmond voulait garder secret. Par la suite, comme si un accord tacite avait été conclu entre eux, ces sujets ne furent plus abordés. Cela n'eut aucune conséquence sur

leurs relations, car leurs préoccupations communes s'articulaient essentiellement autour des émotions intenses qu'ils partageaient dans le *Grosky*. De même qu'ils discutaient peu de science, de politiques ou d'actualités, des thèmes dans lesquels William Klein excellait. La faute en revenait sans doute à Edmond qui ne devait pas être un interlocuteur suffisamment perspicace dans ces domaines aux yeux de William Klein. Mais ce dernier avait une telle passion pour les univers historiques qu'il n'éprouvait pas la nécessité de parler d'autre chose avec Edmond.

Comme Edmond, William Klein était capable d'aligner trois courtes aventures en une soirée et, comme Edmond, il cherchait toujours à les vivre avec un équipier qu'il pouvait retrouver dans l'*Extat* par la suite. Ainsi, mu par la même passion, l'un ne partait pas en expédition sans l'autre. Ils participaient ensemble aux mêmes batailles, aux mêmes expéditions guerrières, aux mêmes massacres. Au point qu'à partir de leurs retrouvailles, Edmond ne fit plus appel à un inconnu ou à son cercle d'amis pour s'adjoindre un compagnon. Ils décidaient tous les deux des périodes qu'ils allaient traverser et des rôles qu'ils allaient camper. Et à leur retour du *Grosky*, ils ne perdaient pas un instant pour en discuter ensemble. Ce qu'ils vécurent durant cette période et ce qu'ils échangèrent représentaient ce que des milliers de personnes avaient éprouvé pendant les siècles précédents. Leur perception de l'humanité en était totalement bouleversée. Ils ne la voyaient plus à travers la vision étriquée de l'actualité toute proche, mais avaient pris de la hauteur. Ils embrasaient toute l'histoire avec une précision inégalable. Ils en concluaient que l'homme était une aberration de la nature, une bête féroce mue par des pulsions destructrices, un être indigne des immenses pouvoirs dont il était doté, un enfant gâté obligé de s'enfermer dans des imaginaires malsains pour apaiser ses anxiétés et demeurer raisonnable. Ils comprenaient mieux comment le monde en était arrivé là.

Comme tous ces échanges se révélaient chronophages, ils se rencontraient plusieurs fois par semaine. Ces discussions, qui pouvaient durer des heures, avaient le plus souvent lieu chez William

Klein, parfois dans une boîte huppée du 77^e couloir. Ces échanges auraient pu également se tenir à la *Winstub*, mais parce qu'Edmond ne souhaitait pas présenter ses collègues à son ami, ce qui l'aurait obligé à dévoiler sa vie professionnelle, il ne proposait jamais cet endroit. William Klein était toujours accompagné d'une jolie fille. Il en changeait souvent ; elles étaient plus ou moins collantes, plus ou moins arrogantes, plus ou moins sympathiques, mais toujours belles, intelligentes, pleines de charme et de caractère. Au début, cette présence qui se renouvelait sans cesse intriguait Edmond et le perturba. Puis, il finit par ne plus y prêter attention. De même qu'il ne comprenait pas comment William Klein trouvait le temps pour allier ses passions pour le *Grosky*, les filles et la recherche scientifique avec la même ferveur. Il semblait posséder le don d'ubiquité. Pour cette raison aussi, Edmond admirait William Klein. Bien sûr, par orgueil, il prenait toujours soin de le lui cacher.

Ils s'organisèrent ainsi, jusqu'au jour où Edmond rencontra Lucie. Éperdument amoureux, il choisit dès lors de passer plus de temps avec elle et moins avec William Klein. Il continua tout de même à visiter le *Grosky* trois fois par semaine, car cela ne durait que quelques minutes par séance. Par contre, les débriefings et les préparations ne s'éternisèrent plus. Edmond avait souvent hâte de quitter William Klein, quand il ne trouvait pas une excuse pour refuser les rendez-vous qu'il lui fixait. Toujours secret, Edmond se gardait bien de lui expliquer qu'il avait rencontré l'âme sœur et, curieusement, William Klein, qui semblait attacher beaucoup d'importance à leurs longues discussions, ne lui fit jamais de reproches. Il dut comprendre qu'un événement majeur avait perturbé la vie d'Edmond et, comme à son habitude, respecta ses choix. Mais Edmond, au bout d'un certain temps, éprouvant quelques scrupules, décida tout de même de lui avouer la vérité.

Un après-midi, il avait reçu ce message de William Klein : « Ce soir, dix-huit heures, chez moi ? »

— OK ! avait répondu Edmond, mais je viendrai accompagné. »

Cela devait faire un mois qu'il avait emménagé avec Lucie. Depuis quelque temps déjà, il lui avait parlé de l'amitié qui le liait à William Klein et des nombreux moments passés ensemble à discuter des aventures qu'ils vivaient dans le *Grosky*. Il lui avait aussi promis de mettre un terme à tout cela afin de passer plus de temps avec elle. C'est ce soir-là, à la suite du message de William Klein, qu'Edmond avait décidé d'informer son ami de la situation. Et pour rendre la chose plus acceptable, il avait choisi d'emmener Lucie. Quand William Klein, vers les 18 heures, vint leur ouvrir sa porte, il les reçut sans paraître gêné le moins du monde. Il se comportait comme s'il les avait accueillis pour la énième fois. Et lors des présentations, il demeura d'un naturel désarmant. La beauté de Lucie le laissa de marbre. En revanche, celle-ci se montra très intimidée. Cette attitude étonna d'autant plus Edmond que cela ne lui ressemblait pas. Son assurance et cette insouciance hautaine qui faisait pour partie son charme s'étaient évanouies comme neige au soleil. Elle ne disait plus rien. Elle avait adopté l'attitude d'un enfant fasciné. Et quand après quelques échanges William Klein lui demanda sa profession, elle se contenta de répondre qu'elle dirigeait la station météorologique régionale. Il se montra intéressé et lui posa d'autres questions, essaya de la mettre en confiance, mais elle bafouillait et semblait avoir du mal à trouver ses mots. Elle esquissait de délicieuses grimaces qui traduisaient le désarroi dans lequel elle était plongée. Jamais Edmond n'avait vu Lucie dans cet état. Puis vint le moment où il dut annoncer à son ami qu'il ne pourrait plus passer autant de temps avec lui dans l'*Extat*. William Klein lui répondit qu'il comprenait et qu'il s'y attendait. Il dit aussi qu'il en avait bien profité et que cela ne devait pas les empêcher de continuer à aller se battre ensemble dans le *Grosky*.

Après cela, Edmond se consacra entièrement à sa femme et à son métier de technicien de laboratoire. Comme avant, il se rendait trois fois par semaine dans le *Grosky*, ce qui avait peu d'impact sur son emploi du temps. Même si ses rencontres avec William Klein dans l'*Extat* devinrent plus rares, il essaya toutefois de les maintenir à un rythme d'une fois par mois. C'était pour eux l'occasion de discuter

des plus trépidants morceaux de bravoure qu'ils venaient de connaître, et de s'accorder sur leurs prochaines expéditions. Edmond aurait voulu emmener Lucie, mais celle-ci refusait systématiquement de les accompagner. Elle disait ne pas supporter ce « genre de personne » ; elle parlait de William Klein. Sinon, lui et Edmond s'échangeaient régulièrement des messages, notamment pour s'entretenir sur les nouvelles notices qu'ils avaient dénichées et qui leur paraissaient dignes d'intérêt. À la naissance de son fils, Edmond vit encore moins souvent son ami. Ils ne se rencontrèrent plus qu'une fois tous les deux mois. C'est durant l'une de ces entrevues que William Klein lui présenta ce qui allait devenir l'affaire miss Bich'.

Chapitre XX

Dimanche 14 aout 2095 ; 22 h 50 ; 10 rue Sainte-Cécile, Strasbourg-Neudorf

Tapies dans l'obscurité depuis une dizaine de minutes, elles guettaient l'arrivée d'Auguste. Elles s'étaient préparées à attendre des heures, voire des jours, là, assises en retrait, à même le sol. C'était leur unique piste pour retrouver William Klein. Elles demeuraient silencieuses, à l'affût du moindre bruit provenant de l'impasse. Percée dans la porte qui s'élevait en haut des marches, une vitre poussiéreuse diffusait dans ce sous-sol glauque la faible lueur d'un lampadaire. Devant elles, s'ouvrait un couloir plongé dans le noir. De leur vue pénétrante, elles y devinaient des formes, des ombres mouvantes. Elles entendaient le grouillement des scorpions jaunes. Elles jetaient parfois un œil autour d'elles afin de vérifier qu'un individu égaré ne s'approche pas.

Vingt-quatre heures plus tôt, elles étaient ressorties des profondeurs au niveau de la place de Haguenau et, sans attendre, avaient rejoint le 14 de la rue Schwendi, comme leur avait conseillé leur reine. C'est là qu'elles comptaient recueillir des informations sur William Klein. Là, elles demandèrent à voir la mère Osso. Aussitôt, on les conduisit devant Laurent qui disait jouer les intermédiaires entre sa cheffe et ceux qui la réclamaient. Ce Laurent, apprenant que ces deux femmes venaient de la part de la reine du ghetto de la Sainte-aux-seins, les emmena à l'écart dans un lieu à l'abri des oreilles et des regards indiscrets. Il se rappelait l'époque bénie où il trafiquait avec la reine, où, avec elle, il mouillait dans le commerce d'enfants, des affaires suffisamment infâmes pour qu'il appréhende, à présent encore, que cela s'apprenne. Il ne pouvait donc traiter ces deux guerrières comme de quelconques inconnues, et ce malgré l'antipathie qu'elles lui inspiraient. « Qu'êtes-vous venues faire dans le ghetto Ouest ? leur demanda-t-il, l'air conciliant.

— Nous voulons voir la mère Osso ! répondit péremptoirement Anastasia.

— Elle n'est pas là aujourd'hui, mais je peux lui faire la commission. Elle a toute confiance en moi ! »

Les deux femmes hésitèrent, échangèrent quelques regards, puis Anastasia continua : « Nous sommes à la recherche d'un dénommé William Klein ! » Surpris, Laurent s'exclama : « William Klein !

— Vous le connaissez ? s'empressèrent d'ajouter les deux amazones.

— Je ne saurais pas vous dire où il crèche, répondit Laurent, mais j'ai déjà entendu parler de lui, oui... Et pas plus tard qu'avant-hier !

— Où ? »

Laurent s'approcha des deux femmes et leur dit à voix basse : « Deux proscrits sont venus ici. L'un d'eux, un freluquet, m'a demandé, comme vous, si je connaissais William Klein...

— Et alors ?

— Je leur ai dit que je ne le connaissais pas !...

— Que lui voulait-il ? continua Rhonda.

— Il voulait lui faire la peau ! »

À ces mots, les deux femmes eurent un mouvement de recul. Menaçantes, elles ajoutèrent : « Qui était ce proscrit ?

— Je ne l'avais jamais vu avant, leur confia Laurent sans paraître intimidé. Il venait de sortir de l'*Extat* ! Par contre, je connais bien celui qui l'accompagnait !... C'est un client !

— Où peut-on le trouver ?

— Auguste ?... euh... Attendez... Je vais vous dire ça tout de suite ! »

À ce moment-là, il sortit son *subtrim* et écrivit à Tania : « J'ai perdu l'adresse d'Auguste, tu pourrais me la passer ? » Après une minute, un message s'afficha sur l'appareil. Il le rapporta aux deux amazones, « 10 rue Sainte-Cécile à Neudorf », puis il ajouta : « Vous

verrez, il faut descendre quelques marches. » Elles étaient déjà en train de quitter Laurent, quand celui-ci les rappela : « Mais vous ne savez pas s'il est chez lui !... » Elles se retournèrent, l'air contrarié, tandis que lui leur lança « Je vais vous le dire... » tout en écrivant un autre message à Tania : « Tu saurais où se trouve Auguste ?

— Non, je sais juste qu'il revient ici demain soir.

— C'est où ici ?

— Chez lui, pardi ! »

Ce dernier message était accompagné d'un petit bonhomme qui se martelait le front avec son poing. « Auguste ne sera pas chez lui avant demain soir ! » leur répéta Laurent. Comme les deux femmes semblaient ennuyées, il leur proposa de passer la journée dans ses locaux. Anastasia ressentait les premiers symptômes de la fièvre des lueurs. Ceci se traduisait par un état de fatigue persistant. Aussi, en dépit de l'arrêt forcé qu'elle avait déjà effectué dans les souterrains du ghetto d'Oberhausbergen, cette proposition n'était pas pour leur déplaire. De toute manière, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre ! Les deux guerrières passèrent donc ces vingt-quatre heures à se reposer dans un coin du hall désaffecté qu'elles partagèrent avec les hommes de Laurent. Ces derniers, impressionnés par l'inquiétante personnalité des deux femmes, se maintinrent à bonne distance. Tandis qu'elles, fascinées par l'être qui dormait en elles, allaient passer des heures à se caresser le ventre l'une à l'autre. Un peu avant l'aube, alors que l'obscurité était encore profonde, trouvant le temps long, elles en vinrent à se faire l'amour. Et le soir, à la nuit tombée, deux ombres quittèrent les lieux sans avertir personne.

Cela devait faire une heure qu'elles attendaient dans la pénombre, lorsqu'elles entendirent des voix dans l'escalier qui conduisait à la porte d'entrée. Elles eurent tout juste le temps de se blottir dans le coin le plus sombre de la cave, lorsque la porte s'ouvrit. « En effet, ce n'est pas très accueillant, mais attends un peu qu'on arrive chez nous ! Ne serait-ce que pour ne plus avoir à subir cette chaleur

épouvantable ! » De sa voix de stentor, Auguste parlait à son fils. Il avait hâte de lui faire visiter son appartement et de lui présenter Tania. En refermant la porte derrière lui, il dit encore : « Tu feras attention, un peu plus loin le sol est couvert de scorpions jaunes ! » Tournant le dos aux deux femmes, Auguste actionna alors la lumière de son *subtrim* et, serré de près par Michel, s'engouffra dans le couloir sombre. Les deux amazones leur laissèrent une quinzaine de mètres d'avance et, guidées par le halo de lumière qui entourait les deux hommes, se mirent à les suivre à pas feutré. Quand les premiers craquements résonnèrent sous leurs mocassins, elles accordèrent leur allure sur celle de leurs prédécesseurs. Soudain, le couloir fut plongé dans le noir : Auguste et Michel venaient de disparaître dans un escalier et avaient pris à gauche dans un second passage. Les deux femmes avancèrent alors à tâtons jusqu'à la première marche, puis descendirent les suivantes en les cherchant du bout du pied. Arrivées en bas, elles aperçurent à nouveau la lueur. Elle provenait d'un couloir qui s'ouvrait à leur gauche. Et alors qu'elles voulurent s'y engager, elles virent un peu plus loin Auguste à l'arrêt en train de manipuler son *subtrim*. Puis il y eut un déclic. La porte qui lui faisait face venait de se déverrouiller. Les deux guerrières remontèrent alors le couloir avec l'agilité et la fulgurance d'un félin, et se ruèrent sur les deux hommes qu'elles projetèrent à l'intérieur du logement.

L'attaque avait été si brutale qu'ils n'eurent pas le temps de réagir. Quand, ahuris, ils se retournèrent pour découvrir le visage de leurs assaillantes, les deux femmes se tenaient devant eux, en position de combat, la batte brandie prête à frapper. Auguste commença par manifester quelque velléité de résistance. Sans doute ne voulait-il pas passer pour un pleutre aux yeux de son fils. Mais le regard noir des deux tueuses le dissuada de persévérer dans ce registre. Son côté frondeur s'estompa au profit d'une modestie de circonstance. Quant à Michel, il était sous le choc. La sauvagerie de cette agression l'avait d'autant plus ébranlé qu'elle était exacerbée par l'image de violence qu'il s'était forgée des ghettos avant qu'il n'y pénétre. Et tandis que Rhonda tenait les deux hommes en respect,

Anastasia referma la porte et écrasa quelques scorpions qui s'étaient aventurés dans le logis. Puis, s'approchant de Michel, elle lui demanda : « C'est toi le freluquet qui veux tuer William Klein ?

— Non, madame ! fit Michel, la voix chevrotante.

— C'est toi alors ? dit-elle, en s'adressant à Auguste.

— Je ne connais pas de William Klein ! » lui rétorqua-t-il avec aplomb.

Mais sa phrase sitôt finie, il reçut un violent coup de batte dans le ventre qui le fit se plier de douleur. Au même moment, un cri sourd retentit en écho dans une pièce voisine. Les deux amazones se figèrent et attendirent, silencieuses, que cette présence se manifeste à nouveau. Ce qui ne tarda pas à se produire. Comprenant que la voix provenait du salon qui s'ouvrait à droite du vestibule, Anastasia s'y précipita. Là, plaquée contre le mur du fond, se tenait une femme en larmes et tremblante de peur. C'était Tania, glacée d'effroi. Après avoir entendu l'intrusion et le remue-ménage qui s'en était suivi, elle s'était reculée loin de la porte, en attendant qu'on vienne la cueillir comme un oiseau grelotant tombé du nid. Maintenant, ses nerfs lâchaient. Anastasia lui fit signe d'approcher et siffla sa compagne. À ce signal, Rhonda poussa les deux hommes vers le salon. Bientôt, les trois victimes se retrouvèrent assises sur le canapé qui trônait au milieu de la pièce, Michel se tenant à un bout, et Auguste, livide, perclus de douleurs, pressant néanmoins Tania dans ses bras, à l'autre bout. Rhonda avait pris place dans le fauteuil qui leur faisait face, pendant qu'Anastasia, intriguée, examinait les tableaux accrochés au mur. Elle goutait la fraîcheur des lieux. « Je ne le répèterai plus... Qui a l'intention de tuer William Klein ? » lança-t-elle. Comme personne ne répondit, elle se dirigea vers Tania et lui agrippa une touffe de cheveux qu'elle tira tout en regardant fixement Auguste. « Tu vas le dire, oui ! menaça-t-elle.

— Je ne sais pas ! s'écria Auguste. Personne ne veut tuer William Klein !...

— C'est toi qui connais Laurent ? » demanda-t-elle ensuite, en tirant toujours plus fort sur les cheveux de Tania.

Celle-ci, le visage crispé par la douleur, avait attrapé les mains d'Anastasia afin qu'elle diminue la tension exercée sur ses cheveux, mais elle ne pouvait rien contre la force de la guerrière. De son côté, Auguste cherchait à l'aider, mais Rhonda l'en décourageait en le menaçant de sa batte. « Oui, c'est moi qui connais Laurent ! cria Auguste. Lâchez là ! Vous lui faites mal !...

— Qui t'accompagnait la dernière fois que t'étais chez lui ? » continua Anastasia.

Comme elle n'obtint pas de réponse, elle tira Tania par la chevelure afin que son visage déformé par la douleur soit au plus près d'Auguste, lequel la regardait pleurer, aussi désespéré qu'impuissant. « Alors ? s'emporta Anastasia.

— Edmond Fourrier ! finit-il par lâcher.

— C'est lui qui veut tuer William Klein ?

— Je ne sais pas ! s'écria Auguste. Il n'en a pas parlé !

— Alors pourquoi le recherche-t-il ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas !... »

Impuissant, voyant que Tania souffrait de plus en plus, il répondit : « Il voulait savoir ce qu'il est devenu !

— Pour le tuer ? s'énerva Anastasia.

— Ils sont amis ! précisa Auguste.

— C'est pour ça qu'il veut le tuer ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas !... Laissez-nous tranquilles avec cette histoire ! On n'a rien à voir là-dedans !

— Où est Edmond Fourrier à présent ? insista encore Anastasia.

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! » répéta Auguste.

Un imperceptible clignement d'œil fut échangé entre les deux guerrières, après quoi Anastasia tira sur les cheveux de Tania jusqu'à ce que celle-ci se mette debout. La malheureuse pleurait, geignait de peur et de douleur. Puis Rhonda se plaça en face d'elle, armant son bras de manière à pouvoir lui fracasser la tête. « C'est la dernière

fois qu'on te le demande, fit Anastasia, froidement. Où se trouve Edmond Fourier ?

— Non ! Non ! » criait Auguste.

Puis il y eut un bruit sourd, un craquement terrible. Au bout de son bras, Anastasia tenait un corps sans vie. Elle le lâcha et il s'affala comme un sac au bord du canapé. Auguste se jeta sur lui, en criant : « Non !... Pas ça !... Ma Tania !... » Il la serra contre lui, en poussant de longs sanglots convulsifs. Puis à nouveau, la voix d'Anastasia résonna : « Alors tu vas nous dire où il se trouve ? » Horrifié, Auguste se retourna vers elle. Il l'avait pressenti et voilà que ses craintes se réalisaient. Comme elle avait agrippé la chevelure de Tania, Anastasia agrippait maintenant celle de Michel, tandis que Rhonda se tenait prête à lui fracasser la tête. « Non !... Pas mon fils !... hurla-t-il. Pas lui !... Laissez-le-moi !... » Michel affichait une mine hagarde. Sa joue gauche était constellée de giclures de sang, celui de Tania. Ses muscles ne remplissaient plus leurs fonctions. Ses jambes étaient flageolantes, ses bras ballants, tous ses sphincters s'étaient relâchés. Il s'échappait de lui une forte odeur d'urine et d'excréments mélangés. Incapable de supporter plus longtemps ce spectacle, pris d'une soudaine folie, Auguste se jeta sur Rhonda. Mais avant qu'il ne puisse l'atteindre, un violent coup de batte porté à la tête vint interrompre net sa course. Il vacilla, puis s'effondra comme une masse au pied de ses tableaux. Sous le choc, son *groskyer* s'était désolidarisé du crâne. Un geyser de sang s'échappait du trou béant laissé par la tige de Salmian, laquelle, retenue au cerveau par quelques nerfs, pendait le long de la tempe. Après son geste, Rhonda se retourna vers Anastasia, cherchant dans son regard des signes de reproches. Elle avait tué la seule personne susceptible de les renseigner sur Edmond Fourier et William Klein. Elle paraissait dépitée. Pendant tout ce temps, suspendu au bras d'Anastasia, Michel n'avait pas bronché. Choqué par ce qu'il venait de voir, il était résigné. Il avait la certitude qu'il serait le suivant et s'en faisait une raison. Mais Anastasia relâcha son emprise et Michel retomba sur le canapé aux côtés de la dépouille de Tania. Rhonda s'était rassise dans le fauteuil en face de lui. « Et

toi, le fils, tu connais Edmond Fourier ? » Elle s'était mise à l'interroger, à tout hasard, comme si elle avait voulu réparer son erreur.

« Je connais Edmond Fourier, oui, et William Klein également », dit Michel.

Pour les deux femmes, cette réponse était inespérée. Aussi s'échangèrent-elles un regard de satisfaction. Après le spectacle d'horreur auquel il venait d'assister, Michel aspirait à un répit et pensait le trouver en répondant aux questions. « Où sont-ils ? » s'empessa d'ajouter Anastasia qui voulait profiter des bonnes dispositions de Michel. Elle avait pris un ton conciliant, craignant que l'attitude menaçante qu'elle avait adoptée jusqu'ici s'avère nuisible à la conversation. De même qu'elle avait pris place sur le canapé pour ne plus occuper une position dominante. Malgré cela, elle ne pouvait s'empêcher d'afficher un regard torve. Sans nul doute, ce retour à des relations plus apaisées encouragea Michel à parler : « Je sais seulement qu'Edmond Fourier a prévu de se rendre à Illkirch-Graffenstaden pour y rencontrer un certain Raskiyac. Celui-ci serait en relation avec William Klein... À l'heure qu'il est, Edmond doit être en route !

— Où trouve-t-on ce Raskiyac ? demanda encore Rhonda qui buvait les mots de Michel.

— À un endroit qu'on appelle la Seigneurie ! »

Après cela, les deux femmes se levèrent, rengainèrent leur batte, firent le tour de la pièce pour détruire tous les *substrims*, et disparurent, abandonnant le pauvre Michel avec la douleur d'avoir perdu son père et le remords d'avoir trahi son ami Edmond.

Chapitre XXI

Dimanche 14 aout 2095 ; 23 h 12 ; 18a rue des Foulons, Strasbourg

Edmond et Roberto Diaz avaient hésité à quitter la vieille femme comme l'avaient fait Auguste et Michel trente minutes plus tôt. Ils n'avaient jamais connu de chaleur pareille auparavant. Toute l'après-midi, ils avaient souffert le martyre. Le thermomètre avait atteint les cinquante-sept degrés Celsius, un record absolu pour la région. Dans un tel sauna, ils n'avaient pu dormir plus de vingt minutes d'affilée, alors même qu'ils avaient veillé jusqu'à être terrassés par la fatigue. L'atmosphère brulante, qui causait des sudations importantes, n'avait cessé de troubler leur sommeil, ne serait-ce qu'en les obligeant à se lever régulièrement pour s'hydrater. Une chance d'ailleurs qu'Edmond et Auguste avaient rapporté suffisamment d'eau deux jours plus tôt, et que la vieille femme en buvait peu ! Sans cela, les heures auraient paru plus pénibles encore. Pour ne rien arranger, un mal de tête languissant les avait surpris dans la soirée. De même qu'ils avaient perdu l'appétit et souffraient de nausées. Ils manifestaient les signes avant-coureurs d'une insolation. Ajouté à cette méforme physique, Edmond était la proie d'une lassitude généralisée. Il n'avait plus de goût à rien. Il ressentait les affres de ceux qui n'avaient plus rejoint le *Grosky* depuis longtemps. Il luttait pour ne pas prendre de la *doliène*. Aussi, la nuit venue, atteints d'un malaise persistant, Roberto Diaz et Edmond avaient hésité à quitter la vieille femme. Ils auraient tout donné pour rester chez elle un jour de plus, couchés comme des loques sur leur futon. Mais après avoir souhaité bon courage à Auguste et Michel, le besoin de partir à la recherche de William Klein assaillit Edmond. Alors, en quelques secondes, lui et Roberto Diaz s'étaient levés, avaient dit au revoir à la vieille femme et s'étaient retrouvés dans la rue. Là, devant le spectacle qu'ils découvrirent, leurs souffrances allaient s'estomper pour laisser place au désarroi.

Partout, des cadavres gisaient au pied des bâtisses. Les fossoyeurs se pressaient pour venir les retirer. Beaucoup de gens s'affairaient à sortir de chez eux les corps sans vie de leurs enfants ou de leurs parents. Eux-mêmes, à moitié déshydratés, présentaient un état d'épuisement avancé. Ils semblaient n'avoir qu'une hâte : retrouver au plus vite le *sgreeg* pour se rafraîchir et se désaltérer. Car, dès qu'ils avaient vidé leur maison des cadavres qui y pourrissaient déjà, ils se dépêchaient de partir pour ces havres de fraîcheur. Or, tous ces gens étaient vite déçus. On n'avait jamais vu un tel nombre de personnes se rendre en même temps aux *sgreeg*. Aussi, plus elles s'en approchaient et plus elles s'agglutinaient en grappes compactes, engendrant de vives tensions et des drames effroyables. La plupart craignaient que l'énergie leur manque pour atteindre les sources salvatrices avant l'aube. Ainsi, sur tout le chemin, les gens se poussaient, se houspillaient, s'énervaient, en venaient aux mains. Les resquilleurs étaient pris à partie. De violents mouvements de foule éclataient, emportant d'un coup des centaines de personnes de vie à trépas. Les plus forts bousculaient les plus faibles, lesquels, épuisés, posaient d'abord un genou à terre, puis finissaient par tomber, le visage dans la poussière. Les autorités, quant à elles, ne s'en mêlaient pas. Elles se contentaient de suivre la progression de cette foule à travers des drones et des *flyboarders* envoyés sur place en nombre. De toute manière, elles n'avaient aucun moyen d'endiguer cette marée humaine qui était revenue à son état de sauvagerie et de barbarie primitive. Aux abords des *sgreeg*, lorsqu'une émeute éclatait, les guetteurs se contentaient d'envoyer de puissantes décharges électriques pour assommer quelque temps cette foule enragée. Les rares qui parvenaient à ressortir du *sgreeg* avec des bidons remplis d'eau étaient immédiatement assaillis et dépouillés de leur précieux liquide. On ne pouvait donc se déshydrater qu'à l'intérieur des *anturlures*, durant les quelques secondes dévolues à chaque individu. Dans l'incapacité de reconstituer un stock d'eau dans ces conditions, la population était condamnée à court terme.

Edmond et Roberto Diaz ne perçurent qu'une infime partie de ce combat que les gens menaient contre la soif et la chaleur, car, afin de ne pas être ralentis par la foule, ils prirent soin d'éviter les endroits les plus surpeuplés, ceux où le désarroi était le plus profond. Ils n'en ressentaient pas moins les tourments à chacun de leur pas. Outre la détresse qui se lisait sur les visages, le nombre des cadavres qui jonchaient les rues et des fossoyeurs qui s'y pressaient pour les ramasser leur révélèrent l'ampleur du drame. Il leur parvenait également aux oreilles des témoignages de personnes qui avaient rebroussé chemin après avoir perdu tout espoir d'atteindre le *sgreeg*. « Je n'ai jamais vu ça ! » disaient-elles, désespérées, « Comment en sommes-nous arrivés là ?... Se tuer pour de l'eau ! » À présent, les gens ne réagissaient plus quand, par mégarde, Edmond laissait apparaître son *groskyer*. À lui seul, cet événement confirmait combien la situation s'était aggravée en quelques heures. S'efforçant de ne pas sombrer dans le désespoir ambiant, les deux hommes tracèrent leur route, silencieux, conscients qu'aucune parole ne serait à la hauteur de l'enjeu. Leur fatigue, leur mal de tête, leurs nausées, leur humeur dépressive ne constituaient plus alors qu'une vague sensation face à cette intolérable déchéance sociale.

Roberto Diaz, comme la plupart des autochtones, connaissait parfaitement les cent kilomètres carrés du ghetto. Il savait quel itinéraire suivre pour éviter la cohue des assoiffés. Il n'avait pas oublié, non plus, que les hommes de Max le recherchaient. D'autant que depuis la nuit précédente, des messages du style « Nous te retrouverons ! », « Tu n'iras pas loin ! », « On te fera la peau ! », « Traître ! » pleuvaient sur son *substrim*. Il conduisait donc Edmond par des chemins détournés, éloignés des axes où il se savait attendu. Il passait par des cours intérieures, des caves, il sautait des murs, se faufilait entre les immeubles, grimpait sur les toits, tout cela afin que les sbires de Max ne les repèrent pas. Comme la veille, il scrutait sans cesse l'espace alentour à la recherche du moindre mouvement suspect. Aussi, avec lui, Edmond se sentait en sécurité. Il avait le sentiment que rien ne pourrait lui arriver. Toujours pour

échapper aux hommes de Max, ils traversaient de véritables coupe-gorges. Là, des chefaillons despotiques, des trafiquants, des toxicomanes de tout poil pouvaient se montrer agressifs, mais chaque fois, Roberto Diaz contrait leur velléité d'un simple geste ou d'un simple regard.

Ils avaient quitté la vieille femme depuis une demi-heure, quand Roberto Diaz demanda : « Tu as soif ? »

— Et comment ! répondit Edmond. J'ai hâte d'arriver chez Raskiyac ! J'espère qu'il aura de l'eau pour nous !

— On va essayer de régler ça avant.

— Tu comptes rejoindre un *sgreeg* ? »

Au lieu de répondre, Roberto Diaz s'engagea sur une avenue déserte, bordée de hautes palissades hérissées de pointes de fer acérées et tapissées de barbelés. Après quelques mètres, ils atteignirent une barrière sur laquelle il était inscrit : « Passage interdit, défense d'entrer, danger de mort ». Et alors qu'Edmond s'arrêta devant, Roberto Diaz la franchit en demandant à son ami de le suivre. Ils n'avaient pas effectué dix pas que déjà des drones de combat surgirent de la nuit et vinrent se positionner en vol stationnaire au-dessus d'eux. Ébloui par de puissants projecteurs et assourdi par le vrombissement des pâles, Edmond fut pris de panique. Terrifié, il se retourna vers Roberto Diaz à la recherche d'une explication. Mais celui-ci continuait à progresser sans paraître impressionné. « T'en occupes pas ! Avance ! » lui lança-t-il. À peine ces mots prononcés, les machines repartirent comme elles étaient apparues. « Ça veut dire quoi ? s'écria Edmond.

— Rien !... » répondit Roberto Diaz.

Ils remontèrent encore l'avenue sur une centaine de mètres, puis pénétrèrent dans ce qui avait tout l'air d'être une friche industrielle. Il s'y trouvait des enfants qui vivaient dans le dénuement le plus complet. Dès qu'ils virent les deux hommes, ils s'approchèrent, menaçants, telles des bêtes qui cherchent à défendre leur territoire. Ils les invectivèrent, les intimidèrent, les harcelèrent, leur barrèrent

le passage. Sans s'intéresser à eux, Roberto Diaz avançait d'un pas décidé, la batte rangée dans son fourreau comme si toute cette agitation n'avait été qu'esbroufe. « Ce sont des orphelins ! » dit-il à Edmond, rassuré par la présence de son ami qui semblait bien connaître les lieux. Aucun gamin, aussi téméraire soit-il, n'osait s'aventurer à moins d'un mètre d'eux. La friche s'étendait sur des hectares. Dans la lueur des braséros, les deux hommes progressaient dans un dédale de grands hangars délabrés. Et à mesure qu'ils avançaient, les orphelins affluaient, toujours plus nombreux, se montrant toujours plus agressifs, plus nerveux. L'animosité des filles n'avait rien à envier à celle des garçons qui formaient une nuée autour des deux intrus. Ils se comportaient tous comme s'ils avaient craint que Roberto Diaz et Edmond n'atteignent un lieu névralgique de leur territoire. Et ils se seraient certainement opposés plus fermement à cette intrusion si Roberto Diaz ne leur avait pas imposé sa volonté. « Ne t'occupe pas d'eux ! » dit-il encore à Edmond, qu'il sentait se raidir devant les intimidations de quelques jeunes particulièrement agressifs.

Finalement, ils débouchèrent sur une grande place où les huées juvéniles se firent moins véhémentes. Un spectacle incroyable s'offrit à eux. À tel point qu'Edmond en oublia un instant les enfants qui tournaient autour de lui. Il n'avait jamais vu une chose pareille. Il trônait en majesté au milieu d'une foule de gamins comme un seigneur bienveillant. Sur son tronc imposant, une épaisse et haute ramure masquait le ciel étoilé qui brillait au-dessus de la place. Par milliers, de grandes feuilles en forme de main palmée frissonnaient doucement dans la chaleur de la nuit. C'était un érable centenaire. Pendant cinq minutes, Edmond resta planté là, sans voix, la tête en l'air, à contempler ce survivant des temps anciens. « Tu viens ? » finit par lui lâcher Roberto Diaz. Au milieu des murmures de mécontentement, il l'entraîna jusqu'à un puits creusé non loin de l'arbre. Là, des orphelins remplissaient des bouteilles d'eau qui passaient ensuite de mains en mains pour se vider dans des gosiers asséchés. Éreintés par la chaleur, de nombreux enfants avaient trouvé refuge dans la relative fraîcheur du couvert végétal et

attendaient qu'on leur apporte ce liquide salvateur. Parmi les plus petits, beaucoup étaient amorphes ; certains agonisaient. Quelques jeunes filles les aidaient à boire, ou leur rafraichissaient le visage. Bien que touché, Edmond s'efforça d'évacuer les cruelles images de cette innocence brutalisée. Il savait que dans ce monde à la dérive où tout était condamné, la compassion était devenue un sentiment dérisoire, dangereux, même s'agissant d'enfants qui se mouraient au pied du dernier arbre.

Auprès du puits, Roberto Diaz intercepta une bouteille et la tendit à Edmond qui put enfin épancher sa soif. L'eau était fraîche avec un gout agréable, ni trop salé, ni trop fade. Elle changeait de toutes celles qu'il avait bues jusqu'ici. Les deux hommes s'empressèrent d'en remplir leur gourde. « Mais où sommes-nous ? demanda Edmond.

— C'est le seul endroit où l'on trouve de l'eau potable qui ne vienne pas d'un *sgreeg*, dit Roberto Diaz, l'air amusé. Et ce sont ces gosses qui la gardent... Ils la protègent des adultes comme la prunelle de leurs yeux.

— Tirez-vous de là si vous tenez à la vie ! menaça l'adolescent qui les poursuivait depuis leur entrée dans la friche.

— Si dehors, tous ces assoiffés avaient l'idée d'investir les lieux, s'inquiéta Edmond, ces gamins ne feraient pas le poids !

— Comme tu l'as vu à l'entrée, les autorités veillent, fit Roberto Diaz. C'est un sanctuaire. Les orphelins y sont en sécurité.

— Pourquoi on ne les dégomme pas ? dit un plus jeune au nez plein de morve.

— Et nous alors ? Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda Edmond.

— C'est ici que j'ai passé une partie de ma jeunesse après la mort de ma mère. Grâce à ma capsule, dit Roberto Diaz en montrant son omoplate droite, ils savent qui je suis et me tolèrent. »

Après s'être désaltérés, les deux hommes quittèrent la place, puis la friche, sans avoir subi aucune attaque physique de la part de ces orphelins plus insolents que violents, plus bravaches que méchants.

Ils se retrouvèrent rapidement dans une zone pavillonnaire où chaque propriété était entourée de grands murs hérissés de barbelés et de pointes acérées. Haut dans le ciel s'entrechoquaient les câbles d'un ancien téléférique urbain. À l'approche de cet obstacle, des drones ralentissaient dans un vrombissement sourd. Plus loin, ils reprenaient leur vitesse de croisière avec un sifflement strident. Dans la rue, des familles, qui n'avaient pas perdu l'espoir d'atteindre un *sgreeg*, tiraient leurs charrettes sur l'asphalte défoncé. Un peu partout, des petits groupes d'individus se formaient pour exprimer leur mécontentement. Il y eut aussi un homme à vélo qui remonta la rue sous l'œil ébahi des passants. Mais indifférent à toute cette agitation, Edmond songeait à la crainte irrationnelle que Roberto Diaz suscitait chez ses adversaires. De même qu'il avait encore en mémoire cet arbre comme il n'en avait jamais vu autre part que dans le *Grosky*. Il pensait à cela, quand soudain Roberto Diaz s'arrêta net. « Que t'arrive-t-il ? demanda Edmond.

— Viens, suis-moi », fit l'autre après avoir examiné quelques instants le bout de la rue.

Il prit à gauche, dans une allée sombre, et se mit à courir. « Mais que se passe-t-il ? redemanda Edmond, qui avait allongé le pas.

— Je crois que nous avons été repérés, lui cria Roberto Diaz. Il va peut-être falloir nous battre... Trouve-toi quelque chose... N'importe quoi... Ce truc là-bas... »

Roberto Diaz s'arrêta et montra un gros bâton en fibre de carbone d'un mètre cinquante de long environ, fiché dans un monticule de terre appuyé contre un mur en partie effondré. Aussitôt, Edmond se précipita pour s'en saisir. Après en avoir éprouvé son maniement, il se retourna vers Roberto Diaz pour faire part de sa satisfaction. Or, celui-ci avait dégainé sa batte et se tenait prêt à contrer une attaque. En effet, un peu plus loin, deux hommes, l'air menaçant, remontaient la rue avec l'intention affichée d'en découdre. Edmond les reconnut immédiatement. Il les avait vus chez Max. « Occupe-toi de ceux-là ! » lança Roberto Diaz. Il désignait deux autres individus qui venaient en sens inverse. Ceux-là aussi, Edmond les avait vus

chez Max. Lui et Roberto Diaz étaient pris en tenaille. Sans issue pour fuir, ils allaient devoir se battre. « Alors, Roberto Diaz ! cria l'un des agresseurs. Tu croyais que ça se passerait comme ça ? Que tu pourrais libérer un proscrit sans être inquiété ? » Tous étaient armés de battes plus mastoc que le bâton d'Edmond, mais plus court de cinquante centimètres. Edmond n'avait jamais appris à se battre dans la réalité, encore moins avec ce type d'engin, mais il avait le pressentiment qu'il pouvait tirer parti de son avantage de portée. Les deux hommes qui lui faisaient face s'étaient séparés afin d'attaquer par les flancs. Dans son dos, il entendait les premiers tumultes du combat qui opposait Roberto Diaz à ses adversaires.

Vif comme l'éclair, Edmond se rua sur l'un des gardes du corps, et, avant que celui-ci n'ait eu le temps de réagir, il lui asséna un puissant coup de bâton dans les côtes. Cela lui évoquait certains moments difficiles qu'il avait connus dans le *Grosky*. Le choc se révéla si violent qu'un craquement sec résonna lors de l'impact. Foudroyée par la douleur, la victime laissa échapper un cri sourd, tituba, et, le souffle coupé, dut s'appuyer contre un muret. Presque instantanément, son compagnon s'était précipité sur Edmond. D'un geste rapide, celui-ci évita de justesse la batte lancée pour lui asséner un coup fatal à la tête. Finalement, l'arme tournoya dans le vide. Quoique déstabilisé par cette offensive éclair, il parvint à esquiver un deuxième assaut, puis, une fois assuré, se mit à contrer maladroitement les coups portés en interposant son bâton. À chaque impact, il ressentait de violentes secousses dans les mains, ce qui l'obligeait à reculer en attendant le moment propice pour frapper à son tour. Son adversaire se montrait de plus en plus menaçant, quand l'autre, remis de sa blessure, vint le rejoindre. Et tandis qu'Edmond se croyait perdu face à ses deux assaillants plus aguerris que lui au maniement des armes, il vit, coup sur coup, leurs têtes voler en éclat. Une gerbe de chair rouge-écarlate jaillit de leur crâne, et leurs corps sans vie s'effondrèrent devant lui. Après avoir rapidement scellé le sort de ses adversaires, Roberto Diaz s'était précipité au secours d'Edmond. Et en quelques habiles manœuvres, il avait mis hors de combat ses deux assaillants.

Sans se préoccuper des pauvres hères qui passaient par là, Roberto Diaz alla nettoyer sa batte à l'aide du vêtement de l'un des quatre agresseurs dont le sang s'écoulait sur la chaussée. « Ça va ? demanda-t-il.

— Il s'en fallut de peu que je me retrouve à la place de ceux-là ! ironisa Edmond, tout tremblant. Et toi, tu n'es pas blessé ?

— Ils m'ont touché, répondit Roberto Diaz, en montrant une rougeur au bras, mais rien de cassé, je devrais m'en tirer avec des bleus. »

Il n'avait pas sitôt prononcé ces paroles que son regard fut attiré par un individu qui, au bout de l'allée, blotti dans la pénombre, était penché sur son *subtrim*. Comme de l'endroit où il se trouvait, Edmond Diaz ne pouvait voir distinctement son visage, il s'approcha lentement tout en fouillant l'obscurité de son œil perçant. Il avait effectué une dizaine de pas, lorsque l'autre leva la tête et aperçut Roberto Diaz. Aussitôt, il détala à toutes jambes. D'emblée, Roberto Diaz entreprit de le poursuivre. Il cria à Edmond, resté en arrière : « C'est un homme de Max ! Il ne faut pas qu'il nous échappe ! Il va rameuter toute la clique ! » Une course effrénée s'engagea alors au milieu des gens hébétés qui réagissaient à peine à ce désordre, même quand ils étaient bousculés trop rudement. Edmond ne devait pas perdre de vue Roberto Diaz. Il en allait de sa quête de William Klein. Sans *subtrim*, incapable de se situer dans ce méandre de rues, il n'aurait pu atteindre la Seigneurie avant l'aube sans son aide. Aussi, après s'être débarrassé de son bâton, Edmond se mit à courir après eux. Le corps lessivé par des jours de canicule, il dut déployer un effort surhumain pour garder la distance qui le séparait des deux coureurs, plus habitués que lui aux fortes chaleurs.

Au détour de l'allée, il aperçut au loin l'homme de Max escalader une palissade. Roberto Diaz le talonnait. Quand, essoufflé et dégoulinant de sueur, Edmond arriva à la hauteur de l'obstacle, il dut puiser dans ses réserves pour parvenir à le franchir. De l'autre côté se dressaient des taudis construits à la hâte sur un sol couvert de gravier. Les fuyards avaient disparu, mais les grincements de leurs

pas sur ce revêtement sonore résonnaient entre les bâtisses. Après avoir sauté la palissade, Edmond s'orienta grâce au bruit. Pendant de longues minutes, il se fraya un chemin dans un labyrinthe d'étroits passages qui serpentaient entre des baraques insalubres. Il enjamba des rebuts ménagers, des cabanons effondrés, des moribonds. Puis, il gravit un terreplein bordé d'une palissade identique à celle qu'il venait d'escalader. Dans les phares d'un drone, il vit Roberto Diaz en train de la franchir, s'aidant d'une grosse pierre appuyée contre la palissade. Arrivé sur place, Edmond grimpa dessus et s'agrippa à la pointe des pieux. Tirant sur des bras pris de tremblements et à bout de force, il parvint après deux tentatives infructueuses à se hisser au sommet. Un ultime effort lui permit de passer de l'autre côté. Là, s'étendait une zone occupée par de hautes bâtisses en ruine, autour desquelles serpentait un entrelacs de tubes, de conduits, de tuyauteries en tout genre. Au loin, Roberto Diaz, toujours survolé par un drone, était sur le point de rattraper le fuyard. À cet instant, des enfants surgirent de partout. Alors qu'Edmond venait de comprendre qu'il était entré dans le sanctuaire des orphelins, un drone vrombissant vint se placer en vol stationnaire au-dessus de lui. Roberto Diaz avait disparu dans une allée perpendiculaire. Sans craindre une attaque de l'engin, Edmond se remit à lui courir après. À bout de force, il se trainait. Il perdait du terrain. Après avoir traversé une sorte de décharge à ciel ouvert, il atteignit les premiers bâtiments. Au même moment, des enfants coururent à sa rencontre. Comme la première fois, ils se montrèrent hostiles. Il y eut alors, provenant de la direction où Roberto Diaz avait disparu, des cris terrifiants, ceux d'un homme qui comprend qu'il ne pourra échapper à la mort. Edmond crut qu'il était arrivé malheur à Roberto Diaz. Poursuivi par une myriade de gamins, dont certains lui assénaient de petits coups et l'apostrophaient, il accéléra le pas pour être fixé. Il y eut encore un bruit sourd, suivi d'un silence pesant. Arrivé au coin de l'allée qui avait vu disparaître Roberto Diaz, Edmond stoppa net sa course. Un peu plus loin, lui tournant le dos, son ami se tenait debout devant le corps inerte d'un homme qui baignait dans son sang. Tout autour, des enfants, fascinés par le spectacle de la mort, contemplaient le cadavre, dont le crâne était

décalotté. Ceux qui entouraient Edmond continuaient à l'insulter, d'autres le provoquaient, lui les ignorait ; tout juste se contentait-il de les repousser quand ils se montraient trop entreprenants. Puis Roberto Diaz se retourna, et aussitôt, les gamins s'écartèrent d'Edmond. « On va se reboire un peu d'eau fraîche ? lança Roberto Diaz.

— Cela me paraît nécessaire après ce que tu m'as fait courir ! » répondit Edmond, heureux de retrouver son ami sain et sauf.

Sur le chemin qui mena les deux hommes au puits, les gamins se révélèrent moins belliqueux. À l'évidence, ils avaient compris que ces étrangers ne leur voulaient aucun mal. Sur la place où se dressait l'arbre, Edmond s'arrêta pour le contempler à nouveau. Il repensait aux oiseaux qu'il avait vus dans le livre d'Auguste, notamment à cette mésange bleue. Il l'imaginait gazouiller dans ses branches à l'heure des premières rosées du matin. Pour lui, cela relevait du surnaturel. Il avait du mal à croire que cela ait pu exister en vrai par le passé. Puis son regard se porta au pied de l'érable où les enfants les plus faibles avaient trouvé refuge. Ils profitaient de la fraîcheur du feuillage en attendant que l'aube les force à rejoindre quelque lugubre bâtiment à l'abri du soleil. Beaucoup étaient assis à même le sol, ou sur des tabourets improvisés. Ils observaient les deux hommes, l'air hagard. Les plus petits, à la recherche de protection, s'étaient rapprochés des plus grands. Assommés par la chaleur, malingres, ils avaient perdu la turbulence de l'enfance. Quelques-uns étaient accrochés à une bouteille et buvaient sans quitter des yeux les visiteurs. D'autres, en bas âge, étaient étendus sur des paillasses. Ils ne bougeaient presque plus. Des filles passaient parmi eux et les aspergeaient d'eau, s'ingéniaient à leur faire avaler quelques gouttes. Mais pour la plupart de ces gamins, il était déjà trop tard.

Poussé par ce qu'il lui restait d'humanité, Edmond se dirigea vers ce groupe. Il se sentait subitement concerné par cette souffrance et, sans savoir comment, désirait la soulager. Quelques adolescents hâbleurs s'interposèrent, mais sans grande conviction. Tout en avançant, Edmond retira sa capuche. Il voyait dans ce geste un

signe d'humilité. Une rumeur traversa alors la foule des gamins. Ceux qui l'empêchaient de passer restèrent pantois. « Qu'est-ce tu fous ? » lui lança Roberto Diaz qui, près du puits, attendait avec impatience, une bouteille à la main, que son ami vienne boire. « Il faut y aller ! On va pas dormir ici ! » Pour préserver la tranquillité des petits mourants, Edmond ne lui répondit pas. À genoux, une fillette passait de l'eau sur le visage de l'un d'eux. Elle ne vit pas arriver Edmond qui s'assit en tailleur à ses côtés. Tous les orphelins le fixaient, fascinés par le *groskyer* qui luisait sur sa tempe gauche. Un grand silence régnait sous l'arbre. La petite fille ne montra aucune inquiétude particulière. Elle continua d'éponger l'enfant comme si de rien n'était, puis elle demanda d'une voix neutre : « Vous croyez qu'il va mourir ? » Edmond posa alors la main sur son front, mesura son pouls et ouvrit délicatement ses paupières pour examiner ses yeux. L'enfant était bouillant. Il avait le pouls lent et les yeux vitreux. Edmond répondit simplement : « Il va bientôt cesser de souffrir !

— C'est mon frère, lui dit la petite fille sans paraître bouleversée. Il ne me restait plus que lui...

— Je suis désolé... ajouta Edmond, en communion avec sa douleur.

— Pourquoi doit-on perdre tous ceux qu'on aime ? demanda encore la fillette.

— C'est le monde qui se venge, répondit Edmond. Nous n'avons pas su en prendre soin, alors il nous le fait payer... Ton petit frère va partir comme sont partis les oiseaux qui chantaient dans cet arbre... Ce sont les plus vulnérables qui subissent en premier les excès du passé... »

Il y eut un long silence, tous les gamins avaient écouté sans broncher, puis un garçonnet, qui n'en pouvait plus d'attendre, s'approcha d'Edmond et lui demanda : « C'est quoi qu't'as sur la tête ?

— Ça s'appelle un *groskyer*, dit Edmond, qui avait pris la main du garçonnet.

— Et c'est pourquoi faire ? continua celui-ci, en montrant du doigt la plaque fixée sur la tempe d'Edmond.

— C'est pour oublier ce monde que nous avons engendré... »

L'enfant regarda Edmond avec de grands yeux. Sans doute crut-il que c'était une explication d'adulte et qu'il devrait encore patienter avant de comprendre le sens de ces paroles. Edmond lâcha alors sa main, déposa un baiser sur la joue de la petite fille et se releva, l'âme sombre, pour rejoindre Roberto Diaz qui l'attendait à l'écart avec sa bouteille. Vingt minutes plus tard, après avoir été raccompagnés aux frontières de la friche par des orphelins pacifiés, les deux hommes retrouvèrent la zone pavillonnaire. À la place des cadavres, il ne subsistait plus que des flaques de sang couvertes d'une nuée de mouches. Le bâton d'Edmond trainait un peu plus loin. « Tu devrais le reprendre, lui dit Roberto Diaz, en le désignant du menton.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— À ton avis ?...

— Je ne sais pas m'en servir ! Il était moins une que je termine en bouillie, tout à l'heure !

— Max n'en a pas fini avec nous. »

De mauvaise grâce, Edmond ramassa le bâton et se débrouilla pour qu'il tienne dans sa ceinture. Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent en vue de la Seigneurie. À mesure qu'ils s'en approchaient, Roberto Diaz se montra de plus en plus méfiant. Il craignait que Max ait fait poster des hommes dans les parages, sachant qu'Edmond y reviendrait pour prendre contact avec William Klein. Et en effet, sur l'avenue du cimetière, à quelques immeubles de la Seigneurie, alors qu'une file ininterrompue de personnes se pressait encore dans l'espoir d'atteindre le *sgreeg* d'Illkirch, Roberto Diaz reconnut un ancien collègue qui arpentait le trottoir. Il tira aussitôt Edmond dans une rue perpendiculaire. « L'homme au fourreau jaune, lui dit-il, c'est un homme de Max... Il fallait s'en douter... Ils savaient que tu reviendrais ici.

— Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Edmond.

— Il faut connaître leur nombre !

— Et si tu utilisais ton *subtrim* pour réclamer de l'aide à Raskiyac ?

— C'est trop risqué !... Si Max, ou un de ses amis, interceptent l'échange, nous sommes foutus !

— Comment ça ?... Les messages sont sécurisés !

— C'est ce que tu crois. C'est ce que les autorités croient. Mais la mère Osso est parvenue à craquer certaines clés. Jean de Honfleur a tout fait pour... Il faut qu'on s'en occupe nous-même... Tu vas servir d'appât.

— Hein ?

— Oui, dit Roberto Diaz qui ne cessait de surveiller les alentours. Tu vas retourner dans la rue où on a vu le type au fourreau jaune, et t'avancer tranquillement vers lui. Dès qu'il t'aura reconnu, tu rappliqueras ici en courant. Je l'attendrai...

— Et s'ils sont plusieurs ?

— Eh bien ! On les attendra... »

Chapitre XXII

Mardi 9 aout 2095 ; 13 h 45 ; prison centrale

Attaché à mon cheval, j'étais amené au campement éduen avec Tincomarus, tandis que Commios et ses hommes massacraient le manipule romain qui nous avait décimés le matin même. C'est ce que nous apprîmes de la bouche de quelques guerriers éduens qui avaient pris part à la bataille. Ces guerriers expliquèrent aussi qu'après les combats, notre roi avait rejoint son camp sans s'inquiéter de notre sort. Dès notre arrivée au village, pris pour des espions gaulois à la solde des Romains, nous avons été déshabillés et solidement ligotés à des poteaux plantés dans une clairière à l'écart des tentes. Pendant que les hommes, et parmi eux les chefs, se gaussaient en nous regardant ainsi entravés, les femmes nous crachaient dessus et les enfants nous lançaient des pierres. Il faisait chaud et nous n'avions, pour nous désaltérer, que l'eau qu'on nous jetait à la figure. Tincomarus s'égosillait à expliquer qu'il était l'un des fils de Commios et qu'on devait le libérer sous peine de voir le peuple éduen s'exposer aux représailles de son père. Cela amusait beaucoup la foule qui se tenait prête à nous écharper au moindre signe d'un des chefs. Mais bizarrement, notre intégrité physique ne fut jamais menacée. Accusés d'espionnage, nous aurions dû être écorchés vifs. Au lieu de cela, on se contentait de nous humilier verbalement. Nous ne maudissions pas moins les dieux. De même que nous nous demandions pourquoi Commios ne se portait pas à notre secours. Nous pensions qu'il n'avait pas été informé – alors qu'en temps normal les émissaires se montraient prompts à l'avertir. Mais nous allions bientôt découvrir que tout cela était un coup monté, que notre roi nous avait sciemment livrés à la vindicte de ce peuple ami.

Après deux heures passées à subir des humiliations de toutes parts, nous vîmes Celtillos entrer dans le camp, entouré de guerriers éduens. Malgré la blessure qu'il avait au bras, ils lui avaient ligoté le

haut du corps avec une corde qu'ils tiraient, l'obligeant à courir derrière leurs chevaux. Le malheureux était exténué. Il trébuchait à chaque pas. Sous l'action de ses liens, sa plaie s'était remise à saigner. Quand il parvint à notre hauteur, il nous jeta un regard effrayant. La mort se reflétait dans ses grands yeux bleus. Il était à bout de force et aurait demandé qu'on l'achève si nous en avions eu le pouvoir. Comme nous, il fut déshabillé, attaché à un poteau et dut subir les huées de la foule. Mais il allait bientôt perdre connaissance. Le voyant pendre au pilori comme un vulgaire morceau de viande, Tincomarus comprit qu'il était vain de s'époumoner pour plaider notre cause. Ces gens étaient déterminés à nous faire payer cher la trahison dont nous étions accusés à tort. Alors il se tut, se redressa, toisa fièrement la foule et affronta son sort stoïquement. À ses côtés, je m'étais mis à pleurer. Je priais Grannos, le dieu solaire, de m'épargner. Car sous un soleil de plomb, nous endurions non seulement les attaques de la foule, mais aussi celles des rayons lumineux qui meurtrissaient notre peau dénudée comme l'aurait causé l'application de fers portés au rouge. Quand l'astre du jour disparut sous l'horizon, que la fraîcheur du soir vint enfin soulager nos brûlures, les gens regagnèrent leurs tentes et nous nous retrouvâmes seuls sous le ciel étoilé à la merci des loups qui rôdaient dans les environs. Celtillos, dont le bras s'était arrêté de saigner, avait repris ses esprits. Il était encore faible et fiévreux, mais avait recouvré suffisamment de force pour nous relater sa mésaventure.

Il raconta qu'une heure après nous avoir quittés, il avait été assailli par une bande d'Éduens qui l'accusèrent d'espionnage. Sans plus d'explication, ils l'avaient jeté à terre, ligoté et tiré derrière eux, son cheval ayant été remis à un guerrier qui n'en possédait pas. Après plusieurs heures de course sous le soleil, alors que la petite troupe traversait une plaine recouverte d'herbe rase, l'armée de Commios s'était présentée au loin. Elle s'avancait sur un front d'une centaine de mètres et s'étirait en longueur, ralentie par les blessés qui se traînaient à l'arrière. Commios pensa, soulagé, qu'il serait libéré, mais arrivés à sa hauteur, les soldats atrébate, épuisés,

l'ignorèrent. Ils passèrent à côté de lui, échangèrent quelques salutations avec les Éduens, sans lui porter d'intérêt. De même que tous ceux qui connaissaient Celtillos – et ils étaient nombreux – firent semblant de ne pas le reconnaître. Il se mit aussitôt à leur crier « Je suis Celtillos ! Vous ne me reconnaissez plus ? Je suis un des hommes de Tincomarus ! Votre prince ! Libérez-moi ! », mais sans succès. Puis il y eut un frémissement. La petite troupe éduenne fut stoppée et des soldats atrébates s'écartèrent pour laisser passer un cavalier. C'était le roi. Celui-ci, juché sur son cheval, le bras en écharpe, sortit des rangs et s'avança vers Celtillos. Il le toisa avant de lui demander : « Qui es-tu ?

— Je suis un des hommes de Tincomarus ! Je suis l'un des survivants du groupe qu'il commandait ! Nous nous sommes croisés plus tôt dans la journée, mon roi !

— Qui est cet homme ? fit Commios en s'adressant ensuite aux Éduens.

— Nous le suspectons d'être un espion au service de César, mon seigneur ! Nous le conduisons au campement afin qu'il soit puni pour ses fourberies !

— Eh bien, faites, et faites-le bien ! » répondit le roi, avant de s'en retourner rejoindre ses guerriers.

Après avoir écouté le récit de Celtillos, Tincomarus et moi, interloqués, lui demandâmes s'il n'avait pas inventé toute cette histoire. Il nous jura que non, que c'était bien les faits tels qu'ils s'étaient produits. Comme nous, il ne comprenait pas pourquoi le roi avait feint de ne pas le connaître, pourquoi il l'avait abandonné aux mains des Éduens. Le prince prononça alors cette phrase qui nous fit froids dans le dos : « Il n'a pas supporté de me voir revenir sans mes hommes ! » Nul doute qu'il suspectait son père, de conserve avec les chefs éduens, d'avoir manigancé cette simagrée pour lui faire payer le massacre de ses guerriers. C'est la raison pour laquelle nous n'avions subi aucune violence physique. À partir de là, Tincomarus ne décoléra plus. Pendant les deux jours et les deux nuits que nous passâmes attachés à ces poteaux, sans manger et

presque sans boire, je le sentis qui bouillonnait intérieurement. Pendant ces deux jours, les Éduens ne cessèrent de nous vilipender, de nous jeter des excréments et des reliefs de repas. Nous finîmes par être entourés de cochons qui venaient nous lécher quand ils ne trouvaient plus à nos pieds de quoi se restaurer. Nous avions beau crier pour les chasser, ils revenaient inlassablement. Et alors que de jour nous subissions la caresse de leurs groins et les ardents rayons du soleil, la nuit nous vivions sous la menace de loups solitaires à la recherche de proies faciles. Autant dire que nous avons perdu toute dignité. C'est sans doute pour Tincomarus que cette situation se révéla la plus insupportable. Jamais avant cela un prince n'avait connu une telle humiliation.

Ce n'est que dans l'après-midi du troisième jour que nous vîmes un émissaire de Commios entrer dans le campement. Il mena des discussions avec les chefs éduens, après quoi ceux-là envoyèrent une dizaine d'esclaves pour nous détacher et combler les carences en soins, en eau et en nourriture dont nous avons souffert. Leurs plates excuses ne suffirent pas à calmer la colère du prince. Pas davantage, d'ailleurs, les explications de l'émissaire qui prétendit avoir reçu l'ordre de nous libérer dès que les rumeurs de notre capture étaient parvenues au camp atrébate. Pour Tincomarus, tout cela avait été prémédité afin que le roi ne soit pas suspecté de comploter contre son fils. Mais le prince demeurait convaincu que son père cherchait à venger la mort des valeureux guerriers qu'il lui avait confiés. Dès qu'il fut à nouveau d'attaque, c'est-à-dire moins d'une heure après qu'on lui ait retiré ses liens, il grimpa sur son cheval et partit à bride abattue en direction du camp atrébate. Comme l'émissaire avait sa monture fourbue et que Celtillos souffrait encore de fièvres intermittentes, je fus le seul à pouvoir le suivre. Je finis par le rejoindre après une folle chevauchée. Deux heures plus tard, nous allions atteindre le camp où l'armée de Commios s'était retranchée, lorsque Tincomarus stoppa son cheval. Il venait d'apercevoir une sentinelle en faction près d'une casemate. Nous nous approchâmes et déclinâmes notre identité. Le guerrier se

montra méfiant jusqu'à ce qu'il nous reconnaisse. « As-tu participé à la bataille qui s'est déroulée avant-hier ? lui demanda Tincomarus.

— J'y étais, en effet, mon prince ! fit la sentinelle.

— Et avez-vous croisé des Éduens sur la route ?

— Oui, nous pourchassions les Romains, quand nous avons rencontré une centaine d'Éduens !

— Vous leur avez parlé ?

— Commios s'est entretenu avec eux...

— Et qu'est-ce qu'il s'est dit ? coupa sèchement Tincomarus. Le sais-tu ?

— Non, notre roi a emmené leurs chefs à l'écart ! Je sais seulement qu'après cela quelques Éduens ont rebroussé chemin et que le reste de la troupe nous a rejoints.

— Et pourquoi avoir ignoré Celtillos quand vous l'avez vu prisonnier des Éduens ? s'emporta le prince.

— Dans les rangs, on avait fait courir le bruit que c'était un scélérat et qu'il fallait s'en désintéresser ! »

Après cet échange avec le vigile, Tincomarus, plus remonté que jamais envers son père, me souhaita bonne nuit et partit de son côté. Sans doute alla-t-il ensuite trouver notre roi pour s'expliquer avec lui. Quand je le revis le lendemain, sa colère était retombée et il avait retrouvé l'humeur que nous lui connaissions.

Habituellement, à cette heure-ci, les hommes en bleu avaient ramené Michel dans sa cellule. Il allait être quatorze heures et Michel n'était toujours pas de retour. Ce retard inquiétait Edmond. Il ne comprenait pas non plus pourquoi, lui-même n'avait pas été emmené à dix heures comme les autres jours. Quelque chose d'anormal se tramait en coulisse. Était-ce dû à ses révélations sur miss Bich' ? Peut-être avait-il conduit les enquêteurs sur une nouvelle piste qu'ils exploraient fébrilement. Il se demandait si cela n'allait pas lui retomber dessus ; s'il n'allait pas être condamné à la

plus forte peine applicable aux élites : l'expulsion de l'*Extat*. Michel semblait partager ses craintes. Sinon pourquoi lui aurait-il communiqué cette adresse, le 18a rue des Foulons ? Il avait ajouté : « C'est un peu loin, mais si tu ne trouves pas de toit, alors, frappe à cette porte, peut-être t'ouvrira-t-on. » Mais pourquoi serait-il expulsé ? Il n'avait rien à se reprocher ! Il s'était fait berner par William Klein, voilà tout ! Est-ce que cela méritait d'être condamné à l'exil loin des siens ? Avec tous les éléments que les autorités avaient en leur possession, elles finiraient bien par découvrir toute la vérité, se disait-il. Alors on le libèrerait et il pourrait retrouver Lucie et Jimmy. Cette idée l'apaisait. Il tenta de la maintenir à flot, mais elle sombra, entraînée dans les abîmes par cette autre discussion qu'il avait eue avec Michel dans la matinée.

À travers les sanitaires, Michel lui avait expliqué le matin même qu'il était en famille avec John Sudergeon, et que c'est grâce à lui qu'il avait fait la connaissance de William Klein. Ce dernier l'avait accosté alors qu'il prenait un verre dans un bar du 75^e couloir. Ils s'étaient rapidement entendus et, de fil en aiguille, en vinrent à parler de John Sudergeon. William Klein était intéressé par le personnage et voulait en savoir davantage sur lui. Il avait appris par les réseaux que Michel haïssait John Sudergeon et pensa qu'il n'aurait aucune difficulté à lui soutirer les informations à son sujet. Voilà pourquoi William Klein s'était rapproché de Michel dans ce bar du 75^e couloir. Il mettait déjà en place son mystérieux plan. Il avait l'intention d'utiliser John Sudergeon, comme il avait utilisé miss Bich' quelque temps auparavant. C'est ce qu'en déduisit Edmond, lorsque Michel lui raconta combien William Klein souhaitait connaître les univers que John Sudergeon avait l'habitude de fréquenter. Et en toute innocence, Michel lui avait confié que son parent appréciait plus particulièrement les épopées gauloises, et qu'il aimait notamment endosser l'habit des rois venus secourir Vercingétorix. Cela intéressa vivement William Klein, qui lui demanda ensuite s'il avait une idée de la prégnance utilisée par John Sudergeon. Michel lui avait répondu « huit », ce qui sembla réjouir William Klein.

Comme les deux hommes se lièrent d'amitié, ils convinrent de se retrouver dans le *Grosky* pour partager quelques aventures. Sur le ton de la plaisanterie, William Klein lui proposa d'aller revivre avec John Sudergeon l'un de ces épisodes gaulois dont ce dernier était si friand. Michel, qui n'attendait qu'une occasion pour suivre son parent dans le monde virtuel, le prit au mot et promit de l'avertir dès qu'il apprendrait que John Sudergeon se rendrait dans le *Grosky*. Quelques semaines passèrent, quand le 29 juillet dernier, Michel prévint William Klein que c'était pour le lendemain. Edmond se rappelait qu'à la même période, il reçut un message de William Klein pour lui demander s'il était intéressé par une escapade en Gaule. Edmond lui répondit que oui, et c'est ainsi qu'ils allaient tous les trois participer au siège d'Alésia quelques jours plus tard.

Couché sur son lit, il fixait le petit garçon dessiné sur le mur. Comme les autorités, il se demandait toujours comment et pourquoi William Klein s'était enfui de l'*Extat*. Y avait-il un autre message subliminal qu'il n'aurait pas entendu ? Il se rappelait qu'après leur retour du campement éduen, après cet échange avec la sentinelle, William Klein l'avait quitté, hors de lui. Il était sans doute allé trouver le roi, le double de Sudergeon. Est-ce qu'à cette occasion, une phrase avait été prononcée ? Mais avait-il seulement rencontré le monarque ? Rien n'était moins sûr. Il y avait aussi cette autre question qui le taraudait : pourquoi William Klein avait-il pris le risque de sortir dans le ghetto Ouest, alors que le ghetto de Bischwiller lui aurait assuré la sécurité ? Ces interrogations présageaient un plan murement réfléchi qu'Edmond ne parvenait pas à déchiffrer.

Après s'être épuisé sur toutes ces questions, il lui vint des images plus douces. Il se revoyait marcher avec Lucie et Jimmy dans le parc de Pourtalès, où les projections en trompe-l'œil, les ambiances sonores et les vaporisateurs d'odeurs renvoyaient l'illusion d'une nature sauvage et paisible comme il n'en existait nulle part ailleurs dans le secteur 78B. Le parfum de l'automne, de l'herbe tondue et des massifs de fleurs lui revenait en mémoire. Sous le couvert des grands platanes, ils s'asseyaient sur un banc pour écouter le chant

des oiseaux. Elle posait sa tête sur son épaule et se laissait bercer par la douceur des lieux. Ils échangeaient sur le temps qui passe et sur tous ces jours heureux qu'ils allaient encore vivre sous terre. Ils savouraient leur chance de ne pas appartenir à cette masse d'infortunés qui hantait la surface. Souvent, ils s'arrêtaient dans la cour du château pour prendre un thé anglais. C'est là que Jimmy avait effectué ses premiers pas. C'est là aussi qu'ils avaient parlé du climat pour la première fois. Elle lui avait raconté que les études les plus optimistes prévoyaient un délai de plusieurs centaines d'années avant que la nature ne parvienne à résorber le carbone que les générations précédentes avaient libéré dans l'atmosphère. Ce sujet n'intéressait pas Edmond. Il l'écoutait pour lui faire plaisir. Il s'était toujours dit que cette histoire de dérèglement climatique était une préoccupation de femme, de sa femme surtout.

Ses pensées continuaient à vagabonder. Il avait décidé qu'à son retour chez lui, il se renseignerait pour une croisière autour de la lune. Ils en avaient beaucoup rêvé. Lucie plus encore que lui. Elle voulait voir la terre d'en haut, du point de vue des instruments de mesure météorologiques qu'elle pilotait. Puis, ils l'avaient méritée après ce qu'ils venaient de vivre. Un voyage spatial était moins impressionnant qu'une expédition dans le *Grosky* avec une prégnance de huit. C'était aussi un produit onéreux, bien que les transports à destination de la lune soient devenus plus abordables depuis quelques années, depuis qu'on avait trouvé un moyen fiable d'exploiter à grande échelle l'énergie géothermique. De même que ces voyages suscitaient une certaine inquiétude. Le danger y était bien réel, à la différence des expéditions dans le *Grosky*. Un lancement de navette sur quarante-cinq se soldait par une collision avec les nombreux débris en orbite autour de la terre. Mais tout ceci n'en faisait pas moins un projet envié, car il possédait une dimension symbolique. Comme un pèlerinage, cette croisière lunaire offrait aux élites le moyen d'être reconnu par la communauté de l'*Extat*. On se faisait remarquer. Edmond n'en était pas vraiment conscient, mais c'était la principale raison qui le conduisait à entreprendre ce voyage.

Chapitre XXIII

Lundi 15 aout 2095 ; 1 h 2 ; non loin de La Seigneurie, Illkirch-Graffenstaden

La nuit était bien avancée. Malgré cela, il faisait encore chaud. Des éclairs zébraient le ciel. L'air était rempli d'électricité. Mais comme toutes les nuits depuis cinq mois, il n'y aurait pas d'orage ; les trombes d'eau ne se déverseraient pas sur la mégapole. D'ailleurs, plus personne ne comptait dessus. Les fossoyeurs étaient passés : la rue ne revêtait plus cet aspect de morgue à ciel ouvert. Le flux des gens qui se rendaient au *sgreeg* avait fortement diminué. Il restait les retardataires, les obstinés, ceux qui s'accrochaient au peu d'espoir qu'ils avaient d'atteindre les sources avant l'aube. En sens inverse, s'avavançait une colonne plus dense d'êtres égarés, écrasés par le poids du funeste destin qui les attendait. La plupart de leurs bidons étaient vides. Ils avaient rebroussé chemin. Parfois, l'un de ces condamnés échangeait un mot, un regard avec ceux qui venaient en sens inverse. Il signifiait que c'était peine perdue, qu'ils auraient à choisir entre la soif, l'étouffement ou les *aedes*. Mais en face, ils faisaient mine de ne rien voir, de ne rien entendre. Eux aussi se savaient condamnés, mais refusaient de l'admettre, ne voulaient pas s'y résigner. Tout ce monde progressait dans un relatif silence, un silence inquiétant dans cette nuit chaude comme rarement il y en eut auparavant.

Adossé à une façade d'immeuble, debout sur un pied, l'autre appuyé au mur, l'homme au fourreau jaune consultait son *substrim*. Son corps musclé et trapu était affublé d'un visage taillé à la serpe et percé de deux petits yeux luisants. Parfois, il levait la tête pour exécuter du regard un panoramique complet de la gauche vers la droite, fouillant la foule des désemparés qui défilait devant lui, avant de se remettre à jouer sur son *substrim*. Il arrivait également qu'un bruit suspect détourne son attention. Son menton se redressait

alors, nonchalamment, tandis que les yeux restaient rivés sur l'objet jusqu'à ce qu'ils s'en décrochent subitement pour aller chercher dans la pénombre les raisons de ce trouble soudain.

Aussi tranquillement que sa nature anxieuse le lui permettait, Edmond remonta la rue à la rencontre de l'homme au fourreau jaune comme le lui avait commandé Roberto Diaz. Edmond ne se trouvait plus qu'à une trentaine de mètres de lui, quand celui-ci leva la tête pour effectuer son panoramique. En bout de course, son regard se posa sur Edmond ; il s'attarda sur lui quelques secondes, jaugea le bâton coincé dans sa ceinture, puis retourna sur son *substrim*. Alors qu'ils s'étaient rencontrés chez Max, il ne l'avait pas reconnu. Edmond pensait qu'il arriverait à sa hauteur avant qu'il ne relève les yeux. Aussi se prépara-t-il, en tremblant, à sortir son bâton de la ceinture. Le doute l'assaillit. L'homme était un colosse, une montagne de muscles. Il devait encore franchir cinq mètres environ, quand un bruit de verre brisé résonna à la gauche de l'individu, lequel, surpris, porta son regard dans cette direction, tandis qu'Edmond venait de l'autre côté. Profitant de cet incident providentiel, Edmond, sans perdre un instant, se précipita vers l'homme et lui asséna un violent coup de bâton en plein visage. Par réflexe, le colosse chercha à atteindre la batte logée dans son fourreau, mais aveuglé, il ne put l'empoigner avant qu'un second coup s'abatte sur son nez. Vaincu par la douleur, il se mit à reculer et à se protéger le visage avec les mains. C'est là qu'Edmond porta le coup fatal en la frappant de plein fouet dans la nuque. L'homme s'effondra, se tordit dans quelques convulsions, puis s'immobilisa. Des gens s'étaient arrêtés pour regarder. D'autres, les plus tourmentés par la soif et le désespoir, avaient tout juste tourné la tête. Dans l'immeuble d'en face, des familles avaient suivi toute la scène depuis leurs fenêtres. Edmond s'assura que sa victime ne bougeait plus et, tout tremblant, livide, alla rejoindre Roberto Diaz, lequel attendait au coin de la rue, prêt à assommer le poursuivant d'Edmond. C'est donc avec étonnement qu'il le vit arriver en marchant, son bâton à la main ! « Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

— J'ai tué mon premier homme », répondit simplement Edmond.

Ces paroles n'avaient pas été sitôt prononcées que Roberto Diaz lui cria : « Attention !... » Pas moins de sept individus à l'aspect inquiétant, et brandissant des battes, couraient vers eux avec le dessein d'en découdre. C'était des hommes de Max. Ils avaient jailli comme des fusées de la rue d'en face, bousculant les gens qui encombraient leur passage. Pris de court, n'ayant plus le temps de fuir, Edmond et Roberto Diaz s'emparèrent de leurs armes et se placèrent dans une position défensive. Prêts à encaisser le choc, l'œil noir, ils pensaient impressionner leurs adversaires, mais au fond d'eux, ils n'y croyaient plus. Le rapport de force était trop inégal. Puis soudain, leur ombre se mit à s'allonger devant eux, et des vrombissements résonnèrent dans leur dos. Autour, un vent de panique s'empara des gens présents. Frappés de stupeur, Edmond et Roberto Diaz se retournèrent. C'est là qu'ils découvrirent dans la lumière aveuglante de puissants phares une flotte de drones de combat qui, descendant du ciel, s'abattait sur eux. Ils eurent tout juste le temps de se jeter à terre et déjà les machines crépitaient, envoyant une pluie de projectiles sur la chaussée. Dans un vacarme assourdissant, les drones volèrent en rase-motte sur quelques dizaines de mètres, puis reprirent de l'altitude. L'attaque ne dura qu'une poignée de secondes. Et alors que les armes s'étaient tues et que les engins disparaissaient dans la nuit, Edmond et Roberto Diaz se relevèrent, étonnés de s'en être bien sortis. À quelques mètres d'eux, sur un sol labouré par les impacts de projectiles, s'étaient étalés les corps déchiquetés d'une trentaine de personnes, dont les sept hommes de Max.

« Je n'ai jamais vu ça... Des drones qui se portent à mon secours ! » s'exclama Roberto Diaz. Après un temps de silence, et tandis que les gens affluaient de toutes parts, il se tourna vers Edmond et, suspicieux, lui demanda : « T'es qui toi ? »

— Viens, lui dit Edmond, rejoignons Raskiyac, maintenant que la route est libre ! »

Roberto Diaz n'insista pas, et quelques minutes plus tard, ils atteignirent sans encombre le porche qui menait à la cour de la Seigneurie. Là, un des hommes de Raskiyac reconnut Roberto Diaz, et les laissa passer. Comme la première fois, Edmond ne put s'empêcher d'avoir des haut-le-cœur en traversant cette cour où macérait un échantillon de ce que la terre avait engendré de plus misérable et de plus répugnant. Raskiyac se tenait assis devant la porte de son garage et, comme l'autre nuit, brodait un filet pour les cheveux en compagnie de son lieutenant, debout à côté de lui, son long bâton de combat à la main. Après de laconiques salutations, il lança à Edmond : « Je t'attendais hier soir, toi !

— J'ai eu un contretemps ! répliqua le proscrit.

— Un contretemps qui s'appelle Max !... s'esclaffa le chef.

— En effet... fit Edmond.

— C'est même étonnant que tu sois toujours en vie à l'heure qu'il est ! dit Raskiyac. Et encore qu'avec Roberto Diaz comme ange gardien, tu avais des chances... Tu veux toujours voir William Klein, je suppose ?

— Je suis là pour ça, oui, répondit Edmond.

— Tu te débarrasses de ton bâton, si tu veux voir William, tu m'entends ? fit Raskiyac, qui avait enfin jeté un regard sur les deux hommes.

— Bien ! » fit Edmond, en allant déposer son bâton contre un mur du garage.

Raskiyac demanda ensuite à son lieutenant de bander les yeux du proscrit et de le conduire chez William Klein. Il était convenu que Roberto Diaz resterait là en attendant. Aveugle, guidé par le bras, Edmond fut emmené à travers les allées insalubres de la cour. Afin qu'il ne puisse jamais retrouver le chemin qui mène à William Klein, on lui faisait emprunter mille détours. Après une dizaine de minutes à tourner dans les ruelles infâmes, il entendit une porte s'ouvrir, des voix, puis il entra dans une habitation où flottait une odeur abjecte, si abjecte qu'il s'évertua à respirer le moins possible. Il entendit

encore une trappe se lever et on lui fit descendre une échelle. En bas, le lieutenant qui l'avait amené jusque-là lui enleva le bandeau et, sans dire un mot, se retira. La pièce était sombre, basse de plafond, presque vide. Il y faisait un peu plus frais qu'à la surface. Sur le sol en terre battue s'étalait un fatras de bouteilles, de sachets de *pens de river*, de boîtes de *doliène*. Il y régnait une forte odeur de moisi et de transpiration. Le lieu n'avait rien d'accueillant. Un homme, qui respirait bruyamment, gisait sur une couchette faite de quelques planches sommairement assemblées. Il était étendu sur le côté, le corps entièrement nu, le visage tourné vers le mur, la tempe gauche reposant sur un épais tissu replié. Après quelques minutes, Edmond murmura : « William ? » Rien ne se produisit. « William Klein ? » répéta-t-il en haussant la voix. Le bruit de la respiration s'interrompit. Il y eut un tressaillement sur la couchette, puis, avec peine, comme s'il s'était agi d'un grabataire, l'homme se mit sur le dos. Un long silence s'ensuivit. La tête légèrement surélevée, les yeux dans le vague, il finit par demander d'une voix d'outre-tombe : « Qui est là ? »

— Edmond !...

— Te voilà enfin !... » fit l'homme.

Et puis il se releva lentement sur sa couche et observa son visiteur. Ils se dévisagèrent sans prononcer un mot. Leur complicité leur épargnait cette peine. Edmond eut le plus grand mal à reconnaître William Klein. De longs cheveux gras et une barbe hirsute pendaient le long de son visage émacié. Son *groskyer* était enfoui sous son épaisse chevelure. Ses yeux injectés de sang et sa peau couverte de plaques violacées mouchetées de pustules purulentes l'avaient rendu méconnaissable. En le découvrant ainsi, Edmond eut un choc. William Klein était mourant, atteint de la fièvre des lueurs. Après avoir posé un long regard sur Edmond, celui-ci se laissa retomber lourdement sur sa couche. Las, il dit : « J'ai entendu que tu me cherchais...

— En effet, dit Edmond, touché par l'état inquiétant de son ami.

— C'est eux qui t'ont envoyé ? demanda William Klein.

— Oui.

— Pour me tuer ?... »

Edmond ne répondit pas. Il n'écoutait pas. Il était troublé. Il avait tout imaginé, sauf retrouver William Klein dans cet état. Il avait prévu de lui reprocher les jours de torture qu'il avait endurés par sa faute. Mais que pouvait-il reprocher à cet homme dont les heures étaient comptées ? Il n'éprouvait plus que de la peine à son égard. La douleur et la compassion avaient balayé son amertume. Il venait aussi de réaliser qu'il ne pourrait remplir sa mission.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont offert en échange de ma tête ? insista William Klein. Ta réhabilitation ? » Cette question frappa Edmond. Elle était offensante. Comment William Klein pouvait-il imaginer une telle attitude de la part d'un ami ? Piqué au vif, Edmond aurait voulu lui dire : « Sais-tu que par ta faute j'ai été arrêté, emprisonné, que j'ai été séparé de ma femme et de mon fils, qu'on m'a torturé ? Tout ça parce que tu as profité de notre amitié pour m'utiliser... » Mais au lieu de cela, consterné par la déchéance physique de son ami, il s'inquiéta de son état : « Que t'est-il arrivé ?

— Je suis sorti trop tard de l'*Extat*... répondit William Klein. Je n'ai pas eu le temps de rejoindre mon cousin Raskiyac... J'ai été surpris par les *aedes* avant... Quelle saloperie ces bestioles ! »

William Klein avait pris un ton moins frondeur. C'était à présent un homme ravagé par un destin défavorable qui cherchait un appui moral. Edmond le comprit et adopta une attitude bienveillante : « Tout ça pour l'amour d'une femme !...

— L'amour d'une femme !...

— Ne t'es-tu pas enfui pour sauver une femme ?

— Non.

— Pourquoi alors ?

— Pour sauver des gens !

— Toi, sauver des gens !... »

William Klein n'était pas du genre à sacrifier sa carrière pour sauver des gens. Venir en aide à sa communauté, oui, mais pour sauver des gens, cela était impensable aux yeux d'Edmond, c'est pourquoi il se montra surpris. « Mais j'ai échoué... continua William Klein, sinon, j'aurais sauvé des milliers de gens... Oui... » Il y eut un moment de silence, puis William Klein ajouta : « À toi de prendre la relève !

— Hein ! s'exclama Edmond.

— Si je t'ai fait venir ici, c'est pour que tu termines ce que j'ai commencé... J'en ai plus pour longtemps, alors écoute-moi... après tu pourras m'achever.

— Qu'est-ce que tu racontes ?...

— Vois-tu, dit William Klein, qui parlait avec difficulté, la température augmente dangereusement depuis quelque temps. Nous allons atteindre des sommets. Le pic est prévu pour le 15 aout, c'est-à-dire aujourd'hui. Cet après-midi, nous allons frôler les soixante degrés. Beaucoup de gens vont mourir. Mais toi tu peux les sauver. Il te reste peu de temps, mais tu peux encore y parvenir... »

William Klein semblait habité par une chose plus forte que lui, plus forte que le mal qui le rongeaient, une chose qu'il devait mener à bien avant de rendre l'âme, une chose qui lui procurait cette énergie de s'exprimer.

« Comment sais-tu que le pic de chaleur est prévu pour le 15 aout ? demanda Edmond. Même moi, je n'en ai pas connaissance alors que ma femme travaille à la météo !

— Le pouvoir de persuasion...

— Qui es-tu parvenu à convaincre ? Qui t'a dit que nous allions frôler les soixante degrés, aujourd'hui ?

— Tu veux vraiment le savoir ?... »

William Klein n'avait pas fini de prononcer ces mots quand Edmond eut une prémonition. Il marqua un temps de pause, puis lâcha : « Lucie ?

— Oui, répondit William Klein. »

Edmond sentit une violente colère monter en lui. Il se serait jeté sur son ami pour l'achever une bonne fois pour toutes, mais il était retenu par cette part d'humain qui résidait en lui. Il en voulait aussi à Lucie qui l'avait ignominieusement trahi. Il s'était soudainement mis à trembler de tout son être. Puis il explosa : « Mais t'es qu'un enfoiré ! Me faire ça à moi !... Ton ami !... Tu ne peux être qu'une enflure !... » William Klein resta de marbre, luttant contre le mal qui le consumait. Enfin, ne trouvant plus de mots assez durs, Edmond lui asséna, comme un ultime coup de couteau : « Ta miss Bich'... Tu sais ce qui lui est arrivé à ta miss Bich' ?... Eh bien, elle a été mise à pied, ta miss Bich' ! » Mu par une force puisée dans le tréfonds de son être, alors que la fièvre, ajoutée à la chaleur, l'obligeait à une quasi-prostration, William Klein se releva sur sa couche : « Comment ça, miss Bich' a été mise à pied ? s'époumona-t-il.

— Ils ont découvert toutes vos manigances ! s'exclama Edmond. Ta miss Bich' a parlé ! Elle leur a dit que tes cahiers étaient des faux. Que tu as inventé toute cette histoire de message subliminal pour la protéger !

— Pourquoi a-t-elle fait ça ?... soupira William Klein. Ils ne croient pas aux messages subliminaux ?... Je ne suis donc pas une menace pour l'*Extat* !... Tu n'es pas là pour me tuer, alors ?

— Non, j'ai pour mission de te ramener dans l'*Extat* ! Les autorités tiennent à toi... »

William Klein retomba sur sa couche. Une quinte de toux le surprit. Elle le secoua pendant quelques secondes. Il semblait souffrir beaucoup. Edmond assista, impuissant, à la scène. Il en oublia ses rancœurs. Après avoir retrouvé son calme, William Klein demanda : « Penses-tu, toi aussi, que j'ai fait tout ça pour miss Bich' ?

— Je ne sais pas, répondit Edmond. Je ne sais pas...

— Les messages subliminaux sont vrais, Edmond ! Je t'assure ! Ces cahiers sont mes véritables cahiers de labo. Tout y est exact !

J'ai simplement voulu préserver miss Bich'. Par gratitude pour ce qu'elle a fait pour moi... Car le message que tu lui as crié dans le *Grosky* n'était valable qu'une seule fois... Je l'ai découvert par la suite. Il fallait donc qu'elle m'aide si je voulais continuer à alimenter le ghetto de Bischwiller ! Je me suis rapproché d'elle... Et en divulguant mes cahiers, je la disculpais...

— Je ne sais pas si je dois te croire... Les autorités ont de bonnes raisons de penser que...

— Crois qui tu veux, coupa William Klein, mais écoute... Je n'ai plus beaucoup de temps... Il faut que je t'explique. Quand j'ai su que la population des ghettos serait emportée par cette canicule dévastatrice, l'idée m'est venue de faire pénétrer le plus de gens possible dans l'*Extat*. En utilisant les messages subliminaux, je pouvais déjouer les contrôles de son accès et mettre les gens à l'abri en toute sécurité...

— John Sudergeon... ajouta Edmond, comme une évidence.

— Oui, lui seul pouvait à la fois ouvrir les portes le 15 aout avant l'aube et empêcher les escadrons Durfier d'intervenir.

— La phrase que tu as prononcée au siège d'Alésia, "Juste avant l'aube du 15 aout, tu ouvriras les portes et tu accueilleras les assistés", c'était cela ?

— C'était cela...

— Et pour t'enfuir de l'*Extat* ? demanda Edmond.

— Ça s'est passé quand j'ai été trouvé Commios pour lui reprocher de nous avoir livrés aux Éduens...

— Sauf que les autorités pensent que c'est Celtillos, ou plutôt Michel, qui t'a aidé à t'enfuir.

— Michel n'est pour rien dans cette affaire...

— Toujours est-il qu'il a été expulsé de l'*Extat* ! »

William Klein resta silencieux quelques instants avant de reprendre : « Il fallait les prévenir ces milliers de personnes !... Il ne suffisait pas d'ouvrir les portes !... Et il fallait les prévenir sans

alerter les autorités !... Je savais que dans le ghetto Ouest il existait une radio pirate qui émettait des messages uniquement décodés par le *subtrim* des assistés...

— Cette radio a été mise au point par Jean de Honfleur. D'après tes cahiers, il a été renvoyé de l'*Extat* par ta faute. Mais là encore, les autorités n'y croient pas. Elles pensent qu'il a préparé son expulsion avec le concours de proscrits qui avaient besoin de ses talents d'ingénieur...

— Cette radio est détenue par une organisation influente, ici dans le ghetto Ouest. Par chance, Raskiyac la connaît bien... La mère Osso...

— Ils sont douze... ajouta Edmond.

— Raskiyac fait partie des petites mains qui travaillent pour elle. Son contact est Lubitsch.

— Je sais... coupa Edmond.

— À ma demande, Raskiyac est allé le trouver pour lui expliquer la situation. Il fallait diffuser ce message... »

William Klein s'était arrêté de parler. Ses forces le quittaient et chaque mot lui réclamait un effort surhumain. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil, et ce fil se serait déjà rompu s'il n'avait pas eu cette volonté de persuader son ami de venir en aide aux assistés. « Lubitsch était d'accord pour diffuser ce message, reprit William Klein d'une voix faible. Mais parmi les douze, y en a qui pensent que toute cette histoire est un coup monté pour envoyer les gens à la mort. Lubitsch n'est pas parvenu à convaincre les douze...

— Max... murmura Edmond.

— Tu dois aller trouver Lubitsch pour le convaincre. Explique-lui comment les portes de l'*Extat* vont s'ouvrir sans risque pour la population. Il te reste peu de temps... »

La voix de William Klein était devenue inaudible. Alors Edmond avança vers lui et approcha son oreille de sa bouche. Il entendit encore : « Tes discours quand nous étions étudiants, tu te

souviens ? Tu avais raison... Se réaliser... » Il y eut un rôle assez court, puis le silence s'abattit dans la pièce. Les yeux grands ouverts, William Klein fixait le vide. Edmond prit son poignet pour sentir son pouls. Il était plat. Alors, il lui baissa les paupières. Il resta encore quelques minutes devant la dépouille sans vie de son ami. Il avait peine à croire que cet homme exceptionnel qu'il avait toujours admiré ne soit plus qu'un corps inerte. Il ne parvenait pas à comprendre comment le monde pouvait se passer d'un être de cette trempe. Il éprouvait un immense sentiment de solitude. Il aurait à vivre sans lui dorénavant. Se décidant enfin à bouger, il retira d'une poche intérieure de son bermuda un minuscule couteau à la lame tranchante et pratiqua une entaille dans l'omoplate droite du mort afin d'extraire la petite capsule translucide logée sous la peau. Il plaça la capsule et le couteau dans la poche intérieure de son bermuda, remonta l'échelle par laquelle il était venu et frappa à la trappe pour qu'on lui ouvre.

Chapitre XXIV

Mercredi 10 aout 2095 ; 1 h 32 ; prison centrale

Depuis neuf jours qu'il croupissait dans cette cellule, la 2570, il avait appris à reconnaître chaque bruit de bottes, chaque claquement de portes, chaque cliquetis de clés provenant du couloir. Aux extrémités de celui-ci, les gardiens se relayaient nuit et jour. Chacun avait sa façon de déambuler, sa façon d'ouvrir et de fermer une porte, sa façon de manipuler son trousseau de clés. C'était autant de signatures sonores auxquelles Edmond avait associé un gardien. Sans jamais les voir, il savait lequel d'entre eux montait la garde dans le couloir. Cette présence invisible exerçait une influence sur son humeur. Il ne se l'expliquait pas. Suivant les hommes en faction, il était tendu ou serein, confiant ou craintif. Celui qu'il redoutait le plus était un long maigre qui jouait en permanence avec ses clés. Il relevait du vicieux, du frustré qui n'éprouve de plaisir qu'à l'idée de faire souffrir. Quand celui-ci prenait son quart, Edmond, sans raison, sentait une boule se former dans son ventre. À l'inverse, quand c'était au tour de Farid, Edmond était plus détendu. Farid ne se montrait pas meilleur que ses collègues, mais quelque chose dans son comportement laissait penser qu'il était de nature bienveillante. Il ne devait sa brutalité qu'à ce besoin de faire bonne figure devant ses supérieurs.

C'est lui qui montait la garde à ce moment-là. Le couloir était silencieux. La cellule baignait dans cette couleur rougeâtre. Michel n'avait toujours pas rejoint sa cellule. Tout le monde dormait, sauf Edmond. Il était plus d'une heure du matin et il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il était inquiet, malgré la présence de Farid dans le couloir. C'était la première fois que depuis plus de vingt-quatre heures les hommes en bleu n'étaient pas venus l'interroger. Il continuait à croire qu'il se tramait quelque chose autour de lui. Puis il y avait l'absence de Michel. C'était comme le calme avant la tempête. Comme toujours, il pensait à sa femme, à son fils, au

gamin dessiné sur le mur, à miss Bich', à William Klein, à John Sudergeon, à la brutalité des hommes en bleu, à la course poursuite avec les Romains, et tout cela faisait une ronde folle dans sa tête. Il se retournait sur sa couchette et passait d'un sujet à l'autre. Il essayait d'en avoir la maîtrise, mais les effets revenaient se blottir en lui comme des rejetons dans les bras de leur mère. Parfois il ne savait plus ce qui relevait du rêve ou de la réalité. C'était l'utilisation abusive de la prégnance de cinq. S'il avait pris un cachet de *doliène*, ses troubles auraient sans doute disparu.

Le bruit d'une porte venait de résonner dans le couloir. « Salut Farid ! » Edmond ne connaissait pas cette voix. « Bonjour, monsieur le directeur ! » répondit Farid. D'après les cliquetis de son trousseau de clés, il s'était levé brusquement. « On vient chercher Edmond Fourier ! » dit l'inconnu. Il était accompagné de deux hommes. Ils avaient murmuré un « Salut », bref. « Excusez-moi monsieur le directeur, je ne connais pas le nom des gens ici. Pouvez-vous me donner le numéro de la cellule ? » demanda Farid. « Quel numéro ? » lança alors l'inconnu. « Le 2570 ! » s'empressa de répondre l'un des individus qui l'accompagnaient. En entendant la voix de l'homme à la forte carrure, Edmond avait tressailli. Que lui voulait-on à cette heure-ci ? Pourquoi cet homme qu'on appelait « monsieur le directeur » avait-il demandé Edmond Fourier et non le 2570 ?

La porte de sa cellule s'ouvrit et quatre individus apparurent dans l'embrasement : Farid, l'inconnu, l'homme à la forte carrure et son sbire. Ces deux derniers étaient ridicules tant leur air mielleux et faussement attentionné dissimulait mal leur arrogance naturelle. L'inconnu ne portait pas d'uniforme, à la différence des trois autres. Il avait l'allure sévère d'un technocrate qui n'existe qu'à travers son administration. Il s'avança et dit au prisonnier : « Vous voudrez bien nous excuser pour cette irruption dans votre cellule à une heure aussi tardive, mais nous devons vous rencontrer avant le lever du jour ! » Edmond ne savait quoi penser de tout cela. Il était hébété, avait encore l'esprit embrumé par ses délires nocturnes. « Je me présente, continua l'inconnu, je suis le responsable du Centre

pénitencier 78B. Si vous voulez bien nous suivre... » Sans un mot, Edmond se leva et sortit de la cellule, accompagné du directeur. Les deux autres leur avaient emboité le pas. Farid était resté agrippé à la porte. Ils partirent vers la droite. C'est par là qu'Edmond était arrivé le premier jour. Ils n'avaient pas pris à gauche vers la salle circulaire comme les autres fois. Tout semblait confirmer qu'il n'aurait pas à subir un nouvel interrogatoire musclé. Ces gens se montraient trop aimables pour le brutaliser. De toute évidence, ils préparaient d'autres projets pour lui.

Ils suivirent des couloirs, franchirent des sas de sécurité, puis montèrent un escalier qui menait à une grande pièce bardée de consoles et d'écrans de contrôle. Là, autour d'une table, trois personnes discutaient. Dès qu'Edmond entra en compagnie du directeur, l'une d'elles se leva et alla l'accueillir. « Je me présente, dit-elle, Pierre Bonnetter, chef de la sécurité du secteur 78B. » C'était un individu de taille moyenne, la cinquantaine, plutôt sympathique, affublé d'une voix nasillarde et d'un nez tordu. « Je vous présente monsieur Straub, mon adjoint, et madame Adam, ma secrétaire. » L'homme et la femme le saluèrent de leur place. Chaque fois, Edmond répondait par un timide « Enchanté ! » « Asseyez-vous, monsieur Fourier ! » continua le chef de la sécurité, en lui désignant une chaise. Edmond se retrouvait face à quatre personnes alignées en rang d'ognon, quatre hauts responsables de l'*Extat*. Que s'était-il passé pour qu'il soit traité avec tant d'égard ? Que lui voulait-on ? se demandait-il, en dévisageant ces gens importants qui, en pleine nuit, s'étaient déplacés pour lui parler. « Nous souhaitions tout d'abord vous informer que vous avez fait l'objet d'une affreuse méprise, reprit le chef de la sécurité qui lui faisait face. Nous en sommes navrés... Sincèrement navré... Croyez-le bien. Vous savez monsieur Fourier comme la sécurité est une préoccupation de chaque jour pour les autorités de l'*Extat*. Nous sommes entourés de menaces. Nous ne pouvons rien laisser au hasard. Aussi, nous ne sommes jamais à l'abri d'erreurs... » Edmond l'écoutait tenir son discours en s'imaginant déjà qu'il allait revoir sa femme, son fils, et retrouver ses habitudes. Tout cela n'aura été qu'un long cauchemar, se disait-il. Il

ne souhaitait même plus connaître quel évènement avait bien pu survenir pour qu'il ait le droit à ce *mea culpa* des autorités. Il voulait juste rentrer chez lui, ne plus entendre ces « Croyez-le bien ».

« Mais si nous nous trouvons dans cette situation, continua le chef de la sécurité, c'est à cause de votre ami William Klein ! Il s'est littéralement joué de nous ! » Après cette phrase, Edmond s'était remis à écouter son interlocuteur. « Mais il avait ses raisons... Et nous les comprenons... C'est pourquoi nous ne lui en tiendrons pas rigueur... Croyez-le bien. Mais si nous avons élucidé cette affaire, c'est d'abord grâce à vous, monsieur Fourrier. Et je vous en remercie.

— À cause de moi ? s'étonna poliment Edmond, de plus en plus impatient de quitter ce lieu.

— Je vais tout vous expliquer, reprit le directeur de la sécurité. Vous méritez de tout savoir... Lors de l'interrogatoire d'avant-hier, vous nous avez dit avoir rencontré Sandrine Luvasky, que vous appelez miss Bich' je crois, à l'hôtel Continental. C'est bien cela ?

— C'est cela, répondit Edmond.

— Eh bien, en nous révélant cela, vous nous avez permis d'élucider l'affaire William Klein ! Oui, parfaitement !

— Ah ! fit Edmond, étonné par les propos du chef de la sécurité.

— Après vos révélations, nous avons diligenté une enquête auprès du personnel de l'hôtel Continental. Là, ils nous ont expliqué qu'une fois par semaine, madame Luvasky venait passer quelques heures avec un homme. Elle avait l'habitude de prendre la chambre 26 ! Rien de bien intéressant, vous allez me dire, sauf qu'en creusant un peu, nous nous sommes aperçus que parmi ces hommes qu'elle rencontrait, il y en avait un qui revenait régulièrement. Quand on sait combien madame Luvasky est attachée à ne combler qu'une seule fois ses partenaires, on pouvait se poser des questions. Les enquêteurs se sont donc lancés sur les traces de ce mystérieux amant. Après moult recoupements et interrogatoires, nos agents ont fini par découvrir son nom. Il n'a pas été facile de l'identifier, croyez

le bien, car il prenait beaucoup de précautions pour conserver son anonymat ! Mais nous y sommes tout de même parvenus... Et il s'est avéré que celui qui avait les faveurs de madame Luvasky n'était autre que William Klein.

— Quoi, William Klein était l'amant de Miss Bich' ! s'exclama Edmond qui reconnaissait dans les propos du chef de la sécurité la passion que son ami éprouvait pour les femmes, ainsi que l'ascendant qu'il avait sur elles.

— Parfaitement !... Votre ami, William Klein... Mais laissez-moi continuer... Comme lors de ses dépositions, madame Luvasky ne nous avait jamais révélé ce détail, nous sommes retournés l'interroger. Nous tenions une piste ! Vous devez aussi savoir, mais cela vous intéresse moins, que pour enquêter sur un haut fonctionnaire tel que madame Luvasky, des autorisations sont nécessaires. Donc, après les avoir obtenues, nous sommes retournés la voir. Elle se montra extrêmement choquée d'apprendre qu'on enquêtait sur sa vie privée. On l'aurait été pour moins ! Elle revendiquait son statut de haut fonctionnaire et parlait de scandale. Mais après quelques échanges, elle comprit qu'elle ne s'en sortirait pas en prenant des grands airs et finit par avouer qu'elle rencontrait un homme assez régulièrement à l'hôtel Continental. Quand après cela, nous lui avons dit que nous connaissions l'identité de cet homme, que c'était celui-là même qui agissait sur sa conscience pour détourner des cargos vers le ghetto de Bischwiller, elle est devenue livide. On s'est demandé si elle réagissait ainsi parce qu'elle était surprise de l'apprendre, ou bien parce qu'elle pensait avoir été démasquée. Il y eut un moment de flottement puis elle s'est écroulée en larmes. Elle crut que nous étions au courant de tout et ne voulut pas nous cacher la vérité plus longtemps. Elle nous a alors avoué que par amour pour William Klein elle avait détourné ces drones, que toute cette histoire de message subliminal n'était que mensonges imaginés par William Klein pour la protéger d'éventuelles poursuites. »

Edmond ne put dissimuler sa surprise tant la nouvelle lui paraissait incroyable. Il avait toujours cru aux découvertes de William Klein sur

les ordonnancements de Rister. Elles étaient parfaitement plausibles. De même que le cheminement pour y aboutir demeurerait trop chaotique et imprévisible pour avoir été inventé par un cerveau humain. Pour Edmond, William Klein n'avait pas pu fabuler ces faits, même pour l'amour d'une femme. Il était convaincu que son ami avait trouvé le moyen de manipuler les consciences à travers des messages subliminaux. C'était sa signature. Cela relevait de son génie. Alors qu'imaginer des découvertes et la manière de les appliquer ne lui ressemblait pas. Pour Edmond, cette femme mentait. Mais il allait devoir se rendre à l'évidence. « Ces cahiers ? s'étonna-t-il alors.

— Ce ne sont que des leurres pour nous entraîner sur de fausses pistes... pour innocenter madame Luvasky. Ils avaient sciemment posé ces cahiers sur son bureau pour que les collaborateurs les découvrent et aillent les rapporter aux autorités. Rien de ce qui est écrit n'est vrai ! Croyez-vous réellement, monsieur Fourier, qu'on puisse influencer aussi facilement la conscience des gens ? C'est invraisemblable ! Puis, autre chose, comment pouvez-vous imaginer qu'à notre époque un directeur de recherche comme William Klein consigne encore ses résultats sur du papier ? C'est bien parce qu'il savait qu'on ne les trouverait pas s'il avait placé ses notes dans un coffre du *Grosky-d*, comme le font tous ses collègues !

— Et pourquoi m'a-t-il demandé de prononcer cette phrase subliminale au château de Versailles ? continua Edmond.

— Je suis navré de vous le dire, mais il vous a fait marcher. Nous en avons eu la confirmation par madame Luvasky.

— Et cet ingénieur qui arrêtait la diffusion des émissions économiques une fois par jour ? répliqua Edmond, qui, dépité, voyait ses convictions partir en fumée.

— En effet, après avoir découvert que William Klein nous avait trompés, nous avons repris l'enquête au début... C'est là que nous nous sommes aperçus que cet ingénieur, Jean de Honfleur, cherchait à se faire expulser de l'*Extat*, car il avait reçu des propositions intéressantes provenant des ghettos. Nous ne sommes pas parvenus à savoir en quoi résidaient ces propositions, mais nous avons

intercepté des échanges avec des proscrits qui parlaient de “compétences pour y parvenir”. Après cela, il n’a pas trouvé mieux, pour se faire renvoyer, que de parasiter des émissions dont il avait la charge. Et c’est vrai que nous avons sous-évalué ses pouvoirs de nuisance lorsque nous l’avons expulsé... Mais concernant William Klein, il n’avait fait que consigner dans ses cahiers, parmi toutes les affaires de malversation en cours, celles qui l’arrangeaient... »

Le chef de la sécurité était en passe de convaincre Edmond. William Klein baissait dans son estime. Sa belle découverte n’était donc qu’une fumisterie ! pensait-il. « Et comment expliquez-vous que William Klein se soit enfui de l’*Extat*, si ce n’est en agissant sur l’inconscient de John Sudergeon ? insista-t-il.

— Là, vous savez comme nous, monsieur Fourrier, que rien n’indique que William Klein ait utilisé un message subliminal pour s’enfuir ! Nous vous avons interrogé à ce sujet et vous n’avez rien pu nous dire. Vous auriez pu vous taire... C’est vrai... Mais je vais vous avouer... Là encore, nous sommes désolés, croyez-le bien, mais nous avons écouté vos discussions avec votre voisin de cellule... Je pense que vous avez échangé librement, sans imaginer que vous étiez sur écoute... À aucun moment, ni lui ni vous n’avez parlé d’une quelconque phrase subliminale prononcée durant la bataille d’Alésia, le seul endroit où cela aurait pu avoir lieu. Il devenait clair que la vérité était ailleurs... Comme vous le savez, puisqu’il vous l’a dit, votre voisin de cellule est le beau-fils de monsieur Sudergeon. Il est aussi très lié à William Klein. C’est ce qu’il vous a confié hier matin, si je ne m’abuse... Nous sommes d’ailleurs en train de l’interroger à ce sujet... Eh bien, nous avons de fortes présomptions pour croire que c’est lui qui a aidé votre ami à quitter l’*Extat* !

— Comment est-ce possible ? demanda Edmond.

— Comme vous le savez, William Klein est sorti de l’*Extat* peu avant l’aube, alors qu’il faisait encore nuit. Le beau-fils de monsieur Sudergeon aura profité de la confiance de son beau-père et du calme qui régnait à ce moment-là dans les locaux pour se rendre

maître des consoles de commande des portes. Monsieur Sudergeon s'était assoupi ; son beau-fils lui aurait subtilisé sa carte d'accès...

— C'est impossible ! s'emporta Edmond. Je connais bien les dispositifs de sécurité qui commandent l'ouverture des portes du puits d'Achenheim, et ce n'est pas en subtilisant une carte qu'on parvient à déjouer ces dispositifs ! Toute une série de reconnaissances morphologiques les protège de l'usurpation de pouvoir !

— Pourtant, il faut le croire, monsieur Fourier ! dit calmement le chef de la sécurité.

— Monsieur Sudergeon vous a raconté des histoires ! s'indigna Edmond, qui cherchait à défendre Michel.

— Vous ne pouvez remettre en cause la parole d'un haut fonctionnaire, monsieur Fourier... reprit aimablement le chef. Et puis un procès va avoir lieu dans quelques jours. Il tranchera. »

Pour Edmond, il y avait aussi cette phrase : « Juste avant l'aube du 15 aout, tu ouvriras les portes... » Il ne l'avait pas inventé ! Mais peut-être l'administration avait-elle quand même raison. Il ne pouvait écarter totalement cette version. Où était la vérité ? Qui croire ? Edmond était assailli par le doute. Le chef de la sécurité jeta un œil sur son *subtrim*, puis dit : « Déjà trois heures quinze... Il faut nous dépêcher... Donc, maintenant que vous connaissez la vérité, nous allons vous expliquer ce que nous attendons de vous, monsieur Fourier. Pour cela, je vais donner la parole à monsieur Straub. » Celui-ci, un jeune homme ambitieux qui se destinait à un grand avenir, se racla la gorge, fit quelques gestes nerveux, puis se lança : « Nous comptons beaucoup sur vous, monsieur Fourier. Vous êtes sans doute le plus fidèle ami de William Klein et nous pensons que vous êtes la personne en qui il a le plus confiance. Pour ces raisons, nous avons besoin de vous. Bien sûr, vous pouvez refuser, rentrer chez vous et reprendre votre vie comme avant... Vous êtes libre... Vous aurez même des dédommagements pour avoir été traité aussi durement par nos services. Mais je suis certain que vous allez nous aider, car nous savons combien vous êtes reconnaissant envers les

autorités qui vous ont permis d'échapper au destin qui vous attendait dans votre ghetto d'origine. »

Edmond était resté de marbre. Cet adjoint à la sécurité le prenait par les sentiments. Il avait appris comment s'y prendre pour convaincre les gens, et Edmond comprit qu'il ne pourrait lui résister. « Voilà donc ce que nous vous demandons, monsieur Fourier, continua l'adjoint. C'est de sortir dans le ghetto Ouest, de trouver William Klein et de nous le ramener. » L'homme fit une pose. Il attendait une réaction d'Edmond. Mais comme celle-ci ne vint pas, il continua : « Acceptez-vous cette mission ?

— Pourquoi voulez-vous le faire revenir dans l'*Extat* ? s'insurgea Edmond.

— Parce que nous tenons à lui, répondit l'adjoint. Nous ne pouvons nous passer d'un chercheur de sa trempe.

— Et qui me dit que vous ne le poursuivrez pas ? continua Edmond.

— Rien, dit l'adjoint, sinon que vous comprenez notre situation et que vous savez combien William Klein est précieux pour l'*Extat*. Nous comptons sur sa contribution pour améliorer le *groskyer*.

— Mais si, comme vous le dites, il a fait tout ça pour miss Bich', il n'acceptera pas de travailler pour vous quand il apprendra qu'elle est poursuivie pour abus de pouvoir !

— S'il revient, nous arrêterons les poursuites contre elle.

— C'est du chantage ! s'exclama Edmond.

— Non, du bon sens, lui rétorqua l'adjoint. Alors, acceptez-vous ?

— Ai-je le choix ?

— Pouvons-nous considérer cette réponse comme un accord de votre part ?

— On peut, dit Edmond.

— Nous vous remercions ! »

L'adjoint semblait avoir accompli sa mission. Il se tourna alors vers son chef, lequel dit à sa secrétaire : « Faites préparer sa sortie.

— Bien, monsieur, répondit la femme avant de se lever pour disparaître.

— Quand vous aurez retrouvé William Klein, reprit le chef, il faudra lui expliquer qu'il nous est précieux et que nous avons besoin de lui dans l'*Extat*. Dites-lui bien que nous avons découvert comment il s'est sacrifié pour couvrir les agissements de madame Luvasky et que nous ne lui en tiendrons pas rigueur. Vous saurez lui apporter les détails nécessaires. Vous venez de les entendre, monsieur Fourrier. Dites-lui bien qu'il ne sera pas poursuivi et qu'il pourra reprendre ses activités de recherche comme auparavant ; qu'à son retour, madame Luvasky sera libérée. Nous savons qu'il vous croira, car il a confiance en vous. Voilà !... À présent, je vous propose de partir sans tarder. Cela fait déjà dix jours qu'il s'est enfui et il n'y a plus un instant à perdre. De plus, vous devez trouver un abri avant l'aube. Il fait très chaud dehors et au lever du jour les rues seront infestées de moustiques. Peut-être l'avez-vous oublié depuis le temps, mais vous ne devez pas vous trouver à l'extérieur à ce moment-là. Les *aedes* sont des vecteurs de maladies incurables. À ce jour, aucun vaccin, aucun antiviral, n'a encore été trouvé pour nous protéger contre elles. Il faut donc que vous partiez sans perdre un instant, afin d'avoir le temps de vous réfugier dans un endroit sûr.

— Et ma femme ? demanda Edmond.

— Votre femme ? répéta le chef.

— Est-ce que je pourrais encore voir ma femme avant de partir ?

— Nous avons prévu tout cela, monsieur Fourrier ! dit le chef de la sécurité. Elle est à côté, elle va venir vous rejoindre ! Mais avant de vous abandonner, encore quelques petites choses... Si par malheur vous ne deviez pas retrouver William Klein vivant, essayez de nous rapporter tout de même sa capsule. Elle devrait nous révéler des informations sur son parcours dans l'*Extat* et le *Grosky*. De même que sur place présentez-vous comme un proscrit, dites que vous êtes le complice d'un malfaiteur. Surtout, ne dites pas que vous

cherchez William Klein pour le réintégrer dans l'*Extat*. Il ne faut pas qu'on vous prenne pour un émissaire des autorités. On vous lyncherait. Vous avez bien compris ?... Sinon, nous vous avertirons si par hasard nous obtenons des informations sur William Klein, mais ne comptez pas trop dessus... Voilà, je crois vous avoir tout dit. Ah si ! Encore une chose, votre *subtrim*... »

Le chef se leva, s'approcha d'Edmond et lui rendit son *subtrim*. « Monsieur Bonnetter, dit Edmond en reprenant l'objet, d'après vous, pourquoi William Klein est sorti dans le ghetto Ouest et non dans le ghetto de Bischwiller ? Il aurait été normal qu'il sorte dans son ghetto d'origine ! Il y aurait été plus en sécurité ! Ne pensez-vous pas ?

— C'est une question que nous nous sommes posée, dit le chef de la sécurité. Je dois vous avouer que nous n'en comprenons pas bien la raison. »

Le chef souhaita encore bonne chance à Edmond avant de disparaître avec ses acolytes. Sa voix retentit encore dans le couloir : « Qu'on fasse venir sa femme ! »

Chapitre XXV

Lundi 15 aout 2095 ; 1 h 53 ; La Seigneurie, Illkirch-Graffenstaden

Il devait être 2 heures du matin. Les fébriles agitations du début de nuit étaient retombées, quand Rhonda et Anastasia se présentèrent devant le vigile posté à l'entrée du porche de la Seigneurie. « On cherche Raskiyac ! lui dit sèchement Rhonda.

— Que lui voulez-vous ? leur rétorqua sur le même ton le garde, en plaçant sa batte bien en évidence devant lui.

— On veut lui parler, répondirent les deux femmes, nullement impressionnées par ce geste d'intimidation.

— Vous êtes de la Sainte-aux-seins ? demanda le gardien qui venait d'apercevoir les étoiles à cinq branches qui pendaient aux oreilles des deux amazones.

— Oui ! répliqua Anastasia.

— En famille avec Raskiyac ?

— Raskiyac est de la Sainte-aux-seins ? s'étonna Rhonda.

— Vous ne le saviez pas ?

— Si, si !... répondirent les deux femmes tout en échangeant un regard complice.

— Attendez ! Je demande qu'on vous y conduise ! » dit alors le garde qui venait de saisir son *substrim*.

Une minute plus tard, le lieutenant de Raskiyac arrivait en courant avec à la main son long bâton de combat. « C'est vous les deux femmes de la Sainte-aux-seins ? Suivez-moi ! » Sans prononcer un mot, tous les trois descendirent le passage qui menait à la cour des indigents et traversèrent les taudis vétustes et malodorants. Malgré le spectacle de délabrement qu'offrait l'endroit, les deux guerrières, le visage d'une froideur glaciale et le pas volontaire, remontèrent les venelles abjectes sans jeter le moindre regard autour d'elles. Alors

qu'elles arrivaient en vue des garages, Raskiyac, les voyant approcher, s'avança pour les accueillir. D'habitude si indifférent aux visiteurs, il manifestait à présent l'attitude zélée d'un serviteur qui reçoit des personnages de marque. Il devait cet empressement à son éducation, laquelle inculque dès le plus jeune âge le respect de la reine et de sa cour. « Des amazones royales ! Quel honneur ! » s'exclama-t-il, en tendant sa main pour les saluer. À l'écart, Roberto Diaz pianotait sur son *subtrim* tout en suivant la scène du coin de l'œil. Il attendait Edmond qui s'était rendu chez William Klein. Quant au lieutenant, il avait abandonné les deux femmes et était reparti dans les méandres du taudis. « Nous te connaissons ? demanda Rhonda.

— Je ne crois pas, dit Raskiyac. J'ai quitté la Sainte-aux-seins il y a plusieurs années de cela. Vous deviez être encore enfants à cette époque !

— Bien..., fit Rhonda, qui n'exprimait aucune sympathie pour cet homme qu'elle devait considérer comme un déserteur du ghetto de la Sainte-aux-seins. Nous recherchons un proscrit, Edmond Fourier. Il serait venu chez toi cette nuit ! »

Dès qu'il entendit le nom de son ami, Roberto Diaz tendit l'oreille, mais demeura impassible. « Il est bien ici, répondit Raskiyac. Il va revenir d'un moment à l'autre.

— Où est-il ? insista Rhonda, en jetant sur Anastasia un rapide coup d'œil, afin de vérifier si elle se tenait prête à intervenir.

— Il a été voir un autre proscrit, une connaissance, un originaire de la Sainte-aux-seins, lui aussi, que j'héberge ici depuis quinze jours.

— De qui parles-tu ? demanda péremptoirement Rhonda.

— Vous savez... Celui qui s'est évadé de l'*Extat* y'a quelque temps ! » dit sur un ton complice Raskiyac, qui avait toute confiance en ces deux femmes dont il se sentait proche.

Aussitôt, les deux guerrières, dans un même élan, dégainèrent leur batte cloutée et s'avancèrent vers Raskiyac, lequel ne put

s'empêcher d'esquisser un mouvement de recul. « Où se cache-t-il ? lui cria Rhonda en brandissant son arme.

— De qui parlez-vous ?

— De William Klein !

— Ici, tous près !

— Et Edmond Fourier ?

— Il arrive ! Il arrive ! bredouilla Raskiyac.

— T'es un crétin !... lui lança Rhonda. Edmond Fourier cherche à tuer William Klein !

— C'est William Klein qui voulait le voir !... » bafouilla Raskiyac que la peur avait rendu blanc comme un linge.

À cet instant, sortant d'une venelle, Edmond, les yeux bandés, apparut, guidé par le lieutenant. « Voilà justement Edmond qui revient ! » s'exclama Raskiyac, l'air soulagé. Les deux femmes se retournèrent alors vers les nouveaux venus, quand leur regard croisa celui de Roberto Diaz. La batte à la main, il se tenait en position de combat face à elles, prêt à les défier. À peine avaient-elles perçu la menace, qu'elles se jetèrent sur lui. En un éclair, les armes d'Anastasia et de Roberto Diaz s'entrechoquèrent violemment tandis que celle de Rhonda rata de peu le buste de son adversaire. Les amazones se montraient agiles, déterminées, expérimentées, et pour contrer leurs assauts, Roberto Diaz ne devait commettre aucune faute. Il avait confiance en lui. Malgré cela, il reculait. Il pouvait feinter, se montrer le plus imprévisible et vif qu'il soit, chacun de ses coups était esquivé. À l'inverse, à plusieurs reprises, il manqua de peu d'être touché. Se battre contre deux adversaires en même temps ne l'effrayait pas, au contraire, cela s'avérait souvent un avantage. Car, en général, les deux assaillants se gênaient, devaient porter une attention à l'autre, ne pouvaient libérer leurs coups comme ils le souhaitaient. De ce fait, leur offensive devenait brouillonne. Or, dans le cas présent, ces deux femmes menaient leurs frappes avec une cohérence déconcertante. On aurait dit qu'elles ne formaient qu'une seule et même créature dressée pour

se battre. Le mouvement qui permettait à Roberto Diaz d'éviter le coup de l'une se révélait celui qui profitait à l'autre. Elles possédaient par ailleurs toute une série de bottes qu'elles déclinaient avec un tempo et une entente remarquables. Aussi, pour la première fois de sa vie, Roberto Diaz se sentit en difficulté dans un combat à la batte. Finissant par être acculé à une porte de garage, il chercha à se dégager. C'est en effectuant cette manœuvre qu'il reçut un puissant coup dans le ventre qui lui coupa le souffle.

Dès qu'il avait entendu le choc des battes, Edmond avait arraché le bandeau qui lui couvrait les yeux et, comprenant immédiatement la situation, s'était précipité pour reprendre son bâton, déposé contre un mur le long du garage. À ce moment-là, Roberto Diaz venait de recevoir le violent coup dans le ventre et était en train de suffoquer. Il n'allait plus résister longtemps aux charges des deux guerrières. Edmond opéra alors une diversion en hurlant de toutes ses forces et en fonçant sur elles. Pour évaluer le danger, elles durent se retourner, ce qui suffit à Roberto Diaz pour se remettre de son choc et revenir dans la bataille. Il se retrouva à combattre Rhonda, Anastasia ayant choisi de s'en prendre à Edmond. Même rongée par la maladie, celle-ci avait les moyens d'anéantir les velléités du proscrit en un temps record. La lutte s'annonçait inégale. Dès les premiers échanges, Edmond le comprit. Et pourtant, après quelques actions violentes et audacieuses, il parvint, non sans un certain étonnement, à lui administrer un puissant coup de bâton dans le bras gauche, à l'endroit même où elle s'était fait une profonde entaille quelques jours plus tôt. Elle poussa alors un cri de douleur qui inquiéta Rhonda, la déstabilisa et obligea celle-ci à reculer devant Roberto Diaz. De son côté, le bras endolori, affaibli par la maladie, Anastasia se mit à manier sa batte avec moins de dextérité. Edmond en profita pour la harceler. Elle se contenta d'esquiver ses attaques sans chercher à reprendre le dessus.

Durant tout ce temps, Raskiyac et son lieutenant, sidérés, ne sachant quoi faire, suivaient les combats à bonne distance. Derrière eux, des indigents attirés par les hurlements et les bruits de battes qui s'entrechoquaient étaient sortis de leurs taudis. Ils formaient un

attroupement à la hauteur des venelles qui s'ouvraient sur les garages. Un mouvement de foule se produisit alors dans les rangs de ces curieux, et une demi-douzaine d'hommes armés de battes ne tarda pas à en jaillir. Quatre d'entre eux se ruèrent sur les amazones et les deux autres hélèrent Roberto Diaz et Edmond. Quand ils comprirent qu'on était venu pour les exfiltrer, ces derniers se montrèrent d'abord réticents, croyant qu'ils avaient une nouvelle fois affaire aux gardes du corps de Max. Mais un de leurs sauveurs désigna une fenêtre située au troisième étage d'un immeuble qui donnait sur la cour. Derrière les vitres, dessinant une ombre chinoise, un individu faisait de grands gestes ; c'était Lubitsch qui les encourageait à le rejoindre. Edmond et Roberto Diaz quittèrent aussitôt Raskiyac, son lieutenant et les guerrières en lutte contre les quatre hommes, pour aller le retrouver. Ils contournèrent le taudis au pas de course et se précipitèrent dans l'immeuble par la porte de la cour qu'on avait déverrouillée pour l'occasion. Depuis le temps qu'elle n'avait plus été actionnée, elle s'était affaissée et, maintenant, se trouvait bloquée en position ouverte. On tenta de la refermer, mais n'y parvenant pas, un homme resta là pour tenter d'y remédier, tandis qu'Edmond et Roberto Diaz montèrent rejoindre Lubitsch.

Celui-ci était heureux de les retrouver sains et saufs. Il leur expliqua qu'en regardant par sa fenêtre, tout à fait par hasard, ils les avaient vus se battre avec ces deux femmes. Les sentant menacés, il avait immédiatement envoyé ses hommes en renfort. Lubitsch aurait voulu en savoir davantage sur ses deux visiteurs, mais Edmond le coupa : « Nous n'avons plus le temps... lui dit-il.

— Que vous arrive-t-il ? demanda Lubitsch.

— Le message de William Klein que vous deviez diffuser sur la radio de l'Osso...

— Oui... Qu'est-ce qu'il y a avec ça ?

— Où ça en est ?... Il faut absolument le diffuser ! »

Après sa dernière rencontre avec William Klein, Edmond avait acquis la certitude que ses messages subliminaux n'étaient pas des

inventions pour protéger miss Bich'. Pour lui, ils étaient bien réels, comme l'était l'ouverture des portes de l'*Extat* qui devait avoir lieu dans quelques heures. Il avait confiance dans les paroles de William Klein. Celui-ci s'était simplement rendu compte trop tard que ces messages n'étaient opérationnels qu'une seule fois. Ainsi, après cette phrase créée par Edmond, la régulatrice n'avait provoqué qu'un unique envoi inconscient de nourriture au ghetto de Bischwiller. S'apercevant de cela, William Klein avait dû se rapprocher de miss Bich' et jouer de son pouvoir de séduction pour la convaincre de continuer à détourner des drones, consciemment cette fois-ci. Sans doute avait-il couru ce risque afin de ne pas décevoir sa reine. Comment s'y est-il pris pour arriver à ses fins ? On ne le sait pas. Toujours est-il qu'il parvint à la convaincre et qu'il s'éprit d'elle par la même occasion. Aussi, quand quinze jours avant la date fatidique du 15 aout il décida de quitter l'*Extat* dans l'espoir de sauver la population, il fit en sorte de rendre accessibles ses recherches. Ceci afin que miss Bich' ne soit pas inquiétée par le détournement illégal de drones. Dans ce but, il avait également pris soin d'omettre l'obsolescence des messages. Hélas, les autorités découvrirent leur liaison et allèrent trouver la régulatrice qui avoua être responsable du détournement des cargos. Par amour pour William Klein, elle prétendit aussi que les messages subliminaux n'étaient que des affabulations pour la protéger. Finalement, les autorités retinrent cette version qui était compatible avec tous les éléments de l'enquête. Voilà d'où provenait le quiproquo qui avait fait douter Edmond.

« Je suis désolé, mais ils refusent de diffuser ce message, répondit Lubitsch sur un ton navré.

— Les portes s'ouvrent dans moins de trois heures ! fit Edmond.

— Dans trois heures ? reprit Lubitsch.

— Oui, il faut rapidement convaincre les Douze de diffuser ce message, ou bien des centaines de milliers de personnes vont périr. C'est aujourd'hui qu'on attend le pic de chaleur qui va décimer la population des ghettos !

— Ils ne voudront rien entendre ! Ils sont persuadés que c'est un coup monté par les autorités pour réguler la population en toute impunité !

— C'est faux ! s'énerva Edmond. Je connais bien William Klein ! Ce n'est pas un agent de l'*Extat*. C'est tout le contraire ! Il est du côté des assistés. Je vous l'assure !

— Que vous dites ! répliqua Lubitsch.

— Écoutez ! Il a découvert un moyen pour agir sur les esprits à leur insu, un moyen de dicter sa volonté à d'autres hommes, notamment à celui qui contrôle les accès aux puits de la région et commande leur défense. C'est pourquoi l'*Extat* va s'ouvrir dans trois heures, et que les gens pourront s'y engouffrer sans craindre d'y être tués.

— C'est peine perdue, ils ne voudront pas vous croire, pas plus qu'ils n'ont cru William Klein !

— Parmi les douze proscrits qui dirigent votre organisation, celui qui a mis au point la radio secrète peut vous confirmer ce que je dis...

— Jean de Honfleur ? fit Lubitsch.

— Oui, il a été expulsé de l'*Extat* parce qu'il a interrompu la diffusion d'une émission. C'est William Klein, en agissant sur son inconscient, qui l'avait conduit à commettre ce délit. Il avait altéré sa volonté dans le *Grosky*, lors d'une opération sous-marine. Demandez-lui et vous verrez que j'ai raison !

— Si c'est cela, pourquoi William Klein ne me l'a-t-il pas fait savoir plus tôt ?

— Parce qu'il ignorait que Jean de Honfleur faisait partie des douze ! Je ne l'aurais pas su non plus si Roberto Diaz ne me l'avait pas appris ! »

Lubitsch s'était posté près de la fenêtre qui donnait sur la cour. Il réfléchissait à tout cela. Soudain, stupéfié, il s'écria : « Elles ont tué mes hommes !

— Comment ça ? s'étonna Edmond.

— Les tigresses ! » s'exclama encore Lubitsch.

Edmond s'approcha à son tour de la fenêtre et vit, en effet, plus loin en contrebas, Raskiyac et son lieutenant penchés sur les corps sans vie des quatre hommes de Lubitsch. Certains avaient le crâne fracassé. Il y eut au même moment, dans l'appartement, un tumulte, suivi de cris. La petite bonne femme accourut en hurlant : « Elles vont tous nous tuer ! Elles vont tous nous tuer ! » Lubitsch et ses invités se précipitèrent alors dans le couloir. À quelques pas, Rhonda et Anastasia s'en prenaient aux deux gardes qui surveillaient l'accès au logement. Elles avaient défoncé la porte d'entrée et se battaient comme des diablesses. Rien ne semblait pouvoir les arrêter. Edmond et Roberto Diaz se rappelèrent la porte de la cour qu'ils n'avaient pas pu refermer. Après avoir abattu les quatre hommes de Lubitsch, elles avaient dû s'introduire dans l'immeuble par cette issue.

Puis, Lubitsch, atteint d'une fureur soudaine, se rua sur elles. À peine se trouva-t-il à leur portée, qu'il se prit un coup de batte en pleine face. Le sang jaillit instantanément des cinq orifices de sa tête et il s'écroula raide mort. Cela s'était passé si vite qu'Edmond et Roberto Diaz n'avaient pas eu le temps d'intervenir. La petite bonne femme, qui avait tout vu, se mit à crier de plus belle. L'effet fut immédiat : tous les gardes du corps de Lubitsch, qui vivaient dans les étages inférieurs, se précipitèrent à son secours. Ils allaient bientôt être quatre ou cinq, sur le palier, à s'attaquer aux deux guerrières. Prises à revers, celles-ci ne tardèrent pas à reculer devant ce groupe de cinq hommes, et à repousser les deux qui défendaient le couloir. Pénétrant ainsi de plus en plus dans l'appartement, les combattants s'approchèrent d'Edmond et de Roberto Diaz, lesquels manquaient cruellement d'espace pour prendre part à l'affrontement. « Il faut décamper d'ici ! » s'écria Edmond qui, avec la mort de Lubitsch, avait vu s'envoler les dernières occasions d'avertir la population qu'il existait un salut pour elle. Ils se réfugièrent alors dans une pièce qui donnait sur le couloir, laissèrent passer les deux femmes ainsi que leurs assaillants, et en

ressortirent ensuite pour prendre la poudre d'escampette. Les combats étaient si violents que nul ne se préoccupa d'eux. Au rez-de-chaussée, avant d'accéder à l'entrée principale, ils enjambèrent encore le cadavre ensanglanté de celui qui avait tenté de refermer la porte de la cour.

De retour dans la rue, tandis qu'il marchait à vive allure au milieu des gens qui se préparaient à affronter une nouvelle journée de canicule, Edmond fit à Roberto Diaz un rapide résumé de l'entretien qu'il avait eu avec William Klein une demi-heure plus tôt. À la fin, Roberto Diaz l'interrogea sur ce qu'il comptait faire à présent. « Si tu veux bien, lui répondit Edmond, envoie un message à Auguste pour lui demander de nous rejoindre chez sa sœur... On va tenter de les sortir de là ! Toi aussi, on va te sortir de là ! » Roberto Diaz s'exécuta et, sans attendre la réponse d'Auguste, lança : « Et les enfants ?

— Quels enfants ? rétorqua Edmond.

— Ceux de la Friche. »

Edmond s'arrêta net, regarda Roberto Diaz un instant, puis lui lança : « Tu as raison, allons sauver les enfants !

— Es-tu certain qu'il ne leur arrivera rien ? demanda Roberto Diaz qui s'inquiétait, malgré les propos rassurants Edmond.

— Si les portes de l'*Extat* s'ouvrent, lui répondit celui-ci, alors ils seront sauvés. Peut-être ne s'ouvriront-elles pas, mais il faut tenter le coup...

— Parce qu'à l'époque, des orphelins de la Friche sont parvenus à passer le mur, mais après on ne les a plus jamais revus. Je ne voudrais pas qu'il arrive la même chose à ceux-là.

— Il y a longtemps de ça ? demanda Edmond.

— Une dizaine d'années...

— À l'époque où Max s'est fait expulser de l'*Extat*...

— Peut-être. »

Quarante minutes plus tard, les deux hommes atteignirent la Friche, dont les abords étaient plongés dans l'obscurité. Après avoir franchi les barrières, des drones se montrèrent, puis repartirent aussitôt. Auguste n'avait toujours répondu au message. Roberto Diaz lui en écrivit un autre. Au même moment, des adolescents accoururent vers eux avec l'intention de les chasser. Mais quand dans la pénombre, ils distinguèrent le visage des deux hommes, ils changèrent d'attitude. Ils rangèrent leur hargne, et, heureux de les revoir, les conduisirent à l'endroit où se dressait l'érable centenaire. Là, des gamins commençaient à rejoindre des bâtiments pour y passer la journée à l'abri des ardents rayons du soleil. D'autres remplissaient des bouteilles qu'ils chargeaient dans des charrettes afin de constituer une réserve pour les heures à venir. Les plus âgés ramassaient les sachets vides de *pens de river* qui traînaient un peu partout. D'autres encore aidaient les plus faibles à se relever ou à se coucher sur des brancards de fabrication artisanale. Quelques-uns enfin, les moins timorés, allèrent à la rencontre des deux hommes. Il y avait parmi eux la fillette qui, quelques heures plus tôt, soignait encore son petit frère. Edmond jeta un rapide coup d'œil là où il l'avait vu pour la dernière fois : la place était vide. Il n'osa rien demander à la petite fille et cria afin que tout le monde l'entende : « Les enfants !... » Aussitôt, tous les enfants interrompirent leur activité et se tournèrent vers lui. « Il va faire très très chaud aujourd'hui ! continua-t-il. Encore plus chaud qu'hier ! Vous ne pouvez pas rester là... » Ils le regardaient avec de grands yeux. Ils ne comprenaient pas ce qu'on leur voulait, mais savaient qu'on allait s'occuper d'eux et cela leur suffisait. « Je propose de vous emmener dans un endroit frais. Dans un endroit où vous serez bien et où vous pourrez manger, boire et dormir comme bon vous semble ! » La petite fille s'approcha alors et vint lui donner la main. Voyant cela, un garçonnet, qui avait besoin de réconfort, lui aussi, s'approcha timidement pour lui prendre l'autre main. « Allez chercher tous vos camarades et suivez-nous ! » ajouta encore Edmond. Tous les petits s'avancèrent lentement vers lui. Des adolescents coururent dans les bâtiments pour rameuter ceux qui s'y étaient déjà réfugiés pour la journée. Près du puits, les gamins, d'abord hésitants, finirent par

lâcher leurs bouteilles pour rejoindre ceux déjà regroupés autour d'Edmond. Roberto Diaz s'approcha des malades pour les aider à s'étendre sur les brancards. Enfin, quand tous les enfants, ou presque, furent rassemblés, Edmond, tenant toujours la main de la fillette et du garçonnet, se porta à la tête de la colonne qu'il emmena dans son sillage. Ils étaient plusieurs centaines d'orphelins à se presser en toute confiance derrière lui. En fin de convoi, Roberto Diaz, qui avait pris dans ses bras un malheureux incapable de marcher, veillait à n'oublier personne. Devant lui, des adolescents, deux par deux ou quatre par quatre, portaient les brancards sur lesquels les plus faibles avaient pris place.

Cette colonne de gamins s'étendait sur une cinquantaine de mètres. Quand elle passa les barrières de la Friche, des drones vinrent se positionner au-dessus d'elle et ne la quittèrent plus. Dans les rues engorgées de monde, la foule médusée s'écartait pour la laisser passer, se poussait afin qu'elle demeure unie. Les gens paraissaient éprouver du respect pour ces enfants, peut-être parce qu'ils représentaient cet avenir dont ils se savaient d'ores et déjà privé. Quand parfois, une personne demandait où on les emmenait, Edmond répondait « Dans un endroit à l'abri de la chaleur ! » puis ajoutait : « Suivez-nous ! » Mais personne n'y croyait. On pensait à un piège. Quelques-uns se laissaient tout de même convaincre et venaient grossir les rangs. Après quelque temps, une unité de *flyboarders* se présenta. Du haut de son engin, le commandant demanda à Edmond ce que signifiait ce rassemblement de gosses. « On se promène ! » lui cria celui-ci. L'unité resta quelques instants, puis, ne constatant aucune infraction, disparut comme elle était venue.

Une quarantaine de minutes après avoir quitté la Friche, et tandis qu'Auguste n'avait toujours pas répondu au message de Roberto Diaz, la colonne atteignit le cabanon de la vieille femme. Après avoir lâché les mains de ses deux protégés, Edmond frappa à la porte. Il attendit une minute, puis, comme rien ne se passait, il insista. Il entendit alors quelqu'un approcher : « Qui est là ? » demanda la voix. Il reconnut celle de Michel. Elle était tremblante. « Ouvre-moi !

C'est Edmond ! lui cria celui-ci. Je viens vous chercher pour vous sortir de là ! » La porte s'ouvrit lentement et Michel apparut, le teint livide, le regard anxieux. « Que t'arrive-t-il ? » lui demanda Edmond, inquiet en découvrant l'état de son ami. Les enfants formaient une colonne immobile et silencieuse derrière lui. Quand Michel la vit, son visage s'illumina un instant, puis s'assombrit à nouveau. « Mon père a été tué, lâcha-t-il, anéanti par la peine.

— Auguste ! Tué ! Comment est-ce arrivé ? demanda Edmond.

— Deux femmes qui te cherchent...

— Les amazones de la Sainte-aux-seins ?... s'écria Edmond.

— Oui... Elles les ont tués, lui et Tania... Je suis parvenu à m'enfuir... Puis, quand je suis arrivé ici... »

Michel éclata soudain en sanglots. Il tomba dans les bras d'Edmond, qui le serra contre lui. Puis, il ajouta : « J'ai trouvé son corps... » À ces mots, Edmond lâcha son ami et se précipita à l'intérieur. Il se rendit devant le lit de la vieille femme. Celle-ci gisait sans vie sur un matelas couvert d'un drap jauni. Elle affichait le visage paisible de quelqu'un qui avait accueilli la mort avec sérénité. « Que lui est-elle arrivée ? demanda Edmond.

— La chaleur, sans doute, répondit Michel qui l'avait suivi dans le cabanon. Je l'ai trouvée comme ça... »

Frappé par les décès successifs d'Auguste et de la vieille femme, Edmond eut un instant de découragement. Puis, se souvenant que des enfants l'attendaient dehors, il se reprit. « Nous n'avons pas de temps à perdre ! » lança-t-il à Michel qui se tenait à ses côtés. Le jeune homme était non seulement accablé par la disparition de ce père et de cette tante dont il venait tout juste de faire la connaissance, mais aussi par le remords d'avoir trahi son ami. Edmond lui expliqua alors que la chaleur atteindrait des sommets et qu'ils devaient partir se réfugier dans l'*Extat*. Il précisa que les portes allaient s'ouvrir dans deux heures et que les drones et les escadrons Durfier n'interviendraient pas. Mais Michel, après avoir repris ses esprits, refusa de le suivre. Il expliqua qu'il était un

malfrat aux yeux des autorités et ne voyait pas comment il pourrait être réhabilité. Il disait préférer affronter la mort dans le ghetto plutôt que de subir un nouvel affront en se faisant renvoyer une seconde fois de l'*Extat*. C'est là qu'Edmond lui apprit qu'il tenait la preuve de son innocence, qu'il avait les moyens de confondre son beau-père, lequel mentait quand il prétendait que Michel avait aidé William Klein à sortir de l'*Extat*. « Comment ça ? s'étonna ce dernier.

— C'est bien un message subliminal qui l'a aidé à sortir, fit Edmond. Il a été prononcé par William Klein après notre retour du camp éduen. J'en apporterai les preuves. »

Il venait de sortir de sa poche la capsule, autrefois dans l'omoplate droite de William Klein, et la montra à Michel. « C'est quoi ? demanda celui-ci.

— La mémoire de William Klein !

— Il est mort ? »

L'autre acquiesça par un signe de la tête. Il y eut encore quelques échanges entre les deux hommes, et Edmond prit dans ses bras la dépouille de la vieille femme pour la transporter dans la rue où les fossoyeurs ne tarderaient pas à l'emporter. Il était ressorti du cabanon et allait la déposer contre le mur, lorsqu'il sentit comme un frémissement dans son dos. Il se releva, se retourna, et découvrit devant lui les deux guerrières en position d'attaque, brandissant leur batte. Michel, qui se tenait à ses côtés, revoyait ces deux femmes en train de massacrer son père et la belle Tania. Il fut pris de panique. Par une sorte de réflexe inconscient, Edmond, quant à lui, avait posé sa main sur le bâton coincé dans sa ceinture. Il savait que le dégainer signifiait le début des hostilités et qu'il n'aurait pas le dessus. Ils se toisaient. « Tu as tué William Klein ! » lui décocha Rhonda, dont le regard injecté de sang reflétait toute la haine qu'elle éprouvait pour lui. De son côté, le visage rongé par la fatigue et la maladie, Anastasia restait amorphe, mais tout de même prête à se battre. Roberto Diaz, qui, de loin, avait vu les deux femmes surgir de la nuit, avait remonté la colonne au pas de charge et s'était figé à quelques pas d'elles, l'arme au poing. Les secondes durèrent alors

une éternité. Personne n'osait hasarder le premier geste. Puis il se passa un évènement imprévu : la fillette qui avait perdu son frère s'approcha et prit la main d'Edmond, celle posée sur le bâton. Puis elle lui demanda : « On y va ? » Alors les deux amazones échangèrent un regard, jetèrent un œil sur la colonne. Il exprimait tout à la fois de la confusion, de la compassion, de la honte ; peut-être songèrent-elles aussi à l'enfant qu'elles portaient en elles. Toujours est-il qu'elles rangèrent leur batte, tournèrent les talons et disparurent dans la nuit sans prononcer un mot.

Ne pouvant se permettre de perdre plus de temps, Edmond battit le rappel de ses juvéniles troupes et prit le chemin du puits d'Achenheim sans attendre. Suivi de Michel, qui lui aussi tenait un enfant dans chaque main, Edmond ouvrait la marche, tandis que Roberto Diaz la fermait. Les gamins avançaient d'un bon pas à travers les rues qui se vidaient à mesure que l'aube approchait. Quelques adultes qui avaient choisi de tenter le tout pour le tout s'étaient joints à eux. Les drones avaient repris leur ballet incessant au-dessus de la colonne. Puis au bout de presque deux heures de marche, alors que l'aube n'allait pas tarder à se lever et que le puits n'était plus qu'à quelques pas, Edmond ordonna aux orphelins de s'arrêter. Il leur demanda d'attendre là, sur l'avenue qui conduisait au puits, le temps qu'il aille reconnaître les lieux. Puis, en éclaireurs, lui et Michel rejoignirent la place qui s'étendait devant la haute porte grise donnant accès à l'*Extat*. Elle était déserte et silencieuse, illuminée par de puissants projecteurs. Rien ne présageait qu'un évènement exceptionnel allait bientôt se produire. Dans les cavités, l'objectif des caméras scrutait l'espace. Dans les miradors vitrés, perchés à dix mètres de hauteur, les gardiens effectuaient leur surveillance comme d'habitude. Une dizaine de minutes s'était déjà écoulée. Les deux hommes blottis dans l'ombre d'un renforcement surveillaient la porte avec anxiété. Il devait rester un quart d'heure avant que les premiers *aedes* ne sortent. Edmond se mit à douter des propos de William Klein. Et si tout cela était son ultime pied de nez, se demanda-t-il. S'il lui avait menti ? Si finalement c'était les autorités qui avaient raison ? Alors tous ces enfants allaient mourir.

Soit les *aedes*, soit la soif, soit la chaleur les emporteraient. Puis soudain, un bruit métallique retentit et la porte s'ébranla. Lentement, elle s'éleva. « J'y vais ! lança Edmond.

— Non ! » s'écria Michel.

Mais déjà, Edmond s'était précipité vers l'entrée. Il voulait en avoir le cœur net. Et en effet, le couloir qui donnait accès à l'*Extat* était désert. Dans leur mirador, aucun gardien n'avait réagi ; aucun engin blindé, aucun drone, aucun membre des escadrons Durfier ne l'attendaient pour lui interdire le passage. Les armes laser logées dans les murs restèrent silencieuses. Il progressa de quelques mètres dans la gueule béante du monstre de béton, puis, constatant qu'il ne courait aucun danger, il revint sur ses pas. De retour sur la place, il cria à Michel : « Nous sommes sauvés !... » Et alors que la porte s'était remise à descendre, que l'aube allait blanchir le ciel, les enfants s'engouffraient dans le couloir qui menait au cœur de l'*Extat*. À cet instant, une agréable fraîcheur souffla sur leur visage et leurs lèvres esquissèrent un sourire confiant.

FIN

Lexique

Aedes : moustiques actifs au crépuscule dont les piqures causent la fièvre des lueurs, une maladie incurable qui entraîne une mort rapide.

Anturlures : couloirs du *sgreeg* qui conduit et canalise la population jusqu'aux distributeurs d'eau.

Doliène : à la fois drogue et médicament antidépresseur destiné à contrer les effets pervers des voyages dans le *Grosky* et les conséquences néfastes de l'enfermement dans l'*Extat*. Les assistés en consomment également pour oublier leur condition. Ils s'en procurent par l'intermédiaire de réseaux mafieux.

Dorquine : grande place située dans l'*Extat* où de petits films de tous types et de toutes origines sont projetés.

Extat : cité souterraine confortable dans laquelle vivent les élites.

Flyboarder : agent de sécurité juché sur un engin volant autonome.

Grosky : univers reflétant une réalité reconstituée à partir des données du *Grosky-d*. Les élites s'y rendent essentiellement pour se distraire.

Grosky-d : base de données où est stockée et traitée l'intégralité des informations connues, perçues par les sens et interprétables par l'esprit humain.

Groskyer : plaque de métal fixée sur la tempe gauche des élites. Elle protège un implant inséré dans le cerveau, la tige de Salmian, qui permet aux élites de rejoindre le *Grosky*.

Pens de river : nourriture de synthèse et monnaie d'échange prenant l'aspect d'un sachet transparent et flasque aux teintes orangées.

Sgreeg : un champ de captage qui puise une eau contaminée dans la nappe phréatique pour la purifier et la distribuer aux

assistés. Il se présente en surface sous la forme d'une colonne lumineuse haute de trente mètres sur la paroi de laquelle l'eau coule en suivant une spirale sculptée dans le verre.

Sourtis : cobayes humains plongés dans un coma artificiel permanent. Ils sont notamment utilisés lors d'expériences sur le cerveau.

Stère : université dédiée aux jeunes assistés qui souhaitent rejoindre *l'Extat*.

Substrim : appareil mobile connecté au *Grosky-d*. Il remplit des fonctions d'assistant personnel et offre des utilisations variées.

Table of Contents

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)
[Chapitre VIII](#)
[Chapitre IX](#)
[Chapitre X](#)
[Chapitre XI](#)
[Chapitre XII](#)
[Chapitre XIII](#)
[Chapitre XIV](#)
[Chapitre XV](#)
[Chapitre XVI](#)
[Chapitre XVII](#)
[Chapitre XVIII](#)
[Chapitre XIX](#)
[Chapitre XX](#)
[Chapitre XXI](#)
[Chapitre XXII](#)
[Chapitre XXIII](#)
[Chapitre XXIV](#)
[Chapitre XXV](#)
[Lexique](#)